14969/A

P xx 18/a

LETTRES CABALISTIQUES,

TOME TROISIEME.

47402

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth.

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE

de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de pluſieurs Figures.

TOME TROISIEME,

DEPUIS LA LXVI. JUSQU'À LA CV.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU

GNOME

SALMANKAR.

J'AUROIS *dû naturellement, riche & puissant Gnome, vous dédier un Volume de* LETTRES CABALISTIQUES, *avant d'en offrir un autre au Seigneur* ASTAROTH. *Je sais que vous tenez un rang parmi les Intelligences terrestres, plus distingué que celui d'un Diable assez subalterne. D'ailleurs, vous possedez de grandes richesses, & dans ce Monde-ci, ainsi que dans le Séjour souterrain que vous habitez, dès qu'on est riche, on a toutes les qualités*

les plus eſſentielles pour mériter les loüanges, & ſur-tout les loüanges des Auteurs. Ces Meſſieurs ſont fort accoutumés à ne prodiguer leurs éloges qu'à des gens qui les peuvent bien païer, & rarement s'en trouve-t-il quelques-uns qui aient aſſez de généroſité pour vouloir loüer uniquement le mérite. Mais je vous avoüerai que je condamne fortement une conduite auſſi lâche ; ainſi, croiant avoir plus d'obligation au Seigneur ASTAROTH *qu'à Votre Grandeur, je n'ai pas balancé à lui donner le pas ſur vous, quoiqu'il ne ſoit qu'un pauvre Diable, & que vous ſoiez un très conſidérable Gnome.*

PARDONNEZ-*moi donc, puiſſant* SALMANKAR, *& faites voir qu'il n'eſt pas impoſſible que chez les Maltotiers, Gens d'Affaires, Fermiers-généraux, &c. il puiſſe s'y rencontrer encore quelques ſentimens de généroſité & de grandeur d'ame. Le caractère des gens auxquels vous préſidez, eſt furieuſement décrié ; ſi vous pouviez venir à bout d'en rétablir tant ſoit peu la réputation dans le Public, vous feriez un Miracle, plus grand que tous ceux que les Jan-*

Janſéniſtes ont voulu faire opérer à Monſieur St. Pâris. Je ſuis aſſûré qu'il ne faut pas moins de puiſſance pour donner quelque couleur de probité aux actions criminelles des Partiſans, que pour faire tous les beaux & magnifiques prodiges dont le ſage & ſenſé Monſieur de Montgeron a écrit l'Hiſtoire avec tant d'impartialité. Le Livre de ce Magiſtrat ſera une preuve éternelle des vaſtes connoiſſances, de la pénétration, & du jugement exquis des perſonnes, entre les mains de qui le ſort des biens & de la vie des hommes eſt remis. Heureuſe Nation, chez laquelle les Juges ſont inſpirés, & qui au nombre immenſe des Livres qu'ont produits les gens de Robe pour obſcurcir les Loix les plus claires, & pour fournir des armes à la chicane, en joignent d'autres pour autoriſer les plus viſibles folies, & pour rendre fanatiques les trois quarts du Roïaume !

JE *ſens, puiſſant Gnome, que l'eſtime que j'ai pour Monſieur de Montgeron, m'emporte trop loin, & me fait oublier que je dois vous aſſûrer que je ſuis avec autant de vérité, qu'il y a de folie chez les Janſéniſtes,*

AU GNOME SALMANKAR.

ou d'impoſture & de mauvaiſe foi chez les Jéſuites,

PUISSANT SALMANKAR,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE-

PREFACE.

DEPUIS long-tems j'ai tâché de repondre par mes ſoins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout ce que j'ai cru capable de me procurer ſon approbation, & j'ôſe preſque me flatter que les peines que j'ai priſes, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre eſt une marque qu'il eſt digne de quelque eſtime, les *Lettres Cabaliſtiques* doivent avoir trouvé grace chez bien des Lecteurs. Dès que les Volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le débit s'en eſt accrû. C'eſt cet heureux ſuccès qui m'a engagé à pouſſer ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'euſſe cru. Lorſque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxième Volume.

PEUT-être eût-il été à ſouhaiter pour ma tranquillité qu'elles euſſent eu moins de cours; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinens murmures, ou par leurs injures groſſières. Quelque grand que ſoit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires*, ils ne ſe laſſent point

de l'ennuier de leurs réflexions & de leurs groſſières impoſtures. Il n'en eſt aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un ſeul exemple.

Les *Journaliſtes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment aſſez d'occaſions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages, m'en attribuent de tems en tems quelques-uns, auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit prendre le Jéſuite Guignard. Pour avoir la ſatisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs, ni Religion*, ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Hiſtoire des Révolutions de l'Iſle de Corſe.* Or, il n'y a pas, j'ôſe dire, une ſeule perſonne en Hollande qui ignore que je ne ſuis point l'Auteur de ce Livre. On ſera peut-être curieux de ſavoir comment ces Réverends Peres, à propos d'un Ouvrage purement hiſtorique, & dont l'Auteur ne m'eſt pas inconnu, ont pris occaſion, en me l'attribuant, de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs, ni Religion.* Je n'ai qu'un mot à dire à cela ; ils m'ont apoſtrophé auſſi à propos, comme ils loüent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet, ils feront l'éloge de Sanchès ; & s'ils parlent de Virgile, ils trouveront le moïen de dire un mot à la loüange d'Eſcobar. C'eſt un des plus rares talens de ces Réverends Peres.

Au

Au reſte, après qu'il m'ont dit les invectives les plus violentes, ils aſſûrent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître ſenſibles à mes reproches.* En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoiſſent beaucoup plus les effets, les mouvemens & les ſuites de l'amour propre, que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en eſt convaincu, & les perſonnes les plus ſimples ſavent que jamais ces bons Peres ne ſe ſont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu néceſſaire au Salut. Ils n'étudient pas davantage les matières qui peuvent y avoir quelque rapport, qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire, dûſſai-je mortifier cet *amour propre* qui leur eſt ſi cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur mauſſade *Journal*, je fais reſſouvenir bien des gens qu'il exiſte encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il eſt trois Jéſuites qui déchirent tous les mois les perſonnes les plus reſpectables & les plus eſtimées dans la République des Lettres.

Ce que je dis paroîtra ſans doute outré à ces Réverends Peres; *l'amour propre* leur perſuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'eſt aiſé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les aſſûre que

leur

leur *Journal* eſt non ſeulement mépriſé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteſte cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suiſſe, l'Angleterre & la Hollande je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amſterdam la plûpart des Romans, Avantures, & autres ſottiſes qui paroiſſent à Paris, à Londres, à Genève, &c. & aucun Libraire n'ôſeroit ſe charger de ſix *Journaux* de *Trévoux*.

VOILÀ des choſes qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journaliſtes Jéſuites ; mais *l'amour propre bien entendu les force* d'éloigner ces idées diſgracieuſes, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'eſtime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très humbles eſclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loïoliſtiques.

LET-

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE SOIXANTE-SIXIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE ſuis ſouvent mortifié, ſage & ſavant Abukibak, & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité, lorſque je refléchis aux excès où ſe ſont portés quelques hommes, nés pour le

malheur des autres. Il eſt tel Prince, ou tel miniſtre, qui lui ſeul a plus fait de mal au genre humain, que toutes les bêtes n'ont pû lui en faire depuis la Création du Monde.

TOUS les tygres, tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centième partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi, ſage & ſavant Abukibak, un lion s'aviſa-t-il jamais, preſſé par la faim, de ſauter ſur un autre lion, & de le dévorer pour ſe raſſaſier? On voit tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition, à leur vanité, à leur avarice; & ils font pour contenter leurs paſſions, ce que les bêtes n'ôſent faire pour conſerver leur vie.

CE n'eſt pas ſeulement ſous des tyrans que l'on a vû des Nations entières plongées dans les plus grandes infortunes, bien des Princes, auxquels la poſtérité a donné de grandes loüanges, ont fait quelquefois autant de maux que les plus cruels. Néron brula Rome pour contenter ſon humeur barbare, Jules Céſar remplit de ſang & de carnage tout l'Empire Romain pour ſatisfaire ſon ambition. Qu'importe-t-il aux hommes qui périſſent, que leur perte ſoit cauſée par un principe, ou par un autre? Tout ce qui tend à les detruire leur paroît avec raiſon également odieux.

UNE province, ruinée & ſaccagée par

par un ambitieux Conquérant, ne pourra-t-elle pas le placer parmi ces monstres d'inhumanité qui naissent pour le malheur du genre humain? Un homme est-il en droit d'en faire périr un million d'autres pour montrer son pouvoir? Dans quel principe du Droit naturel trouve-t-on que plusieurs personnes doivent être immolées à l'ambition, ou plûtôt à la folie d'une seule? Tous ces prétendus Héros, à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de *Grand* & de *Conquerant*, ne paroissent guères plus respectables aux yeux d'un Philosophe, que les Nérons & les Caligulas. La différence qu'il y a entre eux, c'est que ces deux Empereurs Romains ne faisoient périr que leurs sujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voisins.

UN Monarque qui fait la guerre pour défendre ses Etats, pour soutenir les droits & les privilèges de ses peuples, est un sage pere de famille qui garantit sa famille, qui la protege, qui la met à couvert de la haine de ses ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition, qui fuit la paix uniquement pour le plaisir de faire la guerre, est un fleau plus cruel que la peste & la famine. On peut se garantir de la disette, en cherchant du bled dans les autres païs; on évite les maladies contagieuses, en fuiant les lieux où elles sont: mais un

Prince ambitieux eſt un torrent que rien ne peut arrêter, & qui ſubmerge tout ce qu'il trouve dans ſa courſe. Alexandre alloit perſécuter les hommes juſqu'au bout du Monde ; Charles XII. imitoit aſſez ce Roi Macédonien. Si le Ciel n'eût pas eu pitié des Moſcovites, peut-être eût-il été juſques dans le fond de la Sibérie, pour avoir le plaiſir d'y maſſacrer des hommes. Plus il en eût immolé, & plus les imbécilles peuples lui euſſent donné des titres auguſtes.

Il ſemble que les hommes aient attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font perir deux millions d'hommes. Ceux, qui ne détruiſent pas le genre humain, n'obtiennent que le nom de *Juſte*; funeſte & bizarre coutume ! ſuite fatale des préjugés ! Les Souverains qui ſont véritablement grands, ne paſſent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de ſervir utilement la vengeance céleſte, & de ſuppléer au défaut de la peſte & de la famine.

L'AMBITION des Conquérans n'eſt pas le ſeul défaut des Souverains qui tende directement à la ruine des ſociétés & à la deſtruction du genre humain, l'avarice fait quelquefois d'auſſi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fiſſent périr la moitié de leurs ſujets dans une bataille, ou dans un ſiége, que de les forcer à mourir d'i-

na-

nanition. La mort d'un ſoldat a quelque choſe de doux: il n'en ſent ni les apprêts, ni les rigueurs. *Les plus mortes morts*, dit Montagne, *ſont les meilleures* *. Celle d'un païſan qui languit ſous le poids d'un travail penible, qui tâche inutilement de pouvoir gagner ſa vie à la ſueur de ſon front; qui, après avoir forcé la terre par ſes ſoins & par ſes peines à produire des récoltes abondantes, voit ces récoltes devenir le butin d'un Souverain avide, ſans qu'il lui ſoit permis d'en conſerver aſſez pour prolonger ſes jours; la mort, dis-je, de ce païſan eſt cent fois plus cruelle que celle du ſoldat.

SI le Conquérant, ſage & ſavant Abukibak, ne paroît aux yeux d'un Philoſophe que comme un lion furieux, affamé de carnage, le Souverain avare, avide du bien de ſes ſujets, rempliſſant ſes coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées, s'y préſente ſous la figure d'une harpie qui fond ſur les fruits & ſur les viandes des Troïens. Ils cherchent en vain à ſe mettre à l'abri de l'avidité de ce monſtre, elle les pourſuit dans la caverne où ils ſe retirent †. Vaine-

* Montagne, Eſſais, *Livr. II. Chap. IX. pag.* 157.

† *At ſubitæ horrifico lapſu de montibus adſunt Harpiæ, & magnis quatiunt clangoribus alas,*

nement auſſi les pauvres ſujets eſperent-ils de conſerver quelque choſe, ils ne ſauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes, les archers, les maltotiers, les partiſans, les fermiers parcourent ſans ceſſe toutes les villes & les villages, & ces cruelles ſangſues ſucent juſqu'à la dernière goute le ſang du pauvre peuple.

Il y a encore pluſieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince, comme d'une ſource auſſi abondante en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & penibles, auxquels on condamne ſouvent aſſez légérement tant de malheureux deſtinés à chercher l'or & l'argent dans les entrailles de la terre, ont été condamnés même par les Païens. Plutarque trouve qu'il eſt honteux aux hommes de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y emploie, après avoir ſouffert des peines infinies & qui excédent l'humanité, finiſſent ordinairement par une mort affreuſe, étant très ſouvent enterés

Diripiuntque dapes, tactuque omnia fœdant
Immundo. Tum mox tetrum dira inter odorem
Rurſum in ſeceſſu longo, ſub rupe cavatâ
Inſtruimus menſas, ariſque reponimus ignem.
Rurſum ex diverſo cæli cæſiſque latebris,
Turba ſonans prædam pedibus circumvolat uncis,
Polluit ore dapes.

Virg. Æneid. *Lib. III.*

rés & écrasés par la chute des terres *. Avidité de l'or, à quoi ne forces-tu point les hommes †!

LA magnificence, la somptuosité, la splendeur des Princes, enfin toutes ces qualités qui tendent à la profusion, & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables, sont aussi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La seule différence qu'ils y trouvent, c'est qu'on les ruine par des motifs différens. Le Souverain avare pille ses sujets pour en garder l'argent dans ses coffres, & le magnifique les charge d'impôts pour subvenir aux dépenses excessives qu'il est obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler; mais la destination du vol est différente. Celui qu'on réduit à l'aumône, ne s'embarrasse guères des motifs de celui qui l'y conduit.

UN Roi prodigue est un insensé, qui croit acquérir l'amitié de tout le monde, en maltraitant, battant, ruinant la plus grande partie des hommes, & en flattant & caressant quelques particuliers. Une centaine de courtisans reçoivent de lui ce

* Plutarq. Vies des grands Hommes, *Tome V. pag.* 161. *de l'Edit. d'Amsterd.*

† - - - *Quid non mortalia Pectora cogis, Auri Sacra Fames!*

Virgil. Æneid. *Lib. III.*

ce qu'il arrache à huit ou dix millions de perſonnes. Entre l'avarice & la prodigalité, il eſt un juſte & ſage milieu : le Prince qui s'y tient attaché, eſt véritablement équitable, & ſon peuple réellement heureux.

ALEXANDRE détruiſoit des provinces, ruinoit tous les habitans d'un Roïaume, & après cela, donnoit à un particulier ces Etats dévaſtés. Voilà une plaiſante généroſité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laiſſé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement ? Donner ſon bien, c'eſt être généreux ; mais céder celui qu'on a volé, c'eſt une eſpèce de reſtitution.

LE zèle outré des Princes pour l'avancement de leur Religion n'eſt pas moins contraire que leurs autres défauts, à la tranquillité des hommes, & n'a pas moins ſervi à la deſtruction du genre humain. Combien de miſérables ont été immolés à la ſuperſtition & à la haine des Prêtres, à la fureur des Théologiens, & à l'ambition des Eccléſiaſtiques ? Les Souverains qui ſe livrent aux dévots, ſont auſſi dangereux que des courſiers violens & indomptés, conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuſe d'un Roi qui croit ſervir Dieu & la Religion, en détruiſant des gens qu'il ſe figure avoir raiſon de haïr, & qu'on lui perſuade être ennemis de ſa perſonne & de ſon Etat ?

LES défenſeurs de l'intolérance, pour excuſer l'horreur de leur regne & de leur conduite, penſent dire quelque choſe de bien fort, lorſqu'ils crient ſans ceſſe: *Soumettez-vous. On ne cherche qu'à vous inſtruire. C'eſt pour votre bien qu'on vous perſécute. Vous êtes des Brebis égarées, que nous voulons contraindre d'entrer dans le Bercail.* „ Cruels Paſteurs! peut-on leur „ répondre, plus dangereux cent fois „ que les loups, ignorez-vous que l'eſ- „ prit & le cœur ne peuvent être con- „ vaincus par la violence? Voulez-vous „ des preuves évidentes que malgré „ les ſupplices & les tourmens, on „ ne peut croire ce qui nous en af- „ franchiroit, écoutez un ſage Philoſo- „ phe, plus honnête homme que vous „ tous. *Quand les Sociniens*, dit-il*, *reçurent* „ *ordre de ſortir de la Pologne, ils avoient* „ *le choix d'y demeurer, en ſe faiſant Catho-* „ *liques. Cependant ils aimerent mieux preſ-* „ *que tous s'expoſer aux incommodités de l'e-* „ *xil, que d'abandonner leur Religion. N'é-* „ *toit-il pas de leur intérêt en toutes manières* „ *de croire que l'Egliſe Romaine étoit la véri-* „ *table? Ne l'eſt-il pas quelquefois aux Ca-* „ *tholiques-Romains de ſe perſuader que le Pro-* „ *teſtantiſme eſt la vraie Religion? D'où* „ *vient donc qu'il y en a ſi peu qui changent?*

„ *Il*

* Bayle, Comment. Philoſoph. *Tome II. Part. IV. Chap. XIV. pag.* 291. *& ſuiv.*

„ *Il faut reconnoître en cela, non pas une ma-*
„ *lice de cœur qui empêche de demander à Dieu*
„ *humblement ſon aſſiſtance pour être inſtruit*
„ *de la vérité; mais une pleine confiance qu'on*
„ *a déjà trouvé la vérité. Car, dès qu'on*
„ *eſt dans cette pleine perſuaſion, l'ordre na-*
„ *turel demande qu'on croie faux tout ce qui*
„ *nous eſt contraire, & qu'on regarde comme*
„ *des ſuggeſtions de l'Eſprit malin, ou de la*
„ *Nature corrompue, tout ce qui tend à nous*
„ *tirer de cette perſuaſion. Or, qu'on me*
„ *diſe en conſcience, ſi c'eſt avoir le cœur gâ-*
„ *té, oblique, méchant, & ſi au contraire ce*
„ *n'eſt pas une marque infaillible qu'on aime*
„ *la vérité. Mais que dirons-nous des Juifs,*
„ *qui ſont depuis tant de ſiécles la baliûre &*
„ *la raclure du Monde, ſans dominer en au-*
„ *cun coin de la terre, ſans y exercer des*
„ *charges, ſouvent chaſſés & perſécutés, le*
„ *gibier ordinaire de l'Inquiſition, & obli-*
„ *gés, juſques dans les lieux où on leur per-*
„ *met d'allonger un peu leurs phylactères, à*
„ *être humbles, & à ſouffrir mille rebuffa-*
„ *des? L'ambition, la volupté, l'humeur vin-*
„ *dicative trouvent-elles là leur compte?*
„ *Ignorent-ils que ſelon le monde, il leur vau-*
„ *droit mieux être Chrétien, ou Mahometan,*
„ *ſelon la diverſité des lieux, que Juifs? Ce-*
„ *pendant rien n'eſt plus rare que la conver-*
„ *ſion d'un Juif? D'où vient cela, que de la*
„ *forte perſuaſion où ils ſont qu'ils offenſe-*
„ *roient Dieu, & qu'ils ſe damneroient éter-*
„ *nellement, s'ils abandonnoient la Religion de*
„ *leurs Peres? Mais cette forte perſuaſion d'où*

„ *vient-*

„ *vient-elle, généralement parlant, que de*
„ *l'éducation? Car le même Juif qui eſt ſi*
„ *opiniâtre dans ſes erreurs, ſeroit un Chré-*
„ *tien à brûler, ſi à l'âge de deux ans on*
„ *l'eût ôté à ſon pere, pour le faire élever*
„ *par de bons & zélés Chrétiens. Or, qui*
„ *oſeroit dire que la malice de ſon cœur a été*
„ *cauſe qu'il a été élevé, non pas par un*
„ *Chrétien, mais par ſon pere Juif? Et je*
„ *m'en vais faire voir que s'il eſt devenu*
„ *Juif lui-même par éducation, cela ne*
„ *prouve point que ſon ame fut mauvaiſe.* „

PUISQU'IL ne dépend point des hommes de ſurmonter les préjugés de leur éducation, & que les tourmens n'effacent point les impreſſions de la Religion, pourquoi perſécuter des malheureux qui ne font aucun mal à la Société, qui ſervent la Divinité ſelon les lumières de leur eſprit & les mouvemens de leur conſcience? Impitoiables Convertiſſeurs, il n'eſt entre vous & Néron aucune différence. Il vouloit faire des Païens par le fer & par le feu, & vous emploiez les mêmes moïens pour faire des Catholiques. Les Chretiens Apoſtats n'étoient point perſuadés des dogmes & des opinions qu'ils n'embraſſoient que pour éviter la mort. Les Proteſtans, les Juifs, les Sociniens, les Luthériens, forcés par les perſécutions de changer de Religion, abhorrent dans le fond de leur cœur celle qu'ils profeſſent extérieurement. Les cachots, les roües, les gibets ne ſervent

donc

donc qu'à contraindre les hommes a feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte, juſte Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte, & le menſonge! Oſez-vous, barbares & ignorans Théologiens, ſoutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité? Non contens de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre ſuprême complice de tous vos forfaits.

Je ſens, ſage & ſavant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuſes maximes des Convertiſſeurs, mon eſprit malgré moi ſe livre à des mouvemens de colère. Je ſors de cette tranquillité qui fait le partage des Philoſophes. Mais quel eſt l'homme, qui, penſant aux maux qu'ont cauſés la ſuperſtition, le fanatiſme, & le faux zèle d'aggrandir la Religion par toutes ſortes de voïes, n'entre dans une juſte fureur, & ne fremiſſe de voir quel a été le ſort de tant d'honnêtes gens?

Je vais tâcher d'éloigner des idées auſſi triſtes, en finiſſant ma Lettre, & en te ſaluant de bon cœur.

LETTRE SOIXANTE-SEPTIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs ſages réflexions, mon cher ben Kiber, dont tes Lettres ſont remplies, me font eſperer que tu parviendras un jour à quelque choſe de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi, il n'eſt rien qu'on ne doive ſe flatter de pouvoir obtenir. Ce n'eſt pas toujours la naiſſance qui mene & conduit aux honneurs; il ne me ſeroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres hommes, ſoit dans l'Antiquité, ſoit dans ces derniers tems, il y en a eu autant qui ſont nés dans un état bas & abject, que dans un haut rang & une famille diſtinguée.

ALLONS d'abord chez les Grecs, nous trouverons parmi les Athéniens Iſicratès, fils d'un ſavetier, qui devint un excellent Général, & réſiſta à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adverſaire redoutable. Artaxerxès, Roi de Perſe, ne crut pouvoir mieux confier ſon armée

mée qu'à ce même Iſicratès, lorſqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

PARMI les fameux Généraux qui ſe formerent ſous Alexandre le Grand, & qui après ſa mort devinrent de puiſſans Monarques, deux des principaux ſortirent d'une famille très obſcure. Ptolomée, qui eut en partage l'Egypte & la Sirie, qui illuſtra ſi fort ſon nom, que ſes ſucceſſeurs ſe firent une gloire & un devoir de le porter, étoit fils d'un écuïer nommé Lac, qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès, le plus excellent Capitaine qu'eût ce Roi de Macédoine, & celui qui lui fut le plus utile, ſoit par ſon courage, ſoit par ſa prudence & ſes vaſtes connoiſſances, étoit fils d'un charetier.

QUITTONS les Grecs, & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un ſimple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une ſervante, quelques-uns diſent d'une eſclave. Cependant ces deux Monarques augmenterent beaucoup leur Empire: le premier, auſſi grand guerrier que bon politique, accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers, & inſtitua de nouveaux Prêtres pour le ſervice des Dieux; le ſecond remporta pluſieurs grandes victoires, triompha de tous ſes en-

ennemis, & fut le second fondateur de Rome.

MARIUS, ce fameux guerrier, qui fut sept fois Consul, & qui eut deux fois les honneurs du Triomphe, étoit né dans le village d'Arpin, d'une famille très obscure. Cicéron, dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina, s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius, un des plus vaillans Capitaines qu'aient eu les Romains, aiant été muletier pendant ses premières années, se fit ensuite soldat; & s'étant distingué par plusieurs belles actions, trouva le moïen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes, & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complette.

AVANT de descendre aux Héros qui ne dûrent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes, parcourons quelques Nations étrangères, que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arsace, Roi des Parthes, fut si basse & si vile, qu'on n'a jamais pû connoître ses parens. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes, & ses belles actions le rendirent si respectable, que tous ses successeurs furent appellés Arsacides, en mémoire du nom qu'il

qu'il avoit porté, & qu'il avoit rendu si illustre.

AGATOCLES, Roi de Sicile, qui fit long-tems la guerre aux Carthaginois, étoit le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais, il n'oublia point sur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir ; & pour s'en ressouvenir tous les jours, & s'exciter davantage à la vertu, il ordonna que lorsqu'on lui donneroit à manger, on mît quelque vase & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

LE courageux Viriat, si vanté par les Historiens, & qui tant de fois défit & battit les Romains, eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque tems les troupeaux avec lui; mais enfin ennuié d'une vie aussi tranquille, il s'adonna à la chasse, & passa quelques années à poursuivre des bêtes féroces dans les forêts. Les Romains, aiant porté la guerre en Espagne, il assembla quelques-uns de ses compagnons; & s'étant mis à leur tête, il attaqua plusieurs fois des Partis Romains, les battit, & les mit en fuite. Sa réputation s'accrut peu-à-peu, & vint enfin si haut dans peu de tems, qu'il trouva le moïen d'assembler une armée nombreuse, & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défense de son païs, contre les mêmes Romains, qu'il vainquit très souvent. Peut-être les eût-

eût-il entiérement chaſſés de l'Eſpagne, s'il n'eût point péri par une inſigne trahiſon.

REVENONS actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinaux, quoique fils d'un artiſan, parvint à l'Empire à cauſe de ſa valeur & de ſes rares vertus. Il tint une conduite auſſi ſage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enyvrerent point, il ſut en faire un bon uſage. Pour élever le courage de tous les particuliers, & les exciter à ſe rendre dignes de parvenir aux grandeurs, il fit revêtir de marbre la boutique de ſon pere, & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient, & qui la pratiquoient.

L'EMPEREUR Dioclétien, qui remporta tant de victoires, eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier; l'Empereur Probus, d'un jardinier, & l'Empereur Maximien, d'un ferrurier. Les parens d'Aurélien étoient ſi pauvres, qu'on ne les connoît point. Le mérite perſonnel, la valeur, & la prudence furent les ſeules choſes qui éleverent ces Princes ſur le Trône.

ALLONS plus avant, mon cher ben Kiber, & des Empereurs paſſons aux Rois des Lombards qui leur ſuccéderent en Italie. Le troiſième de ces Souve-

rains naquit d'une femme publique, qui, l'aiant mis au Monde, accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même tems, & se trouvant embarrassée pour nourrir ses trois enfans, les jetta dans un fossé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Algemond, passant auprès, vit ces trois enfans, dont deux étoient déjà morts; il toucha le troisième avec le bout de sa lance, soupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant sentit la lance, il la prit avec sa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût soin de l'élever. Il le fit nommer Lamusie, à cause que le lieu où il avoit été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la suite cet enfant, abandonné dès sa naissance, trouva la fortune si favorable, & sut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats, qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens, sage & savant Abukibak, que ce sont-là de ces coups du destin, auxquels on ne doit pas s'attendre; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite, il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

PRIMISLAS est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un païsan, & s'occupoit à labourer la terre lorsque les Bohémiens, ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi, convinrent de

de lâcher dans la campagne un cheval ſans bride & ſans frein, & que celui devant qui il s'arrêteroit, ſeroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primiſlas qui labouroit tranquillement ſes champs, s'arrêta auprès de lui. Il fut très ſurpris qu'on l'environnât dans l'inſtant, qu'on l'ôtât de ſa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Boheme. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain, qui inſtitua pluſieurs loix très ſages & très ſenſées; c'eſt lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on diſe après cela, que la ſeule naiſſance inſpire des ſentimens dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, deſcendus d'une ſuite nombreuſe de Princes, ont été inférieurs à un pauvre païſan dans l'art de gouverner les peuples, & qui plus eſt, dans l'art de les rendre heureux?

TAMERLAN, dont les vaſtes conquêtes furent plus étendues que celles d'Alexandre, qui vainquit dans Bajazet un ennemi auſſi redoutable que Porus, naquit ſimple berger. Cromwel, qui détrôna des Rois & les conduiſit ſur l'échafaut, étoit un ſimple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan, dont la ſageſſe & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe, eſt auſſi inconnu par ſes parens, qu'il eſt célèbre

lèbre par ſes actions ; on ignore même dans quel païs il a pris naiſſance.

LE vaillant & vertueux Capitaine, qui fut le pere de François Sforce, dont les enfans furent pendant long-tems Ducs de Milan, étoit natif d'un village nommé Coutignol, & fils d'un pauvre laboureur. Des ſoldats, qui paſſoient auprès des champs qu'il cultivoit, le menerent avec eux. Il ſe diſtingua par tant de belles actions, qu'il parvint juſqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ſerrurier.

LE Maréchal de Catinat ſortoit d'une famille bourgeoiſe. Le Général Laubanie, qui défendit Landau ſi vaillamment, étoit le fils d'un barbier.

PASSONS de l'état des Laïques à celui des Eccléſiaſtiques, nous trouverons un nombre conſidérable de ſimples particuliers que le ſeul mérite a conduits au ſouverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier ; le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules ; le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde ſait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'eſt d'un jardinier.

QUANT aux Ecrivains & aux Auteurs

teurs célèbres, les plus distingués d'entre eux ont presque tous eu des parens pauvres, & de basse condition. Nous avons vû que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthene étoit forgeron; celui de Virgile, potier; celui d'Horace, affranchi; celui de Théophraste, fripier; celui du Philosophe Medene, menuisier; celui du fameux Amiot, corroïeur; celui de la Motte, chapelier; celui de Rousseau, cordonnier; celui de l'éloquent Pere Massillon, aujourd'hui Evêque de Clermont, tanneur.

J'AI pris plaisir, studieux ben Kiber, à mettre sous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes, afin de t'encourager à suivre leurs exemples. Laisses les Grands se vanter follement que la fortune n'est occupée que d'eux seuls, & considéres sans cesse qu'elle a souvent fait pour les plus petits particuliers vertueux ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injustice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît à tes sentimens & à ton mérite. Songes sans cesse à ceux, qui, nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien, se sont élevés au faîte des grandeurs. Rien n'est plus propre à encourager que les grands exem-

ples ; auſſi voudrois-je qu'on préſentât ſans ceſſe aux yeux des peuples les actions des hommes, qui par leur mérite extraordinaire ſe ſont diſtingués des autres, & ont ſû ſe faire un deſtin bien plus beau que celui qu'il ſembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles inſtructions ſeroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le ſoldat ſentiroit ſon ardeur ſe ranimer ; le Magiſtrat s'appliqueroit davantage à ſon métier ; l'Eccléſiaſtique s'attacheroit plus fortement à l'étude ; le Courtiſan changeroit ſes vertus platrées contre des qualités eſſentielles & réelles ; le Gentilhomme fuiroit l'oiſiveté ; enfin le Savant emploieroit tous ſes ſoins à perfectionner ſes talens.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber, & te ſouhaite une parfaite ſanté.

LETTRE SOIXANTE-HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

TU ſeras peut-être ſurpris, ſage & ſavant Abukibak, de ce que je vais t'apprendre. J'ai réſolu de fixer ma demeure dans une aimable ſolitude, au pied d'une montagne voiſine des Alpes. Là, retiré du monde, loin du tumulte & des embarras, mes jours couleront, tiſſus d'or & de ſoie. La lecture des bons Livres ſera ma principale occupation, & la chaſſe & l'agriculture me ſerviront tour à tour d'amuſement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos; la gloire, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, ne ſauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme, qui, pour parvenir à quelque grade diſtingué dans les armées, va ſe faire couper un bras, ou fracaſſer une jambe, comme s'il en avoit trop de deux, & que la moitié de ſes membres lui fuſſent à charge.

LORSQUE je conſidére dans les appartemens de Verſailles pluſieurs Officiers-Généraux mutilés, je crois voir un hôpital, où l'on a renfermé des fous qui

ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Eſt-il rien de ſi comique pour un Philoſophe que d'examiner ſans préjugé la conduite de certains hommes, qui, pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu, vont ſe faire eſtropier par quelque Allemand, ou par quelque Hollandois? Si les rubans ſont ſi néceſſaires pour relever le mérite d'un homme, ne peut-on les obtenir ſans faire le métier d'un fou ou d'un enragé? Cela étant, bienheureux ſont ceux qui ſe moquent d'un pareil mérite, & qui, comme moi, dans une retraite paiſible rient du guerrier & de ſa récompenſe!

LES charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un eſclave, un homme deſtiné à donner tous ſes ſoins & tous ſes momens aux affaires de tous les particuliers. Le Public, ſelon moi, eſt un maître auſſi dur, auſſi barbare, auſſi difficile à ſervir & à contenter que le plus cruel pirate Algérien. Un Juge eſt un veritable captif, dont les fers, pour être dorés, n'en ſont pas moins peſans.

QUELLE eſt la vie d'un Magiſtrat qui veut remplir dignement ſes fonctions? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin juſqu'au ſoir, il eſt ſans ceſſe occupé à éclaircir des affaires que l'affreuſe chicane a travaillé à obſcur-

curcir pendant trente ans. Entouré de ſacs de papiers, il paſſe ſes jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne ſort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son ſort ſeroit encore moins malheureux, ſi ſes peines étoient ſuivies de quelques fruits: mais ſouvent, & même preſque toujours, elles ne ſervent à rien; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois, qu'un Conſeiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les ſoins qu'il ſe donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un fripon qui a trouvé le ſecret de rendre ſon affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide?

QUOI, ſage & ſavant Abukibak! pour avoir le droit de porter une robe rouge, de m'aſſeoir ſur des bancs couverts d'une tapiſſerie fleurdeliſée, je ſacrifierois le repos de toute ma vie! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir ſur ces bancs, & que je puſſe faire légitimement ce que tant de Magiſtrats font mal-à-propos contre la bienſéance & l'équité, je trouverois mon ſort moins à plaindre, & je ronflerois auſſi fort que les Avocats crieroient; mais lorſqu'on veut faire un métier auſſi délicat que celui d'un Juge,

peut-on apporter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions? Un Magiſtrat qui fait ſon emploi en homme intègre, eſt l'eſclave du Public; mais celui qui le néglige, eſt regardé comme une perſonne infame & indigne du rang où elle eſt. Quelque penible que ſoit la charge d'un Juge, il lui eſt donc cent fois plus avantageux de ſacrifier ſon repos que de ſonger à ſes plaiſirs & à ſes commodités, puiſqu'en ſuivant la première maxime, il ne perd que ſa tranquillité, & qu'il ſe deshonore en adoptant la ſeconde. Ne faut-il pas être fou pour envier un état où l'on n'a à choiſir qu'entre les maux, lorſqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens?

L'ECCLESIASTIQUE, quelque riche qu'il ſoit, ne me paroît pas plus heureux que le Magiſtrat (Je ſuppoſe un Eccléſiaſtique galant homme, & qui n'a point perdu toute honte). Quel ménagement n'eſt-il pas obligé de garder! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impoſe! Son petit colet, ſon manteau & ſa ſoutane ſont trois furies qui ſuivent ſes pas, & qui le tourmentent ſans ceſſe. *J'aime la Muſique*, dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opéra; mais ma maudite ſoutane m'en empêche. Jamais ſoutane ne fut vûe dans une loge, ou dans un amphithéatre. La quitterai-je? Que penſera-t-on de voir un Curé en manteau court, au mi-*

milieu de ſes paroiſſiens? Allons, ſacrifions le plaiſir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois mille livres de rente.

„ NE pourrois-je point, dit un jeune „ Abbé, aller dans une aſſemblée d'ai- „ mables femmes qu'il y a chez la Com- „ teſſe? On y ſoupera ce ſoir, & l'on „ y danſera enſuite. Je n'oſerois me „ trouver chez cette Dame, que penſe- „ roit-on de voir au Bal un homme en „ manteau court & en petit colet? Ah! „ que tu me coutes cher, Abbaïe, que „ tu me coutes cher! Si tu me donnes „ de quoi faire bonne-chere, tu me „ prives de la moitié des plaiſirs de la „ vie. „

A quoi ſervent les biens, ſage & ſavant Abukibak, qui ôtent une partie de la liberté? Un homme ſenſé ne préferera-t-il pas plûtôt d'être libre avec un bien médiocre, que d'être eſclave avec des revenus ſuperflus? L'homme n'eſt jamais heureux dès qu'il eſt géné: toute contrainte, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, l'afflige, le révolte; & pour qu'il ſouhaite une choſe, & la regarde comme un grand bien, il ſuffit qu'elle lui ſoit défendue. Tel Eccléſiaſtique, qui ſe ſoucieroit fort peu de certains plaiſirs s'il étoit Laïque, donneroit la moitié de ſes revenus pour pouvoir les gouter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à Paris, qui ſoupiroit amérement toutes les fois qu'il paſſoit devant la porte de l'O-

l'Opéra. *Eſt-il poſſible*, me diſoit-il, *que je ne pourrai jamais voir danſer cette Camargo dont on parle tant ?* Il entroit dans une eſpèce d'enthouſiaſme lorſqu'il entendoit vanter cette Danſeuſe. S'il n'eût pas été auſſi attentif qu'il l'étoit à garder les bienſéances, je ne doute pas qu'il ne ſe fût déguiſé en femme, comme ce Chanoine de Notre-Dame, fameux Janſéniſte, qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra, il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte, puiſqu'elle force un bon ſerviteur de St. Paris à endoſſer la jupe & le cotillon ? Qui ſait ſi elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque diſciple d'Ignace, échappé à la pétulance des Mouſquetaires, qui furent la cauſe de la découverte & de la confuſion du Chanoine Janſéniſte ?

Le ſort des perſonnes, qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuſes, me paroiſſant bien plus à plaindre qu'à envier, n'ai-je pas raiſon, ſage & ſavant Abukibak, de chercher une aimable ſolitude, dans laquelle uniquement occupé du ſoin de conſerver ma ſanté & de cultiver mon eſprit, je donnerai à l'étude d'une ſage & utile Philoſophie tous les momens de ma vie ? Que je regrette ceux que j'ai perdus, & qui ſe ſont écoulés dans une molle & honteuſe oiſiveté ! J'ai trente-trois ans, & de tant d'années à peine

en

en ai-je vécu trois ou quatre ; car enfin eſt-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles, & que de ſuivre aveuglément tous les mouvemens & toutes les impreſſions d'une jeuneſſe étourdie ? C'eſt extravaguer, c'eſt ignorer entiérement la cauſe pour laquelle on a été créé, c'eſt enfin reſſembler aux animaux les plus vils & les plus abjects, qui ſe livrent ſans remords & ſans connoiſſance à tout ce qui peut flatter leurs ſens.

JE vais tâcher, ſage & ſavant Abukibak, de réparer le mauvais uſage que j'ai fait du tems. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'eſt réſervé, il n'y en aura aucun qui ne ſoit emploié, ou à perfectionner le plus qu'il me ſera poſſible mes foibles connoiſſances, ou à me rendre plus ſage, plus vertueux, & plus digne de l'eſtime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans, j'ai fait un *Noviciat de Philoſophie* aſſez pénible. La fortune a voulu me faire paſſer par bien des épreuves fâcheuſes pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines, & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille gouter toutes les véritables douceurs de la vie, ſans être à charge à mes amis, & ſans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuiſſante haine de

mes

mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fuſſe auſſi peu ſenſé que le Petit-maître le plus étourdi, ſi, aiant des biens auſſi réels, je regrettois un ſeul inſtant les faux brillans dont les gens du monde ſont ébloüis? Je vais donc me rendre dans mon aimable ſolitude, & déjà j'en ai pris la route. Lorſque je ſerai établi dans ma nouvelle demeure, je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai, & je te prierai de m'apprendre tes ſentimens. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Cabaliſte*, & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de matière à un Auteur, que les voïages & la cabale.

MAIS alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu ſeras réſolu à vouloir prendre ma défenſe contre cette foule d'Auteurs ſubalternes, qui, ſemblables à ces vieux chiens inquiets, jappent ſans ceſſe contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que ſoient leurs abboïemens, ils ennuient un galant homme, lorſqu'il eſt forcé, pour les faire ceſſer, de ſe détourner de ſes occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me diſoit un jour : *Je ſuis dans le cas d'un homme, après lequel ſept ou huit* roquets *&* tournebroches, *ſales & galeux, abboïent dans les rues. Quelque réſolution qu'il forme de continuer ſon chemin*

min ſans s'arrêter, ennuié du bruit de ces maudits chiens, il ſe retourne, leve ſa canne, & toute la meute de cuiſine prend la fuite. A peine a-t-il fait trente pas, qu'il entend le même tapage, & que les roquets reviennent à la charge. Que faire dans cet embarras? Il perd patience, & s'arrête encore; & avant qu'il ſoit loin de la rue, il a été obligé de faire vingt fois le même manege. Je me promets tous les jours, continuoit cet Auteur, *de ne point perdre mon tems à illuſtrer une troupe de roquets Littéraires; mais malgré ma réſolution, ennuié de leurs fades critiques, je prends la plume, je les couvre de confuſion, & je les expoſe à la riſée du Public, qui ſe divertit de leurs ſottiſes & de leurs impertinences. Je crois les avoir forcés à garder le ſilence, point du tout. La maudite meute recommence, & il faut que je me réſolve, ou à perdre des momens précieux, ou à la laiſſer japper tout ſon ſou.*

J'ESPERE, ſage & ſavant Abukibak, que dans la continuation de nos *Lettres*, étant plus à portée que moi de voir ce qui ſe paſſe, tu voudras bien partager avec moi le penible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peus compter ſur moi.

JE te ſalue, & t'embraſſe de tout mon cœur.

LET-

LETTRE SOIXANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelques jours, ſage & ſavant Abukibak, que l'eſprit rempli de réflexions Philoſophiques ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, je crus qu'il ſeroit aiſé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital, qui n'ait été adoptée & crue, comme une choſe évidente, claire & certaine, par quelque peuple. Frappé d'une idée auſſi particulière, je voulus connoître par l'expérience ſi elle avoit quelque réalité. Je fus viſiter les inſenſés, j'examinai avec beaucoup de curioſité quels étoient les différens genres de leur folie. Juges, ſage & ſavant Abukibak, de mon étonnement, lorſque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maiſons de Paris, qui n'eût pû paſſer pour très ſage chez quelque Nation. Tu ſeras d'abord ſurpris de ce que je te dis, & tu croiras que je pouſſe les choſes à l'extrême; mais je ne te rapporte rien qui ne

ſoit

ſoit conforme à la plus exacte vérité, & tel eſt le malheur & la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il n'eſt aucune extravagance, aucune chimère qu'il ne ſoit capable d'adopter comme une choſe très excellente & conforme à la raiſon. Souffres, pour t'en convaincre, que j'expoſe à tes yeux les différentes folies des inſenſés que je vis, & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagans, paſſeroient pour des perſonnes très ſenſées.

LE premier fou que j'examinai, avoit été enfermé, parce qu'il ſe figuroit qu'il devoit bien-tôt devenir cheval de poſte, pour avoir deſobéï aux ordres de St. François d'Aſſiſe, qui lui avoit ordonné en ſonge de faire certaînes prières tous les jours. *Je vais mourir*, diſoit-il. *Dès que je ſerai mort, mon ame ſera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval aleſan. Je ne ſerai délivré de cette peine que par les prières d'un bon Pere Capucin, qui fléchira la colère de ſon Séraphique Pere St. François.* Ce fou étoit ſi fortement perſuadé de ce qu'il diſoit, qu'avant d'être renfermé, dès qu'il entendoit claquer un foüet, il frémiſſoit; & s'il appercevoit un charretier battant ſes chevaux: *Arrêtes!* s'écrioit-il, *impitoiable foüetteur! Tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi.* On a enfermé à Paris, ſage & ſavant Abuki-

bak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus ſages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoiſe à la place de Saint François; ſubſtituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raiſonnable, pieux & prévoiant, le même homme qui étoit fanatique, inſenſé, viſionnaire, & digne des Petites-maiſons.

LE ſecond fou que je vis, s'imaginoit d'être perſécuté par le Diable, & de l'avoir très ſouvent à ſes côtés. *Monſieur Lucifer*, lui diſoit-il, *aiez pitié de moi, je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des préſens, je bois toujours le premier coup à votre ſanté, pourquoi venez-vous me tourmenter?* Alors il ſe mettoit à genoux, baiſoit la terre, & faiſoit mille autres extravagances. Transportons cet homme, ſage & ſavant Abukibak, chez les peuples qui ne ſacrifient qu'au Diable, parce qu'ils diſent qu'ils en ſont cruellement tourmentés, & qu'il eſt inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ſes nouveaux concitoïens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris; & s'il y a des hôpitaux pour les inſenſés dans les Indes, ceux qui voudront l'y condamner, ſubiront la même peine qu'on lui a impoſée.

LE troiſième fou qu'on me montra, l'étoit devenu par l'amour & le reſpect qu'il

qu'il avoit pour les médailles des Saints, & les *Agnus*. Il en portoit toujours deux ou trois cens sur lui, il en avoit de pendues au cou, aux bras, aux poings: plus de trente ornoient son estomac ; & dès qu'il égaroit quelqu'un de ces colifichets, il se croioit perdu. La peste, la famine, la guerre, tout lui paroissoit peu à craindre avec ces prétendus Talismans ; sans eux, une feuille, agitée par le vent, l'épouvantoit. Il ruinoit ses enfans & sa famille pour acheter des *Béatilles spirituelles*, il avoit donné à un Pélerin qui venoit de Rome, cent louis d'une Relique. Conduisons cet homme en Espagne, sage & savant Abukibak, avec ses médailles, ses *Agnus*, & ses Chapelets : à peine sera-t-il arrivé aux Pirénées, qu'il sera aussi respectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera brûler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquisition le prendra, lui & ses medailles, sous sa puissante protection; il vivra honoré de tous ses voisins, & il sera canonisé après sa mort.

JE considérai avec peine & avec quelque étonnement un quatrième fou, qui se donnoit des coups, se heurtoit la tête contre la muraille, & qui, malgré la chaîne qui le lioit, faisoit des efforts infinis pour venir jusqu'à moi. *Quelle est donc la folie de cet homme ?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à sa loge. „ C'est d'ex-„ pier les péchés de tout le monde : il se

„ bat ſans ceſſe pour implorer la miſéri-
„ corde de Dieu, & les coups qu'il
„ vient de ſe donner, ſont pour obte-
„ nir le pardon de vos fautes. „ A peine cet homme eut-il ceſſé de parler, que le fou commença à crier: *Convertiſſez-vous, miſérables! Voiez ce que je fais pour effacer vos crimes.* Je crus, ſage & ſavant Abukibak, oüir un de ces Bonzes Chinois, qui trainent après eux de longues chaînes de trente pieds, & qui, lamentant & gémiſſant, diſent d'un ton lugubre: *C'eſt ainſi que nous expions vos péchés.* Ils ſe frappent enſuite la tête contre un gros caillou, & ſe meurtriſſent tout le viſage. Voilà, ſage & ſavant Abukibak, un Saint Indien regardé comme un fou à Paris; cependant ſa folie eſt ſi excuſable, qu'elle eût bien dû trouver grace. Il ne faut pas aller à la Chine pour la juſtifier; ſans ſortir de la France, combien n'y a-t-il pas de gens attaqués de la même phréneſie? Il eſt vrai qu'ils ne ſe meurtriſſent que les feſſes & les épaules, & que l'infortuné captif ſe maltraitoit le viſage; mais la différence d'un homme qui ſe foüette, à un autre qui ſe ſoufflette, eſt-elle aſſez grande pour que l'un doive être regardé comme un homme très ſenſé, & l'autre comme un extravagant à lier? En bonne juſtice, il faut remettre ce fou en liberté, ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs feſſes & la Di-

Divinité il eſt quelque liaiſon ſympathique.

LE cinquième fou que je vis, me parût plus divertiſſant que les autres. Il s'étoit perſuadé qu'il étoit Prophéte, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique : il avoit une piéce de cuivre qu'il jettoit en l'air, en prononçant le nom de Saint Antoine, qui préſide aux choſes perdues. Si la piéce tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur, il annonçoit les choſes les plus gracieuſes ; mais ſi c'étoit du côté qui préſageoit les malheurs, il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédît. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amuſant, s'il s'en fût tenu-là ; mais comme on lui païoit ſes prédictions ſuivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuſes, lorſque la médaille venoit trop ſouvent du mauvais côté, il s'en prenoit à St. Antoine, & le traitoit fort cavaliérement. *Tu ne vaus pas le Diable*, lui diſoit-il quelquefois ; *& tu es plus malicieux que lui. Tu tournes la Médaille pour me faire mourir de faim ; mais je t'attrapperai ; car pour te punir, je ne jeûnerai point la veille de ta Fête.* Ces extravagances aiant paru indécentes aux gens d'Egliſe, ils ont fait mettre le Prophéte aux Petites-maiſons. C'eſt un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire

l'avenir, & d'injurier autant qu'il eût voulu, le St. Antoine de Peckin. „ Rien „ n'eſt plus ſingulier, dit un Auteur „ moderne en parlant des Aſtrologues „ de la Chine, que leurs manières de „ conſulter leurs Idoles domeſtiques. Ils „ prennent deux petits bâtons plats d'un „ côté, & ronds de l'autre: ils les at- „ tachent l'un contre l'autre avec un fil; „ après quoi, ils prient affectueuſement „ l'Idole, & ſe perſuadent fortement „ qu'ils doivent en être exaucés. Ils „ jettent les bâtons devant elle: ſi le „ hazard veut qu'ils tombent ſur le cô- „ té plat, c'eſt alors qu'ils paſſent des „ prières aux injures. Néanmoins ils „ réitérent le ſort; & s'ils ne réüſſiſſent „ pas mieux, les coups ſuivent les in- „ jures. Cependant ils ne ſe découra- „ gent pas, & ils recommencent ſi „ ſouvent le ſort, qu'enfin il leur eſt fa- „ vorable *. „

En quittant la loge de ce cinquième fou, j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue inſenſée, non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la première victime de ſa folie. Trois ſemaines après avoir ac-

cou-

* Cérémonies & Coutumes Religieuſes des Peuples Idolâtres, *Tome II. pag.* 248.

couché, elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-avanture, qui lui annonça qu'il seroit très malheureux. Frappée de ce funeste pronostique, & emportée par son fanatisme, elle donna la mort à son fils, & se vanta de son crime, comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges, aiant appris cet infanticide, firent arrêter cette femme, & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix; mais aïant reconnu évidemment qu'elle étoit folle, ils la condamnerent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Banians, elle eût passé pour très sage & très prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée: si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse esperer de ses parens.

JE vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. *Monsieur*, me dit-elle, *vous voiez une fille que le Ciel a comblée d'honneur. St. Paris, ce grand Saint, au tombeau duquel s'opérent tant de Miracles, a bien voulu quitter le Ciel pour venir me faire un enfant. Je suis enceinte actuellement de ses œuvres, & je dois accoucher d'un grand personnage, qui anéantira les Jésuites, réduira en poudre tous les Héretiques, détruira l'Empire des*

Turcs, & réformera le luxe de la Cour de Rome. „ Cette fille eſt-elle enceinte ? „ demandai-je à l'homme qui me condui- „ ſoit. „ *Oui, Monſieur*, me dit-il, *elle l'eſt : véritablement l'on ignore de qui, & l'on croit que la crainte qu'elle a eue qu'on ne connût ſa foibleſſe, l'a fait devenir folle.* Chez les Péruviens, ſage & ſavant Abukibak, la prétendue concubine de St. Paris eût trouvé dans tous les eſprits une aveugle croiance ; on n'eût point regardé comme une choſe extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque tems le céleſte ſéjour, pour venir prendre ſes ébats ſur la terre. Ces peuples ont des filles, ou des Religieuſes, conſacrées au ſervice du Soleil. Si elles deviennent enceintes, elles doivent être brulées par les loix, mais dès qu'elles aſſûrent que c'eſt le Soleil qui les a connues, leur groſſeſſe devient reſpectable *. A coup ſûr, dans un païs où l'on croit que le So-

* *In Peruvii Regni finibus receptum, Solem colere : quod Ingæ Reges pro Firmamento aut Inſigni Dominationis inſtituerunt, cum eſſent Dii antea diverſi. Illorum ſolemne, Templa ubique Soli erigere, ampla, magnifica, auro laqueata aut ſtrata. In iis caſtæ aliquot Virgines, quarum pudicitia devota : nec fas polluere, niſi ut luerent morte. Excuſatur ſi qua juravit compreſſam ſe & ex eo uterum ferre.* Lipſii Monit. & Exempl. Politica, *Cap. III. pag.* 27.

Soleil interrompt ſa courſe pour venir coucher avec une fille, on ne regarderoit pas comme une extravagance de prétendre qu'un Saint Janſéniſte puiſſe faire des bâtards.

LA folie de la troiſième femme qu'on me montra, étoit encore plus ſingulière que celle de la ſeconde. Sa fantaiſie étoit de baiſer le bouton de la culotte de tous les Réverends Peres Jéſuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape, au lieu de courir à la pantoufle du St. Pere, elle eût été ſe proſterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle ſe figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Réverends Peres, que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Roïaume de Golconde, ou dans celui de Biſnagar, il lui eût été permis de baiſer non ſeulement le bouton de la culotte, mais encore bien d'autres piéces. Les Faquirs, ou Jéſuites Golcondois ſont fort accoutumés à recevoir de ces baiſers ſi extravagans en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit des Dévotes venir baiſer à ces Faquirs les parties du corps les plus cachées, ſans que pour cela ils détournent tant ſoit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que ſi cette mode s'établiſſoit en Europe, les Moines y euſſent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement

la dévote Baiſeuſe, & malheur à celles qui auroient des lunettes ; car on verroit bien ſouvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le ſujet d'un de ſes Contes, & qui cauſa la perte de Beſicles de la vieille Abbeſſe.

LAISSONS la plaiſanterie, ſage & ſavant Abukibak, & plaignons les hommes, en conſidérant la foibleſſe de leurs eſprits. Que devient cette raiſon, cette lumière naturelle dont certains Philoſophes parlent tant ? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples ? L'ame des autres n'eſt donc ni de la même nature, ni de la même eſpèce que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes ? D'où vient agiſſent-ils ſi diverſement ? Qui ſont les ſages ? Qui ſont les fous ? Chacun veut connoître le vrai, où trouver des juges ſans préjugés, qui puiſſent décider cette diſpute ?

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE SOIXANTE-DIXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LE parallèle que tu fais, ſtudieux ben Kiber, dans ta dernière Lettre entre les extravagances de pluſieurs inſenſés Européens & les uſages de certains peuples Aſiatiques, Afriquains, &c. m'a fait refléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai taché d'éloigner le plus qu'il m'a été poſſible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les tems, ainſi que dans les nôtres, & que pluſieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement oppoſées à celles des autres; de ſorte qu'un homme qui paſſoit pour très ſage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je ſoutiens que ſoit chez les Modernes, ſoit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civiliſées, avoient & ont encore pluſieurs uſages directement oppoſés à la raiſon. Un Philoſophe qui les conſidére avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.

Je te communiquerai, ſtudieux ben Kiber,

ber, les réflexions que j'ai faites, en lisant Hérodote & Diodore de Sicile, sur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & simplement ce qu'en disent ces Auteurs, ensuite je remarquerai les choses absurdes, ridicules, puériles, dont ils étoient zélés observateurs. Les Lettres que je t'écrirai sur ce sujet, pourroient servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain.

COMMENÇONS par les Egyptiens. „ Comme ils ont, dit Hérodote *, un air & „ une rivière, dont la nature est différen„ te de celle des autres, ils se sont aussi „ établi des loix & des ordonnances, „ pour la plûpart différentes de celles „ qu'on observe aux autres païs. Les „ femmes conduisent parmi eux tout le „ commerce, elles tiennent taverne, & „ demeurent aux boutiques, tandis que „ les hommes filent dans la maison. Les „ autres Nations font leurs tissures en „ montant, & les Egyptiens en abaissant; les hommes y portent les far„ deaux sur leurs têtes, & les femmes „ sur leurs épaules; les femmes pissent „ debout, & les hommes s'abaissent pour „ cela. Il ne leur est pas permis de vui„ der

* Herod. *Liv. II. pag.* 227. Je me sers dans cette Lettre, ainsi que dans les autres, de la Traduction de du Ryer.

„ der leur ventre hors de la maiſon;
„ mais ils mangent dehors & dans les
„ rues, & diſant pour raiſon que les cho-
„ ſes deshonnêtes, mais néceſſaires, doi-
„ vent ſe faire en ſecret; & que celles
„ qui ne ſont pas deshonnêtes, ſe doivent
„ faire publiquement. La femme n'y
„ ſauroit être la Prêtreſſe d'aucun Dieu,
„ ni d'aucune Déeſſe; mais les hommes
„ ſont les Prêtres de tous les Dieux &
„ des Déeſſes. Les enfans mâles ne peu-
„ vent être contraints de nourrir malgré
„ eux leur pere & leur mere; mais les
„ filles y ſont contraintes, encore qu'el-
„ les ne le vouluſſent pas. Aux au-
„ tres païs les Prêtres portent de grands
„ cheveux; mais ils ſont raſés en Egyp-
„ te. Aux autres païs on a de coutume
„ de ſe faire raſer aux funerailles d'un
„ parent; au contraire les Egyptiens ſe
„ laiſſent croître les cheveux, mais ils
„ ſe font couper la barbe. Aux autres
„ païs on a ſon vivre, ſéparé de celui des
„ bêtes; mais les Egyptiens mangent
„ avec les bêtes. Les autres peuples vi-
„ vent d'orge & de froment, & c'eſt
„ une honte aux Egyptiens de vivre des
„ choſes qui en ſont faites; ils font leur
„ pain d'une eſpèce de grain, qui eſt en-
„ tre l'orge & le froment. Ils petriſſent
„ & remuent la farine détrempée en eau,
„ avec les pieds, & manient la fange &
„ la boüe avec les mains. Les autres
„ laiſſent les parties naturelles comme la

„ Na-

„ Nature les a données, excepté ceux „ qui ont été instruits par les Egyptiens; „ mais les Egyptiens se font circonci- „ re . . . . . Les Prêtres se rasent tout le „ corps de trois en trois jours, afin que „ quelque vermine ou quelque autre „ sorte d'ordure ne s'engendrent point „ en des hommes qui préſident au culte „ des Dieux . . . . Ils ne font aucune dé- „ penſe des biens qui leur appartiennent; „ mais chacun d'eux à chaque jour ſa „ portion des viandes ſacrées, qu'on leur „ donne toutes cuites, & plus même „ qu'il ne leur faut, de chair de bœuf „ & d'oye. On leur donne auſſi du „ vin, ſans qu'ils ſe mettent en pei- „ ne de rien chercher; mais il ne leur „ eſt pas permis de manger du poiſ- „ ſon. Les Egyptiens ne ſement point „ de feves, & ne les mangent ni „ crues, ni cuites, & les Prêtres ne „ peuvent ſeulement les regarder, s'ima- „ ginant que cette ſorte de legume eſt „ immonde. „

EXAMINONS, ſtudieux ben Kiber, combien d'impertinences & de folies il y a dans les coutumes bizarres du plus ancien des peuples, ou du moins de celui chez lequel nous découvrons les premières traces des Sciences & des Arts. Ne nous arrêtons pas aux hommes, *filant dans l'intérieur des maiſons*, & aux femmes, *vendant le vin dans les tavernes*. Accordons encore aux deux ſexes la liberté

berté de piſſer comme ils le jugeront à propos, laiſſons-les ſupporter les coliques les plus violentes plûtôt que d'ôſer *vuider leur ventre hors de leur maiſon*, permettons *qu'ils mangent, expoſés aux injures de l'air*, ſans pouvoir dîner ou ſouper dans leurs appartemens ; mais en leur donnant autant de permiſſion, ne ſoions pas auſſi indulgens ſur la loi qui *diſpenſe les enfans mâles de nourrir leurs parens.* Eſt-ce que les garçons ont moins d'obligation que les filles à leur pere & à leur mere ? Sont-ils d'une eſpèce différente de celle de leurs parens. Ne leur appartiennent-ils qu'en partie ? Quel bizarre & criminel uſage ! Il faut être privé non ſeulement de la raiſon, mais de tous ſentimens humains, pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes*, n'eſt-elle pas bien ſingulière, ſur-tout dans des gens qui en d'autres occaſions étoient eſclaves de la propreté, & ſe lavoient avec tant de ſoin ? Celle *de détremper la farine avec les pieds, & de manier la fange & la boüe avec les mains*, n'eſt pas moins craſſeuſe & moins particulière. Quant aux uſages des Prêtres, quelque ridicules qu'ils ſoient, trois mille ans n'ont pû les détruire, & ils ſont encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens, où une foule de fainéans, vêtus d'une manière comique, *ſans faire aucune dépen-*

ſe

ſe de leur bien, conſumant celui des gens du Monde, *mangent la portion des viandes quêtées, qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte auſſi du vin; mais il eſt défendu à pluſieurs de manger du bœuf & du mouton*; ils ne peuvent vivre qu'avec du poiſſon. La ſeule différence qu'il y a entre les folies des Egyptiens & des Européens eſt bien petite ; car il eſt auſſi ridicule de ſe figurer que la Divinité ſoit fort honorée parce qu'on ne mange pas du poiſſon, que parce qu'on s'abſtient au contraire de la viande. Il faut être bien extravagant pour ſe figurer qu'un brochet dans l'eſtomac d'un Prêtre offenſe mortellement le Ciel ; mais il faut ne l'être pas moins pour penſer qu'une perdrix, mangée par un Chartreux, met le Moine au fond des Enfers. Quelle folie d'ériger Dieu en Intendant, ou en Maître-d'hôtel, qui régle la table de quelques particuliers ! L'horreur que les Egyptiens avoient pour les feves, & la crainte que les Prêtres avoient que leur vûe ne ſouillât la pureté de leur miniſtère, eſt le comble de l'extravagance. Qu'eſt-ce qu'une feve, ſinon un morceau de terre inanimé, ainſi que l'eſt un autre légume. Eſt-ce le ſuc qu'elle contient, qui peut corrompre l'ame ? C'étoit aſſez de s'en interdire l'uſage ; mais pour s'en défendre la vûe, il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien ſubtiles

&

& bien venimeuſes. Aujourd'hui le bon ſens & la raiſon ont fait évanoüir ce poiſon dangereux, on mange des feves comme des pois. Le venin de ce premier legume paſſe ſur la viande pendant un certain tems de l'année; peut-être que dans quatre ou cinq cens ans le Carême & les Vigiles auront le même ſort que les réveries Egyptiennes. Paſſons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ LES Ethiopiens, * dit Diodore de „ Sicile, ont pluſieurs loix fort différentes de celles des autres peuples, „ ſur-tout pour ce qui regarde l'élection „ des Rois. Les Prêtres choiſiſſent les „ plus honnêtes gens de leur Corps; & „ les enfermant comme dans un cercle, „ celui de ces derniers que prend au hazard un des Prêtres qui entre dans le „ cercle, en marchant & en ſautant comme un Ægyppan ou un Satyre, eſt déclaré Roi ſur le champ, & tout le peuple l'adore comme un homme, chargé du gouvernement par la Providence divine. Le nouvel Elu commence „ à vivre de la manière qui lui eſt preſcrite par les loix. En toutes choſes il „ ſuit la coutume du païs, ne puniſſant „ & ne récompenſant que ſelon les règles. „

* Diodore, *Liv. III. pag.* 266. Je me ſers de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

„ gles, établies dès l'origine de la Na-
„ tion. Il eſt défendu au Roi de faire
„ mourir aucun de ſes ſujets, quand mê-
„ me il auroit été déclaré en jugement
„ digne du dernier ſupplice ; mais il en-
„ voie un Officier qui lui apporte le ſi-
„ gnal de la mort ; & auſſitôt le crimi-
„ nel s'enferme dans ſa maiſon, & ſe
„ fait juſtice lui-même. Il ne lui eſt
„ point permis de s'enfuir en des Roïau-
„ mes voiſins, & de changer ainſi la pei-
„ ne de mort en un banniſſement, com-
„ me font les Grecs. On raconte à ce
„ ſujet qu'un certain homme, aiant vû
„ cet ordre de mort qui lui étoit envoié
„ de la part du Roi, & ſongeant à s'en-
„ fuir hors de l'Ethiopie, ſa mere qui
„ s'en doutoit, lui paſſa ſa ceinture au-
„ tour du col ſans qu'il ôſât ſe défendre,
„ & l'étrangla ainſi, de peur, diſoit-el-
„ le, que ſon fils ne procurât par ſa fui-
„ te une plus grande honte à ſa famil-
„ le. Il y avoit quelque choſe encore
„ de plus extraordinaire dans ce qui re-
„ gardoit la mort des Rois. Les Prêtres
„ qui ſervent à Méroé, y ont acquis un
„ très grand pouvoir. Ceux-ci, quand
„ il leur en prenoit fantaiſie, dépêchoient
„ un courier au Roi pour lui ordonner
„ de mourir. Ils lui faiſoient dire que
„ les Dieux l'avoient ainſi réglé, & que
„ ce ſeroit un crime de violer un ordre
„ qui venoit de leur part. Ils ajoutoient
„ plu-

„ pluſieurs autres raiſons qui ſurpre-
„ noient aiſément des hommes ſimples,
„ prévenus d'une ancienne coutume, &
„ qui n'avoient pas aſſez de force d'eſ-
„ prit pour réſiſter à ces commande-
„ mens injuſtes. En effet, les premiers
„ Rois ſe ſont ſoumis à ces cruelles or-
„ donnances ſans aucune autre contrain-
„ te que celle de leur propre ſuperſti-
„ tion. Ergamenès, qui regnoit du tems
„ de Ptolomée ſecond, & qui étoit inſ-
„ truit de la Philoſophie des Grecs, fut
„ le premier qui ôſa ſecoüer ce joug
„ ridicule. Aiant pris une réſolution
„ vraiment digne d'un Roi, il s'en vint
„ avec ſon armée attaquer la fortereſſe
„ où étoit autrefois le Temple d'or des
„ Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prê-
„ tres, & inſtitua lui-même un culte
„ nouveau. Les amis du Prince ſe ſont
„ fait une loi qui ſubſiſte encore, quel-
„ que ſingulière qu'elle ſoit. Lorſque
„ leur maître a perdu l'uſage de quel-
„ qu'une des parties de ſon corps par
„ maladie, ou par quelque accident,
„ ils ſe donnent la même infirmité,
„ croiant que c'eſt une choſe honteu-
„ ſe, par exemple, de marcher droit
„ à la ſuite d'un Roi boiteux, & il leur
„ paroît abſurde de ne pas partager a-
„ vec lui les incommodités corporelles,
„ puiſque la ſimple amitié nous oblige
„ à prendre part à tous les biens & à

„ tous les maux qui arrivent à nos amis.
„ Il eſt même fort commun de les voir
„ mourir avec leurs Rois, & ils pen-
„ ſent qu'il leur eſt glorieux de don-
„ ner ce témoignage d'une fidélité conſ-
„ tante. De là vient que chez les E-
„ thiopiens, il eſt difficile de former au-
„ cune entrepriſe contre le Roi, par
„ l'attention que tous ſes amis appor-
„ tent à leur conſervation commune.
„ Ce ſont-là les loix & les coutu-
„ mes des Ethiopiens qui demeurent
„ dans la capitale, & qui habitent l'iſ-
„ le de Méroé, & cette partie de l'E-
„ thiopie qui touche à l'Egypte. „

DANS ma première Lettre je te communiquerai mes réflexions ſur tant d'uſages ſinguliers.

PORTE-toi bien, ſtudieux ben Kiber.

LETTRE SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de ſe conformer aux loix du païs, & ſi par un réglement auſſi ſage qu'inviolable, ils ne pouvoient les enfreindre ſous quelque prétexte que ce fût, en revanche la manière dont ils étoient élus, étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de ſi abſurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de perſonnes qui ſautent & cabriolent, & de choiſir pour Roi celui de ces ſaltinbanques qu'on ſaiſit au hazard? J'aimerois autant qu'on prît un Monarque ſur le tombeau de St. Paris, & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulſionnaire.

LA ſoumiſſion *aveugle que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains*, n'en eſt pas moins condamnable, quoiqu'elle ſoit encore établie aujourd'hui chez les Turcs, & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'eſt-il pas naturel qu'un homme cherche à conſerver ſa vie, & le fanatiſme qui lui

en ôte le pouvoir, ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethiopien qui négligeoit les moïens de fuir la mort qu'on lui deſtinoit, étoit un fou ; un Turc qui agit de même n'eſt pas plus ſage, & toutes les coutumes qui ſont fondées ſur des principes oppoſés à ceux de la Nature, ne prennent leur ſource que dans le fanatiſme, & ne ſont ſoutenues que par la force des préjugés. Dès que les hommes viennent à ouvrir les yeux, dès qu'ils font uſage de la raiſon, ils s'apperçoivent de leur erreur, & comprennent combien il leur eſt important de les abandonner entiérement. L'exemple d'Ergamenès qui s'affranchit du joug ſous lequel avoient gemi ſes prédéceſſeurs, en eſt une preuve évidente. La connoiſſance de la Philoſophie des Grecs, c'eſt-à-dire la liberté de penſer, de refléchir & de raiſonner lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit ſuccédé ; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en avoient fait perir pluſieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient regné avant lui, fuſſent bien ſtupides pour ſe réſoudre à mourir tranquillement, lorſque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce Monde. Si les Eccléſiaſtiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voïage, il ſeroit plus

plus dangereux d'être Souverain que Mineur, ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois qui ne laiſſeroient pas gouverner les Eccléſiaſtiques, & le moindre impôt qu'on mettroit ſur le Clergé, feroit donner un ordre au Souverain de ſe rendre en diligence en Paradis, ſi tant eſt qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis eſt, en Enfer. Les Prêtres modernes ſans doute ne ſe feroient pas un plus grand ſcrupule que les anciens, de faire entrer le Ciel dans leur deſſein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Janſéniſtes & des Moliniſtes, qui ne manquent jamais d'autoriſer par la Religion tous les crimes qu'ils commettent, & tous les maux qu'ils ſe font mutuellement.

VENONS à préſent, ſtudieux ben Kiber, à la folie de ces courtiſans qui ſe faiſoient eſtropier ou mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes, & qui penſoient que *c'étoit une choſe honteuſe de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux*. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faiſant des extravagances auſſi grandes, je ne doute pas qu'on ne vît dans la Cour d'un Roi borgne pluſieurs courtiſans qui ſe creveroient un œil; dans celle d'un boiteux, pluſieurs autres qui s'eſtropieroient une jambe. C'eſt l'indifférence des Princes

ſur une pareille démence qui fait la différence des uſages des courtiſans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce tems, les défauts de l'ame du Prince, parce que cette imitation les conduit aux honneurs? Ne ſont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin; débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes; ſans Religion, s'il eſt Athée? Hé quoi! Eſt-il plus honteux & plus inſenſé de défigurer l'ame que le corps? c'eſt elle qui nous éleve au-deſſus des bêtes. Un courtiſan Ethiopien qui ſe caſſoit une jambe, ne ſe ravaloit pas juſqu'à ſe ranger au rang des animaux les plus immondes; un Seigneur Européen qui ſe ſoule pour imiter ſon Souverain, & qui ſe plonge dans la crapule la plus honteuſe, ſe met à niveau d'un cochon qui ſe veautre dans ſon auge, & qui ſe gorge de nourriture.

Je penſe, ſtudieux ben Kiber, que les uſages & les coutumes des Ethiopiens étoient beaucoup plus excuſables que celles des courtiſans modernes; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour, puiſqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zèle mal entendu que d'ambition; mais chez les Européens, on imite ſouvent le même Prince qu'on hait mortellement. On ſe garde bien

bien de descendre dans le tombeau avec lui; à peine au contraire y est-il, qu'on insulte à sa mémoire; on prend les mœurs & les manières de celui qui lui succéde, on agit d'une manière toute opposée à celle dont on se conduisoit trois jours auparavant. Quel sujet à réflexions que les manœuvres des courtisans au commencement d'un nouveau regne! Convenons, studieux ben Kiber, que dans tous les tems les hommes ont extravagué; mais avoüons aussi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaise foi. Revenons aux Ethiopiens, & consultons encore Diodore de Sicile.

„ IL y a * plusieurs autres Nations E-
„ thiopiennes, dont les unes cultivent
„ les deux côtés du Nil avec les isles
„ qui sont au milieu, les autres habi-
„ tent les provinces voisines de l'Ara-
„ bie, d'autres sont plus enfoncées dans
„ l'Afrique. Presque tous, & entre au-
„ tres ceux qui sont nés le long du fleu-
„ ve, ont la peau noire, le nez camus
„ & les cheveux crepus. Ils paroissent
„ très sauvages & très féroces, & le
„ font pourtant beaucoup moins par
„ tempérament que par volonté & par
„ affectation. Ils sont fort secs & fort
„ brulés, leurs ongles sont toujours longs
„ comme ceux des animaux. Ils ne con-
„ nois-

* Diod. *Liv. III. pag.* 268. 269.

„ noiſſent point l'humanité, ils ne pouſ-
„ ſent qu'un ſon de voix aigu. Ne s'é-
„ tudiant point, comme nous, à rendre
„ la vie plus douce & plus agréable,
„ ils n'ont rien des mœurs ordinaires.
„ Quand ils vont au combat, les uns s'y
„ arment de leurs boucliers, faits de
„ cuir de bœuf, & ont en main de pe-
„ tites lances; les autres portent des
„ traits recourbés; d'autres ſe ſervent
„ d'arcs, dont le bois eſt de la longueur
„ de quatre coudées, & qu'ils bandent
„ avec le pied: quand ceux-ci n'ont
„ plus de traits, ils combattent avec des
„ maſſues. Ils menent leurs femmes à
„ la guerre, & les obligent de ſervir dès
„ qu'elles ont un certain âge. Elles por-
„ tent ordinairement un anneau de cui-
„ vre pendu à leurs levres. Quelques-
„ uns de ces peuples paſſent leur vie
„ ſans s'habiller, ſe couvrent ſeulement
„ de ce qu'ils trouvent pour ſe mettre
„ à l'abri du ſoleil. Les uns coupent
„ une queuë de brebis, & ſe la paſſent
„ entre les cuiſſes pour cacher leur nu-
„ dité; d'autres prennent des peaux de
„ leurs beſtiaux. Il y en a qui s'entou-
„ rent la moitié du corps avec des eſpè-
„ ces de ceintures faites de cheveux, la
„ nature du païs ne permettant pas aux
„ brebis d'avoir de la laine. A l'égard
„ de la nourriture, les uns vivent d'un
„ certain fruit qui croît ſans culture
„ dans

„ dans les étangs & les lieux maréca-
„ geux; d'autres mangent les plus ten-
„ dres rejettons des arbres, dont l'om-
„ brage les garantit de la chaleur du
„ Midi; quelques-uns ſement du *Seſame*
„ & du *Lotos*; il y en a qui ne vivent
„ que de racines de roſeaux. La plûpart
„ d'entre eux s'exercent à tirer aux oi-
„ ſeaux: & comme ils manient l'arc fort
„ adroitement, cette chaſſe remplit a-
„ bondamment leurs beſoins; mais la plus
„ grande partie de ces peuples ſoutien-
„ nent leur vie avec le lard & la chair
„ de leurs troupeaux. Ces Ethiopiens
„ qui habitent au-deſſus de Méroé, font
„ des diſtinctions remarquables entre les
„ Dieux. Ils diſent que les uns ſont d'u-
„ ne nature éternelle & incorruptible,
„ comme le Soleil, la Lune, & l'Univers
„ entier; que les autres, étant nés par-
„ mi les hommes, ſe ſont acquis les hon-
„ neurs divins par leurs vertus, & par
„ les biens qu'ils ont faits au Monde.
„ Ils réverent *Iſis*, *Pan*, & ſur-tout *Ju-*
„ *piter* & *Hercule*, dont ils prétendent
„ que le genre humain a reçu le plus
„ de bienfaits. Quelques Ethiopiens ce-
„ pendant croient qu'il n'y a point de
„ Dieux; & quand le Soleil ſe leve, ils
„ s'enfuient dans leurs marais, en blaſ-
„ phemant contre lui, comme contre
„ leur plus cruel ennemi. Les Ethio-
„ piens différent encore des autres Na-

„ tions

„ tions dans les honneurs qu'ils ren-
„ dent à leurs morts. Les uns jettent
„ leurs corps dans le fleuve, penſant
„ que c'eſt la plus honorable ſépulture
„ qu'on puiſſe leur donner; les autres
„ les gardent dans leurs maiſons, enfer-
„ més dans des niches de verre, croiant
„ qu'il ſied bien à des enfans d'avoir tou-
„ jours devant les yeux le viſage de
„ leurs parens, & à ceux qui ſurvien-
„ nent, de conſerver la mémoire de
„ leurs prédéceſſeurs; d'autres enfer-
„ ment les corps morts dans des cer-
„ cueils de terre cuite, & les enterrent
„ aux environs des Temples. Ils regar-
„ dent comme le plus inviolable des ſer-
„ mens, celui qui ſe fait ſur les morts.
„ En certaines contrées les Ethiopiens
„ donnent la Roïauté à celui d'entre eux
„ qui eſt le mieux fait, diſant que les
„ deux plus grands dons de la fortune
„ ſont la Monarchie & la belle taille.
„ Ailleurs, ils la déferent au paſteur le
„ plus vigilant, comme à celui qui aura
„ le plus de ſoin de ſes ſujets. D'autres
„ choiſiſſent le plus riche, dans la pen-
„ ſée qu'il ſera plus en état de ſecourir
„ les peuples. Il y en a d'autres, qui
„ prennent pour Rois, ceux qui ſont les
„ plus forts, eſtimant dignes de la pre-
„ mière place ceux qui ſont les plus
„ capables de les défendre dans les com-
„ bats. „

CE nouveau passage, studieux ben Kiber, va nous fournir bien de sérieuses réflexions. Elles demandent une plus longue étendue que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres, nous les réserverons pour la première que je t'écrirai.

PORTE-toi bien.

LETTRE SOIXANTE-DOUZIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

PARCOURONS, studieux ben Kiber, les coutumes & les usages bizarres de ces Ethiopiens, si différens des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître *très sauvages & très féroces, quoiqu'ils le fussent pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté & par affectation*, marque bien jusqu'où peut aller l'égarement de l'esprit humain. N'est-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité, qui la connoissoient, qui en sentoient tout le bon, tout le vrai, tout l'utile, cherchassent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit possible, & fissent consister leur plus grande

de gloire à les imiter dans leur férocité? Que ceux qui prétendent que l'homme par ſa nature ne cherche qu'à être inſtruit, & ſuit les conſeils qu'on lui donne, dès qu'il les croit utiles à ſon bonheur, répondent quelque choſe à un exemple auſſi frappant que l'eſt celui de ces peuples. Ils cherchoient à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celle des habitans de la ville la mieux policée.

La coutume qu'ils avoient *de conduire leurs femmes à la guerre*, quoique ridicule, ne me ſurprend pas; elle dure encore chez les Allemands, & le plus petit Sous-Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenante. Lorſqu'une armée Impériale eſt en marche, il y a toujours une colonne, compoſée de femmes & de leurs équipages. Juges, ſtudieux ben Kiber, s'il convient à des gens qui ne doivent ſonger qu'à ſe battre, d'être occupés du ſoin de leur ménage. Que des peuples barbares aient pû conſerver la coutume de mener à la guerre leurs femmes, cela n'a rien de bien extraordinaire; mais qu'aujourd'hui en Allemagne, & dans bien d'autres païs on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leurs à l'armée, c'eſt une choſe que je ne comprends point. Il faut qu'on penſe en Allemagne que les prières

prières des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moïſe; je ne ſais pourtant pas ſi elles tiennent les mains levées au Ciel, tandis que leurs maris combattent.

LA Religion des Ethiopiens qui habitoient au-deſſus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe: ils diviſoient leurs Dieux en deux claſſes; *les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible; les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils ont faits au Monde.* On dira qu'il eſt abſurde de vouloir qu'une choſe créée puiſſe jamais acquerir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & abſolu des choſes demande néceſſairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puiſſance de la choſe produite; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de ſimples mortels; on conclura enſuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raiſonnera très bien, en parlant de cette manière; mais la même perſonne qui fera ces objections, ne s'appercevra pas qu'elle agit auſſi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainſi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-

mi-Dieux, qui, avant de joüir des honneurs divins, ont vécu pluſieurs années parmi les hommes. L'Europe eſt remplie des Temples, dédiés à St. François, à St. Anſelme, à St. Ignace, &c. l'encens fume perpétuellement ſur leurs Autels, on leur adreſſe les vœux les plus ardens, on implore leur ſecours, on leur offre des préſens; que faiſoient de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux ſubalternes? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'eſt que par leur interceſſion auprès de la Divinité *éternelle & incorruptible.* Les Ethiopiens & tous les Païens pourroient répondre la même choſe; car quoiqu'ils priaſſent les Dieux ſubalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien ſans la volonté de *Jupiter.* Lorſque Troïe fut détruite, *Venus* voulut en vain la ſecourir *, *Jupiter* avoit réſolu ſa deſtruction; les Dieux *Penates* ne

* *Ipſe pater Danais animos viresque ſecundas*
Sufficit: ipſe Deos in Dardana ſuſcitat arma.
Eripe, Nate, fugam, finemque impone labori,
Nuſquam abero, & tutum patrio te limine ſiſtam.
Dixerat, & ſpiſſis noctis ſe condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna Deûm.
Tum vero omne mihi viſum conſidere in ignes
Ilium & ex imo verti Neptunia Troja.
Virgil. *Æneid. Lib.* 2.

ne purent point la ſervir. Saint Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu* plaiſante vivement * ſur les Divinités en qui les Troïens avoient la plus grande confiance. Il demande comment eſt-ce que *Minerve* auroit pû les défendre contre les Grecs, puiſqu'elle n'eut pas le pouvoir de garentir ſes Gardiens, lorſqu'on vint enlever ſon ſimulacre ſur ſon Autel. Il ſe moque des Romains d'avoir cru † que les Dieux

Pena-

* *Nec ideo Troja periit, quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipſa Minerva perdiderat, ut periret? An forte cuſtodes ſuos? Hoc ſane verum eſt: illis quippe interemptis potuit auferri, neque enim homines à ſimulacro, ſed ſimulacrum ab hominibus ſervabatur. Quomodo ergo colebatur ut patriam cuſtodiret & cives, quæ ſuos non valuit cuſtodire cuſtodes?* Auguſt. *de Civit. Dei, Lib.* 1. *Cap.* 2. *pag.* 4. *Tom.* 7. *Edit. Paris.*

† *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infeſta Trojanis, Æolo ventorum regi adverſus eos irritando dicere.*

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans, victoſque Penates.

Itane iſtis Penatibus victis, Romam, ne vinceretur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier, quid loqueretur ignorans. Quid Æneas ipſe pius totiens appellatus? Nonne ita narrat?

Penates des Troïens, vaincus & chaſſés, les avoient rendu invincibles. Qu'auroit répondu ce Pere de l'Égliſe? ſi les Païens lui avoient dit: *Vous nous faites un reproche que nous ſommes en droit de vous faire. Les Saints, auxquels vous accordez pour le moins autant de pouvoir que nous aux demi-Dieux, ne ſont-ils pas vaincus quelquefois? Lorſque St. Paul prie pour un peuple, & St. Pierre pour un autre, il faut que la perte ou le gain de la bataille décide du pouvoir de l'interceſſeur. Si vous prétendez qu'il n'y a jamais qu'un Saint qui intercede, & que lorſqu'il demande une choſe, les autres y conſentent, je vous ſoutiendrai que vos demi-Dieux ſont moins parfaits que les nôtres, puiſqu'ils vous*

Panthus Otriades arcis Phoebique Sacerdos,
Sacra manu, victoſque Deos, parvumque nepotem·
Ipſe trahit, curſuque amens ad limina tendet.

Nonne Deos ipſos, quos victos non dubitat dicere, ſibi potius quam ſe illis perhibet commendatos, cum ei dicitur.

Sacra ſuoſque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quæ dementia eſt exiſtimare his tutoribus Romam ſapienter fuiſſe commiſſam, & niſi eos amiſiſſet, non potuiſſe vaſtari. Id. *ibid.*

vous abandonnent, & qui pis eſt, après avoir reçu vos préſens ; c'eſt-là une noire ingratitude. Si vous prétendez qu'ils ſe conforment dans leur demande aux volontés de la Divinité ſuprême, je vous repondrai que nos demi-Dieux font de même, & qu'ainſi les Dieux Penates *des Troiens furent vaincus dans la Phrygie, parce que* Jupiter *l'ordonnoit ainſi, & vainquirent dans l'Italie par la même raiſon.*

CONVENONS, ſtudieux ben Kiber, que le ſentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cauſe des hommes devant la Divinité, eſt auſſi ridicule que faux. Les Ethiopiens ſont tombés à ce ſujet dans une erreur groſſière ; les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit, qui connoît le paſſé, le préſent, le futur, qui règle par ſa volonté ſeule & par ſa ſageſſe tous les évenemens, n'a pas beſoin comme un juge, dont les connoiſſances ſont bornées, d'un ſolliciteur qui l'inſtruiſe des cauſes qu'ils doit juger. Les ſeuls mémoires ſur leſquels elle ſe détermine, ſont la vertu, la juſtice & la piété de ceux qui méritent d'être récompenſés, & les vices de ceux que ſa juſtice l'oblige de punir.

LES Ethiopiens qui croioient qu'il n'y avoit point de Dieux, & qui quand le *Soleil ſe levoit, s'enfuioient dans leurs marais en blaſphemant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi*, nous doivent ren-

dre plus attentifs à ne pas ſuppoſer pour des preuves évidentes de l'exiſtence de Dieu, celles qui ſont très douteuſes, pour ne pas dire fauſſes, tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke, & bien d'autres grands Philoſophes ont agi prudemment, en n'emploiant pour la défenſe de la première des vérités que des argumens, exempts de toute rétorſion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'exiſtence de Dieu le conſentement univerſel de tous les peuples, puiſqu'il eſt conſtant que dans tous les tems il y a eu des hommes aſſez aveugles & aſſez ignorans pour ne pas comprendre la néceſſité abſolue de l'exiſtence d'une Divinité? De nos jours on a découvert des Nations entières, auſſi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Hiſtorien eſtimé, & qui ne ſauroit être ſoupçonné de vouloir favoriſer l'impiété, nous apprend * qu'il a vû & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'exiſtence de Dieu. Ainſi, convenons de bonne foi que l'homme, livré à lui-même & privé des ſecours qui conduiſent ſa raiſon, peut meconnoître

* Il n'a pas paru juſqu'à préſent qu'ils aient aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adorent les images. *Hiſtoire des Iſles Marianes pag.* 406.

tre la chose la plus visible; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine, mais qui n'en est pas moins véritable!

LES raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi, me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône, au préjudice de ses aînés, parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs, sur-tout les Janissaires, aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

LES peuples qui élisent un Roi, ou un Magistrat absolu, se déterminent ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les Anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois; car l'intérêt particulier chez ces derniers décide ordinairement de leur voix: ils la vendent au plus offrant; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder, les Vénitiens dans celui d'un Doge, songent au bien de l'Etat & imitent les Ethiopiens; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple, qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souve-

rain. Ce qui devroit faire le bonheur de la Pologne, cauſe ordinairement ſes plus grands maux; preſque toutes les révolutions qui ſont arrivées dans ces derniers tems à ce Roïaume, n'ont eu d'autre ſource que le choix du Souverain. Il ſeroit heureux pour un peuple qui profite ſi mal du droit de ſe choiſir un Prince, de laiſſer à la naiſſance à décider de la poſſeſſion du Trône.

Je te ſalue, ſtudieux ben Kiber, & te félicite de n'être point né dans un Etat, où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.

Lettre Soixante-treizieme.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

Je paſſerai, ſtudieux ben Kiber, aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient impoſé la coutume, ou plûtôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons; les Juifs s'abſtenoïent de la viande de pluſieurs animaux. Moïſe avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur ſanté la leur interdire, & ce ſage Légiſlateur craignoit ſans

ſans doute que la mauvaiſe nourriture n'augmentât les maladies des Iſraélites. La même raiſon peut avoir été la cauſe que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la ſanté, & pernicieuſe à ceux qui ont quelque diſpoſition à la lepre; maladie très commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Iſraélites, &c. Mais ſi l'uſage de s'abſtenir de manger de certaines viandes peut être excuſé, celui de n'ôſer frapper une vache eſt bien inſenſé, ſur-tout lorſqu'on ne reſpecte cette vache que par la reſſemblance qu'on penſe qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pouſſer la folie plus loin, que de croire que l'Etre ſuprême réſide principalement dans un vil animal? La multiplicité des Dieux des Anciens, quelque criminelle & abſurde qu'elle ſoit, me paroît beaucoup plus ſupportable que les différentes métamorphoſes qu'on en racontoit. Que les Philoſophes qui vantent ſi fort cette lumière naturelle, & cette raiſon, accordée à tous les hommes, me diſent ſi les Lybiens qui n'ôſoient battre une vache, de crainte d'offenſer les Dieux, en étoient pourvûs abondamment. Cette crainte, quelque folle qu'elle ſoit, ſubſiſte cependant encore aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs peuples, & c'eſt-là une preuve bien évidente que dans tous les tems les hommes ont été également

extravagans. Il y avoit quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus ſages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes, les Européens ſont moins aveugles que les habitans des autres parties du Monde; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de bruler avec de la laine les veines du haut de la tête, ou celles des temples, afin que les enfans ne fuſſent point ſujets aux fluxions tout le reſte de leur vie, me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *inſertion de la petite verole.* Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue; plus ſages pourtant que les Anglois, qui tuent un grand nombre de jeunes enfans, de peur qu'ils ne ſoient dangereuſement malades lorſqu'ils ſeront plus âgés. Malgré la belle Lettre que Monſieur de Voltaire a faite ſur *l'inoculation de la petite verole*, je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois; encore moins les Circaſſiens, dont ils ont emprunté ce beau & ſalutaire uſage. Je ne penſe pas non plus que la maxime des Lybiens ſoit jamais ſuivie, & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques, à qui l'on fait bruler les veines du front, & celles qui ſont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les an-

anciens Européens nous en fourniront en grand nombre: nous les comparerons toujours avec celles des modernes; commençons par les Gaulois.

„ ILS ſont *, dit Diodore de Sicile, d'u-
„ ne grande taille, ils ont la peau fraî-
„ che & extrêmement blanche. Leurs
„ cheveux ſont naturellement roux, &
„ ils uſent encore d'artifice pour forti-
„ fier cette couleur. Ils les lavent fré-
„ quemment avec de l'eau de chaux, &
„ ils les rendent auſſi plus luiſans, en les
„ retirant ſur le ſommet de la tête &
„ ſur les temples; de ſorte qu'ils ont vrai-
„ ment l'air de Satyres & d'Ægipans. En-
„ fin leurs cheveux s'épaiſſiſſent telle-
„ ment, qu'ils reſſemblent aux crins des
„ chevaux. Quelques-uns ſe raſent la
„ barbe, & d'autres la portent médio-
„ crement longue; mais les Nobles ſe
„ raſent les joües, & portent néanmoins
„ des mouſtaches qui leur couvrent toute
„ la bouche. Auſſi il leur arrive ſouvent
„ que lorſqu'ils mangent, leur viande
„ s'embarraſſe dans leurs mouſtaches, &
„ lorſqu'ils boivent, elles leur ſervent
„ comme de tamis pour philtrer leur
„ boiſſon. Ils ne prennent point leurs
„ repas, aſſis ſur des chaiſes; mais ils ſe
„ cou-

* Diod. *Liv. V. pag.* 180. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Terraſſon.

„ couchent par terre ſur des couvertures
„ de peaux de loups & de chiens, & ils
„ ſont ſervis par leurs enfans de l'un &
„ de l'autre ſexe, qui ſont encore dans la
„ première jeuneſſe. A côté d'eux ſont
„ de grands feux garnis de chaudières &
„ de broches, où ils font cuire de gros
„ quartiers de viande. On a coutume
„ d'en offrir les meilleurs morceaux à
„ ceux qui ſe ſont diſtingués par leur
„ bravoure; c'eſt ainſi que chez Homere
„ les Héros de l'armée Grecque récom-
„ penſerent Ajax, qui, s'étant battu ſeul
„ contre Hector, l'avoit vaincu. Ils in-
„ vitent les étrangers à leurs feſtins, &
„ à la fin du repas, ils les interrogent ſur
„ ce qu'ils ſont, & ſur ce qu'ils viennent
„ faire. Souvent leurs propos de table
„ font naître des ſujets de querelle, & le
„ mépris qu'ils ont pour la vie, eſt cau-
„ ſe qu'ils ne ſe font point une affaire de
„ s'appeller en duel; car ils ont fait pré-
„ valoir chez eux l'opinion de Pythago-
„ re, qui veut que les ames des hommes
„ ſoient immortelles, & qu'après un
„ certain nombre d'années, elles revien-
„ nent d'animer d'autres corps. C'eſt
„ pourquoi, lorſqu'ils brulent leurs morts,
„ ils adreſſent à leurs amis & à leurs pa-
„ rens défunts des Lettres qu'ils jettent
„ dans le bucher, comme s'ils devoient
„ les recevoir & les lire. Dans les voïa-
„ ges & dans les batailles ils ſe ſervent

„ de

„ de chariots à deux chevaux, où mon-
„ te un cocher pour les conduire, outre
„ l'homme qui doit combattre. Ils s'a-
„ dreſſent ordinairement aux gens de
„ cheval, en les attaquant avec ces traits
„ qu'ils appellent *Saunies*, & deſcendent
„ enſuite pour ſe battre avec l'épée.
„ Quelques-uns d'entre eux bravent la
„ mort, juſques au point de ſe jetter dans
„ la mêlée, n'aiant qu'une ceinture autour
„ du corps, & étant du reſte entiérement
„ nuds. Ils menent avec eux à la guer-
„ re des ſerviteurs de condition libre;
„ mais pauvres, qui dans les batailles
„ conduiſent leurs chariots & leur ſer-
„ vent de gardes. Les Gaulois ont cou-
„ tume, avant que de livrer bataille, de
„ courir à la rencontre de l'armée enne-
„ mie, dont ils défient les plus apparens
„ à un combat ſingulier, en branlant
„ leurs armes, & en tâchant de leur inſ-
„ pirer de la fraïeur. Si quelqu'un ac-
„ cepte le défi, alors ils commencent à
„ vanter la gloire de leurs ancêtres, &
„ leurs propres vertus: au contraire, ils
„ abaiſſent tant qu'ils peuvent, celle de
„ leurs adverſaires, & ils trouvent ef-
„ fectivement le moïen d'affoiblir le cou-
„ rage de leurs ennemis. Ils pendent au
„ col de leurs chevaux les têtes des ſol-
„ dats qu'ils ont tués à la guerre; leurs
„ ſerviteurs portent devant eux les dé-
„ pouilles, encore toutes couvertes du

„ ſang

„ ſang des ennemis qu'ils ont défaits, &
„ ils les ſuivent, en chantant des chants
„ de joie & de triomphe. Ils attachent
„ ces trophées aux portes de leurs mai-
„ ſons, comme ils le font à l'égard des
„ bêtes féroces qu'ils ont priſes à la
„ chaſſe; mais pour les têtes des plus fa-
„ meux Capitaines qu'ils ont tués à la
„ guerre, ils les frottent d'huile de ce-
„ dre, & les conſervent ſoigneuſement
„ dans des caiſſes. Ils ſe glorifient aux
„ yeux des étrangers à qui ils les mon-
„ trent avec oſtentation, de ce que ni
„ eux, ni aucun de leurs ancêtres, n'ont
„ voulu changer contre des tréſors ces
„ monumens de leurs victoires. On dit
„ qu'il y en a eu quelques-uns, qui par
„ une obſtination barbare ont refuſé de
„ les rendre à ceux-mêmes qui leur en
„ offroient le poids en or; mais ſi d'un
„ côté une ame généreuſe ne met point
„ à prix d'argent les marques de ſa gloi-
„ re, de l'autre il eſt contre l'humanité
„ de faire la guerre à des ennemis morts.
„ Les Gaulois portent des habits très ſin-
„ guliers, comme des tuniques peintes
„ de toutes ſortes de couleurs, & des
„ hauts-de-chauſſes, qu'ils appellent *Bra-*
„ *ques*. Par-deſſus leur tunique, ils met-
„ tent une caſaque d'une étoffe raïée,
„ ou diviſée en petits carreaux, épaiſſe
„ en hyver, & legère en été, & ils l'at-
„ tachent avec des agraffes. Leurs armes

„ ſont

„ ſont des boucliers auſſi hauts qu'un „ homme, & qui ont tous leur forme „ particulière. Comme ils en font non „ ſeulement une défenſe, mais encore un „ ornement, on y voit des figures d'ai- „ rain en boſſe, qui repréſentent quel- „ ques animaux, & qui ſont travaillées „ avec beaucoup d'art. Leurs caſques, „ faits du même metail, ſont ſurmontés „ par de grands pennaches, afin d'en „ impoſer davantage à ceux qui les re- „ gardent. Les uns font mettre ſur ces „ caſques de vraies cornes d'animaux, „ & d'autres des têtes d'oiſeaux, ou de „ bêtes à quatre pieds. Ils ſe ſervent de „ trompettes qui rendent un ſon barba- „ re & ſingulier, mais convenable à la „ guerre. La plûpart d'entre eux ont „ des cuiraſſes compoſées de chaînes de „ fer; mais quelques-uns, contens des „ ſeuls avantages qu'ils ont reçus de la „ Nature, combattent tout-à-fait nuds. „ Ils portent de longues épées, qui leur „ pendent ſur la cuiſſe droite par des „ chaînes de fer ou d'airain; quelques- „ uns ont cependant des baudriers d'or „ ou d'argent. Ils ſe ſervent auſſi de cer- „ taines piques, qu'ils appellent *Lances*, „ dont le fer a une coudée ou plus de „ longueur & deux palmes de largeur. „ Leurs ſaunies ne ſont guères moins „ grandes que nos épées; mais elles ſont „ bien plus pointues. Entre ces ſaunies,

„ les

„ les unes ſont droites, & les autres „ ont différens contours, de telle ſorte „ que dans le même coup, non ſeule- „ ment elles coupent les chairs, mais „ auſſi les hachent, & enfin on ne les re- „ tire du corps qu'en augmentant con- „ ſidérablement la plaïe. „

DÈS le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois, j'en découvre pluſieurs qui ſubſiſtent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans de vains & ridicules ornemens une beauté qui n'eſt que dans leur imagination, troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres; comme eux, ils uſent d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir, les François les blanchiſſent, ou les noirciſſent; la folie eſt égale. Vouloir corriger la Nature, & emprunter des ſecours étrangers pour peindre une choſe auſſi indifférente que la barbe & les ongles, c'eſt faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux, qu'on priſe ſelon le poil dont ils ſont.

LA coëffure des Gaulois reſſembloit parfaitement à celle de nos Petits-maîtres; à l'aide d'une eau de chaux, ils retiroient leurs cheveux ſur le ſommet de la tête & ſur les temples; les modernes ont ſubſtitué de la graiſſe de cochon

à

à l'eau de chaux, mais ils ont conſervé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu, les temples découvertes, &c. tout cela eſt fort à la mode; c'eſt dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand ſac, pendu derrière la tête. Cependant la bourſe n'empêche point qu'on ne puiſſe dire des Petits-maîtres, qu'en voiant leurs temples & leurs oreilles découvertes, on les prendroit pour des Satyres & des Ægypans. Lorſqu'ils portent une grande & longue queuë poſtiche, on trouveroit encore la reſſemblance plus parfaite.

JE te ſalue, mon cher ben Kiber, porte-toi bien, & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaiſes & des coliſichets.

LETTRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs anciens Perſes, ſtudieux ben Kiber, offrent un vaſte champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient, ainſi que celles des autres peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un uſage ſage ils en joignoient un ridicule, & vérifioient la maxime que j'ai ſouvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites, & dont tu ne parois pas moins perſuadé que moi; c'eſt qu'il n'eſt aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes, qui ne donne des marques viſibles de la foibleſſe de l'eſprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raiſon n'eſt le partage que d'un petit nombre de Philoſophes repandus ſur la terre, parmi leſquels encore elle ſouffre quelquefois des éclipſes bien fâcheuſes, & qui prêtent des armes dangereuſes aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perſes, & voions ce qu'en dit Hérodote; il les connoiſſoit parfaitement.

„ LES Perſes * ſont curieux des cou-
„ tumes des étrangers, plus que tous les
„ peuples du Monde. Ils portent une
„ veſte à la façon des Medes, & s'ima-
„ ginent qu'elle eſt plus belle, & qu'el-
„ le les pare mieux que la leur; & dans
„ la guerre, & dans les combats ils s'ar-
„ ment comme les Egyptiens. Ils ont
„ de la paſſion de gouter tous les plaiſirs
„ dont ils entendent parler: ils ont ap-
„ pris des Grecs l'amour des garçons;
„ ils épouſent pluſieurs filles, mais ils ont
„ beaucoup plus de concubines. Après
„ le courage & la vertu militaire, ils
„ n'eſtiment rien davantage que d'avoir
„ beaucoup d'enfans, & celui qui en a
„ mis pluſieurs au Monde, en reçoit tous
„ les ans des dons & des récompenſes
„ de la main du Roi. Depuis cinq ans
„ juſques à vingt, ils n'inſtruiſent leurs
„ enfans qu'à trois choſes; à monter à
„ cheval, à tirer de l'arc, & à dire la
„ vérité. Avant que d'avoir atteint l'â-
„ ge de cinq ans, un enfant ne ſe pré-
„ ſente point devant ſon pere; mais il
„ eſt toujours nourri par des femmes, a-
„ fin que ſi l'enfant meurt dans cette
„ première nourriture, le pere qui ne
„ l'a point vû, n'en conçoive point de
„ douleur. Certes je loüe cette coutu-
„ me, & cette autre loi qu'ils obſervent,
„ par

* Hérodot. *Liv. I. pag.* 129. *& ſuiv.*

„ par laquelle il n'eſt pas permis au Roi
„ même de faire mourir un homme pour
„ un crime ſeul, ni à pas un des Perſes
„ de traiter rigoureuſement ſes gens pour
„ une ſeule faute. Il eſt ordonné à cha-
„ cun de conſidérer ſi les fautes que ſon
„ domeſtique a commiſes, ſont plus gran-
„ des que les ſervices qu'il a rendus, &
„ alors il lui eſt permis de contenter ſa
„ colère, & de faire punir un ſerviteur.
„ Ils ſoutiennent que perſonne n'a jamais
„ tué ſon pere ou ſa mere; mais que ſi
„ cela eſt quelquefois arrivé, on a recon-
„ nu enſuite après avoir bien examiné la
„ choſe, que ceux qu'on croioit parrici-
„ des, étoient des bâtards ou des enfans
„ ſuppoſés, parce qu'ils croient aſſûré-
„ ment qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un
„ pere puiſſe être tué par ſon enfant. Il
„ n'eſt pas permis chez les Perſes de di-
„ re ce qu'il n'eſt pas permis de faire.
„ C'eſt parmi eux une choſe honteuſe &
„ infame que de mentir, & de devoir
„ de l'argent, parce qu'outre les autres
„ raiſons, c'eſt comme une néceſſité que
„ celui qui doit, ſoit toujours ſujet à
„ mentir. Si quelqu'un d'entre eux eſt
„ infecté de la lepre, ou de maux ſem-
„ blables, il ne lui eſt pas permis d'en-
„ trer dans la ville, & d'avoir quelque
„ habitude avec les autres Perſes, par-
„ ce qu'ils diſent que ces maladies ſont
„ des marques qu'on a péché contre le

„ So-

„ Soleil. Mais ils chaſſent de leur païs „ l'étranger qui en eſt atteint, & pour „ la même raiſon ils n'y veulent point „ ſouffrir des pigeons blancs. Ils ne piſ- „ ſent, ni ne crachent point dans les ri- „ vières, ils n'y lavent point leurs mains, „ & enfin ils n'y font rien de ſembla- „ ble; mais ils les ont en une particu- „ lière vénération. „

PARMI les loix & les coutumes que nous avons déjà parcourues, ſtudieux ben Kiber, nous n'en avons guères vû de plus belles & de plus ridicules. Les uſages des anciens Perſans renfermoient les deux extrémités: ils étoient très ſenſés là où ils penſoient bien, & extravaguoient dans les choſes où ils manquoient; il n'y avoit chez eux aucune médiocrité pour le bien & pour le mal. Les François leur reſſemblent parfaitement: il n'eſt point de Nation moderne chez laquelle on trouve des ſentimens plus grands, plus nobles, plus charitables; il n'en eſt aucune auſſi où l'on découvre plus de legéreté, plus de petiteſſe & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Perſans, nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les uſages des François.

LES Perſes étoient curieux des modes étrangères, ils portoient une veſte à la façon des Medes, parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; voilà l'amour ou-

tré des François pour la parure. Non contens de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle, ils saisissent avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes Angloises succéder les mantilles Espagnoles ; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une assemblée, ce n'est pas son génie qu'on examine ; on n'est point occupé des bonnes choses qu'il dit, l'on prend garde d'abord si son habit est dans le goût nouveau, s'il est mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainsi que Ciceron, fût-il aussi savant que Bayle, aussi aimable que la Viſclede, une manche trop longue ou trop courte d'un doigt, un plis de moins ou de plus à son panier, préviennent contre lui les trois quarts de l'assemblée, qui lui donnent liberalement le titre de Provincial, & peut-être celui de grossier.

Les Perses ne se contentoient pas de soumettre à l'empire de la mode les habillemens destinés pour la ville, ceux qui devoient servir pour la guerre, étoient encore de son ressort ; ils s'armoient dans les combats, comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit nécessaire d'habiller toute l'Infanterie à la manière Prussienne, ou à supprimer les manches & les plis de tous les habits. Quelques vieux

vieux Officiers ont vainement repréſenté que le juſte-au-corps d'un ſoldat lui ſervant pour ſe couvrir la nuit dans ſa tente, on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie ; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid, il faut qu'elle ſoit ſoumiſe à la mode, & qu'elle ſouffre ſes maux en patience, juſqu'à ce qu'il plaiſe à quelque Prince Allemand de mettre ſes troupes en veſtes longues, doublées de fourrures: peut-être alors les ſoldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hyver. Les folies, ſtudieux ben Kiber, changent de forme & de figure de tems en tems ; mais dans le fond elles ſont toujours les mêmes.

SI *les Perſes avoient appris des Grecs l'amour des garçons*, les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop inſtructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-tems ſur cet article, il eſt des choſes que la vertu & la bienſéance ne peuvent ſe réſoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brula avec du Chaufour les procédures qu'on avoit faites contre lui. Les mauvais plaiſans diſent qu'il en avoit ſanctifié toutes les pages par bien de noms illuſtres ; les gens de probité gemiſſent du grand nombre de complices qu'avoit ce fameux débauché.

LE ſentiment des Perſes ſur l'impoſſibi-

lité qu'un fils aſſaſſine jamais ſon pere, marque le reſpect qu'ils avoient pour ceux qui leur avoient donné la vie. Ce reſpect ſi beau, ſi loüable, ſi néceſſaire au bien des familles particulières & à celui de l'Etat, n'eſt guères bien établi en France. Il eſt vrai que ſi l'on y voit bien des fils deſobéiſſans, l'on y trouve auſſi bien de mauvais peres. Le tems rend les hommes plus mechans, au lieu de les rendre meilleurs.

La loi de *pardonner la première faute d'un ſujet & d'un domeſtique, & d'examiner avant de le punir, ſi les ſervices qu'il a rendus ſont plus grands que le crime qu'il a commis*, eſt la plus belle qu'on ait peut-être jamais faite parmi les hommes. Il s'en faut bien qu'elle ſoit établie dans aucun païs de l'Europe, & ſur-tout dans les Etats Monarchiques, où le ſeul malheur d'avoir déplu au Prince, expoſe aux maux les plus cruels.

Dans les Cours il n'eſt pas néceſſaire pour être perdu, de devenir coupable ; il ne faut que ceſſer de plaire au Souverain, au miniſtre, ou à la maitreſſe de l'un ou de l'autre. Un Monarque Perſan imitoit dans ſes jugemens la ſageſſe de la Divinité, il avoit égard en puniſſant les fautes, aux foibleſſes de l'humanité. Quel eſt l'homme qui puiſſe ne pas donner une fois en ſa vie dans quelques travers? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-

deſſus

deſſus de l'humanité, & qu'il ait reçu du Ciel une eſſence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'OBLIGATION, dans laquelle tous les particuliers étoient de compenſer les ſervices de leurs domeſtiques avec leurs défauts, me paroît une règle auſſi belle, auſſi équitable, & auſſi digne d'un Philoſophe, que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'eſt-il pas honteux pour des Chrétiens, que des Païens aient pratiqué des maximes plus vertueuſes qu'eux? Quel eſt le Prince, le Marquis, le Comte qui ont ſongé avant de châtier un domeſtique, aux obligations qu'il pouvoit lui avoir, & aux ſervices qu'il en avoit reçus? Les Perſans eurent plus d'égard pour leurs eſclaves, que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

NOUS nous ſommes aſſez arrêtés ſur les vertus des Perſes, voions extravaguer ces mêmes gens qui nous paroiſſoient ſi ſenſés il n'y a qu'un inſtant. Ils ne connoiſſent plus les droits de l'hoſpitalité, ils banniſſent les étrangers dès qu'ils ſont attaqués de la lepre, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ont le plus beſoin de ſecours. Ils manquent à leurs concitoiens pour la même raiſon, & ils agiſſent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque

qu'on avoit péché contre le Soleil! Eſt-il beſoin pour être ſujets aux maladies qui ſont le partage de l'humanité, d'avoir offenſé le Ciel? La Nature ſoumet les plus vertueux comme les plus criminels, à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'eſt-il pas viſible que la plûpart des maladies, & ſur-tout celles du genre de la lepre, ſont communiquées aux enfans par leurs peres? Les Anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate aſſûre * que les enfans, nés d'un pere lepreux, ont dans leur ſang les principes de la lepre. Comment le Soleil étoit-il offenſé par un enfant qui venoit au Monde? Il falloit être auſſi fou pour croire une pareille abſurdité, que pour ſe figurer que cet aſtre eût une antipathie pour les pigeons blancs.

Le reſpect que les Perſans avoient pour les rivieres, me paroit encore bien ſingulier : ils n'y piſſoient, ni n'y crachoient ; ils n'oſoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on ſalît des eaux qui refléchiſſoient ſes raïons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui reſpectoient peu les fleu-

* *Qui ex elephantico parente nati ſunt, elephantici fiunt, quia in ſemine impuro vitia parentum remanent, quæ transferuntur in filios.* Hipocrat. *Lib. I. de Morb.*

fleuves & les rivières, n'étoient ni plus ſujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité, ſtudieux ben Kiber, juſqu'où ne vont pas les folies des hommes! Voions-en quelques-unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

„ EN * allant, vers le Midi dans le con-
„ tinent de la Lybie, on ne trouve
„ plus qu'un païs déſert qui eſt ſans
„ eau, ſans bêtes ſauvages, ſans pluïe,
„ ſans bois & ſans aucune humidité, de-
„ puis l'Egypte juſqu'au Palus Tritoni-
„ de. Les Lybiens Nomades mangent de
„ la chair, & boivent du lait. Tou-
„ tefois comme les Egyptiens, ils ne
„ mangent point de vaches, & ne nour-
„ riſſent point de pourceaux; & même
„ les femmes de Cyrene s'imaginent que
„ c'eſt un crime que de frapper une va-
„ che, & lui portent ce reſpect à cauſe
„ d'Iſis qui eſt en Egypte, & font des
„ jeûnes & des fêtes en l'honneur de cet-
„ te Déeſſe. Mais les femmes des Bar-
„ céens ne mangent jamais de chair, ou
„ de vache, ou de porc. Du coté du Cou-
„ chant du Palus Tritonide, les Lybiens
„ ne s'occupent point à nourrir du bé-
„ tail, n'obſervent pas les mêmes cou-
„ tu-

* Hérodot. *Liv. IV. pag.* 138.

„ tumes, & ne font pas à leurs enfans
„ les mêmes choſes que les Lybiens No-
„ mades ont accoutumé de faire; car
„ les Lybiens nourriciers de troupeaux,
„ font ce que je vais dire, ſans toute-
„ fois que je veuille aſſûrer qu'ils faſſent
„ tous la même choſe. Quand leurs en-
„ fans ont atteint l'âge de quatre ans,
„ ils leur brulent avec de la haleine
„ qui a encore ſon ſuif, les veines du
„ haut de la tête, quelques-uns cel-
„ les des temples, afin qu'ils ne ſoient
„ point ſujets aux défluxions tout le
„ reſte de leur vie, & diſent que ce-
„ la eſt cauſe qu'ils ſe portent toujours
„ bien. „

PORTE-toi bien, mon cher ben Kiber.

LETTRE SOIXANTE-QUINZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

POURSUIVONS, ſtudieux ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs feſtins, les interrogeoient à la fin du repas ſur ce *qu'ils faiſoient, & ſur ce qu'ils venoient faire, & ſouvent leurs propos de table faiſoient naître des ſujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel.* Voilà l'original de la plûpart des fêtes & des feſtins des Petits-maîtres. Rarement boit-on beaucoup, ſans qu'on ne porte la peine de ſon yvrognerie. Les trois quarts des affaires naiſſent dans le vin & dans la bonne chère; il ſemble que la Nature veuille ſe venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicieux, & que la raiſon qu'on outrage, nous abandonne entiérement. Les bêtes nous donnent pluſieurs exemples très utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais ſortir de leur état naturel; on n'a jamais vû deux chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bû.

bû. Cette dangereuſe phréneſie, cauſée par le plus indigne des vices, étoit réſervée aux hommes, & ſur-tout aux François, imitateurs malheureux des mauvaiſes qualités de leurs ancêtres. Comme eux, ils s'enyvrent, ſouvent comme eux, ils ſe battent très aiſément, & comme eux, les politeſſes qu'ils font aux étrangers, ſont accompagnées de beaucoup de curioſité; ils les leur font acheter par le nombre des queſtions importunes qu'ils leur font, & après avoir appris ce qu'ils veulent ſavoir, ils l'oublient dans un moment, & n'en font aucun uſage.

Je paſſerois aux François la curioſité qu'ils ont de connoître les coutumes, les loix, les mœurs, les inclinations des autres peuples, s'ils mettoient à profit les éclairciſſemens qu'on leur donne; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penſer, ils ne veulent ſavoir celle des autres que par pure curioſité ou que pour eſtimer la leur davantage. C'eſt agir auſſi follement qu'un homme, qui, voulant connoître la pureté de pluſieurs lingots d'or, éprouveroit toujours le même, ſe contenteroit de conſidérer les autres, & de juger par un ſeul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il eſt prévenu.

Les mouſtaches des Gaulois, *dans leſquelles les viandes s'embarraſſoient lorſqu'ils mangeoient & qui leur ſervoient comme de tamis*

mis pour philtrer leur boiſſon, ont été pendant long-tems à la mode, non ſeulement chez les Eſpagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faiſoient conſiſter une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaiſſeur de ſa mouſtache; on avoit pour lors autant de ſoin de peigner, de cirer un morceau de poil ſous le nez, qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroiſſe aucune marque. Il y a eu de Petits-maîtres à mouſtache, il y en a même eu à barbe & à mouſtache; l'eſprit humain s'accommode à toutes les choſes, & les fait ſervir aux foibleſſes dont il eſt ſuſceptible.

Nous n'adreſſons pas aujourd'hui *à nos amis & à nos parens défunts des lettres que nous leur envoions par d'autres morts*; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adreſſons des prières, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins auſſi grande que celle des anciens Gaulois. N'eſt-il pas ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un ſolliciteur de procès, qui parle en faveur de cette dernière? Eſt-ce que l'Etre ſuprême, qui lit dans le fond de tous les cœurs, a beſoin qu'on l'inſtruiſe des néceſſités des hommes, & ſemblable aux Souverains dont la fierté & la vanité ſont les princi-

paux

paux attributs, faut-il pour être touché, qu'un des courtisans de sa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ses graces ? La folie d'envoier des lettres aux morts, je le repete, me paroît beaucoup moins grande que celle de ravaler la Divinité, jusqu'à lui imputer les plus grandes foiblesses humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois observoient dans les combats, ressemblent beaucoup aux usages des François, du moins on y découvre le même esprit & le même génie, beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement, une bonne opinion de leur valeur, de leurs forces & de leur connoissance dans l'art militaire, une ostentation à vanter leurs victoires, & une affectation outrée à montrer tout ce qui peut en rappeller la mémoire.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour se vanter de posseder l'art de savoir détruire leurs semblables ? De tous les égaremens de l'esprit humain, celui qui porte les peuples à s'égorger mutuellement, est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux, lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain, aussitôt il envoie une armée dans son païs, il fait tuer dans deux ou

trois

trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce tems-là il boit & mange copieuſement, dort fort en ſûreté au milieu de ſon Roïaume, & à deux cens lieuës de ſon armée. Enfin, lorſque ſa mauvaiſe humeur eſt diminuée, il fait la paix, devient ami du Prince dont il vouloit ſe venger, & ſe ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre, ſans en avoir plus de ſujet. Cependant les hommes périſſent; la peſte, la famine, la guerre les accablent tout à la fois, & le Souverain dort, boit & mange toujours de même. Les mauvais ſuccès de ſes armées ſont mis ſur le compte des Généraux : ſes courtiſans l'aident à ſe tromper ; il ne ſe deſabuſe de ſes erreurs que lorſqu'il a fait périr des millions d'hommes, & qu'il voit le reſte de ſes peuples prêt à mourir de faim. Heureux, ſtudieux ben Kiber, les païs qui ſont gouvernés par des Rois ſages, prudens & pacifiques, qui ne font la guerre que lorſqu'il eſt néceſſaire pour le bien de leurs ſujets! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complettes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conſeils du Cardinal de Richelieu? Le Roïaume à ſa mort étoit bien moins floriſſant qu'il ne le ſera à celle du Cardinal de Fleury.

VOIONS encore quelque coutume des anciens Gaulois.

„ En général, dit Diodore de Sicile *, ils „ ſont terribles à voir ; ils ont la voix „ groſſe & rude, ils parlent peu dans les „ compagnies & toujours fort obſcuré- „ ment, affectant de laiſſer à deviner une „ partie des choſes qu'ils veulent dire. „ L'hyperbole eſt la figure qu'ils em- „ ploient le plus ſouvent, ſoit pour s'ex- „ alter eux-mêmes, ſoit pour rabaiſſer „ leurs adverſaires. Leur ſon de voix eſt „ menaçant & fier, & ils aiment dans „ leurs diſcours l'enflure & l'exagéra- „ tion, qui va juſqu'au tragique ; ils ſont „ cependant ſpirituels, & capables de „ toute érudition. Leurs Poëtes, qu'ils „ appellent *Bardes*, s'occupent à compo- „ ſer des Poëmes propres à leur muſique ; „ & ce ſont eux-mêmes qui chantent „ ſur des inſtrumens preſque ſemblables „ à nos Lyres, des loüanges pour les uns, „ & des invectives contre les autres. Ils „ ont auſſi chez eux des Philoſophes & „ des Théologiens, appellés *Saronides*, pour „ leſquels ils ſont remplis de véneration. „ Ils eſtiment fort ceux qui découvrent „ l'avenir, ſoit par le vol des oiſeaux, „ ſoit par l'inſpection des entrailles des „ victimes, & tout le peuple leur obéit „ aveuglément. La manière dont ils prédi- „ ſent les grands évenemens, eſt étrange „ &

* Diod. *Liv. V. pag.* 186.

„ & incroiable. Ils immolent un homme,
„ à qui ils donnent un grand coup d'é-
„ pée au-dessus du diaphragme; ils ob-
„ servent ensuite la posture dans laquel-
„ le cet homme tombe, ses différentes
„ convulsions, & la manière dont le sang
„ coule hors de son corps, en suivant
„ sur toutes ces circonstances les règles
„ que leurs ancêtres leur en ont laissées.
„ C'est une coutume établie parmi eux,
„ que personne ne sacrifie sans un Phi-
„ losophe; car persuadés que ces sortes
„ d'hommes connoissent parfaitement la
„ nature divine, & qu'ils entrent, pour
„ ainsi dire, en communication de ses
„ secrets, ils pensent que c'est par leur
„ ministère qu'ils doivent rendre leurs
„ actions de graces aux Dieux, & leur
„ demander le bien qu'ils desirent. Ces
„ Philosophes, de même que les Poëtes,
„ ont un grand crédit parmi les Gau-
„ lois dans les affaires de la paix &
„ dans celles de la guerre, & ils sont é-
„ galement estimés des Nations alliées &
„ des Nations ennemies. Il arrive sou-
„ vent que lorsque deux armées sont prê-
„ tes d'en venir aux mains, ces Philoso-
„ phes se jettant tout-à-coup au milieu
„ des piques & des épées nues, les com-
„ battans appaisent aussitôt leur fureur
„ comme par enchantement, & mettent
„ les armes bas. C'est ainsi que même
„ parmi les peuples les plus barbares, la

„ ſageſſe l'emporte ſur la colère, & les „ Muſes ſur le Dieu Mars. „

DANS ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui reſſemblent fort à ceux d'un Gaſcon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois emploioient le plus ſouvent, ſoit pour s'exalter eux-mêmes, ſoit pour rabaiſſer leurs adverſaires*, les Gaſcons uſent pour le moins auſſi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne ſais même ſi elle étoit pouſſée auſſi loin autrefois qu'elle l'eſt actuellement; ce qu'on peut aſſûrer, c'eſt que de tout tems les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions ſur leurs défauts, & ſe ſont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devroit-on avoir tant d'amour propre? La ſeule choſe qui peut rendre les hommes moins inſenſés, ſeroit de refléchir ſur leur conduite; c'eſt ce que bien peu d'entre eux auront la force de faire. On ne doit pas donc eſperer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commiſes.

SI malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *ſpirituels & capables de toute érudition*, les Gaſcons ſont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'euſſent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle,

Bayle, ils ſeroient en droit de le diſputer aux provinces qui ſe vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reſte, c'eſt-là une marque qu'il n'eſt pas impoſſible que du ſein de l'amour propre & de la préſomption il ne puiſſe naître des Philoſophes, & qui plus eſt, des Philoſophes ſceptiques; c'eſt-à-dire des Savans modeſtes & retenus dans leurs déciſions.

L'ESTIME que les Gaulois avoient *pour les Saronides qui leur découvroient l'avenir, ſoit par le vol des oiſeaux, ſoit par l'inſpection des entrailles des victimes*, étoit une folie qui s'eſt perpétuée chez les François. On n'eſt pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens ſenſés parmi les Anciens ſe moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutoient foi aux Devins; les perſonnes qui font uſage de leur raiſon, plaiſantent actuellement de la crédulité de ceux qui ſont la dupe des Aſtrologues & des Diſeurs de bonne avanture. Aux entrailles des victimes on a fait ſuccéder des miroirs, des verres remplis d'eau, &c. & au vol des oiſeaux on a ſubſtitué des dez & des cartes, &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode; mais elle eſt également forte.

IL falloit être bien imbécille pour ſe figurer que la Divinité écrivoit dans les boïaux d'un bœuf, ou d'une geniſſe les

évenemens futurs, & que la manière dont un oiseau dirigeoit son vol, décidoit du sort de tout un peuple. Mais ne faut-il pas l'être autant pour croire que dans le cul d'un vase, une vieille sorcière ôte le voile qui cache le sombre avenir? La police devroit emploier la sévérité la plus forte pour détruire une erreur aussi pernicieuse & aussi absurde; mais nous ne ressemblons pas seulement aux Anciens par leurs folies, nous les imitons dans leur négligence. On banniſſoit à Rome * très souvent les Astrologues, & ils y restoient cependant. Les Magistrats crient à Paris contre les Devins, ils disent qu'il est nécessaire de les chasser; ils se contentent de parler, & n'agissent point.

PORTE-toi bien.

* *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper, & retinebitur.* Tacit. *Hist. Lib. I.*

LETTRE SOIXANTE-SEIZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LA vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens, n'eſt point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que *perſonne ne ſacrifioit ſans un Philoſophe, parce que ces ſortes d'hommes connoiſſoient parfaitement la nature divine, & qu'ils entroient, pour ainſi dire, en communication*; ſi l'on croioit que c'étoit par leur miniſtère *qu'on devoit rendre des actions de graces aux Dieux, & leur demander les biens qu'on deſire*, on penſe aujourd'hui de la même manière, & l'on eſt très perſuadé que ſans un Prêtre, aucun pacte, aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des myſtères de Religion. Faut-il choiſir une épouſe, un mariage n'eſt valable qu'autant qu'il eſt approuvé par un Prêtre; c'eſt lui qui a le droit d'unir pour jamais deux perſonnes que l'autorité du Magiſtrat ne ſauroit entiérement ſéparer. Faut-il ren-

dre des actions de graces pour le gain d'une victoire, faut-il demander au Ciel la conservation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelque autre faveur, les Prêtres seuls ont ce droit tout puissant. Le reste des hommes ne peut que joindre ses prières aux leurs; mais si elles étoient seules, elles ne produiroient aucun effet, ou du moins seroit-il bien foible.

ON est étonné de la puissance sans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Ecclésiastiques, lorsqu'on considére sans prévention jusqu'où ils ont étendu leurs droits; il n'est aucune matière qu'ils n'aient voulu rendre du ressort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la discipline, un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un premier Ministre. Car enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne sauroit violer les loix fondamentales du Roïaume; mais l'autre, de son autorité privée eût pû soustraire un fils de famille au pouvoir paternel, le dispenser de l'obéïssance que la Nature & les loix civiles l'obligent d'observer. En Espagne, en Italie, en Portugal, & dans les autres païs où le Concile de Trente est reçu sans restriction, les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfans, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles, ils peuvent impunément

ment se marier ; un Prêtre les unit pour toujours avec la première fille qui les a séduits. Lorsque je considére les abus qui proviennent d'une coutume aussi pernicieuse au bien public, je ne saurois assez approuver la sageſſe des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage soit une cérémonie qui ne puisse s'accomplir que par le secours d'un Prêtre, défendent aux Talopins de s'y trouver, sous quelque prétexte que ce soit. Je crois que la chose la plus utile qu'on peut faire en Europe, seroit d'y établir un usage aussi sensé ; celui de se passer du ministère des Ecclésiastiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne seroit pas moins nécessaire. Je ne veux point cependant établir le Quakrisme, & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je suis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des personnes destinées au service divin, plus particuliérement que ne le sont tous les hommes en général ; mais je soutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privilèges, & les limiter à des bornes très étroites : sans cela, l'ambition se couvre du voile de la Religion, & ramene au culte divin les choses qui en sont les plus éloignées. Alors, quoiqu'on condamne l'usage outré des Quakers, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande

s'ils n'ont point de Prêtres, *Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien* *.

Au reſte, ſi les Eccléſiaſtiques modernes reſſemblent aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont ſur l'eſprit des peuples, il s'en faut bien qu'ils en profitent auſſi ſagement. Loin qu'il arrive ſouvent que *lorſque deux armées ſont prêtes d'en venir aux mains, & ſe jettent tout à coup au milieu des piques pour arrêter la fureur des combattans & leur faire mettre les armes bas*, on a vû ſouvent dans les triſtes & miſérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les ſoldats qui défendoient leurs opinions, & qui étoient aſſez fous & aſſez frénetiques de ſe faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point, & dont bien ſouvent ils n'avoient qu'une notion très imparfaite.

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'eſt la manière dont ils ſe ſont entretués dans ces derniers tems. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains les peuples ſe partager entre eux pour ſavoir ſi l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars, ou des œufs & de la morue; chez ces Nations le fils n'é-

* Voltaire, *Lettres ſur les Anglois*, *Lettre I.*

n'égorgea jamais ſon pere pour un pareil ſujet. Un Auteur moderne a raiſon de dire que * *ces crimes & ces abominations étoient réſervées à de dévots prêcheurs de patience & d'humilité.* Quelle dévotion, juſte Dieu! que celle que produiſit la journée de St. Barthelemi, & qui fit périr Henri IV.! Pourſuivons, ſtudieux ben Kiber, l'exécution du projet que nous avons entrepris, & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ LES Celtes & les Ibériens ſe firent „ long-tems la guerre au ſujet de leur „ habitation; mais ces peuples, s'étant „ enfin accordés, ils habiterent en com- „ mun le même païs, & s'alliant les uns „ aux autres par des mariages, ils pri- „ rent le nom des Celtibériens, compo- „ ſé des deux autres. L'alliance de deux „ Nations ſi belliqueuſes, & la bonté du „ terroir qu'ils cultivoient, contribuerent „ beaucoup à rendre les Celtibériens fa- „ meux, & ce n'a été qu'après pluſieurs „ combats, & au bout d'un très long „ tems qu'ils ont été vaincus par les Ro- „ mains. On convient non ſeulement „ que leur Cavalerie eſt excellente, mais „ encore que leur Infanterie eſt des plus „ fortes & des plus aguerries. Les Cel- „ tibériens s'habillent tous d'un faïon noir „ &

* Voltaire, *Lettres ſur les Anglois, Lettre IX.*

„ & velu, dont la laine reſſemble fort
„ au poil de chévre. Quelques-uns por-
„ tent de legers boucliers à la Gauloiſe,
„ & les autres des boucliers creux &
„ arrondis comme les nôtres. Ils ont
„ tous des eſpèces de bottes, faites de
„ poil, & des caſques de fer, ornés de
„ pennaches de couleur de pourpre.
„ Leurs épées ſont tranchantes de deux
„ côtés, & d'une trempe admirable. Ils
„ ſe ſervent encore dans la mêlée de poi-
„ gnards qui n'ont qu'un pied de long.
„ La manière dont ils travaillent leurs
„ armes, eſt fort particulière; ils cachent
„ ſous terre des lames de fer, & ils les
„ y laiſſent juſqu'à ce que la rouille aiant
„ rongé les plus foibles parties de ce me-
„ tal, il n'en reſte que les plus dures &
„ les plus fermes. C'eſt de ce fer, ainſi
„ épuré, qu'ils fabriquent leurs excellen-
„ tes épées & tous leurs autres inſtru-
„ mens de guerre. Ces armes ſont ſi
„ fortes, qu'elles entament tout ce qu'el-
„ les rencontrent, & qu'il n'eſt ni bou-
„ clier, ni caſque, ni à plus forte raiſon
„ aucun os du corps humain qui puiſſe
„ réſiſter à leur tranchant. Dès que la
„ Cavalerie des Celtibériens a rompu
„ les ennemis, elle met pied à terre, &
„ devenue Infanterie, elle fait des pro-
„ diges de valeur. Ils obſervent une
„ coutume étrange: quoiqu'ils ſoient
„ très propres dans leurs feſtins, ils ne
„ laiſſent pas d'être dans ceci d'une mal-

„ pro-

„ propreté extrême; ils ſe lavent tout
„ le corps d'urine, ils s'en frottent mê-
„ me les dents, eſtimant que cette eau
„ ne contribue pas peu à la netteté du
„ corps. Par rapport aux mœurs, ils ſont
„ très cruels à l'égard des malfaiteurs &
„ de leurs ennemis; mais ils ſont pleins
„ d'humanité pour leurs hôtes. Ils ac-
„ cordent non ſeulement avec plaiſir
„ l'hoſpitalité aux étrangers qui voïa-
„ gent dans leur païs; mais ils ſouhai-
„ tent qu'ils deſcendent chez eux. Ils ſe
„ battent à qui les aura, & ils regardent
„ ceux à qui ils demeurent, comme des
„ gens favoriſés des Dieux. Ils ſe nour-
„ riſſent de différentes ſortes de viandes
„ ſucculentes, & leur boiſſon eſt du miel,
„ détrempé dans du vin; car leur païs
„ leur fournit du miel en abondance,
„ mais le vin leur eſt apporté d'ailleurs
„ par des marchands étrangers. Les plus
„ policés des peuples voiſins ſont les Vac-
„ céens. Ces peuples partagent entre eux
„ chaque année le païs qu'ils habitent.
„ Chacun aiant cultivé le morceau de
„ terre qui lui eſt échu, rapporte en
„ commun les fruits qu'il a recueillis.
„ Ils en font une diſtribution égale, &
„ l'on punit de mort ceux qui en détour-
„ nent la moindre choſe *. „

LES

* Diod. *Liv. V. p.* 190. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

LES Eſpagnols reſſemblent beaucoup, dans ce qui regarde les armes, à leurs ancêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie eſt excellente*, ainſi que l'étoit la leur, & juſqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes.* Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle eſt devenue très bonne, & depuis le regne de Philippe V. elle a toujours bien fait.

QUANT à l'habillement, les Nobles Eſpagnols & les bons bourgeois imitent aſſez les uſages des Celtibériens, & ils les ſuivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maiſon de France eût monté ſur le Trône; ſans Philippe II. & ſes ſucceſſeurs, les bottes étroites & ſerrées des Celtibériens faiſoient une des parties eſſentielles de l'habillement Eſpagnol. St. Ignace ſe fit recaſſer une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que ſa bottine ne fit aucun mauvais plis. Quant à l'uſage du poignard dans les combats, il eſt encore très uſité en Eſpagne, & il n'eſt aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

LA propreté que les Celtibériens conſervoient dans leurs feſtins, eſt dans le goût de celle qu'y obſervent les Eſpagnols. Les premiers ſe *lavoient le corps d'urine*, les ſeconds rotent à chaque inſtant. Les mêmes raiſons fondoient ces uſages, c'étoit *la ſanté du corps.* Il reſte

à

à ſavoir ſi chez les peuples étrangers, la coutume de ſe laver avec de l'urine eſt plus choquante que celle de roter au nez des conviés. Pour moi, ſtudieux ben Kiber, je penſe que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaires, & plûtôt dignes des bêtes que des hommes.

UNE différence très conſidérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens & ceux des Eſpagnols modernes, c'eſt l'humanité des premiers envers les étrangers qui voïageoient dans leurs païs. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui *un homme trouve en Eſpagne des gens qui ſe battent à qui l'aura, & qui regardent ceux à qui il demeurera, comme favoriſés du Ciel*; à peine rencontre-t-il la plûpart du tems quelque miſérable *ventas*, * dans lequel il n'y a qu'un miſérable chalit. S'il veut boire, manger, il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a beſoin, & dans les grandes villes où il peut loger aux auberges, la ſeule qualité d'étranger l'expoſe à y être tyranniſé & écorché impunément par un hôte, auſſi avide que mauvais cuiſinier.

LES Eſpagnols reſſemblent donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts, & non point par les vertus; ils ont, ainſi que les autres peuples modernes, conſervé la plûpart des mauvais uſa-

* Mauvais cabaret.

uſages & des coutumes inſenſées de ceux qui les ont précédés; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées ſur la piété & la raiſon. Voilà, ſtudieux ben Kiber, des marques évidentes que plus le Monde vieillit, & plus les hommes deviennent fous & mechans. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déjà écrites ſur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puiſe dans la comparaiſon des Eſpagnols & des Celtibériens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conſervent point l'hoſpitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les hiſtoires modernes nous apprennent qu'il n'eſt aucune Nation plus ſoumiſe dans l'adverſité que l'Eſpagnole, & plus dure, plus ſanguinaire lorſqu'elle eſt la maitreſſe. Quelle cruauté n'a-t-elle pas commiſe en Flandre, & quelles actions monſtrueuſes & épouvantables n'a-t-elle pas faites dans la conquête du nouveau Monde?

Au reſte, les Celtibériens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvû qu'il eût ce dont il avoit beſoin. Les Eſpagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-délà des mers des tréſors, bien moins précieux que ceux que la Nature leur prodiguoit chez

chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amaſſer de l'or! Et par malheur pour le genre humain, jamais les hommes n'ont été auſſi tourmentés de cette frénesie, qu'ils le ſont aujourd'hui.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber, & te recommande toujours l'étude de la ſageſſe & le mépris des vaines richeſſes.

LETTRE SOIXANTE-DIX-SEPTIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs mœurs des Luſitaniens, ſtudieux ben Kiber, n'ont rien de commun avec ceux des Portugais, & jamais des deſcendans ne reſſemblerent moins à leurs ancêtres que les peuples qui habitent en Portugal, & ceux qui y furent autrefois.

„ LA plus courageuſe Nation des Cim-
„ bres, dit Diodore de Sicile, eſt celle des
„ Luſitaniens *. Ceux-ci portent à la
„ guerre de très petits boucliers faits de
„ cordes de boyau, aſſez ſerrées pour
„ garentir parfaitement le corps. Ils s'en
„ ſer-

* Les Portugais.

„ ſervent adroitement dans les batailles
„ pour parer de tous côtés les traits
„ qu'on leur lance. Leurs ſaunies ſont
„ toutes de fer, & faites en forme d'ha-
„ meçon; mais leurs caſques & leurs é-
„ pées ſont ſemblables à celles des Cel-
„ tibériens. Ils lancent leurs traits avec
„ une grande juſteſſe; & quoiqu'ils ſoient
„ fort éloignés de leurs ennemis, les
„ bleſſures qu'ils leur font, ſont toujours
„ conſidérables. De plus, ils ſont très
„ legers à la courſe, ſoit qu'il s'agiſſe
„ d'éviter, ou d'atteindre leurs adver-
„ ſaires; mais ces mêmes hommes font
„ paroître dans les adverſités moins de
„ courage que les Celtibériens. En tems
„ de paix ils s'exercent à une eſpèce de
„ danſe fort legère, & qui demande une
„ grande ſoupleſſe dans les jarrets. Quand
„ ils vont à la guerre, ils obſervent tou-
„ jours la cadence dans leur marche, &
„ ils chantent ordinairement des hymnes
„ dans le moment de l'attaque. Les Ibé-
„ riens, & ſur-tout les Luſitaniens, ont
„ une coutume aſſez ſingulière. Ceux
„ d'entre eux qui ſont à la fleur de leur
„ âge; mais plus particuliérement ceux,
„ qui, ſe voiant dénués des biens de la
„ fortune, ſe trouvent de la force & du
„ courage, ceux-là, dis-je, ne prenant
„ avec eux que leurs armes ſeules, s'aſ-
„ ſemblent ſur des montagnes eſcarpées.
„ Formant enſuite de nombreux corps
„ de troupes, ils parcourent toute l'Ibé-
„ rie,

„ rie, & s'enrichiſſent par leurs vols &
„ par leurs rapines. Ils ſe croient mê-
„ me à l'abri des dangers dans cette ex-
„ pédition ; car étant armés à la legère,
„ & d'ailleurs extrêmement agiles, il eſt
„ très difficile de les ſurprendre ; d'au-
„ tant plus, qu'ils ſe retirent fréquem-
„ ment dans les creux de leurs rochers,
„ qui ſont pour eux des lieux de ſûre-
„ té, & où l'on ne ſauroit conduire des
„ troupes réglées. C'eſt pourquoi, les
„ Romains qui les ont ſouvent attaqués,
„ ont bien réprimé leur audace ; mais
„ ils n'ont jamais pû faire entiérement
„ ceſſer leurs brigandages *.

ON n'apperçoit certainement dans cette deſcription rien qui puiſſe convenir aux Portugais. Il n'y a pas de plus mauvais ſoldats qu'eux en Europe. Loin *de danſer lorſqu'ils vont à la guerre, & de chanter dans le moment de l'attaque*, ils marchent mal, lentement, & marmotent entre leurs dents quelques Antiennes & quelques *Oremus*; il faut convenir cependant que l'uſage des Portugais paroîtra moins ridicule à un Philoſophe que celui des Luſitaniens. Lorſqu'on va détruire ſon ſemblable, égorger un homme qui ne nous a rien fait, qui preſque toujours nous eſt inconnu, la triſteſſe convient mieux que la gaïeté. J'aime encore mieux une perſonne

* Diod. *Liv. V. p.* 192.

ſonne qui commet un crime avec regret, qu'une autre qui ſe réjoüit du mal qu'elle va faire. Au reſte, la folie de tuer les gens en danſant, n'a pas regné ſeulement parmi les Luſitaniens; d'autres peuples en ont été ſuſceptibles. Il eſt vrai que les ſoldats cabrioleurs ont païé cher quelquefois leur balet. *Les Cardiens*, dit un Auteur *, *dreſſoient leurs chevaux à danſer au ſon de la flute. Ce bizarre exercice leur couta cher un jour de bataille, par le ſtratagéme du Général de l'armée ennemie, inſtruit de leur coutume pour avoir long-tems ſéjourné parmi eux. Ce Général, ſur le point d'en venir aux mains, s'aviſa de placer aux premiers rangs un corps de joüeurs de flute, dont les airs mirent les chevaux Cardiens en humeur de commencer leur danſe ordinaire. Le cheval, fait au manège muſical, ne manqua pas de caracoler auſſi-tôt en cadence; le cavalier obéit malgré lui aux mouvemens du cheval, & l'on devine bien par où ſe termina un tel balet.*

La manière de vivre des Luſitaniens reſſembloit beaucoup à celle des Arabes. N'eſt-il pas étonnant qu'il y ait des Nations entières, chez qui *le vol ait été, & ſoit encore regardé comme très innocent*? Qu'un particulier manque aux principes fondamen-

* Hiſt. des Ouvrages des Savans, *de l'année* 1701. *mois d'Octobre*, pag. 345.

mentaux du Droit naturel, cela n'eſt pas étonnant; mais qu'une Nation entière ſuive des maximes qui y ſont entiérement oppoſées, on ne peut y penſer ſans déplorer les foibleſſes & les égaremens de l'eſprit humain. Cependant, comment peut-on s'étonner de ce qu'une Nation entière approuve le vol, lorſqu'on en voit pluſieurs manger des hommes avec autant de tranquillité & de goût, qu'un Européen mange un poulet ou une perdrix? Il n'eſt aucun crime, aucune action monſtrueuſe qui n'ait été regardée comme une choſe très innocente parmi quelques peuples: c'eſt-là de quoi confondre tous les vains argumens des Philoſophes qui ont admis les idées innées; il falloit qu'ils n'euſſent guères de connoiſſance des mœurs des peuples pour ſoutenir une opinion, démentie auſſi formellement.

LES règles de la bienſéance & de la pudeur n'ont pas moins été inconnues à pluſieurs Nations que celles de la charité & de la pitié. Les anciens habitans des Iſles Baléares avoient des uſages bien ſales & bien impudiques.

„ L'AMOUR & l'eſtime qu'ils ont pour „ le ſexe, dit Diodore de Sicile, va ſi „ loin, que ſi les corſaires leur enlevent „ une femme, ils ne font aucun ſcrupu- „ le de donner pour ſa rançon trois ou „ quatre hommes. Leurs habitations ſont „ ſouterraines, & ils ne les placent que

„ dans les lieux éſcarpés; ainſi le même
„ expédient les met à l'abri des injures
„ de l'air & des incurſions des pirates.
„ L'or & l'argent ne ſont point en uſage
„ chez eux, & ils ne permettent pas
„ qu'on en faſſe entrer dans leur iſle. La
„ raiſon qu'ils en apportent, eſt qu'Her-
„ cule ne déclara autrefois la guerre à
„ Geryon, fils de Chryſaon, que parce
„ qu'il poſſedoit des tréſors immenſes
„ d'or & d'argent. Pour mettre donc
„ leurs poſſeſſions à couvert de l'envie,
„ ils interdiſent chez eux le commerce
„ de ces metaux. Ce fut même pour
„ conſerver cette coutume, que s'étant
„ mis autrefois à la ſolde des Carthagi-
„ nois, ils ne voulurent point rapporter
„ leur païe dans leur patrie; mais ils
„ l'emploierent toute entière à acheter
„ des femmes & du vin qu'ils amenerent
„ avec eux. Ils ont une étrange prati-
„ que dans leurs mariages. Après le feſ-
„ tin des nôces, les parens & les amis
„ vont trouver chacun à leur tour la ma-
„ riée. L'âge décide de ceux qui doi-
„ vent paſſer les premiers; mais le mari
„ eſt toujours le dernier qui reçoive
„ cet honneur. La cérémonie qu'ils ob-
„ ſervent quand il s'agit d'enterrer leurs
„ morts, n'eſt guères moins particuliè-
„ re. Aiant briſé d'abord à coups de bâ-
„ ton tous les membres du cadavre, ils
„ le font entrer dans une urne, & le
„ cou-

„ couvrent enſuite d'un grand tas de „ pierres *. „

IL n'eſt pas ſurprenant que des peuples barbares qui vivoient dans des habitations ſouterraines, & dont les mœurs reſſembloient beaucoup à ceux de certains animaux; fuſſent aſſez abandonnés à la débauche & à l'amour des femmes, *pour en troquer contre trois hommes.* De quoi la luxure ne rend-t-elle pas capables les peuples qui s'y abandonnent? Ne voions-nous pas aujourd'hui que les Nations les plus civiliſées donnent au ſujet des femmes, dans les excès les plus criminels & les plus inſenſés? Combien de Seigneurs ne vendent pas deux & trois terres pour acheter les dangereuſes faveurs de quelque *Laïs* moderne? Il eſt peu d'années où le théatre de l'Opera ne ſoit fatal à pluſieurs perſonnes, qui s'eſtimeroient bien heureuſes ſi elles avoient pû obtenir leurs maitreſſes *par la perte de trois ou quatre eſclaves*? Si les anciens habitans des iſles Baléares étoient fous, quelle eſt donc la frénefie des François, des Anglois, des Allemands, que l'amour outré des femmes réduit ſouvent à l'hôpital? nouvelle & évidente preuve que chaque ſiécle accroît l'aveuglement & la folie des hommes.

QUANT

* *Hiſtoire Univerſelle de* Diodore de Sicile, *Tom. II. pag.* 168.

QUANT à l'uſage que les anciens Majorquins avoient de proſtituer le jour de leurs nôces leurs femmes à tous les conviés, il a été établi chez pluſieurs peuples.

„ „ LES Naſomenes, peuple de la Lybie, „ * dit Hérodote, ont ordinairement „ pluſieurs femmes, & font connoiſſance „ devant tout le monde, preſque de la „ même façon que les Maſagetes, après „ avoir auparavant fiché devant eux un „ bâton dans la terre. Leur coutume eſt „ que quand ils ſe marient, la première „ nuit des nôces la mariée va trouver „ tous ceux du feſtin pour coucher avec „ eux, & quand chacun l'a vûe, il lui „ donne le préſent qu'il a apporté avec „ lui de ſa maiſon. Ils jurent par les „ hommes qui ont été eſtimés chez eux „ les plus juſtes & les plus gens de bien, „ en mettant la main ſur leur tombeau. „

FAIS attention, ſtudieux ben Kiber, que ces Nations qui penſoient d'une manière ſi bizarre ſur les loix de la pudeur, connoiſſoient cependant celles de la probité & de la gloire. Les unes *mépriſoient les richeſſes, ne faiſoient aucun cas de l'or & de l'argent*; les autres reſpectoient *la mémoire des grands hommes*: elle leur étoit ſi chere, qu'elle ſervoit à la for-

* Herod. *Liv. IV. pag.* 310.

formule de leurs ſermens. Voilà des ſingularités incompréhenſibles; & ſi les Philoſophes ne ſavoient pas par expérience de combien de bizarreries l'eſprit humain eſt capable, ils ſe figureroient que les Hiſtoriens ont écrit des choſes qui étoient directement oppoſées à la vérité.

QUOIQUE la folie des anciens Majorquins & des Naſomenes paroiſſe n'avoir point été égalée par les modernes, il eſt certain qu'elle l'a été. N'eſt-il pas auſſi ridicule de rendre ſa femme commune à ſes amis après le mariage, qu'auparavant? Les habitans des iſles Baléares faiſoient d'abord ce que les François ne font que quelques mois après. Un courtiſan ſe croiroit deshonoré, s'il ôſoit prendre des précautions pour mettre l'honneur de ſa femme à couvert contre les attaques de mille ſuborneurs, auxquels on donne le nom d'hommes à bonne fortune. Les Nobles des provinces ont adopté la façon de penſer des Seigneurs de la Cour, les bourgeois ont auſſi voulu ſe mettre à la mode; & grace aux uſages établis aujourd'hui en France, un homme ne peut trouver mauvais d'être cocu ſans être traité de jaloux, de réveur, de vieux fou, & qui pis eſt, de bourgeois. Si les François vouloient agir conſéquemment à leurs principes, je leur conſeillerois d'adopter la coutume des Auſes, & dans une aſſemblée publique ils légitimeroient toutes les années leurs enfans.

„ LES Auſes, dit Hérodote, * n'ont „ point de femmes particulières; mais ils „ les voient toutes indifféremment à la „ manière des bêtes. Les hommes y ont „ coutume de s'aſſembler tous les trois „ mois, & quand les enfans ſont devenus „ aſſez forts auprès de leurs meres pour „ marcher tous ſeuls, on les mene dans „ cette aſſemblée, & celui à qui il s'a- „ dreſſe le premier, eſt réputé leur „ pere. „

PUISQUE la première coutume des Auſes eſt ſi uſitée en France, pourquoi ſe faire un ſcrupule d'admettre la ſeconde? Cette légitimation y ſeroit très néceſſaire, du moins faudroit-il l'établir à la Cour. Cela pourroit même ſervir à y ramener l'union & à en bannir la brigue, le menſonge & la calomnie; tous les jeunes courtiſans ſe regarderoient comme freres, & conſidéreroient les vieux comme leurs peres. Je finis ma Lettre, ſtudieux ben Kiber; c'eſt aſſez avoir été occupé des folies & des ſottiſes des hommes. Je crois t'avoir prouvé ſuffiſamment que nous ſommes beaucoup plus inſenſés que ne le furent nos ancêtres.

PORTE-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

* Hérod. *Liv. IV. pag.* 313.

LET-

****

LETTRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

POUR devenir ſage & vertueux, je crois, ſavant Abukibak, que le meilleur moïen, c'eſt de reflechir ſouvent aux folies & aux caprices des hommes. Il eſt impoſſible, en conſidérant attentivement les bizarreries de l'eſprit humain, de ne pas être ſur ſes gardes, pour ne point tomber ſoi-même dans les mêmes défauts qu'on condamne dans les autres.

COMBIEN n'y a-t-il pas de gens, qui, faute d'examiner les mœurs & les coutumes de leurs concitoïens, ſe laiſſent emporter au torrent, & ſe conforment aux uſages les plus ridicules, ſans s'appercevoir, & même ſans avoir le moindre ſoupçon de leur égarement? S'ils avoient une fois ôſé porter un œil critique ſur la conduite différente de tous les hommes, & qu'ils n'euſſent voulu adopter aucune maxime, aucune mode, aucune coutume que celles qui auroient pû ſoutenir l'examen de la raiſon, ils ſe ſeroient garentis de l'erreur; la folie des autres leur eût fait connoître la leur.

LE

Le Monde eſt une grande école, ouverte à tous ceux qui veulent s'inſtruire ; on n'a qu'à conſidérer les différens évenemens qui arrivent, & les uſages oppoſés qui y ſont établis, & l'on aura tous les ſecours qu'on peut ſouhaiter pour devenir un parfait Philoſophe.

Il faut, pour faire quelque progrès dans l'étude de la ſageſſe, s'ériger en ſpectateur, & non point en acteur, des comédies qu'on joüe ſur la terre. Deſcartes, ce fameux Philoſophe moderne, qui renouvella la face de toutes les Sciences, nous apprend qu'il mit en pratique cette maxime, & que pendant neuf ans il voïagea dans le deſſein de profiter des différentes ſcènes dont il ſeroit le ſimple témoin *. Il dut ſans doute trouver une ample matière à réflexion. Que ne devoit-il pas penſer lorſqu'il conſidéroit un Italien, qui, muni de deux ou trois Chapelets & de trente ou quarante *Agnus Dei*, aſſaſſinoit fort tranquillement un homme vis-à-vis la porte de l'Egliſe où il venoit de dire ſes Chapelets, & de baiſer reſpectueuſement deux ou trois cens fois ſes *Agnus* ?

* *Nec per . . . . novem annos aliud egi, quam ut huc illuc orbem terrarum perambulando, ſpectatorem potius, quam actorem comœdiarum, quæ in eo quotidie exhibentur, me præberem.* Carteſius de Methodo, *pag.* 18.

Agnus ? Ses réflexions augmentoient ſans doute, en voiant cet aſſaſſin ſe moquer des pourſuites de la Juſtice à l'abri de l'immunité de l'Egliſe, & trouver des protecteurs dans tous les Eccléſiaſtiques de l'Italie. Il étoit encore plus ſurpris de la hardieſſe que ce meurtrier avoit d'aller remercier la figure de St. François de Paule, ou celle de St. Antoine, d'avoir bien voulu permettre qu'il pût ſe réfugier dans leur Temple avant de pouvoir être arrêté. Quel ſpectacle pour un Philoſophe de voir un brigand préſenter un cierge à quelque Chapelle privilégiée, de la même main dont il vient de poignarder ſon ennemi !

DESCARTES trouvoit encore chez les Eſpagnols des ſujets de réflexions bien plus ſinguliers que chez les Italiens. Il contemploit ſans doute avec étonnement une Nation entière dans la plus ridicule ſuperſtition, baiſant avec reſpect les liens dont elle eſt garrotée, & pouſſant plus loin la croiance ridicule aux prodiges, que les Grecs & les Egyptiens. Chez les Anciens, il y avoit un certain nombre de gens qui ſe moquoient des ruſes des Prêtres impoſteurs de Delphes, & des fables qu'ils débitoient. Chez les Eſpagnols, tout homme, couvert d'un froc & d'un capuchon, eſt regardé généralement comme un perſonnage ſacré, ſur qui la Divinité a répandu ſes dons les plus précieux. Non ſeule-

ſeulement au-delà des Pirénées, on eſt regardé comme un monſtre, dès qu'on n'eſt pas eſclave des Moines & des Eccléſiaſtiques; mais l'on eſt puni auſſi rigoureuſement que ſi l'on avoit commis les plus grands crimes. Déplaire à un Inquiſiteur, c'eſt être plus coupable en Eſpagne, qu'un Incendiaire ne l'eſt en Hollande ou en Angleterre. *Peuple aveugle*, devoit dire Deſcartes, *auras-tu toujours des yeux pour ne point voir? N'arracheras-tu jamais le bandeau que t'a mis la ſuperſtition? Trembleras-tu ſans ceſſe au nom d'un Dominicain ou d'un Franciſcain? Quel crime as-tu donc commis pour avoir mérité que le Ciel répandit ſur toi l'eſprit de fanatiſme? Sans doute ta ſoumiſſion aveugle à d'indignes morteis, qui par leurs vices deshonorent l'humanité, eſt la punition des cruautés que tu as commiſes, & des excès où tu t'es porté. Il eſt juſte que ceux qui ont rempli de ſang & de carnage la moitié de l'Univers, & qui ont impoſé à des Nations qui ne les avoient jamais offenſés, le joug le plus inſupportable, eſſuient eux-mêmes un ſort auſſi triſte.*

JE croirois aſſez volontiers, ſage & ſavant Abukibak, que les maux que la ſuperſtition cauſe aux Eſpagnols, peuvent avoir été occaſionnés par les crimes qu'ils ont commis dans la conquête du nouveau Monde. Ce qui me confirme dans ce ſentiment, c'eſt que depuis ce tems la grandeur de l'Eſpagne a toujours diminué. Loin que les tréſors du Perou euſ-

euſſent enrichi cette Monarchie, elle étoit ſi pauvre & ſi ruinée ſous les regnes de Philippe IV. & de Charles II. qu'à peine les pourvoïeurs de la table de ces Princes avoient-ils de quoi ſubvenir aux fraix qu'ils étoient obligés de faire. Les Hiſtoriens aſſûrent que la Cour n'avoit pû quitter Madrid pendant deux années de ſuite, parce que Charles II. n'avoit point aſſez d'argent dans ſes coffres pour entreprendre de faire un voïage hors de cette capitale.

CHARLES-QUINT fut le premier Prince Eſpagnol, maître des Indes ; à peine le fut-il, qu'il eut toujours en Europe la fortune contraire. Son fils Philippe II. perdit les Païs-Bas, Philippe III. eut la douleur de céder deux provinces magnifiques aux François, Philippe IV. & Charles II. ſervirent l'un après l'autre aux triomphes de Louïs XIV. qui démembra la Flandre, le Hainaut, & la Franche-Comté, de la Monarchie d'Eſpagne.

REVENONS, ſage & ſavant Abukibak, aux réflexions que les mœurs & les inclinations des différens peuples pouvoient faire faire à Deſcartes. Les Anglois lui offroient mille vertus éclatantes, balancées par bien des défauts eſſentiels. Ce mêlange du bien & du mal devoit ſans doute lui faire connoître que le ſort des hommes eſt ſi malheureux, que tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt d'excuſer leurs foi-

foibleſſes par quelques bonnes qualités. En général, il ſemble qu'il leur eſt impoſſible de ſe rendre véritablement ſages & entiérement vertueux : c'eſt-là le partage de quelques Philoſophes qui ſe ſont élevés au-deſſus de l'humanité. Quant au commun des hommes, parmi eux le plus ſenſé & le meilleur eſt celui qui eſt le moins fou & le moins mauvais. La généroſité, la grandeur de courage, l'intrépidité d'un Anglois ſont ternies par ſon arrogance, ſa fierté, ſon amour propre, & la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Dans tous les païs un Philoſophe trouve une ample matière de plaindre les hommes, & de les mépriſer. Un voïageur en Italie court riſque d'être la victime de la jalouſie ; en Eſpagne, de la ſuperſtition ; en Angleterre, de la vanité & de la hauteur de ceux avec qui il vit. J'aimerois preſque autant tomber entre les mains d'un Inquiſiteur, d'un Anglois qui me fait ſentir ſans ceſſe combien il s'eſtime plus que moi, & qui ne daigne me parler que pour injurier ma Nation, & pour m'ennuier du récit des grandes qualités de la ſienne.

Si un étranger eſt à Londres la victime de la vanité, il l'eſt à Paris de la folie & de l'impertinence. On l'aſſomme de complimens ; on le ruine par l'invention des nouvelles modes ; on l'accable de

de diſcours fades & puérils ; & pour le récompenſer de tant de peines, on veut lui perſuader qu'il reſſemble aux gens qu'il fréquente, & qu'il eſt auſſi fat qu'eux. De toutes les manies des François, celle qui me paroît la plus inſupportable, ſage & ſavant Abukibak, c'eſt celle de vouloir ériger en François tous les gens qui vivent parmi eux. Un homme dit-il quelque choſe qui leur plait, il parle comme un François ; a-t-il des manières polies & engageantes, il a celles d'un François ; eſt-il d'une figure brillante & aimable, il a l'air d'un François. Je ne trouve rien de ſi fat que cette façon de penſer, elle eſt auſſi inſultante pour toutes les Nations étrangères, que la hauteur inſupportable des Anglois. Ces derniers diſent naturellement qu'il n'y a qu'eux qui ſoient eſtimables. Les François ne s'expliquent pas ſi crûment ; mais ils font entendre qu'on ne vaut quelque choſe qu'autant qu'on leur reſſemble. Dans le fond ces deux manières de penſer ſont les mêmes ; l'une eſt auſſi fauſſe & auſſi extravagante que l'autre.

EN parcourant tous les peuples, ſage & ſavant Abukibak, nous découvririons également des défauts directement oppoſés au bon ſens & à la raiſon. Les Allemands nous fourniroient leur chimérique & ridicule amour pour les vieux titres & les anciens contracts, & leur peu d'attention pour tout ce qui n'eſt pas

Duc, *Comte*, *Marquis*, ou *Baron*. Nous verrions avec surprise combien ils font peu de cas des plus rares vertus & des plus grands talens, eu égard aux honneurs que les Anglois rendent au vrai mérite. Le mépris, ou pour le moins l'indifférence que les Hanovriens affecterent pour la mémoire de Leibnitz, est une preuve évidente de cette vérité. Cet illustre Philosophe étant mort, Mr. Eccard, son éleve, son compagnon, son ami intime, qui avoit vécu près de dix-neuf ans avec lui, se chargea de faire à ce grand homme un convoi funèbre qui fût digne de son mérite. Il invita toute la Cour à ses funérailles, & personne n'y parut; au lieu qu'on auroit été en foule à l'enterrement d'un fat, décoré de titres pompeux. Ceux de *Philosophe célèbre*, de *savant Mathématicien*, de *Métaphysicien sublime* ne trouverent aucune grace auprès de Messeigneurs les Allemands. Les Anglois au contraire ont rendu à la mémoire de Newton les mêmes honneurs qu'à celle d'un Roi qui auroit conquis trois Roïaumes, ou qui auroit fait par sa sage conduite dans la paix le bonheur de tous ses sujets. „ Ce qui en-„ courage le plus les Arts en Angleter-„ re, dit un Auteur moderne très esti-„ mé *, c'est la considération où ils sont. „ Le

* Voltaire, Lettres sur les Anglois, *Lettre XXVI. pag.* 198.

„ Le portrait du premier Miniſtre ſe trou-
„ ve ſur la cheminée de ſon cabinet. J'ai
„ vû celui de Mr. Pope dans vingt mai-
„ ſons. Mr. Newton étoit honoré de ſon
„ vivant, & l'a été après ſa mort com-
„ me il devoit l'être; les principaux de la
„ Nation ſe ſont diſputé l'honneur de por-
„ ter le poële à ſon convoi. Entrez à Weſt-
„ minſter, ce ne ſont pas les tombeaux
„ des Rois qu'on y admire, ce ſont les
„ monumens que la reconnoiſſance de la
„ Nation a érigés aux grands hommes qui
„ ont contribué à ſa gloire. Vous y voiez
„ leurs ſtatues, comme on voit dans A-
„ thenes celles des Sophocles & des Pla-
„ tons. „

IL ſeroit à ſouhaiter que tous les peuples imitaſſent les Anglois dans la vénération qu'ils ont pour les grands hommes que la Nature forme chez eux. Je ſuis aſſûré que l'Angleterre eſt redevable de tous les génies célèbres qui l'ont illuſtrée depuis pluſieurs années, à l'encouragement qu'on y donne aux gens de Lettres; mais on ne peut guères eſperer de voir un goût & un uſage auſſi loüable devenir général par toute l'Europe.

REVENONS donc, ſage & ſavant Abukibak, à notre premier ſujet, & convenons qu'il n'eſt point de meilleur moïen pour éviter de faire des fautes, & pour connoître celles que l'on a faites, que d'examiner avec ſoin les actions des autres. Comme on juge toujours plus ſé-

vérement des défauts d'autrui que des ſiens propres, on découvre qu'on s'étoit pardonné ſouvent, comme une choſe indifférente, ce que l'on ne peut s'empêcher de condamner dès qu'on l'apperçoit dans les autres. Il eſt tel Allemand, qui a ignoré pendant vingt ans que la fierté fût un vice; il a fallu qu'il vît un Anglois pour s'en convaincre.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

TA dernière Lettre, ſtudieux ben Kiber, m'a fait un plaſir infini. Je vois que tu penſes ſolidement, & d'une manière bien différente de celle des perſonnes de ton âge. L'étude de la ſageſſe, & la recherche des moïens pour y réüſſir ſont tes principales occupations; on ne ſauroit prendre des meſures plus juſtes, & des précautions plus ſenſées pour diſtinguer le faux du vrai, que le ſont celles que tu mets en uſage. Les défauts que nous appercevons dans les autres hommes, ſont des inſtructions perpétuelles; & l'on peut dire avec beaucoup de rai-

raiſon qu'étudier la ſageſſe, c'eſt faire attention aux foibleſſes humaines. Les ſottiſes d'un étourdi, les impertinences d'un fat, les bêtiſes d'un ignorant, valent les leçons d'un Philoſophe pour quelqu'un qui a du génie, & qui veut s'en ſervir. Dans tous les tems les véritables ſages ne le ſont devenus que par le mépris & l'averſion que leur inſpiroient les hommes en général. Les ſottiſes & les folies des Grecs furent la cauſe des ris de Démocrite & des pleurs d'Héraclite. *

Si les Philoſophes modernes trouvent, en parcourant les Nations d'aujourd'hui, un vaſte champ à leurs réflexions, les anciens avoient bien le même avantage. Il n'eſt aucun peuple moderne, dont on ne reconnoiſſe aiſément l'original dans l'antiquité : on y voit de fourbes & de ruſés Italiens, de ſuperſtitieux Eſpagnols, des Anglois orgueilleux & vains, & des François étourdis & Petits-maîtres ; on retrouve tous ces gens-là, il y a deux mille cinq cens ans. Il eſt vrai qu'ils ont un

* La conduite ridicule & inſenſée des hommes affligea ſi fort Héraclite, qu'il réſolut de les fuir pour toujours ; il aima mieux ne manger que des herbes & des racines, que de vivre avec eux. *Tandem hominum odio ſeceſſit, vitamque in montibus ducebat olera ac herbas comedens* Diog. Laert. *de Vita Philoſoph. Lib. IV. in Vit. Heracl. pag.* 362.

un autre nom; mais pour les caractères, ils ſont parfaitement reſſemblans.

Les Grecs aimoient les Arts & les Sciences, ils excelloient dans la peinture & dans la ſculpture; mais ils étoient fins, ſouples, déliés, trompeurs, vindicatifs, idolatres des ſpectacles, paſſionnés pour la Muſique, adonnés aux femmes, & enclins au vice affreux, auquel on a donné le nom d'amour Socratique. Ce portrait n'eſt-il pas très reſſemblant à celui d'un Italien, & peut-on demander plus d'égalité entre les mœurs & les uſages de deux peuples?

Les Egyptiens ſont les Eſpagnols de l'antiquité. Ils étoient entêtés de l'étude de leur Théologie myſtique, ils regardoient avec une profonde vénération tout ce qui venoit de leurs Prêtres, ils les conſidéroient comme les Miniſtres & les Interprêtes infaillibles de la Divinité. Ils dédaignoient les autres Nations, ſans les connoître & ſans voïager jamais chez elles; ils étoient fainéans, pareſſeux, mangeoient fort médiocrement, ajoutoient beaucoup de foi aux ſortilèges, aux maléfices, aux Enchanteurs, aux Magiciens, aux Aſtrologues & aux Diſeurs de bonne avanture. Deux goutes d'eau ſont-elles plus ſemblables qu'un ancien Egyptien & un Eſpagnol moderne?

Je pourrois, ſi je voulois, pouſſer encore plus loin le parallèle, je trouverois en

en Eſpagne la parfaite copie de toutes les extravagances & de toutes les ſuperſtitions qui furent autrefois en Egypte. L'antiquité n'a eu aucune Nation qui ait égalé les Egyptiens dans le ridicule de la Religion : non ſeulement ils adoroient des hommes, mais leurs Temples étoient remplis de figures d'animaux. Les chiens, les éperviers, les ibis, les crocodiles y occupoient des places diſtinguées *. Les Eſpagnols ne ſe contentent pas d'élever dans leurs Egliſes des Autels à St. Roch, ils y placent auſſi ſon chien ; il eſt auprès de lui, & figure dans le même tableau que ſon Maître. St. François eſt accompagné de ſa brebis, St. Paul de ſon corbeau, & St. Antoine de ſon cochon. Homme & bête, tout eſt également encenſé par un Prêtre avare & impoſteur, qui ſe moque de la crédulité du peuple & de l'Idole qu'il deſſert.

ALLONS encore plus loin, ſtudieux ben Kiber,

* *Exempla libet dare & ridere, ac primum Ægyptiorum, quos omnes gentes credo equidem una & ſtulta ſuperſtitione anteiviſſe: neque enim ad homines, aut ad mortuos modo, Deorum cultum, Iſim, Serapim, Anubim; ſed ad beſtias, easque viliſſimas, tranſtulerunt, canes, ichneumones, feles, accipitres, ibides, lupos, crocodilos, & tales plures.* Lipſii Monita & Exempla Politica, *Cap.* III. *pag.* 22.

Kiber, & donnons plus d'étendue à cette comparaiſon. Les Egyptiens laiſſoient en mourant des fonds conſidérables pour l'entretien de leurs Divinités. L'Etat leur aſſignoit des fonds qui leur rapportoient un revenu annuel, on mettoit leur portrait ſur les drapeaux & ſur les étendarts, on célebroit leurs funérailles, avec de grandes marques de douleur & avec beaucoup de magnificence *. Tout cela ſe pratique en Eſpagne au pied de la lettre, & peut-être plus communément qu'autrefois en Egypte. Il n'eſt aucun Eſpagnol qui ôſât ſortir de ce Monde, ſans laiſſer de quoi orner l'Autel de quelque Saint, ou ſans donner quelque choſe aux Prêtres qui ont ſoin de la Chapelle. Des provinces entières font très ſouvent de pieuſes fondations; ſa ſeule ville de Valence a peut-être plus donné aux Moines que celle de Memphis aux Prêtres d'Epaphus. Les portraits de St. Jaques, de St. Philippe, de St. George, &c. ſont ſur dix ou douze mille bannières. On célebre, non ſeulement les anniverſaires de leur naiſſance, mais auſſi de leur mort. Les Hymnes qu'on chante devant leurs Idoles,

* *Iis* (Diis animalibus) *cibos dare per obſequium pietatis ſoliti. His agros & vectigalia e publico aſſignare. Horum inſignis imagines præferre. His denique defunctis cum planctu funus & ſumptu monumenta facere.* Lipſius, *ibid.*

les ; ſont plus longues de la moitié les jours où l'on fait leur commémoration. Il eſt telle fête, dont la célébration coute des ſommes très conſidérables, & les Moines ont la portion *double*, auſſi bien que le Saint ſon Office.

JE ſuis aſſûré, ſtudieux ben Kiber, que tu avoüeras qu'au langage près, ſi un ancien Egyptien revenoit au Monde, & qu'il fût tranſporté en Eſpagne, il croiroit être dans ſa première patrie. La figure & l'air de ſes nouveaux compatriotes le confirmeroient dans cette opinion, il verroit de grands hommes, maigres, ſecs, & baſanés, ainſi que le ſont tous les Egyptiens; il eſt vrai qu'il trouveroit qu'ils ſont plus craſſeux qu'ils ne l'étoient autrefois. Etabliſſons donc comme une vérité conſtante qu'excepté la propreté, un Eſpagnol moderne eſt la parfaite copie d'un ancien Egyptien.

LES François reſſemblent beaucoup aux anciens Perſans, ils aiment, ainſi qu'eux, le faſte, l'oſtentation & les équipages. Ils ſont attachés à leur Roi, & ont pour ſes volontés une entière ſoumiſſion. Ils ſont affables, polis, inconſtans, préſomptueux, & plus occupés de leur fortune particulière, que de la gloire de leur patrie : dès que le ſort leur eſt favorable, ils tentent les plus grandes entrepriſes. Xerxès penſa réduire la Grece entière ſous ſon obéïſſance, Louis XIV. conduiſit ſon armée victorieuſe juſqu'aux portes d'Amſ-

terdam, & fut pendant long-tems l'arbitre de l'Europe. Quand la fortune leur eſt contraire, ils ne ſavent point ſe roidir contre les diſgraces ; la perte d'une première bataille eſt ordinairement chez eux l'avant-coureur d'une autre défaite. Dire que les François ont été battus la première campagne, c'eſt annoncer qu'ils le ſeront pendant toute la guerre. Vainqueurs de leurs ennemis juſqu'à Hochſtet, combien d'échecs n'eſſuierent-ils pas depuis la perte de cette bataille, Oudenarde, Ramillies, l'affaire de Turin, les ſiéges de Lille, de Tournai, de Mons, de Doüai, de Bouchain, du Quénoi ? Les dernières années de la guerre, Milord Marlborough & le Prince Eugene joüoient parfaitement le rolle d'Alexandre ; & Louis XIV. ne repréſentoit que trop bien celui de Darius, Prince illuſtre, mais malheureux. Les Perſans, il eſt vrai, aimoient moins les nouvelles modes que les François, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins partiſans qu'eux des vêtemens ſuperbes ; mais cette différence eſt-elle ſi grande, qu'on ne puiſſe regarder comme très juſte le paralèlle de ces deux peuples ?

Les Anglois me paroiſſent avoir preſque tous les défauts & toutes les vertus des Romains. Ils mépriſent les autres peuples, & haïſſent leurs voiſins ; ils ſont fiers, hautains & arrogans : ils aiment les ſpectacles & les combats de Gladiateurs ; les fêtes & les jeux publics n'ont

pour

pour eux aucun appas, ſi le ſang des hommes, ou des animaux n'y eſt répandu. Ils ſont adonnés aux courtiſannes; il y a autant de femmes publiques à Londres, qu'il y en eut jamais à Rome. Voilà les défauts, voici les vertus. Ils aiment les Sciences, & reſpectent les grands génies. Pope & Newton ont été auſſi chéris & auſſi honorés en Angleterre, que Térence & Cicéron le furent en Italie. Les Romains n'étoient pas plus jaloux de leur liberté, que les Anglois le ſont de la leur; ils ne verſerent pas plus de ſang pour la conſerver. L'intrépidité, la conſtance dans l'adverſité, le mépris des richeſſes, l'amour de la patrie furent le partage des premiers; les mêmes vertus entrent dans le caractère des derniers. Le courage des Anglois eſt connu de toute l'Europe, leurs plus grands ennemis ne leur refuſent point la bravoure. Quant à leur fermeté dans les malheurs & dans les infortunes, pour connoître juſqu'où elle va, il ne faut que jetter les yeux ſur cette foule d'Anglois qui ont été forcés d'abandonner leurs biens & leur païs par la ruine du parti qu'ils avoient embraſſé. Ils bravent les plus rudes coups de la fortune; auſſi fiers au milieu des étrangers que s'ils étoient parmi leurs compatriotes, rien ne ſauroit les réſoudre à fléchir devant le vainqueur. Combien y a-t-il d'Anglois qui meurent de faim en France, en Eſpagne & en Italie, qui pour

être

être riches dans leur païs, n'avoient qu'à le vouloir, c'eſt-à-dire, n'avoient qu'à changer de ſentiment & à ſe ranger du parti que favoriſoit la fortune ? Ils ont mépriſé de devenir heureux à ce prix, leur exil & leur pauvreté leur ont paru plus ſupportables que la douleur & la honte d'être obligés de feindre. Il eſt bien flatteur pour les Anglois qu'on puiſſe appliquer à plus de deux mille de leurs compatriotes la faſtueuſe loüange, que Lucain a donnée au plus vertueux & au plus ſévère des Romains :

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

On a vanté avec raiſon le deſintéreſſement de ce ſage Dictateur, qu'on ôta de la charrue pour mettre à la tête de l'armée de la République, & qui, après avoir battu les ennemis, retourna dans ſa maiſon de campagne labourer ſes champs & reprendre ſes premières occupations. Je conviens que c'eſt-là un exemple d'un parfait mépris des grandeurs, & d'un véritable amour pour ſa patrie ; mais il eſt commun en Angleterre de voir des particuliers ſacrifier leurs intérêts, leurs grandeurs & leur rang au bien de l'Etat. On a vû des Seigneurs aller porter eux-mêmes au Prince la démiſſion de leurs emplois, qui valoient deux cens mille livres de revenu, monnoie de France, parce qu'il exigeoit d'eux qu'ils fiſſent certaines

taines démarches contraires au bien & à la liberté du Roïaume ; ils aimoient mieux aller vivre dans une terre en ſimples Gentilshommes de campagne que de reſter attachés à la Cour, en manquant à eux-mêmes & à leur concitoïens. Des actions auſſi généreuſes ne ſe font plus aujourd'hui qu'en Angleterre ; auſſi faut-il chercher des hommes dans ce païs, pour pouvoir en trouver qu'on puiſſe égaler aux Romains.

SI nous examinons, ſtudieux ben Kiber, tous les autres peuples de l'Europe, nous en rencontrerions aiſément pluſieurs autres dans l'antiquité, auxquels nous pourrions les comparer avec autant de raiſon que les Italiens aux Grecs, les François aux anciens Perſans, les Eſpagnols aux Egyptiens, & les Anglois aux Romains. Peut-être quelque jour t'écrirai-je encore ſur ce même ſujet.

ADIEU, mon cher ben Kiber ; perfectionnes toujours tes connoiſſances, & ſurtout gardes-toi d'être la dupe de tes préjugés.

LET-

LETTRE QUATRE-VINGTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, quels étoient mes ſentimens ſur le Pyrrhoniſme raiſonnable. J'entends par le Pyrrhoniſme raiſonnable, une ſage défiance des choſes dans leſquelles nous croions appercevoir quelquefois le plus d'évidence. Je t'ai déjà montré * que les plus grands Philoſophes ont témoigné beaucoup d'incertitude, il me ſeroit aiſé de te prouver que la plûpart des Peres de l'Egliſe ont penſé de même qu'eux. Les Auteurs divins & inſpirés ont même regardé comme une folie, l'envie qu'ont les hommes de pénétrer des ſecrets qui leur ſont cachés. *J'ai tâché*, dit Salomon, *de devenir ſavant pour connoître les phénomènes & les accidens qui arrivent dans ce Monde. Il y a tel homme qui s'applique la nuit & le jour, & qui ſacrifie le ſommeil & le repos dans l'eſperance d'acquérir de vaines connoiſſances. J'ai compris que les hommes ne pourront jamais donner aucune*

* *Lettre XXXII. du II. Volume.*

cune raiſon plauſible, ni aucune démonſtration évidente de la nature des ouvrages de Dieu qui ſont ſous le Soleil. Plus les foibles humains ſe tourmentent pour connoître la cauſe des choſes, & moins ils la peuvent trouver; & lorſqu'un Sage ſe flatte d'avoir dévoilé les myſtères de la Nature, il ſe trompe, & eſt la dupe de ſa vanité *.

VOILÀ, ſage & ſavant Abukibak, le Pyrrhoniſme Phyſique, établi fortement par le plus ſage des hommes. Il regardoit l'envie de ſavoir, comme une des plus grandes infortunes attachées à la foibleſſe humaine. *J'ai vû*, dit-il †, *l'affliction que Dieu a donnée aux hommes pour les exercer. Il n'a rien fait que de bon & de ſage, & il a établi toutes les choſes telles qu'elles devoient être, & dans*

* *Appoſui cor meum ut ſcirem Scientiam, & intelligerem diſtenſionem quæ verſatur in terra. Eſt homo, qui diebus & noctibus ſomnum non capit oculis. Et intellexi quod omnium operum Dei nullam poſſit homo invenire rationem eorum quæ fiunt ſub Sole; & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat. Etiamſi dixerit Sapiens ſe noſſe, non poterit reperire.* Salomon, Eccleſiaſt. *Cap. VIII. vſ.* 16. & 17.

† *Vide afflictionem quam dedit Deus filiis hominum, ut diſtendantur in ea. Cuncta fecit bona in tempore ſuo, & Mundum tradidit diſputationi eorum, ut non inveniat homo opus, quod operatus eſt Deus ab initio uſque ad finem.* Eccl. *Cap. III. verſ.* 10. & 11.

dans leur tems. Il a abandonné cet Univers aux foibles mortels, comme un vaſte champ à leurs méditations & à leurs diſputes; mais il a voulu que les ouvrages qu'il avoit faits, leur fuſſent inconnus depuis le commencement juſqu'à la fin. Prens bien garde à ces derniers mots, ſage & ſavant Abukibak. Salomon déclare préciſément que tous les efforts des hommes ſont inutiles, & qu'ils auront auſſi peu de certitude dans tous les ſiécles à venir, qu'ils en ont eue dans ceux qui ſe ſont déjà écoulés; triſte & fatale déciſion pour ces demi-Savans, qui, prévenus en faveur de leurs opinions, penſent que la vérité de l'eſſence des choſes dépend de leurs préjugés, ou de leurs viſions chimériques.

PASSONS de Salomon à Saint Paul, que Dieu choiſit pour faire connoître aux Païens la ſeule & véritable Philoſophie. Il condamne la paſſion que les Grecs avoient de pénétrer dans les ſecrets de la Nature, les ouvrages du Tout-Puiſſant étant au-deſſus des connoiſſances humaines, & la créature ne pouvant s'élever juſqu'au Créateur. *Il eſt écrit*, dit cet Apôtre: *Je perdrai la ſageſſe des Sages & la prudence des Prudens. Où eſt le Sage, où eſt le Docteur de la Loi, où eſt l'homme qui connoiſſe les choſes de ce ſiécle? Dieu n'a-t-il pas changé en folie la ſageſſe de ce Monde? Car parce que dans la ſageſſe de Dieu, le Monde n'a pas connu Dieu par la ſageſſe, il*

lui a plû de ſauver les Fidèles par la folie de la Prédication *.

SAINT Paul, regardant avec tant de mépris la ſcience & les connoiſſances des plus grands Philoſophes, il ne faut point s'étonner s'il exhortoit ſi fort les Coloſſiens à mépriſer la Philoſophie comme une étude trompeuſe, captieuſe, illuſoire, & qui n'avoit d'autre fondement que l'orgueil des hommes. *Prenez garde*, dit cet Apôtre, *que perſonne ne vous trompe par des raiſonnemens de la Philoſophie, & de cette vaine tromperie, conforme aux Traditions des hommes & aux Elemens du Monde* †.

LES Peres de l'Egliſe, qui ſuccéderent aux Apôtres, écrivirent également contre ceux qui prétendoient que les hommes pouvoient connoître la vérité par le ſecours de la raiſon & de la lumière naturelle. *L'homme*, dit Arnobe, *eſt*

* *Scriptum eſt: Perdam ſapientiam Sapientium, & prudentiam Prudentium reprobabo. Ubi Sapiens? Ubi Scriba? Ubi Conquiſitor hujus ſeculi? Nonne Deus ſtultam fecit ſapientiam hujus Mundi? Nam quia in Dei ſapientia non cognovit Mundus per ſapientiam Deum?* S. Paul. I. Corinth. *Cap. I. Verſ.* 19. *& ſeqq.*

† *Videte ne quis vos decipiat per Philoſophiam & inanem fallaciam, ſecundum Traditiones hominum, ſecundum Elementa Mundi, & non ſecundum Chriſtum.* S. Paul. Coloſſ. *Cap. XI. Verſ.* 8.

eſt un animal aveugle, & qui n'a aucune connoiſſance de lui-même, & qui ne ſauroit connoître par aucune raiſon ce qu'il doit faire, en quel tems, & de quelle manière *.

LACTANCE ne frondoit pas avec moins de force l'orgueil des Savans † préſomptueux. Il établit encore plus fortement le ſage Pyrrhoniſme qu'Arnobe. Il ſe moquoit de ceux qui ſe regardoient comme des ſcrutateurs des myſtères de la Nature. Il emploia plus d'une fois ſon éloquente plume à prouver que la vérité eſt

* *Eſſe animal cæcum, & ipſum ſe neſciens, nullis poſſit rationibus conſequi quid oporteat fieri, quando, vel quo genere.*

Arnob. *Lib.* I.

† Aujourd'hui le plus petit Régent de Collège prétend expliquer clairement quelle eſt la nature de l'ame, & ſavoir le lieu où elle fait ſa demeure. Lactance ſe moque avec raiſon des Philoſophes qui avoient vécu avant lui, & de ceux qui vivoient dans ſon tems, & qui avoient prétendu approfondir un myſtère impénétrable. Il avoüe ſincérement qu'il ne donne que pour des conjectures tout ce qu'il dit ſur ce ſujet. *Mentis quoque rationem incomprehenſibilem eſſe quis neſciat, niſi qui omnino illam non habet, cum ipſa mens quo loco ſit, aut cujusmodi, neſciatur? Varia ergo a Philoſophis de natura ejus ac loco diſputata ſunt; at ego non diſſimulabo quid ipſe ſentiam, non quia ſic eſſe adfirmem; (quod eſt inſipientis in re dubia facere) ſed ut expoſita rei difficultate, intelligas quanta ſit divinorum operum magnitudo.* Lactant. de Officio Dei ad demetrianum, *Cap. XVI.*

eſt inconnue aux hommes, & que la Philoſophie ne peut donner aucune certitude réelle. *Les Livres ſaints*, dit-il, *nous apprennent que toutes les penſées des Philoſophes ſont des folies. On ne ſauroit trop conſtater cette vérité par les effets & par les raiſons, dans la crainte que quelqu'un, trompé & ſéduit par le nom brillant de la ſageſſe, & égaré par l'éclat d'une éloquence flatteuſe, ne préfere les opinions qu'on appuie ſur l'autorité de la raiſon & de la lumière naturelle à celles qui n'ont d'autre fondement que la Révelation* *.

ST. Thomas adopte l'opinion de Lactance. Il étoit perſuadé que la raiſon humaine eſt très défectueuſe, & qu'on ne peut trouver aucune certitude parfaite dans les choſes qu'on ne connoît que par le ſeul ſecours de la lumière naturelle. *Il eſt néceſſaire*, dit-il, † *que les hommes re-*

* *Cum ſit nobis divinis Litteris traditum cogitationes Philoſophorum ſtultas eſſe, id ipſum re & argumentis docendum eſt; ne quis honeſto ſapientiæ nomine inductus, aut inanes eloquentiæ ſplendore deceptus, humanis malit quam divinis credere.* Lactant. Inſtitut. *Lib. I. Cap. I.*

† *Neceſſarium eſt homini accipere per modum fidei, non ſolum ea quæ ſunt ſupra rationem, ſed etiam ea quæ per rationem cognoſci poſſunt propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis eſt multa deficiens; cujus ſignum eſt, quia Philoſophi de rebus humanis naturali inveſtigatione perſcrutantes, in multis erraverunt & ſibi ipſis contraria ſenſerunt. Ut ergo eſſet indubitata & certa cognitio*

reçoivent par l'autorité de la foi non ſeulement les choſes qui ſont au-deſſus de la raiſon; mais même celles que la raiſon peut connoître à cauſe de la certitude. Car la raiſon humaine eſt fort défectueuſe dans les choſes divines; auſſi voit-on que les Philoſophes ſont tombés dans pluſieurs erreurs, en voulant approfondir la nature & l'eſſence des choſes humaines, & ſe ſont contredits mutuellement, l'un ſoutenant un ſentiment qu'un autre condamnoit. Afin donc que les hommes connuſſent d'une manière certaine & indubitable l'exiſtence de Dieu, il a été néceſſaire que la foi leur enſeignât les choſes divines, comme aiant été enſeignées de Dieu même, qui ne peut mentir.

Si les hommes conſidéroient attentivement, ſage & ſavant Abukibak, combien ce qu'ils appellent raiſon eſt une choſe arbitraire, & ſujette à recevoir les différentes impreſſions des préjugés, de l'amour propre, de l'orgueil, de la vanité, enfin de toutes les paſſions, ils feroient beaucoup moins de fonds ſur cette prétendue lumière naturelle qu'ils regardent comme un guide certain. Car enfin, ſi elle eſt quelque choſe de véritablement réel, & de véritablement fixe & déterminé, il faut qu'elle ſoit la même dans tous

apud homines de Deo, oportuit quod divina eis per modum fidei traderentur, quaſi a Deo dicta, qui mentiri non poteſt. St. Thom. *II.* 2. *Quæſt.* 2. & 4.

tous les hommes, qu'elle produiſe dans eux les mêmes opérations, & qu'elle leur faſſe voir également les choſes. Or, d'où vient donc cette diverſité de ſentimens ? Par quelle raiſon tout un peuple regarde-t-il comme une vérité évidente une choſe, de la fauſſeté de laquelle un autre eſt pleinement convaincu ? Pourquoi ce qui eſt vertu en Aſie devient-il crime en Europe ? Quelle eſt la véritable raiſon ? Eſt-ce l'Européenne, ou l'Aſiatique ? Si les Européens ſont fondés dans leurs ſentimens, que devient la lumière naturelle des habitans de la plus grande partie du Monde ? Il faut alors avoüer que ce prétendu flambeau qui aura été donné pour les conduire, ne leur eſt guères plus utile que les ténèbres les plus épaiſſes. Mais pourquoi croions-nous que ce ſoit la raiſon Aſiatique qui ſoit de faux aloi ? D'où vient eſt-ce que ce ne ſera pas l'Européenne ? Comment eſt-ce qu'on peut décider une queſtion auſſi épineuſe ? Ne vaut-il pas mieux adopter le ſentiment de St. Auguſtin, & croire que la peſanteur de notre corps eſt la cauſe du peu de connoiſſance & du peu de perception de notre eſprit ? *L'entendement humain*, dit ce Pere de l'Egliſe, *eſt obſcurci par l'habitude des ténèbres dont il eſt enveloppé dans la nuit du péché. Il ne peut enviſager fixement la clarté, l'évidence lui manque. C'a été un bonheur pour lui, que*

d'être conduit vers la vérité par la voix de l'autorité *.

CONSIDERES, ſage & ſavant Abukibak, qu'il ſemble que Saint Auguſtin fût perſuadé que l'homme n'étoit jamais capable de connoître le vrai par lui-même, & qu'il falloit pour cela qu'il fût conduit & déterminé par une cauſe ſupérieure. Cela étant, quel fondement peut-on faire ſur cette raiſon, ſi vantée par les Philoſophes, ſi exaltée par la plûpart des Savans? Doit-on donner le nom de lumière naturelle à une choſe qui n'a pas la faculté de pouvoir nous éclairer? Et quel effet peut produire la Philoſophie, qui ne s'appuie que ſur l'autorité d'une raiſon trompeuſe & illuſoire, qui nous nuit auſſi ſouvent qu'elle nous ſert?

CICERON n'a pas prétendu ſans fondement que les hommes ſeroient peut-être plus heureux, s'ils n'en avoient point été doüés. Il la compare au vin, qui peut bien être quelquefois utile aux malades, mais qui leur nuit ordinairement †. En effet,

* *Quia caligantes hominum mentes conſuetudine tenebrarum, quibus in nocte peccatorum vitiorumque velantur, perſpicuitati ſanctitatique rationis aſpectum idoneum intendere nequeunt, ſaluberrime comparatum eſt, ut in lucem veritatis aciem titubantem, & veluti ramis humanitatis opacatam inducat autoritas.* Auguſtinus, de Moribus Eccleſ. Cath. *Cap. II.*

† *Ut vinum ægrotis, quia prodeſt raro, nocet ſæpiſ-*

effet, quelles extravagances & quelles folies n'excuſe-t-on pas par la raiſon? Un homme, qui, ſans avoir reçu d'un autre la moindre injure, fait deux ou trois cens lieuës uniquement pour aller s'égorger avec lui au pied d'un Baſtion, ou d'un Chemin-couvert, fonde ſon extravagance ſur la raiſon; un Jéſuite, qui bouleverſe la Société civile, qui lui ſeul fait plus de mal que la peſte & la famine, défend ſes crimes par la raiſon. Le Pere la Chaiſe apportoit des prétextes, qui dans le fonds paroiſſoient bons & raiſonnables, pour excuſer l'exil des Proteſtans. Un Janſéniſte, encore plus fou que le Jéſuite n'eſt malin, fonde ſur la raiſon la néceſſité d'introduire le fanatiſme, & d'autoriſer les convulſions; un débauché, livré à ſes plaiſirs, défend ſa conduite par la raiſon; un Théologien croit être fondé par la raiſon à paſſer ſa vie à embrouiller la Religion par de vaines diſputes; un Philoſophe autoriſe toutes ſes viſions chimériques par la raiſon; enfin, il

piſſime, melius eſt non adhibere omnino, quam ſæpe dubio ſalutis in apertam perniciem incurrere: ſic haud ſcio, an melius fuerit humano generi motum iſtum celerem, cogitationis acumen, ſolertiam quàm rationem vocamus, quoniam peſtifera ſint multis, admodum paucis ſalutaria, non dari omnino quam tam munifice & tam large dari. Cicero de Natura Deorum, *Lib. III.*

il n'eſt rien où les hommes ne veuillent la faire entrer. Tous croient l'avoir également en partage, & tous ſont également dans l'erreur.

Il eſt plus utile qu'on ne penſe, ſage & ſavant Abukibak, d'humilier les partiſans outrés de cette raiſon, en leur faiſant voir la foibleſſe & l'incertitude. On apprend ainſi aux Philoſophes orgueilleux à captiver leur entendement ſous l'obéïſſance de la foi, & à ne jamais diſputer ſur de certaines choſes. Combien en eſt-il parmi eux, dont on peut dire avec St. Bernard, que *dans le tems qu'ils cherchent à connoître les choſes étrangères, ils n'ont d'eux-mêmes aucunes connoiſſances* ?*

* *Multi multa ſciunt, & ſe ipſos neſciunt, alios inſpiciunt, & ſe ipſos deſerunt. Deum quærunt per iſta exteriora, deſerentes ſua interiora, quibus interior eſt Deus.* Bernardi Meditationes devotiſſimæ ad humanæ conditionis cognitionem, *alias* Liber de Anima, *Cap. I. Num. I.*

LETTRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

SI l'idée de rentrer dans le néant, ſage & ſavant Abukibak, eſt mortifiant, celle d'un ſommeil perpétuel, ſuivi de ſonges agréables, n'a rien de commun avec elle. Je conviens bien que le ſommeil doit être regardé comme une eſpèce de ceſſation de la vie ; mais c'eſt lorſque l'eſprit & le corps ſont enſévelis dans un repos léthargique. Car dès qu'un homme fait des ſonges amuſans, ſon bonheur eſt réel ; il eſt auſſi heureux que celui qui veille. Tous les plaiſirs de la vie ne ſont que de flatteuſes chimères, la vie elle-même n'eſt qu'un ſonge ; & lorſque nous venons à mourir, l'on peut dire que nous avons été plus ou moins heureux, ſelon que nous avons révé plus ou moins agréablement.

SUPPOSONS qu'une perſonne dorme pendant vingt ans de ſuite, qu'elle ſe figure d'être un Roi puiſſant, victorieux, triomphant, qui gagne des batailles, qui

prend des villes, qui triomphe de ſes ennemis, n'aura-t-il pas été auſſi réellement heureux que les plus grands Monarques? Il aura gouté tous les plaiſirs, toutes les douceurs qu'ont reſſentis les Jules Céſars, les Scipions, les Henri IV. & ſa joie n'aura point été troublée par les diſgraces de Pompée, de Sertorius, de François I. & de Charles XII.? Le conquérant imaginaire & dormant aura été plus heureux que bien de conquérans réels & veillans.

PASSONS du Guerrier à l'Eccléſiaſtique. Un petit Curé de village eſt métamorphoſé par le ſommeil en Cardinal. Il penſe qu'il ſe promene dans les rues de Rome, ſuivi & eſcorté d'un grand nombre d'eſtafiers. Il a une table ſervie ſplendidement, & une maitreſſe jeune & jolie. A la place d'une ſervante craſſeuſe, qui étoit autrefois admiſe dans le lit du Curé veillant, ſuccéde une Beauté imaginaire, qu'un Aumônier, confident de ſon maître, perſonnage auſſi peu réel que tout le reſte, conduit par un eſcalier dérobé. Je demande ſi ce Curé n'eſt pas auſſi fortuné que le Cardinal le plus galant? Je ſoutiens qu'il ſe peut faire qu'il le ſoit beaucoup plus. Il ne court point le riſque de perdre par ces galanteries imaginaires ce qu'il en couta au Cardinal du Bois pour de réelles.

UN Auteur dormant peut encore avoir des

des avantages considérables sur celui qui veille. Il ignorera le jugement qu'on porte sur ses Ouvrages, il pensera que le Public approuve ses fades productions. En rêvant, il goute toute la satisfaction qu'ont ressentie les Racines, les Corneilles, les la Bruïeres & les Despreaux; en veillant, il essuïeroit toutes les nazardes & toutes les sanglantes plaisanteries, dont les Cotins & les Pradons ont été accablés. Si l'Ecrivain des *Anecdotes Historiques, Galantes & Litéraires*, après avoir par ses pernicieux remèdes endormi pour toujours tant de gens, est condamné à son tour de dormir pendant dix ans, plein de la sotte vanité qui fait le partage de tous les Auteurs subalternes, il se placera auprès des plus grands hommes, il s'applaudira, il admirera ses fades productions. Aucun Journaliste incommode n'ira lui exposer aux yeux des vérités desagréables, tout lui rira, tout favorisera ses desirs. S'éveille-t-il, sa fortune, sa gloire & son mérite s'évanoüissent; tout tombe, tout finit, tout est détruit dès qu'il ouvre la paupière. *Heureux sommeil!* s'écriera-t-il. *Pourquoi ne duriez-vous pas toujours? Songes flatteurs, d'où vient vous êtes-vous dissipez? Que ne puis-je réver toute ma vie! Et puisque tel est mon sort qu'il faut que je veuille en dépit de la raison m'ériger en Auteur, ne valoit-il pas mieux cent fois pour ma tranquillité que ce fût en imagination qu'en réalité?*

En parcourant tous les différens états de

la

la vie, nous decouvririons aiſément, ſage & ſavant Abukibak, qu'il n'en eſt aucun dont le ſommeil ne puiſſe augmenter la félicité. Si j'avois vécu du tems des Païens, j'aurois étendu juſqu'aux Dieux ce que je borne aujourd'hui aux hommes. Le ſort de Saturne m'eût paru cent fois plus heureux que celui de Jupiter. Tu ſais que ce dernier Dieu endormit le premier, & ne lui laiſſa d'autre avantage que de faire ſans ceſſe des ſonges agréables. A quoi penſoit le bon Jupiter de ne pas avaler une priſe de ſon opium? Il devoit être bien aveugle, s'il n'en connoiſſoit pas tous les avantages? Hé quoi! lorſque pour joüir d'Europe, il ſe métamorphoſa en bœuf; quand il fut obligé de voir ſouffrir Alcmene qu'il avoit rendue enceinte, n'eût-il pas mieux valu pour lui qu'il dormît comme Saturne. Eût-il dû ronfler auſſi fortement qu'un homme qui lit trois pages des Ouvrages du Jéſuite Courjan, n'importe; il eût révé agréablement, il n'eût reſſenti aucune peine. Pour vaincre des Beautés cruelles, il n'eût point eu beſoin d'avoir recours à aucune métamorphoſe; il n'eût rien eu à redouter de la jalouſie de ſon épouſe Junon. Si un homme, dont la femme eſt pigriéche, méchante, querelleuſe, refuſoit de changer ſes peines réelles pour des ſonges agréables, on le traiteroit d'imbécille. Quel nom peut-on donner à une Divinité qui tient une conduite auſſi peu penſée?

QU'IL

QU'IL ſeroit heureux, ſage & ſavant Abukibak, pour les François de connoître la drogue ſoporative du Maître de l'Olympe! Si quelque Médecin aujourd'hui pouvoit en trouver la recette, que de tréſors n'amaſſeroit-il point, & combien de dormeurs ne verroit-on pas à Paris! Que de cocus ronflans! Que de Petits-maîtres, ruinés & perſécutés par leurs créanciers, inſenſibles deſormais à leurs perſécutions! Que de vieilles filles, laſſes de leur état, mariées en idée! Que de femmes laides, entourées d'amans imaginaires! Que de Religieuſes entre les bras de Moïnes frais & gaillards! Que d'Abbés, pauvres & miſérables, érigés en Prélats bien rentés! Que d'Evêques métamorphoſés en Cardinaux, & que de Cardinaux en Papes, & Papes vainqueurs du Monde, & deſtructeurs des Puiſſances temporelles!

TOUT Paris dormiroit, ſage & ſavant Abukibak, ſi tout Paris pouvoit réver ſans ceſſe gracieuſement. Que dis-je tout Paris? toute l'Europe, tout l'Univers. Offrir aux hommes de faire éternellement des ſonges gracieux, c'eſt leur préſenter un moïen de quitter les peines, les ſoins, les ſoucis & les chagrins qui ſont inſéparablement attachés à l'humanité.

JE ſuis perſuadé que les Philoſophes ne ſeroient pas des derniers à connoître l'utilité d'un ſonge agréable & perpétuel.

Plus

Plus ils auroient examiné les choſes qui nous attachent à la vie, & plus ils ſe dépêcheroient de prendre le merveilleux opium. Ils ſont ſi convaincus que dans la diſtribution du plaiſir & des peines, le partage eſt inégal, qu'ils ſont aſſûrés qu'un homme ne peut jamais être véritablement heureux qu'en ſonge. En effet, quel eſt le mortel qui puiſſe ſe flatter de pouvoir être parfaitement tranquille & content ? Quel eſt celui qui ôſeroit dire l'avoit été ?

DANS quelque ſituation qu'on ſe trouve, on forme toujours quelque nouveau ſouhait : or, c'eſt être malheureux que ſouhaiter ; dès qu'on deſire quelque choſe, on n'eſt point entiérement ſatisfait. Ce n'eſt que par le ſecours du ſommeil que la félicité peut être parfaite. Tel eſt le ſort de l'homme, il ne ſauroit être heureux qu'en imagination. La réalité n'eſt point faite pour lui, & lorſqu'il croit être au comble de ſes vœux, il eſt étonné de s'appercevoir que le trouble, la crainte, l'eſperance & toutes les autres paſſions naiſſent en foule du ſoin des plaiſirs qu'il regardoit comme les plus purs.

CONSIDERONS un amant auprès d'une maitreſſe qui répond à ſon amour. Il jure qu'il eſt plus heureux que les Dieux, & que ſon deſtin ſurpaſſe ſes ſouhaits. Il ne deſire plus rien, il poſſede tous les biens ; mais à peine a-t-il fait toutes ces pom-

pompeuſes déclamations, qu'il s'apperçoit qu'il eſt troublé par la crainte de ne perdre tout ce qui fait ſa félicité. Ses maux viennent de la même ſource que ſon bonheur. Foibles mortels! La peine ſuit toujours le plaiſir; elle eſt inſéparable de lui. Dormez & révez, ſi vous voulez être parfaitement ſatisfaits.

UN courtiſan, qui joüit de la faveur de ſon maître, par combien de chagrins ne l'achete-t-il pas? Un Prélat, qui poſſéde cent mille livres de rente, à quelle contrainte ne doit-il pas ſe réſoudre? Ses revenus ſont bien païés par cinquante bienſéances génantes, dont il eſt la victime. Un guerrier eſt-il heureux? Peut-on regarder comme tel un homme qui perd la moitié de ſes membres pour obtenir quelques honneurs chimériques, ou une modique penſion? Un marchand, qui ne dort ni nuit, ni jour, qui ſans ceſſe dévoré de l'amour du gain, tremble au nom de banqueroute, ou de naufrage, eſt-il paiſible & ſatisfait? Un païſan, qui gémit ſous la tyrannie des partiſans, qui ne vit qu'à force de travail, eſt-il fort content de ſon ſort? Faiſons dormir tous ces infortunés, ſage & ſavant Abukibak: accordons-leur la faculté de faire des ſonges gracieux; les voilà tous heureux. Plus de gêne pour le Prélat, plus de perte de membres pour le guerrier, plus d'avarice pour le marchand, plus de travail pour

le

le païſan; tout dort. Les ſoins, les ſoucis, les chagrins ſont anéantis. Ces gens, ſi malheureux en veillant, ſont ſans ceſſe occupés d'idées gracieuſes, qui ſe ſuccédent les unes aux autres.

CONVENONS donc, ſage & ſavant Abukibak, que ceux qui ne diſtinguent point le ſommeil de la mort, raiſonnent d'une manière peu juſte. Pour la plûpart des hommes réver & dormir, c'eſt vivre plus gracieuſement que veiller. Laiſſons toutes les vaines ſubtilités des Scholaſtiques & des demi-Philoſophes, le plus grand bien que la Nature ait accordé aux hommes, c'eſt le ſommeil. Loin qu'il ſoit l'image de la mort, je ſerois tenté de le regarder comme celle de la félicité éternelle réſervée aux Juſtes. Il nous donne une legère & imparfaite idée de la tranquillité dont nous joüirons, lorſque notre ame ſera dégagée des liens du corps.

AU reſte, ſage & ſavant Abukibak, tu as dû t'appercevoir dès le commencement de ma Lettre qu'en parlant du bonheur & de l'avantage du ſommeil, je n'ai prétendu faire mention que de celui qui nous procuroit des ſonges agréables. Car dès qu'il nous jette dans une entière léthargie, il peut être regardé comme un anéantiſſement; & s'il nous fait faire des rêves diſgracieux, il a tous les desavantages de la vie, ſans en avoir le gracieux & le bon. Mon ſentiment ſe réduit à

ſoute-

ſoutenir qu'il ſeroit plus avantageux aux hommes de réver toujours agréablement, que de joüir de toutes les félicités, attachées à l'état de ceux qui veillent, parce que ces félicités ſont troublées par mille infortunes, ou par la crainte de les perdre.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LA Lettre, que tu m'as écrite ſur les différens genres de folies qu'on peut juſtifier par les mœurs & les coutumes de certains peuples, m'a fait refléchir, mon cher ben Kiber, aux bizarreries de l'eſprit humain. Je ſerois tenté de croire qu'il n'y a aucun homme véritablement ſage. Quand je dis *véritablement ſage*, j'entends qui n'ait quelque choſe qui tende viſiblement à la folie. Pluſieurs Savans ont été convaincus de cette vérité ; ils l'ont ſoutenue dans leurs Ecrits, & le fameux Deſpréaux a prétendu que l'homme étoit le plus ſot & le plus ridicule de

tous les animaux. * Il me paroît cependant que les Auteurs qui ont traité des bizarreries & des caprices de l'esprit humain, n'ont point examiné assez philosophiquement cette matière. Ils se sont trop arrêtés aux généralités, il eût été à souhaiter qu'ils fussent descendus dans un détail plus circonstancié. S'ils n'avoient pas voulu parcourir tous les différens Etats, en considérant avec soin celui des Savans & des Philosophes, ils auroient pû montrer jusqu'où ne va point la foiblesse de l'esprit, puisqu'il est sujet à tant d'imperfections, lors même qu'il est porté à son plus haut dégré. Quand on aura découvert cinquante vicieuses inégalités & bizarreries dans Descartes ou dans Leibnitz, on ne sera plus étonné de les retrouver dans un ignorant, ou dans un Petit-maître. Si les personnes, qu'on regarde comme les plus parfaites, sont sujettes à plusieurs défauts ridicules, que ne doit-ce pas être de celles qu'on croit être en droit de mépriser? Je pense donc avec raison, studieux ben Kiber, qu'en examinant les bizarreries de l'esprit humain dans la conduite de deux ou trois Sa-

* *De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,*
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Despreaux, *Sat. VIII.*

Savans distingués, on feroit beaucoup plus de progrès dans la connoissance des hommes, qu'en s'attachant en gros à ce nombre étonnant de folies & d'extravagances que les Ecrivains ont condamnées avec fondement, mais ramassées avec peu de choix & de discernement.

QUELQUE grand personnage qu'on choisisse, on trouvera toujours chez lui assez de défauts pour prononcer hardiment que l'esprit humain est plus digne de pitié que d'admiration. Prenons deux célèbres Philosophes, l'un ancien & l'autre moderne, & parcourons leurs principales actions. Commençons par celles d'Aristote, nous viendrons ensuite à celles de Leibnitz.

LE Prince des Logiciens le fut aussi des conteurs de fables & de sornettes. Combien d'histoires absurdes n'a-t-il pas recueillies dans ses Ouvrages ? Combien de puérilités, également fausses & inutiles, n'y a-t-il pas inserées ? Celui, qui se chargea du penible soin d'apprendre à raisonner les hommes, eut mille fois besoin du secours qu'il offroit aux autres, & pécha grossiérement contre les règles qu'il prescrivoit. Veut-on un exemple plus frappant de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit humain ?

POURSUIVONS l'examen du caractère d'Aristote. Il se disoit Philosophe, il l'étoit réellement ; cependant il n'en aimoit

pas moins les richeſſes. Un avide négociant, qui dès la pointe du jour eſt uniquement occupé du ſoin de ſon commerce, n'en eût point fait un éloge plus pompeux. Elles entroient, ſelon Ariſtote, dans ce qui conſtituoit le ſouverain bien. Lucien s'eſt moqué avec raiſon d'une déciſion auſſi fauſſe & d'une maxime auſſi contraire, non ſeulement à la véritable ſageſſe, mais même au ſens commun. Il fait reprocher par Diogene à ce Philoſophe qu'il n'avoit parlé de la ſorte que pour avoir un prétexte ſpécieux de contenter ſon avarice, & de demander à Alexandre tout ce qu'il croiroit pouvoir en obtenir.

Si Ariſtote aima l'argent, il ne fut pas moins attaché à la fauſſe gloire. J'appelle fauſſe gloire celle qu'on n'acquiert point par des moïens licites & honnêtes. Pour qu'on crût que ſes ſentimens étoient infiniment plus raiſonnables que ceux des autres Philoſophes, il leur en a prêté de ſi extravagans, qu'il faudroit être auſſi fou qu'il a été menteur, ſi l'on ſe perſuadoit qu'ils les ont ſoutenus réellement. Quelle foibleſſe dans un homme, dont le génie étoit ſi grand & ſi élevé !

L'ingratitude fut encore un des défauts eſſentiels d'Ariſtote ; lui, qui devoit ſi bien connoître toute l'horreur de ce vice, s'y abandonna entiérement. Il ne perdit jamais l'occaſion de maltraiter les Ecrits & la perſonne de Platon, à qui il étoit

étoit redevable des connoiſſances qu'il avoit. S'étonne-t-on qu'un particulier déclame contre ſon maître, & qu'un diſciple de l'Abbé Paris vende ſa plume aux Jéſuites, lorſqu'on conſidére qu'Ariſtote s'eſt laiſſé emporter juſqu'à l'excès de déchirer Platon, & de flétrir ſa réputation. A quelle extrémité ne doit-on pas s'attendre après cela, de voir aller les perſonnes ordinaires, & quel mépris ne doit-on pas avoir pour l'eſprit humain, ſi vanté par les demi-Savans, & ſi plaint par ceux qui en ſentent toute la foibleſſe?

Je ne refléchis jamais, ſtudieux ben Kiber, ſur la conduite des plus grands hommes, que je ne ſente une eſpèce de confuſion que m'inſpire mon état miſérable. Peu s'en faut que je ne ſouhaite celui des animaux, & que je ne deſire de pouvoir troquer ma raiſon, toujours chancelante, contre leur inſtinct, perpétuellement uniforme & ſagement dirigé. Les ignorans, ou les gens d'un génie médiocre, ſe félicitent ſans ceſſe des grands dons qu'ils ont reçus de la Nature. Ceux, qui ont plus de lumière, penſent comme Paſcal, & trouvent qu'il a eu raiſon de dire : „ En voiant l'aveuglement & „ la miſère de l'homme, & ces contra- „ dictions étonnantes qui ſe découvrent „ dans ſa Nature, & regardant tout l'U- „ nivers muet, & l'homme ſans lumiè- „ re, abandonné à lui, & comme égaré

„ dans ce coin de l'Univers, ſans ſavoir „ qui l'y a mis, ce qu'il y eſt venu faire, „ ce qu'il deviendra en mourant; j'entre „ en effroi comme un homme qu'on au- „ roit porté endormi dans une iſle déſer- „ te & effroïable, & qui s'éveilleroit „ ſans connoître où il eſt, & ſans ſavoir „ aucun moïen d'en ſortir, & ſur cela j'ad- „ mire comme on n'entre pas en déſeſ- „ poir d'un ſi miſérable état. „ *

VOILA, mon cher ben Kiber, le plus beau & le plus ſublime génie de ces derniers tems, qui ne regardoit ſon état qu'avec fraïeur, qui étoit frappé d'étonnement en découvrant les contrariétés, les bizarreries & les caprices qu'il y avoit dans ſa nature; il la conſidéroit comme l'amas de toutes les miſères. Que les hommes ordinaires ſe félicitent actuellement de leurs talens, de leurs grandes qualités, de leur raiſon, & de leur lumière naturelle! Quel cas ferons-nous de toutes ces qualités médiocres, eu égard à celles de Paſcal, lorſque les dons dont il avoit été comblé, lui ont paru très mépriſables? Ce Savant regardoit le ſort des hommes comme étant ſi malheureux, qu'il prétendoit que ſi la Providence ne leur avoit pas donné des cauſes étrangères d'ennui, ils s'ennuieroient

* *Penſées de* Mr. Paſcal *ſur la Religion & ſur pluſieurs autres ſujets, pag.* 23.

roient par le propre état de leur condition.

REVENONS, mon cher ben Kiber, aux foibleſſes d'Ariſtote. On prétend qu'il fut banni pour avoir fait des ſacrifices à une concubine, & pour avoir compoſé une Hymne à ſon honneur. Peut-on pouſſer plus loin l'extravagance? Le Petit-maître le plus fou fit-il rien de pareil? Je n'ai point oüi dire qu'on ait fait à Paris aucun acte de Religion en faveur de la Hermance, ou de la Camargo; on n'a pas même ſongé à compoſer aucune Hymne à leur honneur. Pour quelques couplets de chanſons laſcives, cela ſe peut; mais y a t-il entre une Hymne & un Madrigal aucune comparaiſon?

APRÈS qu'Ariſtote a rendu un culte divin à ſa concubine, & fait des vers Liturgiques pour elle, ſeroit-il ſurprenant que quelque Docteur de Sorbonne érigeât ſa ſervante en nouvelle Divinité, & compoſât pour elle un Office? On crieroit ſans doute contre une ſemblable folie; mais de quoi l'eſprit humain n'eſt-il pas capable? A quoi ne doit-on pas s'attendre de ſes caprices? Pourquoi ce qui arriva jadis en Grece ne pourra-t-il pas être renouvellé à Paris? Les hommes ſont-ils devenus plus ſages? Point du tout. Ont-ils plus d'eſprit qu'Ariſtote? Encore moins. Savent-ils mieux réſiſter à leurs paſſions? Ils s'y livrent également, leur

caractère n'eſt point changé, & ſi l'on ne leur voit pas faire les mêmes folies; c'eſt que le hazard ne fait pas naître préciſément les mêmes ſituations. Quant au reſte, ils ſont également fous, bizarres, inconſtans, emportés, avares, ambitieux, & quelque génie qu'ils aient, ils ne ſe garentiſſent point de tant de défauts. Voions-en des preuves dans le court examen du caractère de Leibnitz.

Il eut autant d'eſprit qu'Ariſtote, & autant de vanité. Il parla de lui-même dans les termes qui portent l'image de l'orgueil le plus outré, & j'ôſe ajouter le plus ridicule. „ Je n'avois pas quin-„ ze ans, dit-il, que je me promenois des „ jours entiers pour prendre parti entre „ Ariſtote & Démocrite. Ce n'eſt que „ depuis environ douze ans que je me „ trouve ſatisfait, & que je ſuis arrivé „ à des démonſtrations ſur des matiè-„ res qui n'en paroiſſoient pas capables; „ cependant de la manière que je m'y „ prens, ces démonſtrations peuvent ê-„ tre ſenſibles comme celles des nom-„ bres, quoique cela paſſe l'imagination.*

Peut-on pouſſer plus loin la bonne opinion? Un Théologien eſt-il plus préſomptueux, un Petit-maître plus prévenu en ſa faveur, un demi-Savant plus entêté de ſon mérite? Et pourquoi trouvera-t-on

* *Miſcellanea Leibnitziana, Art.* 184. *pag.* 230.

on ſurprenant que l'Abbé des Fontaines ſe regarde comme un ſecond Quintilien, que le Chevalier Len ** ſoit idolâtre de ſa figure, & que le fade Auteur des *Entretiens des Ombres* ſe figure d'être un grand homme? Ces gens, nés avec un génie borné, peuvent-ils réſiſter à des défauts que n'a pû éviter un des plus grands & des plus illuſtres Philoſophes de l'Europe? S'il a été forcé par la nature de ſa condition à donner dans des bizarreries ridicules; ſi dans le tems qu'il blâmoit l'orgueil, il s'eſt abandonné entiérement à ce vice, par quel enchantement, des hommes ordinaires pourront-ils s'élever audeſſus de leur ſphere, & dompter leurs imperfections, attachées invinciblement à leur eſſence? Il ſeroit abſurde de ſuppoſer une choſe auſſi contraire à la raiſon & à l'expérience.

LES fautes d'un grand génie ſont donc, non ſeulement propres à nous faire ſentir les imperfections des hommes; mais encore à nous montrer parfaitement toutes les foibleſſes de l'eſprit humain. Quand on veut approfondir les choſes, il faut toujours les conſidérer dans leur dégré le plus éminent. Connoître les folies des hommes ordinaires, c'eſt ſavoir purement que quelques-uns d'eux ont des défauts eſſentiels. Etre aſſûré que les plus grands génies ſont ſujets aux mêmes vices que les plus petits, c'eſt être con-

vaincu qu'il n'eſt aucun mortel véritablement ſage.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

LETTRE QUATRE-VINGT-TROISIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LEs hommes, ſage & ſavant Abukibak, ſont ſi legers & ſi changeans, que quelque bienfait dont on les accable, on ne doit jamais ſe flatter de pouvoir conſerver long-tems leur amitié. Obliger le Public, c'eſt prodiguer des faveurs à un ingrat; ceux qui ont compté le plus ſur ſon inclination & ſur ſon eſtime, en ont été ordinairement maltraités.

LORSQU'ON plait à une ſeule perſonne on peut eſperer de conſerver toujours ſes bonnes graces; mais c'eſt preſque tenter l'impoſſible que de ſonger à ménager pendant long-tems l'amitié de tout un peuple. On a vû pluſieurs Souverains avoir juſqu'à la mort la même tendreſſe pour leurs

leurs favoris; il eſt bien rare que les plus grands Héros qui ont vécu dans les Républiques, & qui les ont ſervies très utilement, naient pas été la victime de l'inconſtance & de la legéreté de leurs concitoïens.

LE mérite dans les Etats, où la pluralité des voix décide de tout, nuit auſſi ſouvent qu'il ſert. Comme il y a par-tout plus d'hommes d'un caractère vicieux que d'un caractère vertueux, on riſque beaucoup dès que notre ſort dépend du Public. Je trouve que les Républiques de nos jours ſont gouvernées bien plus ſagement que les anciennes; un certain nombre de gens, diſtingués par leur mérite & par leurs talens, ſont à la tête des affaires. Le peuple eſt libre, mais il n'a point le droit d'accabler comme autrefois ceux qui maintiennent ſa liberté.

LES hiſtoires ſont remplies des ingratitudes dont les principales Républiques ont uſé envers ceux qui les avoient parfaitement ſervies. L'Oſtraciſme, ou le banniſſement de dix ans, auquel les Athéniens condamnoient ceux de leurs citoïens qui étoient trop puiſſans, fut inventé pour ſatisfaire la jalouſie. Y a-t-il rien de plus ridicule que d'établir une loi, par laquelle il eſt enjoint de punir ceux qui ſe rendent eſtimables? Juſqu'où ne va point l'aveuglement & l'envie des hommes! Il étoit permis à un particulier, fouil-

ſouillé de mille vices, enclin à des défauts très eſſentiels, de reſter paiſible dans Athenes : mais d'abord qu'une perſonne donnoit des marques d'une vertu ſolide, d'un courage héroïque qui pouvoient lui attirer l'eſtime des honnêtes gens, on la banniſſoit, on l'exiloit; les ſervices qu'elle avoit rendus à ſa patrie, ne ſervoient qu'à précipiter ſon jugement. Il ſemble que le Ciel, irrité contre un uſage auſſi barbare, permit que celui qui l'avoit introduit, en ſubît toute la rigueur. Cliſtene fut le premier qui fit dans Athenes la loi du banniſſement, & il fut banni le premier. Son exil fut ſuivi par celui de pluſieurs grands hommes, & il eſt peu d'illuſtres perſonnages qui aient pû éviter la haine & la jalouſie de leurs concitoïens.

Solon, ce ſage Légiſlateur, à qui les Athéniens avoient de ſi grandes obligations, qui leur preſcrivit des loix ſi belles & ſi ſenſées, qu'ils auroient toujours été heureux s'ils ne les euſſent jamais abandonnées; qui les rendit maîtres de Salamine; qui les empêcha par ſes avis de tomber ſous la tyrannie de Piſiſtrate, pour récompenſe de tant de ſervices ſignalés, fut exilé dans ſa vieilleſſe, & ne put jamais obtenir de ceux à qui il avoit fait tant de bien, un petit coin de terre dans l'Attique pour y finir ſes jours. Il fut obligé de ſe retirer dans l'iſle de Cipre

pre *, Alcibiade †, Phocion §, Socrate ‡, & pluſieurs autres illuſtres Athéniens,

* Il mourut dans cette iſle, & ſes cendres, à ce que diſent pluſieurs Auteurs, furent ſemées par tout le territoire de Salamine. Le Poëte Cratinus dans une de ſes Comedies, fait dire à Solon. *J'habite l'iſle de Salamine, ſi la tradition eſt véritable; car elle aſſûre que mes cendres ſont ſemées dans tout ce territoire d'Ajax.*

Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λοὶθ
Εσπαρμένθ κατὰ πασαν Αιαντθ πόλιν.

Diogene Laërce rapporte cette hiſtoire comme un fait certain. *Obiit autem in Cypro ætatis ſuæ anno octuageſimo, hoc ſuis mandans ut Salaminam oſſa transferrent, atque in cinerem ſolum per provinciam diſſeminarent; quocirca & Cratinus in Chirone ipſum ita loquentem facit: Ego hanc, ut aiunt homines, inſulam colo, ſparſus per omnem Ajacis urbem ſtrenui. Extat de illo & noſtrum epigramma, ex eo cujus jam ſupra meminimus epigrammatum Libro, ubi & de ſapientibus omnibus & doctrina præſtantibus viris omni genere metrorum luſimus.*

Σῶμα μὲν πρὶν Σόλωνθ ἐν ἀλλοδαπῇ Κύπριον πῦς,
Οσᾶ δ' ἔχει Ξαλαμὶς, ἂν κόνις ἀσάχνες.
Ψυχὴν δ' ἄξονες εὐθὺς ἐς ἀρανὸν ἤγαγον. εὖ γὰρ
Θῆκε νόμυς αὐτοῖς ἄχθεά κεφόταλα.

Cypria defunctum ſubtraxit flamma Solonem.
Oſſa ſed in cineres verſa tenet Salamis.

Mox

niens, ont été traités encore plus rigoureusement que Solon. Démosthene, qui seul

Mox animus nitido sublatus ad æthera curru,
Quippe sacras Leges pondera grata tulit.

Diogen. Laert. *de Vita Philosoph. Lib. I. pag.* 32. *Edit. Antuerp.* cIↃ. IↃ. LXVI.

Plutarque, malgré la tradition & les Historiens, prétend que c'est-là un conte fabuleux. *Pour ce qu'on rapporte*, dit-il, *des cendres de Solon qui furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable à cause de sa trop grande absurdite; cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considerables, & même par Aristote.* Plutarq. *Vies des Hommes illustres, Tom. I. pag.* 486. *Vie de Solon.* Je me sers de la Traduction de Dacier, Edit. d'Amsterdam.

† Le récit de la mort d'Alcibiade montre parfaitement la valeur & l'intrépidité de ce Héros. Voici ce qu'en dit Plutarque : „ Ceux „ qu'on envoia pour le tuer, n'aiant pas le cou„ rage d'entrer où il étoit, se contenterent d'en„ vironner la maison & d'y mettre le feu. Al„ cibiade se sentant pris, ramasse tout ce qu'il „ peut de hardes, de tapisseries & de couvertu„ res, & les pressant ensemble, il les jette au „ milieu du feu, & son manteau entortillé, il „ s'élance au travers des flammes & en sort sans „ aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jet„ tées, n'étant pas encore achevées de consu„ mer. Sa vûe étonna & écarta les barbares, pas „ un n'ôsa l'attendre, ni en venir aux mains a„ vec lui; mais tous en fuiant & en reculant, „ l'ac-

ſeul par ſon éloquence défendit ſi long-tems la liberté de la Grece contre Philippe

» l'accablerent de dards & de flêches, il tomba » mort ſur la place. Plutarq. *Tom. II. pag.* 478. » *dans la Vie d'Alcibiade.*

§ La mort de Phocion, quoique bien différente de celle d'Alcibiade, ne fut pas moins glorieuſe, & couvrit également de confuſion ceux qui en étoient la cauſe. » Quelqu'un des » amis de Phocion lui aiant demandé peu de » tems avant qu'il mourût, s'il avoit quelque » choſe à mander à ſon fils, *Oui certainement*, » dit-il, *j'ai quelque choſe d'important à lui mander, c'eſt qu'il ne cherche jamais à ſe venger des » Athéniens, & qu'il perde le ſouvenir de leur » injuſtice.* Et comme Nicoles, qui étoit le » meilleur & le plus fidèle de ſes amis, lui demandoit en grace qu'il lui permît de boire le » poiſon avant lui, *Hà! Nicoles*, lui repondit » Phocion, *tu me fais là une demande bien dure & bien triſte pour moi; mais puiſque je ne » t'ai rien refuſé pendant ma vie, je t'accorde encore ce dernier plaiſir avant ma mort.* Quand » tous les autres eurent bû, il ſe trouva que le » poiſon vint à manquer, & qu'il n'y en avoit » plus pour Phocion. L'exécuteur dit qu'il n'en » broyeroit pas davantage, ſi on ne lui donnoit » douze dragmes, qui étoient le prix que chaque doſe coutoit. Comme cela emportoit du » tems & cauſoit quelque retardement, Phocion appella un de ſes amis, & lui dit *que » puiſqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athènes, il le prioit de donner ce peu d'argent à* » *l'exé-*

lippe de Macédoine & contre Alexandre ſon fils, ne put ſe garentir de l'exil. * On dit qu'il y fut extrêmement ſenſible, & l'on ajoute qu'aiant rencontré en ſortant d'Athenes, pluſieurs de ceux qui avoient eu part à ſon banniſſement, & qui cependant touchés de ſa douleur, l'exhorterent à le ſupporter, il leur dit la larme à l'œil : *Comment ne voulez-vous pas que je regrette ma patrie, ce païs où les ennemis ſont ſi eſtimables, que je me croirois fort heureux, ſi je pouvois rencontrer ailleurs des amis qui le fuſſent autant ?* Juſqu'où ne va point, ſage & ſavant Abukibak, la généroſité d'un grand cœur ! Démoſthene donne à ſes plus cruels ennemis les loüanges les plus flatteuſes. Quelle force n'a point l'a-

„ *l'exécuteur.* „ Plutarq. *Vies des Hommes illuſtres, Tom. VI. pag.* 409.

† Les derniers momens de Socrate ſont les plus beaux de la vie de ce ſage & vertueux Philoſophe. Il les emploia à inſtruire ſes amis, & à leur dire des belles choſes ſur l'immortalité de l'ame, que Platon nous a conſervées : *Mox illum (Socratem) damnant, & continuo conjectus in vincula, poſt paucos dies cicutam bibit, multa prius de immortalitate animorum, ac præclara diſſerens, quæ in Phædone Plato digeſſit.* Diogen Laert. *de Vit. Philoſ. Lib. II. pag.* 76. *in Vit. Socrat.*

* Plutarq. *Vies des Hommes illuſtres, &c. Tom.* VII. *pag.* 238. *Vie de Démoſthene.*

l'amour de la patrie ! Il fait regretter ceux qu'on devroit haïr. Voilà deux nobles paſſions, qui ont agi également ſur le cœur de Démoſthene ; elles auroient dû produire un excellent effet pour ſon bonheur, ſi ceux qui le banniſſoient, n'euſſent été auſſi mépriſables qu'il étoit vertueux. Il reçut la récompenſe à laquelle on doit s'attendre lorſqu'on dépend du caprice, de la jalouſie, & de l'inconſtance du peuple.

LES Athéniens n'ont point été les ſeuls qui aient maltraité les grands génies qu'ils ont eus parmi eux, toutes les Nations ont agi de la même manière. Par-tout où il y a des hommes, l'ingratitude triomphe, & la vertu eſt tôt ou tard opprimée. On ne ſauroit dire dans quelle République le peuple a paru le moins inſenſé & le moins criminel. Dans toutes il a perſécuté très ſouvent le mérite, & l'a rarement récompenſé. Licurgue *, ce ſage Légiſlateur des Lacédémoniens, comment n'en fut-il pas traité ? Ils le pourſuivirent pluſieurs fois à coups de pierre, ils lui creverent un œil, ils le chaſſerent, & l'exilerent pour prix des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Sa probité & ſa vertu ne purent le garentir de la frénéſie du peuple, qui voulut pluſieurs fois mettre en piéces un homme, que l'O-

* Le même, *Tom. I. Vie de Licurgue.*

l'Oracle de Delphes étoit incertain s'il placeroit parmi les Dieux, ou parmi les mortels.

Les Romains ne furent ni moins ingrats, ni moins legers que les Grecs. Il y a peu eu de grands hommes chez eux, à qui ils n'aient fait eſſuïer quelque mauvais traitement. Camille étoit exilé lorſqu'on eut recours à lui, pour délivrer Rome des Gaulois. Il vint au ſecours de ceux qui l'avoient banni peu auparavant, battit leurs ennemis, & rendit la liberté à ſa patrie. Métellus, ſurnommé le Numidique, pour prix des victoires qu'il avoit remportées contre Jugurta Roi de Numidie, fut envoié en exil, parce qu'il n'avoit point voulu donner ſon conſentement à une loi que le peuple vouloit établir. Servilius Hala *, *qui garentit Rome de l'ambition de Spurius Emilius* qui vouloit ſe faire Souverain, ne reçut d'autre récompenſe que celle d'être banni. Scipion Naſica, à qui les Romains ne furent pas moins redevables qu'aux autres Scipions, qui ſe diſtingua dans l'adminiſtra-

* *Nam illa nimis antiqua prætereo, quod Quintus Servilius Ahala Spurium Manlium novis rebus ſtudentem privatus interfecit. Fuit iſta quondam in hac Republica virtus, ut viri fortes acrioribus ſuppliciis civem perniciosum quam acerbiſſimum hoſtem coercerent.* Cicer. Orat. in Catilinam.

niſtration des affaires publiques, qui délivra Rome de la ſujettion & de la tyrannie des Grecs, fut obligé, pour ſe garentir de la haine de ſes concitoïens, de ſe retirer à Pergame, où il finit ſes jours. Rutilius, aiant été exilé ſans cauſe, ne voulut plus retourner dans Rome lorſqu'il y fut rappellé. *J'aime mieux*, dit ce grand homme, *que mes concitoïens aient la honte de m'avoir banni injuſtement, que ſi par mon retour je paroiſſois approuver l'arrêt qu'ils ont rendu contre moi.*

PARMI les perſonnes qui ont été païées d'ingratitude par le peuple, Cicéron tient un rang diſtingué. Ce fameux Orateur ſauva Rome, étant Conſul, par ſon éloquence, & la garentit des fureurs de Catilina. * Cependant il fut exilé & banni de

* Ce que dit Ciceron, en parlant de la fermeté d'ame avec laquelle il ſupporta ſon exil, eſt magnifique. Si *vous aviez pû*, dit-il à Claudius, l'auteur de ſon banniſſement, *m'enlever ma conſtance & ma tranquillité; ſi vous aviez obſcurci l'éclat de mes actions; ſi vous aviez pû ternir la gloire de mes ſoins, de mes conſeils & de mes veilles, qui malgré vous ont conſervé la République; ſi vous aviez pû enfin ôter de la mémoire des hommes ces bienfaits qui y ſeront éternellement, & diminuer la fermeté de mon eſprit, je conviendrois alors que vous m'auriez fait une injure ſenſible.* Si mihi eripuiſſes divinam animi mei conſtantiam, meas curas, vigilias, conſilia

de cette même ville, qui ſans lui peu de tems auparavant eût été entiérement détruite. Il eſt vrai qu'il ſe trouva un aſſez grand nombre d'honnêtes gens qui parurent ſenſibles à l'affront que recevoit ce grand homme, & le jour de ſon départ plus de vingt mille perſonnes prirent le deuil. Cela ſemble d'abord juſtifier le Public, & témoigner ſa reconnoiſſance; mais cette première idée diſparoît bientôt, dès qu'on vient à ſonger que vingt mille hommes n'étoient rien, eu égard à ceux qui reſtoient encore dans Rome, où l'on comptoit juſqu'à deux millions de perſonnes. Il faudroit être fou pour ſoutenir que parmi le peuple il ne ſe trouve point de gens vertueux; mais dix particuliers peuvent-ils être oppoſés à deux cens qui penſent d'une manière entiérement différente de la leur?

LES autres Républicains n'ont pas montré plus d'équité que les Grecs & les Romains. Quel ſort les Carthaginois ne firent-ils pas eſſuïer à pluſieurs de leurs Généraux? Ils ne conſerverent pas même les égards qu'ils devoient à Annibal, &

quibus Reſpublica te invitiſſimo ſtat; ſi hujus æterni beneficii immortalem memoriam deleviſſes, multo etiam magis ſi illam mentem, unde hæc conſilia manarunt, mihi eripuiſſes, tum ergo accepiſſe me conſiterer injuriam. *Cicer.* Paradox. *IV.*

& païerent très ſouvent ſes ſervices de la plus noire ingratitude.

Ceux qui ont examiné avec ſoin, ſage & ſavant Abukibak, le caractère du peuple, penſent qu'on peut le comparer avec beaucoup de raiſon à celui des coquettes. Il eſt des momens où une Belle eſt inflexible ; les préſens, les ſoupirs, les proteſtations, rien ne peut la toucher : deux heures après, on vient aiſément à bout de toute ſa fierté ; elle s'éclipſe entiérement, & ſa foibleſſe eſt auſſi prompte, que ſa réſiſtance avoit été vive. De même, il eſt des conjonctures & des ſituations où le peuple, ſoit par caprice, ſoit par reconnoiſſance, protege & récompenſe la vertu : mais un inſtant après, il change de façon d'agir, ſans ſavoir pourquoi. Il oublie ce qu'il vient de faire, & punit le même homme, qu'il avoit récompenſé peu de jours auparavant.

La fortune, fondée ſur la faveur & l'amitié du peuple, eſt encore plus ſujette au changement que celle qu'on établit. Dans la Cour la plus orageuſe, je m'étonne, ſage & ſavant Abukibak, qu'il y ait eu tant de gens qui ſe ſont ſacrifiés pour lui ; & je n'héſite pas à dire que je ne comprens pas comment dans les anciennes Républiques, où les Magiſtrats pouvoient ordinairement beaucoup moins que la plus baſſe & la plus vile populace

toujours prête à ſe mutiner, il s'eſt trouvé des gens vertueux qui ont voulu prendre part à un ſemblable gouvernement. *Le peuple*, dit un des plus anciens Auteurs *, *eſt un monſtre aveugle, qui n'a ni raiſon, ni capacité. Comment pourroit-il auſſi ſavoir quelque choſe, s'il n'a jamais été inſtruit? Il ne connoît ni la bienſéance, ni la vertu; il ne connoît pas même ſes propres affaires. Il fait toutes choſes avec précipitation & ſans ordre, & reſſemble à un torrent qui marche avec impétuoſité.* Ce torrent, ſage & ſavant Abukibak, déracine également les bons & les mauvais arbres, il emporte tout par ſa violence, & dans un Etat où les Magiſtrats ſont moins les maîtres que le bas peuple, l'honnête homme a autant à craindre que le fripon, & les ſervices les plus grands ſont ſouvent païés par les plus criantes injuſtices.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

* Hérodote, *Liv. III. pag.* 217. Je me ſers de la Traduction de du Ryer.

LETTRE QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE découvre tous les jours, ſage & ſavant Abukibak, en liſant l'Hiſtoire ancienne, de nouveaux ſujets de doute; j'en trouve même dans celle qui n'eſt éloignée de ce tems que de huit ou dix ſiécles. Les Hiſtoriens modernes, qui veulent éclaircir ces difficultés, ne font que les augmenter par leurs diviſions, & leurs ſentimens directement oppoſés. Chaque point conteſté fournit matière à d'amples Volumes de critique; & lorſqu'on a lû tous ces Ouvrages, & qu'on les a examinés d'un eſprit deſintéreſſé, on eſt auſſi peu éclairci qu'avant d'avoir jetté les yeux deſſus.

COMBIEN de différens Auteurs n'y a-t-il pas eu, qui ont écrit au ſujet de la Papeſſe Jeanne; les uns pour en ſoutenir l'exiſtence réelle; les autres pour prouver qu'elle n'en avoit jamais eu aucune? Des Ecrivains célèbres dans ces derniers tems ſe ſont efforcés de prouver que l'hiſtoire de cette femme, élevée au Pontificat, étoit une fable des plus groſſières.

Pluſieurs ſavans Proteſtans ſe ſont réünis ſur ce ſentiment avec quelques Auteurs Catholiques ; mais un plus grand nombre de ces derniers, & ſur-tout ceux qui vivoient il y a trois ou quatre cens ans, ont écrit cette hiſtoire comme un fait authentique & connu de l'Univers entier.

Il a été pendant un tems où les gens, les plus ſoumis & les plus dévoüés au ſaint Siége, ne faiſoient pas difficulté de ſoutenir hautement l'exiſtence de la Papeſſe. Æneas Silvius, qui fut enſuite Pape ſous le nom de Pie II. & qui vécut dans le XV. ſiécle, fut le premier qui ôſa la révoquer en doute. *Il paſſa méme*, dit un fameux Critique *, *fort legérement là-deſſus ; mais Aventin prit la négative ſur un ton ferme. Depuis ce tems-là, Onufre Panvini, Bellarmin, Serrarius, George Scherer, Robert Perſon, Florimond de Remond, Allatius, Mr. de Launoi, le Pere Labbe, & pluſieurs autres ont réfuté amplement cette vieille tradition.* A ces Savans joignons l'illuſtre Bayle, qui s'eſt efforcé de prouver la fauſſeté de l'hiſtoire de la Papeſſe : il a emploié toute la ſagacité de ſon génie ; & ſans contredit ſi quelqu'un avoit pû éclaircir ce fait, ç'auroit dû être lui. J'ôſe dire cependant que ſes raiſons ne ſont point entiérement évidentes ; il a affoibli, mais non pas détruit

* Bayle, Diction. Hiſt. & Critiq. *Tom. III. Art.* Papeſſe.

truit les difficultés. Il ſuppoſe d'abord que le manuſcrit d'Anaſtaſe le Bibliothécaire a été corrompu, & que ce qu'on y lit à la marge au ſujet de la Papeſſe, y a été mis par une main étrangère. Je conviens qu'il ſoutient ce ſentiment par d'aſſez bonnes raiſons, & dans ce qu'il dit, il ne manque pas de vraiſemblance; mais pour l'évidence, ſelon moi, elle ne s'y trouve point. On voit pluſieurs Manuſcrits d'Anaſtaſe où le même paſſage, qu'on prétend avoir été fauſſement inſéré dans celui de la Bibliothéque du Roi, ſe rencontre. Il paroît difficile que tous les gens qui avoient ces différens Manuſcrits, ſe ſoient accordés à le falſifier également. D'ailleurs, c'eſt un fait reconnu aujourd'hui que Marianus Scotus, qui n'eſt pas éloigné de deux cens ans du Pontificat de la Papeſſe, en a parlé dans ſes Ouvrages. Et quant à ce que dit Bayle que les Manuſcrits de Marianus, ainſi que ceux d'Anaſtaſe, qu'on voit actuellement dans des Bibliothéques publiques, peuvent avoir été auparavant à des particuliers qui les avoient corrompus, on peut répondre à cela que par le moïen de ſuppoſitions arbitraires & ſans preuve il n'eſt rien qu'on ne vint à bout de prouver. Pour convaincre d'une manière évidente, il faut d'autres choſes que des conjectures vrai-ſemblables & des ſuppoſitions probables.

L'ON dit que ce conte a été inventé

par des Moines, & que peu à peu il s'enracina & trouva croiance dans tous les esprits. „ Cette fable, dit Bayle *, a été „ crue & adoptée par des Auteurs fort „ dévoüés à la Papauté, comme vous diriez Antonin Archevêque de Florence, „ l'un des Savans de la Communion de „ Rome. Une infinité d'Ecrivains l'ont „ rapportée bonnement & simplement, & „ sans soupçonner qu'elle fît aucun préjudice au Saint Siége; & depuis même „ que les Sectaires de Boheme en eurent „ tiré un argument, on continua de la „ débiter, & l'on n'a commencé à la „ combattre tout de bon, qu'après que „ les Protestans en ont voulu faire un „ grand plat. „

Je trouve, sage & savant Abukibak, de nouvelles & de grandes difficultés dans l'origine qu'on donne à cette histoire; car enfin, puisqu'elle a pris naissance dans le sein des Catholiques, & que plusieurs de leurs Auteurs l'ont rapportée comme un fait certain long-tems avant qu'il fût question de Luther & de Calvin, je demande s'il est aisé de se persuader que des gens, fortement attachés au saint Siége, & excessivement jaloux de sa gloire, aient inventé une avanture aussi flétrissante? Est-il probable qu'un Ecrivain ait ôsé débiter une pareille histoire, sans qu'on se

soit

* *A l'endroit cité ci-dessus.*

ſoit mis en devoir, non ſeulement de l'en punir, mais même de montrer qu'il mentoit groſſiérement? Or, c'eſt un fait conſtant que depuis le dixième ſiécle juſqu'au quinzième, perſonne n'a ôſé diſconvenir de la vérité de cette hiſtoire, & encore moins ſonger à la détruire. Æneas Silvius, ainſi que je viens de le dire, fut le premier qui témoigna quelque incertitude. Mais, dit-on, les Ecrivains qui ont vécu immédiatement après la prétendue Papeſſe, n'en parlent point, & l'on ne commence à connoître cette fable que dans ceux qui vécurent deux cens ans après. C'eſt-là une queſtion qui n'eſt pas fort claire; car il faudroit prouver pour cela démonſtrativement que les Manuſcrits d'Anaſtaſe & de Marianus Scotus ont été corrompus & falſifiés. Mais comme il y a apparence qu'ils l'ont pû être, ſuppoſons-le de même. Cela n'ôtera point tous les ſcrupules qui peuvent reſter dans l'eſprit.

SUPPOSONS pour un inſtant qu'un Hiſtorien écrive aujourd'hui que la ſœur de François I. fut ſurpriſe une nuit dans un Corps-de-garde, où elle s'abandonnoit aux ſoldats. Que fera-t-on à un pareil Auteur? Il ſera pendu, ou renfermé aux Petites-maiſons. Eh quoi! deux cens ans après Léon IV. il aura été permis de dire, & d'écrire à Rome & par toute l'Europe impunément & fauſſement qu'une Papeſſe a accouché, en faiſant une

Pro-

Proceſſion ! Il faut en vérité connoître bien peu la haine de la Cour de Rome, le zèle outré de ſes partiſans, & le crédit que les Prêtres & les Moines avoient dans le onzième & douzième ſiecle, pour ſoutenir un pareil paradoxe. Eſt-il vraiſemblable qu'on ne ſe ſoit pas mis en peine de la publication d'une fauſſeté auſſi odieuſe; que dans un tems où il étoit très aiſé de détruire cette fable, on ait ſouffert qu'elle ait pris racine? On eût brûlé dans ces ſiécles un homme qui eût oſé douter des moindres attributs attachés à la Papauté, eût-on pardonné à un Hiſtorien d'inventer ſans fondement une anecdote auſſi flétriſſante?

MALGRÉ le génie vaſte & ſublime de Bayle, j'avoüe qu'il ne me convainque point entiérement de la ſuppoſition de la Papeſſe. D'ailleurs, pendant un tems il y a eu des uſages & des cérémonies, que tous les Hiſtoriens ont prétendu venir de ſon avanture. Ces uſages duroient encore il n'y a pas deux cens ans, & des Auteurs très bons Catholiques, ſoit Eſpagnols, ſoit François, certifient qu'ils exiſtoient lorſqu'ils vivoient. Dans les Leçons de Pierre de Meſſie, Gentilhomme de Sevile, traduites en François par Claude Gruget Pariſien, & imprimées à Lyon en 1570. on trouve pluſieurs choſes très ſingulières, non ſeulement ſur la Papeſſe, mais encore ſur les précautions qu'on prit pour qu'il ne pût plus y en avoir. Si ce Livre avoit tom-

tombé par hazard ſous les mains de Bayle, il auroit pû y voir pluſieurs particularités ſur ce ſujet. Peut-être eût-il dit quelque choſe de cette chaiſe percée, ſur laquelle il eſt certain qu'on a aſſi les Papes pendant long-tems, lors de leur inſtallation. Venons, ſage & ſavant Abukibak, au paſſage de Pierre de Meſſie. „ Elle (la Papeſſe) eut la compagnie d'un „ ſien favori ſerviteur, auquel elle ſe „ confioit entiérement; de ſorte que Ma„ dame la Papeſſe devint enceinte. Toute„ fois elle cacha ſa groſſeſſe avec telle dili„ gence, que nul autre que le Mignon n'en „ ſavoit rien. Néanmoins, Dieu ne vou„ lut permettre telle méchanceté durer „ long-tems, ni demeurer impunie. Car „ ainſi qu'elle alloit, ſelon la ſolemnité ac„ coutumée, viſiter St. Jean de Latran, „ parvenue au tems d'enfantement, elle „ eut publique correction de ſon péché „ ſecret; pour ce qu'approchant d'un „ certain lieu qui eſt entre l'Egliſe de St. „ Clément, & le Théatre, improprement „ nommé Coliſée, elle enfanta (en gran„ de douleur) une créature humaine, qui „ mourut incontinent avec la Mere, par„ quoi tous deux furent ſans aucune pom„ pe funèbre enſévelis & enterrés. Et „ pour cette cauſe la commune opinion „ eſt, que quand les Souverains Evêques, „ qui depuis ont été, vont de ce côté„ là, lorſqu'ils en approchent, prennent „ leur chemin par une autre rue, en dé-

„ teſta-

„ teſtation d'un délit ſi horrible. Et en-
„ core pour cette raiſon même, quand
„ on veut élire un Pape, on tient exprès
„ une chaire percée par-deſſous, afin
„ que l'on puiſſe ſecretement connoître ſi
„ celui que l'on élit Pape, eſt mâle *. „

Il n'y a que deux partis à prendre, ſage & ſavant Abukibak. Il faut convenir que pendant trois ou quatre ſiécles une des principales cérémonies du couronnement du Pape conſiſtoit dans la viſite des parties ſecretes du nouveau Pontife, ou nier que cette chaiſe percée ait exiſté, & ſoutenir que jamais Evêque de Rome ne mit culotte bas pour laiſſer faire la vérification de ſes piéces ſaintes & de ſes Reliques cachées. Or, je trouve que ces deux partis ſont également embarraſſans.

Si l'on avoüe que durant pluſieurs ſiécles une main curieuſe s'eſt aſſûrée du ſexe de tous les Pontifes, on demandera d'où venoit l'établiſſement de cette cérémonie, dans quel tems elle avoit commencé, pourquoi la commune opinion l'attribuoit à l'avanture de la Papeſſe? Voilà pour le moins des doutes, je dirois preſque des préjugés, en faveur de ceux qui veulent qu'elle ait été réelle. Car de dire, comme Platine, *que là devoit être appareillé un Siége de la même façon que ceux*

* Les diverſes Leçons de Pierre Meſſie, *Partie I. Chap. IX. pag. 58.*

*eux dont l'on uſe en ſes néceſſités communes, afin qu'à la poſtérité celui qui ſeroit élu, ſe ſouvint d'être homme**, c'eſt donner à l'établiſſement de la chaiſe percée une cauſe auſſi frivole que ridicule. Autant eût-il valu toucher ſa Sainteté au bout du nez ou ſur le front, qu'aux parties ſecretes; on l'eût également fait ſouvenir qu'il n'étoit qu'un homme. On brûle aujourd'hui un morceau d'étoupes pour témoigner la fragilité des biens du Monde, & la viteſſe avec laquelle ils s'écoulent. Paſſe encore pour la cérémonie des étoupes, elle a quelque rapport à ce qu'on veut ſignifier; mais pour celle de la chaiſe percée, en vérité elle n'eſt bonne qu'à prévenir l'exaltation d'une Papeſſe.

Si pour éviter de répondre à toutes les difficultés qui naiſſent de l'uſage de la vérification des piéces Pontificales, on veut nier que cette coutume ait jamais exiſté, on tombe dans de nouveaux inconvéniens. Il faut démentir tous les Ecrivains, & Platine lui-même, qui ne nie pas la vérité de la cérémonie. En recourant à un pareil expédient, il n'eſt rien qu'on ne vienne à bout de pouvoir nier; & je ne ſerai point forcé d'avoüer que le Jéſuite Guignard a été pendu. Tous les Hiſtoriens certifieront inutilement le fait; pluſieurs même en parleront en vain,

* Platine, *cité par* Pierre Meſſie, *au même endroit cité ci-deſſus.*

vain, comme d'une choſe arrivée dans leurs tems. Je me débarraſſerai de toutes les difficultés qu'on m'objectera, en les accuſant d'avoir menti; mais où ne ſera-t-on pas réduit ſi l'on pouſſe juſqu'à un point auſſi extravagant le Pyrrhoniſme hiſtorique, & ſi l'on refuſe le témoignage univerſel d'une ſuite continuée d'Hiſtoriens ?

Je conviens de bonne foi, ſage & ſavant Abukibak, que quant à ce qui regarde l'avanture de la Papeſſe Jeanne, il y a plus d'apparence qu'elle n'a jamais eu aucune réalité que d'être arrivée. Mais pour ce qui regarde l'uſage de la chaiſe percée, je ne penſe pas qu'on puiſſe ſenſément refuſer de le croire. Or, c'eſt cet uſage qui fonde une partie de mes ſoupçons; & quelque choſe que les Bayles, que les Blondels, que les Bellarmins, que les Launois, & que les Labbe puiſſent me dire, je ne ſaurois m'imaginer qu'on ait voulu ſans cauſe faire mettre culotte bas à tous les Papes.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

PLUS je m'applique, ſage & ſavant Abukibak, à l'étude de la Philoſophie, & plus les queſtions que je veux approfondir, me paroiſſent douteuſes. Je ſerois tenté de croire que ſi l'on connoiſſoit la vanité des Sciences qui ont le plus de réputation, bien des gens leur préfereroient une heureuſe ignorance, plus utile à la tranquillité & au repos de la vie.

LORSQU'ON conſidére les diſputes continuelles des Philoſophes, qu'on examine leur contrariété, qu'on peſe leurs ſentimens toujours oppoſés, on eſt étonné de ſe trouver plongé dans des ténèbres épaiſſes, ſans qu'on puiſſe probablement eſperer d'appercevoir aucune clarté. Les ſectateurs d'Ariſtote ſe vantent de connoître la vérité, les Cartéſiens ſoutiennent le contraire, les Gaſſendiſtes condamnent les uns & les autres, les partiſans de Leibnitz & ceux de Newton forment deux nouvelles Sectes. Dans ce

conflict de juridiction Philoſophique, quel parti embraſſerai-je ? Je ne puis adopter un ſentiment que je ſais desapprouvé par ceux qui ſoutiennent les autres ; mais ne pourroit-il pas arriver qu'ils ſeroient également tous dans l'erreur ? Qui m'aſſûrera que celui pour lequel je me détermine, a la vérité de ſon côté ? Sera-ce ma raiſon & ma lumière naturelle ? D'autres hommes prétendent que la leur fait deſapprouver ce que la mienne me fait recevoir. Quelle ſûreté ai-je qu'elle agiſſe d'une manière plus conſéquente & plus certaine, que celle des gens qui me condamnent ?

QUAND je refléchis ſur toutes ces difficultés qui s'offrent ſans ceſſe à mon eſprit, peu s'en faut que je ne demeure perſuadé que ni moi, ni aucun autre homme n'avons aucune faculté naturelle pour découvrir évidemment la vérité avec une entière aſſûrance. Car enfin, on ne peut connoître la nature des choſes que par la connoiſſance de leur eſſence & de leur genre ; or, l'homme ne peut les appercevoir avec une parfaite & entière certitude.

QUEL eſt l'homme qui ôſera ſe flatter que les images qui partent des corps extérieurs, & qui ſe préſentent à nous, ſont parfaitement reſſemblans à ces mêmes corps ? D'ailleurs, ces images perdent, & ſont changées infiniment, avant qu'el-

qu'elles ſoient arrivées juſqu'à l'inſtrument de nos ſenſations ; & elles varient plus ou moins, ſelon la variété & le changement du milieu par où elles paſſent. Quand même il ſeroit vrai que ces images arrivent juſques à nous ſans altération, la fidélité de nos ſens eſt ſi douteuſe, qu'on ne peut, ſans riſquer de ſe tromper, leur accorder une entière croiance ; car il eſt certain que les ſens dépendent de l'inſtrument des ſens. Or, cet inſtrument varie & change ſelon ſon état, ſa diſpoſition & ſa ſituation ; cependant l'eſſence & le genre des choſes ſont toujours fixes & déterminés. Nous ne pouvons donc point compter ſur la fidélité de nos ſens, puiſqu'ils nous préſentent ſouvent les mêmes choſes ſous différentes formes, & que celles qui nous paroiſſoient bonnes, nous paroiſſent dégoutantes. Leur diverſité eſt ſi grande, que l'on ne peut pas même y trouver de la conformité dans la même perſonne.

„ JE ſens manifeſtement & diſtinctement, dit Gaſſendi, que la ſaveur du „ melon eſt très agréable à mon goût : „ partant il eſt vrai que la ſaveur du melon me paroît de la ſorte ; mais que „ pour cela il ſoit vrai qu'elle eſt telle „ dans le melon, comment le pourrois-je „ croire, moi, qui en ma jeuneſſe & dans „ l'état d'une ſanté parfaite, en ai jugé tout „ autrement, pour ce que je ſentois alors

„ manifeſtement une autre ſaveur dans le „ melon ? Je vois même encore à pré- „ ſent que pluſieurs perſonnes en jugent „ autrement. Je vois que pluſieurs ani- „ maux, qui ont le goût fort exquis & „ une ſanté très vigoureuſe, ont d'autres „ ſentimens que les miens. Eſt-ce donc „ que le vrai répugne & eſt oppoſé à ſoi- „ même, ou plûtôt n'eſt-ce pas qu'une „ choſe n'eſt pas vraie en ſoi, encore „ qu'elle ſoit conçue clairement & diſ- „ tinctement ; mais qu'il eſt vrai ſeule- „ ment qu'elle eſt ainſi clairement & diſ- „ tinctement conçue * ?

CONVENONS donc, ſage & ſavant Abukibak, que nos ſens peuvent nous tromper quelquefois, puiſque le même objet extérieur, ou plûtôt l'image qui en ſort, pro-

* *Ego ſaporem peponis gratum clare diſtincteque percipio : itaque verum eſt peponis ſaporem apparere a mihi bujuſce modi : At quod propterea verum ſit talem in ipſo pepone eſſe, quomodo mihi perſuadeam, qui puer cum eſſem, ac bene valerem, ſecus judicavi ; nimirum clare diſtincteque alium in pepone ſaporem percipiens ? Video & multis hominibus ſecus videri. Video & multis animalibus, quæ guſtu pollent, optimeque valent. An ergo verum vero repugnat : an potius, non ex eo quod aliquid clare diſtincteque percipitur, id ſecundum ſe verum eſt ; ſed verum ſolummodo eſt, quod clare diſtincteque tale percipiatur.* Object. Quint. in Medit. R. Carteſii per P. Gaſſendum, *in Medit. III. pag.* 11.

produit sur différentes personnes des sensations si opposées.

Ce qui doit nous faire encore plus douter de la fidélité de nos sens, c'est que le cerveau qu'on doit regarder comme l'endroit où se forment les perceptions, n'est point d'une même structure dans tous les hommes; les uns aiant la tête ronde, les autres longue. On en voit plusieurs autres qui l'ont ou grosse, ou petite, ou pointue, ou platre. On assûre que cette différente configuration emporte nécessairement une différente conformation du cerveau, & par conséquent une diversité infinie entre les sens; on prétend même que ceux qui ont la tête longue & applatie vers le haut, sont sujets à devenir fous. On dit, par exemple, que l'Auteur des *Anecdotes Historiques, Galantes & Littéraires*, a la tête de cette même forme. Si cela est, voilà un grand préjugé en faveur de cette opinion; car l'on ne peut guères être plus extravagant que lui. Je demande, sage & savant Abukibak, à tous les Epicuriens & aux partisans de la fidélité des sens *, s'ils pensent que ceux de cet Ecrivain lui offrent les images & les objets extérieurs de la même manière que le savant Boerhave les reçoit par les siens?

* *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.* Lucret. de Rer. Nat. *Lib. IV. Vers.* 487.

ſiens ? Ou il faut qu'ils ſe réſolvent à ſoutenir une pareille abſurdité, ou qu'ils avoüent que la fidélité des ſens eſt trompeuſe, & que quoiqu'on conçoive clairement & diſtinctement une choſe, il ſe peut fort bien que cette choſe ſoit directement oppoſée à la véritable eſſence du corps extérieur dont nous ne recevons qu'une image changée & variée, ſoit par le milieu par où elle paſſe pour venir à l'inſtrument de notre ſenſation, ſoit enfin par rapport au mouvement des nerfs, par le moïen desquels les ſenſations ſe forment dans le cerveau, ſelon ſa différente configuration, & ſelon qu'il en eſt affecté.

COMMENT les hommes, ſage & ſavant Abukibak, peuvent-ils ſe figurer d'avoir quelque connoiſſance certaine de l'eſſence des choſes lorſqu'ils ignorent entiérement quelle eſt la leur, & qu'ils n'ont aucune notion certaine de la nature humaine ? Ils la diſtinguent de l'animale, uniquement parce qu'ils prétendent que l'homme ſeul eſt doüé de la raiſon ; mais comment peuvent-ils être convaincus que les bêtes en ſont entiérement privées, ſi elles en ont l'uſage ? Il faut alors avoüer qu'on ne connoît ni leur eſſence, ni celle des hommes, ou convenir que l'une & l'autre eſt la même. Ces deux difficultés ſont également inſurmontables. Si l'on prend le parti de ſoutenir l'u-

l'uniformité de l'eſſence de l'ame humaine & de celle de la brute, dans quelles erreurs monſtrueuſes ne tombera-t-on pas ? Et ſi l'on prive les animaux, non ſeulement de la raiſon, mais même de l'ame, & qu'on change chimériquement en montres & en pendules toutes les bêtes de l'Univers, on inventera un ſyſtême, ſingulier à la vérité, mais faux, inſoutenable, & démenti par l'expérience. „ Si c'eſt „ juſtice, dit Montagne, de rendre à „ un chacun ce qui lui eſt dû, les bêtes „ qui ſervent, aiment, & défendent leurs „ bienfaiteurs, & qui pourſuivent & outragent les étrangers & ceux qui les „ offenſent, elles repréſentent en cela „ quelque air de notre juſtice ; comme „ auſſi en conſervant une égalité très „ équitable en la diſpenſation de leurs „ biens à leurs petits. Quant à l'amitié, „ elles l'ont ſans comparaiſon plus vive „ & plus conſtante que n'ont pas les „ hommes. Hyrcanus, le chien du Roi „ Lyſimachus, ſon maître mort, demeura obſtiné ſur ſon lit, ſans vouloir boire ni manger ; & le jour qu'on brula le „ corps, il prit ſa courſe, & ſe jetta „ dans le feu, où il fut brulé. Comme „ fit auſſi le chien d'un nommé Cyrrhus ; „ car il ne bougea de deſſus le lit de ſon „ maître depuis qu'il fut mort : & quand „ on l'emporta, il ſe laiſſa enlever quant „ & lui, & finalement ſe lança dans le

„ bucher où l'on brûloit le corps de ſon „ maître. Il y a certaines inclinations „ d'affection qui naiſſent quelquefois en „ nous ſans le conſeil de la raiſon, qui „ viennent d'une témérité fortuite, que „ d'autres nomment ſympathie. Les bê- „ tes en ſont capables comme nous : nous „ voions les chevaux prendre certaine „ accointance des uns aux autres, juſ- „ ques à nous mettre en peine pour les „ faire vivre, où voïager ſéparément. „ On les voit appliquer leur affection à „ certain poil de leurs compagnons, com- „ me à certain viſage, & où iis le rencon- „ trent, s'y joindre incontinent avec feſ- „ te & démonſtration de bienveillance, „ & prendre quelque autre forme à con- „ tre-cœur & en haine *. „

QUAND on vient à conſidérer, ſage & ſavant Abukibak, que ces Philoſophes qui ſe vantent tous de connoître évidemment tant de choſes, ignorent même quelle eſt la nature de leur entendement, & ne peuvent ſavoir s'il différe de celui des bêtes, on ſeroit tenté de leur dire qu'il n'eſt rien d'évident, ſi ce n'eſt que cette prétendue évidence dont ils parlent, eſt trompeuſe, puiſqu'ils croient voir clairement les mêmes choſes qu'un autre aſſû- re

* Eſſais de Michel de Montagne, *Liv. II. Chap. XII.*

re de voir distinctement d'une manière très contraire. Et sans aller chercher des preuves de la fausseté de l'évidence dans différentes personnes, n'en trouvons-nous pas dans une seule ? Ne voions-nous pas tous les jours qu'un homme dans sa vieillesse reconnoît évidemment fausse la même chose qui lui sembloit évidemment véritable dans sa jeunesse ?

JE te salue, sage & savant Abukibak.

****

LETTRE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

LORSQUE je refléchis, sage & savant Abukibak, aux raisons que je t'apportai dans ma dernière Lettre pour établir l'incertitude de nos jugemens, je me persuade toujours davantage que rien n'est si sujet à l'erreur que cette prétendue lumière naturelle que les hommes regardent comme un flambeau, à la clarté duquel ils ne sauroient jamais s'égarer ; car s'il est vrai, comme je crois de l'avoir prouvé, * *que les sens dépendent de l'instrument des sens, qui varie & change selon son état*,

* Dans la Lettre précédente.

état, sa disposition & sa situation, il faut aussi nécessairement que les connoissances des hommes suivent l'état, la disposition & la situation de cet instrument. Il se trouve que la lumière naturelle dans un certain tems montre à un homme le contraire de ce qu'elle lui présentoit peu auparavant : l'essence des choses n'est cependant jamais différente, elle ne souffre aucune alteration ; il faut donc que la lumière naturelle, que la raison enfin, que ce flambeau, si vanté par les Philosophes, induise à l'erreur dans un tems ou dans un autre.

Il s'offre à mon esprit un nouveau motif pour douter de la fidélité des sens, & pour regarder tout ce qu'ils m'offrent, comme très incertain. Tous les hommes ne voient point les objets extérieurs de la même manière : les uns les apperçoivent plus grands, les autres plus petits, suivant la différente conformation de l'instrument de leurs sens ; comment donc puis-je savoir si c'est moi qui me trompe, ou si c'est ceux qui jugent d'une manière opposée à la mienne ? „ Il faut avoüer, dit * avec

* *Concedendum est igitur neque sensus percipere res externas, sed incursionem solum imaginum, sive idolorum, quæ ab externis rebus proficiscuntur ; neque hac impulsione extrinsecus oblata in omnibus hominibus similem esse affectione, sed pro diversitate instru-*

„ avec raiſon un ſage Pyrrhonien, qu'il „ eſt impoſſible que nos ſens puiſſent ap- „ percevoir les choſes extérieures; mais „ ils ſentent ſeulement l'impreſſion des „ images qui émanent des corps exté- „ rieurs. Cette impreſſion qui vient des „ choſes du dehors, ne cauſe pas le mê- „ me effet dans tous les hommes; la di- „ verſité des organes des ſens y apporte „ une grande différence. On peut la com- „ parer aux ſons que rendent les cordes, „ qui ſont différens ſelon la groſſeur & „ la tenſion des cordes qui les rendent; „ ainſi, l'on ne ſauroit dire quelle eſt cel- „ le des ſenſations produites en différen- „ tes perſonnes, qui différe le plus du „ même

trumentorum diverſam : ut pro laxitate chordarum & craſſitudine varii eduntur ſoni, nec proinde ſciri poſſe quænam ex illis affectio accuratius conſentiat rei extrinſecus objectæ. Appoſite Satyricus :

Fallunt nos oculi, vagique ſenſus,
Oppreſſa ratione mentiuntur,
Nam turris prope quæ quadrata ſurgit,
Attritis procul angulis rotatur.
Hyblæum refugit ſatur liquorum,
Et naris caſiam frequenter odit.
Hoc illo magis aut minus placere
Non poſſet, niſi lite deſtinata
Pugnarent dubio tenore ſenſus.

Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. I. Cap. III. pag.* 31.

„ même objet qui les cauſe toutes égale-
„ ment. Un Poëte Satyrique a dit élegam-
„ ment : *Nos yeux nous trompent, & l'in-*
„ *certitude de nos ſens ſéduit notre raiſon. La*
„ *même tour que je vois quarrée en la regar-*
„ *dant de près, me paroiſſoit ronde lorſque je*
„ *l'examinois de loin. Un homme qui n'a*
„ *point de faim, rejette le miel, & ſouvent le*
„ *nez ne peut ſouffrir l'odeur des parfums; ſi les*
„ *ſens nétoient point contraires les uns aux au-*
„ *tres, une choſe ne nous plairoit pas plus*
„ *qu'une autre.*

Pour éviter les inconvéniens, où l'incertitude de la déciſion des ſens, expoſe les opinions des Philoſophes dogmatiques, quelques-uns d'entre eux, voulant à quelque prix que ce fût connoître les choſes les plus cachées, ont prétendu que nos idées nous venoient indépendamment de nos ſens; ils ont ſoutenu que nous avions des notions innées, & que notre ame arrivoit dans ce Monde, pourvûe d'un grand nombre de connoiſſances. Il eſt malheureux pour eux & pour leur ſyſtême, que l'expérience nous montre journellement que toutes ces belles connoiſſances ſont des chimères qui n'ont jamais exiſté que dans les cerveaux de quelques Philoſophes, qui ſe ſont complus dans les chimères qui ſe préſentoient à leur eſprit. Quel eſt l'homme raiſonnable, qui puiſſe ſe figurer qu'il étoit dans le ventre de ſa mere une créature fort ſavante; mais que malheu-

reu-

reuſement en naiſſant, il a perdu toutes les belles connoiſſances dont il étoit pourvû, & qu'il ne peut les rappeller qu'avec bien de la peine & à l'aide des maîtres qui l'inſtruiſent ? A quoi ſervent tant de grandes idées qui s'effacent dans les mains d'une ſage femme, & qui n'ont ſervi que dans l'uterus ? D'où vient, s'il eſt vrai qu'il y a des idées qui ſont innées, ne les apperçoit-on pas gravées dans l'ame des enfans ? D'où vient eux-mêmes n'en ont-ils aucune connoiſſance ? N'eſt-ce pas une opinion tout-à-fait abſurde de prétendre que quelque choſe ſoit imprimée dans l'ame, ſans que l'ame s'en apperçoive ? S'il y avoit certaines notions innées dans l'entendement des enfans, il faudroit néceſſairement qu'ils s'en apperçuſſent : or, il eſt évident qu'ils n'en ont aucune connoiſſance ; donc elles n'exiſtent point. Dira-t-on qu'un enfant à la mamelle a une idée de la grandeur, de la ſageſſe, enfin de toutes les perfections de la Divinité ? Quelle marque donne-t-il qu'il ait de ſemblables notions ? Bien loin d'en apporter aucune, il les ignoreroit toute ſa vie, ſi on ne les lui communiquoit. Pluſieurs peuples n'ont point connu l'exiſtence de Dieu, que devenoient chez eux les idées innées ? Car celle de la connoiſſance de la Divinité eſt une des principales ſelon les Cartéſiens. Au reſte, quand ces Philoſophes demandent à leur tour *d'où vient*

l'idée

l'idée de Dieu & des choſes incorporelles, ſi elle n'eſt pas innée? il faut leur répondre avec St. Thomas, * *que les choſes incorporelles dont il n'y a point d'eſpèces, nous ſont connues par comparaiſon aux corps ſenſibles dont il y a des eſpèces, comme nous connoiſſons la vérité par la conſidération des choſes dans leſquelles nous ſpéculons la vérité.* Enfin, pour achever de deſabuſer les partiſans des idées innées, je les renvoie à Monſieur Locke; ils trouveront dans le premier Livre de de ſon Eſſai ſur l'Entendement humain de quoi ſe guérir de leur erreur: & s'ils ne ſe rendent point aux démonſtrations de ce grand homme, il eſt impoſſible d'eſperer de faire ceſſer leur prévention, & de diſſiper leurs préjugés.

PUISQU'IL doit donc être conſtant que tout ce que nous concevons paſſe par nos ſens, il doit l'être auſſi que nous ne ſaurions connoître clairement la vérité, puiſque nos ſens nous trompent ſouvent, & que nous n'avons jamais aucune parfaite certitude qu'ils ne nous ſéduiſent pas. „ Quelque attention, † dit „ le

* *Incorporea quorum non ſunt phantaſmata, cognoſci a nobis per comparationem ad corpora ſenſibilia, quarum ſunt phantaſmata; ſicut veritatem intelligimus ex conſideratione rei circa quam veritatem ſpeculamur.* Thom. Quæſt. LXXXIV. Artic. 7. & 8.

† *Conſtet igitur. . . . . nos verum liquido non poſſe*

„ le ſavant & illuſtre Evêque d'Avrange, „ que nous donnions à la recherche des „ choſes, quelque vraiſemblables, quelque „ évidentes que nous les trouvions, nous „ ne devons point les croire certaines, „ mais douteuſes & incertaines. Ceux qui „ s'appliquent avec une peine extrême „ à la recherche d'une vérité claire & „ qui n'eſt obſcurcie par aucun nuage, „ ni ſuſceptible d'aucun doute, perdent „ leurs ſoins & leurs travaux, cette vé- „ rité ne pouvant être apperçue par les „ hommes, & étant au-deſſus de leur en- „ tendement. „

Si les Philoſophes dogmatiques refléchiſſoient attentivement aux avis ſenſés que leur donne un des plus ſublimes & des plus vaſtes génies de l'Univers, ils feroient peut-être ſonner moins haut les *termes de démonſtrations d'évidence, de certitude.* Ils s'appercevroient qu'on ne peut nommer évident que ce qui eſt également reçu

poſſe percipere: ac propterea quantalibet a nobis adhibeatur in rebus conſiderandis diligentia & attentio, quantalibet etiam in iis a nobis deprehendatur ſimilitudo veri & perſpicuitas, neutiquam tamen iis certe penitus aſſentiendum, ſed habendas eas ſemper pro dubiis. Hinc quoque efficitur ludere operam quicumque verum illud liquidum atque conſtans, nulla dubitatione infuſcatum, quærere ſe profitentur quod humanæ menti inexplicabile eſt. Huet de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. II. Cap.* 3. *pag.* 152.

çu de tout le monde; or, il eſt de notoriété publique que jamais tous les hommes n'ont regardé d'un même œil le même objet, ni conſideré de la même manière la même opinion. *Dans aucun tems*, * dit Sophocle, *deux amis, ou deux peuples alliés ne gardent les mêmes ſentimens ; car les uns plûtôt, les autres plus tard trouvent les mêmes choſes douces ou amères.* Un autre Ancien étoit du même ſentiment, lorſqu'il a fait dire à un des Auteurs de ſes Comédies, † *Jamais un homme n'a ſi bien réglé ſa*

* οὐ πνεῦμα ταὐτὸν ἔπο[ς] ἔτ' ἐν ἀνδράσι
Φίλοις βέβηκεν ἔτε πρὸς πόλιν πόλις.
Τοῖς μὲν γὰρ ἤδη, τοῖς δ' ἐν ὑστερῳ χρόνῳ
Τὰ τερπνὰ πικρὰ, γίνεται, κ' αὖθις φίλα.

Nec unquam idem animus vel inter viros
Amicos perſtitit, vel urbi erga urbem;
Aliis enim ſtatim, aliis vero ſequenti tempore
Jucunda amara fiunt, & rurſum grata
Sophocl. *Oedip. Tyran. verſ.* 639.

† *Numquam ita quiſquam bene ſubducta ratione ad vitam fuit.*

Quin res, ætas, uſus ſemper aliquid apportet novi
Aliquid moneat : ut illa quæ te ſcire credas, neſcias ;
Et quæ tibi putaris prima, in experiundo rediès.
Terent. *Adelph. Act. V. ſcen. IV.*

ſa vie par la raiſon, que l'état des choſes, le tems, l'uſage ne lui aient fait changer de ſentiment ſur quelque point, ſoit qu'il apprît ce qu'il ignoroit & qu'il croioit ſavoir, ſoit qu'il comprît que ce qu'il cheriſſoit le plus, ſoit très mépriſable.

LA diverſité des opinions étant ſi grande parmi les hommes, ils ne laiſſent pas cependant par un abus & un aveuglement pernicieux de ſe vanter d'avoir l'évidence par-devers eux. Un Cartéſien ne parle que de démonſtrations évidentes, un Péripatéticien tient le même langage, un Newtoniſte eſt encore moins modeſte, s'il eſt poſſible de pouvoir l'être, & tous tant qu'ils ſont, ils ne s'apperçoivent point que perſonne ne voulant recevoir pour évident que ce qui lui paroît tel, il faut que le vrai & le faux ſoient également évidens, puiſqu'ils ſoutiennent également leurs opinions par l'autorité de l'évidence, & que ce qu'elle fait voir blanc aux uns, elle le montre noir aux autres.

VOILÀ une reſſource bien mauvaiſe pour connoître la vérité. Je compare les Philoſophes dogmatiques à des aveugles, qui, ſachant que parmi les piéces de cuivre qu'on leur auroit diſtribuées, il s'en trouveroit une d'or, prétendroient tous également avoir cette piéce ſeule & unique. Loin qu'ils fuſſent certains de ce qu'ils diroient, celui même qui ne ſe tromperoit point, n'auroit pas plus de

certitude pour appuier ſon ſentiment, que les autres; le ſeul hazard le favoriſeroit : auſſi eſt-ce lui ſeul qui décide la vérité de preſque tous les ſentimens des Philoſophes.

JE te ſalue, ſage Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE continuerai, ſage & ſavant Aubukibak, d'examiner le peu de certitude qu'il y a dans les opinions qui paroiſſent les plus vraiſemblables. La première raiſon qui s'offre à mon eſprit pour fonder la néceſſité d'un Pyrrhoniſme raiſonnable, c'eſt la diverſité des ſentimens des plus grands Philoſophes; ils ſoutiennent qu'ils connoiſſent évidemment la vérité d'une opinion, que d'autres grands hommes prétendent démontrer être fauſſe. Quel fond peut-on donc faire ſur le mot d'évidence, ſi ſouvent emploié par les dogmatiques, & toujours ſi legérement ? Perſonne n'a écrit avec plus de hauteur contre les ſceptiques que le Pere Mallebranche, il ſe vantoit de connoître les choſes qu'il traitoit, avec une certitude par-

parfaite. Jamais Ariſtote ne parla des Philoſophes qui l'avoient précédé, avec autant de mépris que l'a fait Mallebranche; cependant pluſieurs Savans illuſtres ont condamné nettement & ſans détour les opinions dont il paroiſſoit le plus perſuadé, & il a même trouvé des adverſaires redoutables parmi ſes confreres & ſes intimes amis. „ Il ne s'accordoit nulle„ ment, dit un illuſtre Auteur,* avec le „ fameux Pere Queſnel qui étoit enco„ re de l'Oratoire, qui avoit embra„ ſé les ſentimens de Mr. Arnaud. Le Pere „ Queſnel, pour ſavoir mieux à quoi „ s'en tenir, ſouhaita que ſon maître eût „ connoiſſance des penſées du P. Malle„ branche, & lia partie entre eux chez un „ ami commun. Le fond du ſyſtême „ dont il s'agiſſoit, eſt que l'ame humaine „ de J. C. eſt la cauſe occaſionnelle de „ la diſtribution de la grace par le choix „ qu'elle fait de certaines perſonnes pour „ demander à Dieu qu'il la leur envoie, „ & que comme cette ame, toute par„ faite qu'elle eſt, eſt finie, il ne ſe peut „ que l'ordre de la grace n'ait ſes défec„ tuoſités, auſſi bien que celui de la na„ ture. Il n'y avoit guères d'apparence „ que Mr. Arnaud dût recevoir avec do„ cilité ces nouvelles leçons : à peine le „ P.

* *Eloges des Académiciens de l'Académie Roïales de Sciences, par* Mr. de Fontenelle, *Eloge du P. Mallebranche, Tom.* I. *pag.* 326.

„ P. Mallebranche avoit-il commencé à „ parler, qu'on diſputa, & par conſé- „ quent on ne s'entendit guères. On ne „ convint de rien, & on ſe ſépara avec „ aſſez de mécontentement réciproque. „ Le ſeul fruit de la conference, fut que „ le P. Mallebranche promit de mettre les „ ſentimens par écrit, & Mr. Arnaud d'y „ repondre, ou ce qui revient à peu près „ au même, il promit la guerre au Pere „ Mallebranche. „

LA fierté, la préſomption de Mallebranche ſembloient être une ſuite néceſſaire de la Secte qu'il avoit embraſſée. Les Cartéſiens en général affectent de mépriſer tous ceux qui ne penſent point ainſi qu'eux; ils ont puiſé ce vice dans les Ouvrages de leur chef, & je doute qu'il y ait jamais eu un Philoſophe plus préſomptueux que Deſcartes. Il eſt vrai que ce François fut un des plus grands génies qu'ait produit la Nature; mais ſes lumières & ſes bonnes qualités auroient été encore plus eſtimables, s'il ne les eût obſcurcies par l'amour outré qu'il eut pour ſes opinions. Il les défendit ſouvent avec aigreur, & même il eut recours aux invectives; & qui plus eſt, il les emploia en écrivant contre des Savans qui pour le moins valoient bien autant que lui. Tu pourras, ſage Abukibak, voir les preuves de cette accuſation dans la *neuvième Partie des Mémoires ſecrets de la République des Lettres*; conſultes l'article qui concerne Gaſſendi

ſendi & ſes Ouvrages. Deſcartes eut pluſieurs diſputes avec ce Philoſophe Provençal, & les plus grands hommes d'aujourd'hui conviennent qu'elles n'ont guères tourné à l'avantage des Cartéſiens. Locke & pluſieurs autres fameux Métaphyſiciens ont adopté le parti que ſoutenoit Gaſſendi : les idées innées, l'impoſſibilité de la communication de la penſée à la Matière, même par le pouvoir divin, ont été vivement attaquées dans ces derniers tems ; marque certaine que les ſyſtêmes & les opinions n'ont de certitude que celle que leur donnent la mode, la nouveauté, ou le crédit & l'autorité de ceux qui les inventent. Qui ſait ſi les ſentimens qui paroiſſent proſcrits pour toujours, ne reviendront pas en vogue? Qui auroit cru que les qualités occultes & les attractions paroîtroient encore ſur l'horiſon, & y joüeroient un rôle très brillant? La choſe eſt cependant arrivée; & quoi qu'en diſent les Newtoniſtes, ce n'eſt pas ſi mal à propos que le ſavant & l'ingénieux Monſieur de Fontenelle a dit : * *L'attraction & le vuide, bannis de la Phyſique par Deſcartes, & bannis pour jamais ſelon les apparences, y reviennent ramenés par Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & ſeulement peut-être un peu déguiſés.*

LORS-

* *Le même Eloge de Mr. Newton, Tom. II. pag.* 332.

LORSQUE je conſidére, ſage & ſavant Abukibak, le flux & le reflux des opinions Philoſophiques, je crois n'avoir pas beſoin d'autre preuve pour me démontrer la néceſſité de n'adopter aucun principe comme certain & évident. Je n'en reconnois qu'un ſeul, c'eſt celui qu'on ne peut parvenir à la certitude parfaite, & je dis avec Socrate, *Id unum ſcio quod nihil ſcio.* Il auroit été à ſouhaiter que Deſcartes eût auſſi bien profité que ce Grec, de la néceſſité qu'il ſentoit qu'il y avoit de fonder ſur le doute toute la Philoſophie. Un illuſtre Pyrrhonien l'a repris à ce ſujet avec beaucoup de raiſon : „ Deſcartes *, „ dit-il, nous fournit une excellente rai-

„ ſon

* *Sed & aliud dubitandi argumentum ſubjicit nobis Carteſius, cum ait in* Meditationum ſuarum & principiorum aditu, *neſcire nos* † *an non forte nos tales creare voluerit Deus, ut ſemper fallamur, etiam in iis quæ nobis quam notiſſima apparent. Digna Philoſopho dubitatio, ſi expediendæ hujus viæ inire tentaſſet. . . . At dùm novum veritatis indicem ſe gerit, a dubitatione Philoſophiam ſuam exorſus, cauſisque cur dubitandum ſit allatis, mox tamen, quaſi monſtrata de Cœlo veritatis via, ita dubitare deſiit, ut ne rationes quidem quibus ad dubitandum fuerat adductus, diſſolvere laborarit.* Huet. de Imbecillit. mentis humanæ. *Lib. I. Cap. X. pag.* 63.

† Cartes. *Medit. I. & 6. Part. I. §. 5. & 13.*

„ ſon de douter, lorſqu'au commence-
„ ment de ſes Méditations il établit que
„ nous ignorons s'il n'a pas plû à Dieu
„ de nous créer de manière que nous
„ nous trompions toujours, même dans
„ les choſes qui nous paroiſſent les plus
„ certaines & les plus claires. Ce doute
„ étoit véritablement digne d'un Philoſo-
„ phe, ſi celui qui le propoſoit, eût pris
„ le ſoin d'en profiter; mais lorſque Deſ-
„ cartes prétendoit montrer un nouveau
„ chemin pour parvenir à la vérité, &
„ qu'il avoit fondé ſon ſyſtême & toute
„ ſa Philoſophie ſur le doute & ſur les
„ raiſons de douter, qu'il avoit propo-
„ ſées un inſtant après, comme ſi le Ciel
„ lui eût découvert le chemin de la vé-
„ rité, il ceſſa totalement de douter, &
„ ne prit pas ſeulement la peine de ré-
„ futer & de détruire les raiſons qu'il a-
„ voit apportées pour établir ſes doutes. „

LES Cartéſiens en général ont imité l'exemple de leur maître, ils ont négligé de repondre aux objections de leurs adverſaires, & ſe ſont preſque toujours contentés de ſonger beaucoup plus à établir leurs principes, qu'à examiner la vérité, ou la fauſſeté de ceux des autres Philoſophes. Il s'eſt trouvé cependant quelques Cartéſiens qui n'ont point été la dupe de leur prévention; ils ont compris que malgré l'aſſertion des dogmatiques, tous les différens ſyſtêmes étoient égale-

ment douteux & ſujets à l'erreur. S'ils en ont adopté un, ç'a été comme étant plus vraiſemblable que les autres, mais non pas comme étant d'une certitude parfaite & évidente. Ils ont été fermement perſuadés qu'il n'y avoit rien de ſi dangereux pour la Religion que de l'allier avec les opinions des Philoſophes, les hommes ne pouvant avoir aucune notion certaine que de ce qui leur étoit révelé ; c'étoit-là la manière dont penſoit un des plus ſages Cartéſiens.

„ L'ELOIGNEMENT, * dit Mr. de „ Fontenelle, où Mr. Regis tient la rai„ ſon & la foi, ne leur permet pas de „ ſe réunir dans des ſyſtêmes qui accom„ modent les idées de quelque Philoſo„ phe dominant à la Révelation, ou „ quelquefois même la Révelation à ſes „ idées. Il ne veut point que ni Platon, „ ni Ariſtote, ni Deſcartes même ap„ puient l'Evangile ; il paroît croire que „ tous les ſyſtêmes Philoſophiques ne „ ſont que des modes, & il ne faut point „ que des vérités éternelles s'allient a„ vec des opinions paſſagères, dont la „ ruine leur doit être indifférente. On „ doit s'en tenir à la majeſtueuſe ſimpli„ cité des Conciles, qui décident tou„ jours

* *Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences &c. Eloge de Mr. Regis, Tom.* I. *p.* 104.

„ jours le Dogme divin, ſans y mêler les „ explications humaines. „

DANS toutes les Sectes il s'eſt trouvé des gens d'auſſi bonne foi, & auſſi peu prévenus que l'étoit Régis. Bernier, fameux & illuſtre diſciple de Gaſſendi, ne regardoit pas le ſyſtême de ſon maître comme étant à l'abri de l'erreur ; il lui attribuoit ſeulement plus de vraiſemblance qu'aux autres. On peut juger ce qu'il en penſoit, par les doutes qu'il a mis à la fin de l'Abrégé qu'il fit des Ouvrages de Gaſſendi. Ce Philoſophe Provençal n'étoit pas lui-même convaincu parfaitement qu'il marchât dans le chemin de la vérité ; il propoſoit plûtôt ſes ſentimens comme des probabilités, que comme des vérités. Il imitoit la ſage modeſtie de Phérécides : ce pere de la Philoſophie * avoüoit naturellement que ſes Ecrits ne contenoient aucune certitude, qu'il ne ſe flattoit point de connoître la vérité, & qu'il indiquoit les choſes, plûtôt qu'il ne les découvroit. Depuis ce ſage Grec, le génie Philoſophique a bien changé de face.

* *Eſt ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid ſit verum me ſcire profeſſus ſum. Forte quædam de Theologia reſervavi, cætera intelligere oportet ; omnia quippe indico potius, quam aperio.* Diog. Laërt. de Vit. Philoſ. *Lib. I. pag.* 61.

ce. Dès qu'un homme a pris le nom de Cartéſien, de Péripatéticien, de Thomiſte, de Scotiſte, il décide avec hauteur & ſans appel les queſtions les plus obſcures & les plus impénétrables, ſans s'embarraſſer de ce que penſent les autres hommes; il prétend connoître les ſecrets les plus cachés de la Nature. Je ne m'étonne pas ſi les modeſtes ſceptiques regardent les Philoſophes dogmatiques comme des fous, ou des Sybarites, qui ſe complaiſent dans les idées chimériques qu'ils ſe forgent.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

S'IL eſt vrai, ſage & ſavant Abukibak, que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite, il faut alors ſoutenir *que toutes les choſes ſont véritables, ou qu'elles ſont toutes fauſſes.*

QUELQUE ridicule que ſoit cette opinion, on eſt cependant forcé de l'admettre, ainſi que l'a fort bien prouvé le ſage Pyrrhon; car il eſt impoſſible, comme nous l'avons déjà vû, de trouver aucune règle pour diſtinguer

guer les choſes vraies & les fauſſes. Si l'on prétend les connoître par les ſens, on ne peut ſe ſervir de ce moïen, puiſqu'ils varient & changent ſi ſouvent. Si l'on veut ſe ſervir de la réflexion, on n'eſt pas plus avancé, attendu la diverſité & l'oppoſition qui ſe trouve entre les ſentimens des hommes. Or, pour juger de la vérité, ou de la fauſſeté d'une choſe, il faut abſolument emploier le ſecours des ſens, ou celui de l'entendement; comment donc peut-on parvenir à ce dégré de connoiſſance, puiſque les deux & uniques moïens dont on pourroit ſe ſervir, ſont également défectueux! *

POUR répondre à un argument auſſi preſſant, les dogmatiques ſe recrient ſur l'incertitude dans laquelle on plonge tous les hom-

* *Aut igitur vera omnia eſſe, aut falſa omnia dicendum eſt. Sin autem quædam vera ſunt, quonam ea diſcernemus modo? Neque ſenſu quæ ſecundum ſenſum ſunt, cum omnia illi videantur æqualia, neque intelligentia ob eandem cauſam. His autem explosis, nulla judicandi vis reliqua cernitur. Qui igitur, inquiunt illi, de aliqua ſive ſenſibili, ſive intelligibili re uſtruit prius quæ de ea re ſunt opiniones conſtituere debet: alii enim iſta, alii iſta abſtulerunt. Neceſſe eſt autem vel ſenſu vel intelligentia judicari. Ceterum, de utriuſque contentio eſt. Non igitur poſſibile eſt opiniones de rebus ſenſibilibus intelligibilibuſque judicare.* Diogen. Laert. de Vit. Philoſoph. *Lib. IX. pag.* 397.

hommes. Ils disent que si tout est caché aux foibles humains, ils sont réduits dans l'état le plus triste ; qu'il est inutile qu'ils s'appliquent à la recherche de la vérité, & que l'étude de la Philosophie est la chose du monde la plus inutile, puisqu'elle n'apprend qu'à douter. On peut d'abord leur repondre que c'est avoir beaucoup appris que de savoir qu'on ne sait rien, & qu'une modeste ignorance est préferable à une orgueilleuse présomption & à la folie de croire savoir ce que l'on ignore. A cette excellente réponse j'ajouterai ce que dit un sage & vertueux défenseur du Pyrrhonisme contre cette objection des dogmatiques : „ Cette plainte * qu'on „ fait contre les Académiciens, est très „ ancienne ; elle ne regarde pas eux, „ mais la Nature. Est-ce la faute de ces „ Philosophes, si elle a fait les hommes „ de

* *Pervulgata est ista, inquit, adversus Academicos querela, quæ si æqua esset, non tam pertineret ad Academiam quam ad Naturam ipsam. Nam quæ hæc Academiæ culpa est, hominem ita factum esse a Natura, ut veritatem marte suo firme non possit attingere ? Nihilo sane major quam volare non posse, quam immortalem non esse. Neque vero Academicos & Scepticos, vel ad comparandam doctrinam & sapientiam, vel ad bene beateque vivendum, minores videmus tulisse fructus ex sapientiæ studiis quam Dogmaticos.* Huet. de Imbecillit. mentis humanæ, *Lib. II. Cap. III. pag.* 136.

„ de telle ſorte, qu'ils ne peuvent par-
„ venir à la connoiſſance certaine de la
„ vérité. Les Académiciens ne ſont pas
„ plus reſponſables de l'ignorance de
„ l'homme, que de ce qu'il ne peut vo-
„ ler, & qu'il eſt ſujet à la mort. D'ail-
„ leurs, nous ne nous appercevons pas
„ que les Philoſophes ſceptiques profi-
„ tent moins de leur étude que les au-
„ tres, pour devenir bons & vertueux,
„ & pour ſe rendre ſavans dans les Scien-
„ ces.„

JE ne puis m'empêcher, ſage & ſavant Abukibak, de te communiquer les réflexions que me font faire les derniers mots du paſſage que je viens de citer. Les Philoſophes ſceptiques ont mérité en général par leur vertu & par leur conduite réglée, l'eſtime & l'amitié de tous les honnêtes gens. Je ne ſais ſi l'on pourroit dire la même choſe des dogmatiques, du moins eſt-il certain que les principaux d'entre eux n'ont pas été plus reſpectés dans le monde. Pyrrhon * força les plus illuſtres Philoſophes à rendre juſtice à ſon mé-

* *Dicebatque ſæpe numero Epicurum converſationem inſtitutumque Pyrrhonis admiratum, ipſum de ſe percontari aſſidue ſolitum. Tanto autem in honore a patria ſua habebatur, ut eum Pontificem conſtituerit, atque illius gratia Philoſophos publico decreto omnes immunitate donaverit.* Diog. Laërt. de Vita Philoſoph. *Lib. IX. pag.* 388.

mérite, Epicure fit plusieurs éloges de sa science & de sa vertu, & ses concitoiens eurent une si grande vénération pour lui, qu'ils le firent souverain Pontife, & accorderent en sa faveur à tous les Philosophes plusieurs avantages considérables; ils les exempterent même de toutes les taxes & de tous les impôts. Ce grand homme eut plusieurs disciples célèbres, qui, comme lui, firent gloire de mépriser le sort, la fortune & les choses humaines. Il fut regardé comme un personnage divin, qui avoit détruit & renversé tous les vains argumens des sophistes, & qui ne s'étoit point occupé de l'inutile soin de pénétrer les secrets inintelligibles de la Nature *. Je doute qu'aucun do-

*. *Complures item habuit instituti sui, hoc est, rerum negligentia & contemptu æmulos, unde & illum complectitur mirifice Timon in Pythone, & in illis quod liber evaserit omnibus perturbationibus, superstitioneque & vanitate, & captione Sophistica ac Dei instar, inter homines regnarit.*

Ω γέρον ὦ Πύρ'ρ'ων, πῶς ἢ πόθεν * ἔκλυσιν εὗρες
Λατρείης * δοξῶν τεκεινοφροσύνης τε σοφιστῶν,
ἠ πάσης ἀπάτης πειθῦς ἀπελύσαν δεσμά
Οὐδέ μέλει σοι ταῦτα μεταλλήσιν τινὸς * ἄυρας
Ελλὰδ' ἔχασι, πόθεν δὲ, ἠ εἰς ὅτι κυρεῖ ἔκασα.

Hoc est.

Miror qui tandem potuisti evadere, Pyrrho,

Tur-

dogmatique ait été plus honoré. Qu'a-t-on fait de plus dans l'antiquité pour les Platons & les Ariſtotes? Et dans ces derniers tems pour les Deſcartes & les Mallebranches? Je conviens que les Anglois ont rendu de grands honneurs à Newton; mais ils ne ſurpaſſent point ceux qu'a reçus Pyrrhon.

J'ETABLIRAI encore une choſe auſſi véritable que celle que je viens de prouver; c'eſt que bien loin que les Philoſophes dogmatiques ſoient plus ſavans que les Pyrrhoniens, & par conſéquent plus dignes de l'eſtime du Public, ils le ſont beaucoup moins. Ils s'attachent d'abord à une Secte, & ne s'inſtruiſent point des opinions des autres : dès qu'ils ont pris le nom de *Cartéſien* ou de *Thomiſte*, ils ne s'embarraſſent pas de ce qu'a penſé Platon, Epicure, Zénon, Ariſtote, &c. Ils agiſſent auſſi ridiculement, que s'ils ſuppoſoient que tous les hommes, excepté un ſeul, ont été privés du ſens commun. Ne faut-il pas être bien prévenu pour tenir une conduite auſſi condamnable? C'eſt pourtant celle de tous les Philoſophes dogmatiques;

Turgentes fruſtra, ſtupidos vanoſque Sophiſtas,
Atque impoſturæ fallacis ſolvere vincla,
Nec fuerit curæ ſcrutari. Græcia quali
Aëre cingatur, neque ubi aut unde omnia conſtent.

Id. *ibid. pag.* 389.

tiques; ils ſont beaucoup plus occupés à chercher ce qui peut les confirmer dans leurs ſentimens, qu'à examiner s'ils ne marchent point dans le chemin de l'erreur. Ils affectent de mépriſer les Sciences, ils blâment l'érudition, & contens de ce qu'ils penſent, ils ne font aucun cas de ce qu'ont écrit les gens les plus reſpectables.

Les Cartéſiens tombent exceſſivement dans ce défaut : ils veulent imiter leur chef, qui a paru condamner l'étude de la belle Littérature, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il les a trompés, & qu'il a feint par vanité d'ignorer ce qu'il ſavoit parfaitement. Ils devroient profiter de la leçon que leur a donnée un des plus grands hommes du dernier ſiécle. „ Quoique „ Deſcartes, dit-il, * eût parfaitement étu-

* *Carteſius ipſe, etſi veteres pervolutaverat Philoſophos, ac recentiores etiam non paucos, eorum tamen inſcius videri voluit, ut unus totius ſuæ doctrinæ auctor & repertor crederetur. Atque hanc ejus ſimulatam imperitiam plerique ejus diſcipuli non fictam, ſed manifeſtam & conteſtatam expreſſerunt. At iidem tamen aſſertores inſcitiæ, eruditionis oſores, extinctores humanitatis, quod eorum ſcripta non obſcure produnt, pervulgatam tamen adverſus Academicos occentant næniam, ſummæque eos accuſant inſcitiæ : quippe qui, inquiunt, cum ſe dicant nihil ſcire, omnium hominum imperitiſſimos ſe agnoſcant, quaſi cum ſe nihil ſcire dicunt Academici,*

„ étudié les ſentimens des Philoſophes an-
„ ciens & des modernes, il vouloit qu'on
„ crût qu'il les ignoroit, pour avoir la
„ gloire d'être le ſeul auteur & inventeur
„ de ſes opinions. Pluſieurs de ſes diſci-
„ ples, malheureuſement pour eux, ont
„ trop bien imité ſa feinte ignorance;
„ car ils ont été réellement très ignorans.
„ Cependant ces adverſaires de l'érudi-
„ tion, ces partiſans de l'ignorance, ce
„ qui paroît aſſez par leurs Ouvrages, di-
„ ſent cent fois la même choſe contre
„ les Académiciens, & les accuſent d'u-
„ ne profonde ignorance, parce que l'a-
„ veu qu'ils font de ne rien ſavoir avec
„ une certitude parfaite, ils ſe reconnoiſ-
„ ſent les plus ignorans de tous les hom-
„ mes, comme ſi lorſqu'ils avoüent ne
„ rien ſavoir, ils convenoient que les au-
„ tres en ſavent plus qu'eux..... Les
„ Cartéſiens,* ajoute le même Auteur, di-
„ ſent

mici, ſcire aliquid aliös fatëantur. Huet. de Imbecillit. Mentis humanæ, *Lib. II. pag.* 180.

* *Addunt eos ſimulatam rerum omnium, etiam certiſſimarum, dubitationem præ ſe ferre, ut ingenioſi in vulgus habeantur. Ingenioſorum igitur titulum famamque cœptabant ipſi Carteſiani, ac prius quoque captaverat Carteſius, cum ad percipiendam veritatem anteceptis opinionibus, quas* præjudicia *vocant, liberandos eſſe animos pronuntiaret.* Id. *ibid. pag.* 190.

„ ſent que les Académiciens & les ſcep-
„ tiques n'affectent de douter des choſes
„ les plus claires, que pour paſſer dans
„ le public pour des gens d'un génie ſu-
„ blime ; c'étoit donc par la même raiſon
„ que les Cartéſiens & Deſcartes leur
„ maître veulent que pour trouver la vé-
„ rité, on abandonne toutes les opinions
„ qu'on avoit reçues comme certaines,
„ qu'ils appellent des préjugés. „ Il pa-
roît bien, ſage & ſavant Abukibak, qu'ils
ne mettent guères en pratique les pre-
miers préceptes qu'ils preſcrivent aux
autres. S'ils les ſuivoient, il leur ſeroit
bientôt aiſé de s'appercevoir qu'une pru-
dente incertitude eſt le partage d'un vé-
ritable Philoſophe, & que le nom de *Pyr-
rhonien* & celui d'*homme ſenſé* ſont deux
termes ſynonimes.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LEs plus grands adverſaires du Pyrrhoniſme, ſage & ſavant Abukibak, ont recours à la Géometrie pour autoriſer leurs ſentimens. Ils penſent que cette Science ſuffit pour prouver évidemment que les hommes peuvent parvenir à une certitude parfaite; mais les zélés dogmatiques devroient refléchir que puiſque les Mathématiciens ne s'accordent point entre eux, & qu'ils ſoutiennent diverſes opinions qui ſont directement oppoſées, il faut néceſſairement que la Géometrie ſoit ſujette aux mêmes inconvéniens que les autres Sciences, & qu'elle ne ſoit pas plus aſſûrée, ou du moins qu'elle ne le ſoit guères plus; auſſi s'eſt-il trouvé de très grands hommes, ſoit parmi les Anciens, ſoit parmi les Modernes, qui ont mépriſé les Mathématiques. Zénon, célèbre Philoſophe Epicurien, écrivit un Livre contre elles, Epicure lui-même les mépriſa beaucoup. Il prétendoit que n'étant fondées que ſur des principes imaginaires, il étoit impoſſible qu'elles fuſſent véritables; il

regardoit comme fauſſes toutes les conſéquences qu'on pouvoit tirer des points & des ſuperficies qui n'avoient aucune exiſtence réelle.

Tous les longs & abſtraits raiſonnemens des Géometres *ſur l'infini*, *ſur l'infini de l'infini*, *ſur l'infini de l'infini de l'infini* peuvent bien ſurprendre & arrêter la curioſité de certaines gens qui ont un amour outré pour le calcul; mais un homme, exempt de paſſion & de préjugés, comprend qu'il eſt impoſſible de ne point s'égarer au milieu de tous ces *infinis*. Quoiqu'on ne s'en apperçoive pas, on ne ſe trompe pas moins; ainſi la Géometrie moderne eſt encore plus incertaine que l'ancienne. Monſieur Paſcal qui y avoit fait de ſi grands progrès, en reconnut enfin l'abus : il la mépriſa ſur la fin, autant qu'il l'avoit aimée au commencement; c'eſt-là une marque bien claire de ſon peu de certitude. „ Toutes les Sciences, dit * un des plus ſages & des plus „ ſavans ſceptiques modernes, ont leur „ foible ; les Mathématiques ne ſont „ point exemptes de ce défaut. Il eſt vrai „ que peu de gens ſont capables de les „ bien combattre ; car pour bien réuſſir „ dans ce combat, il faudroit être non „ ſeu-

* Bayle, *Diction. Hiſtor. & Critiq. Tom.* IV. *pag.* 548. *Art.* Zénon.

„ seulement un bon Philosophe, mais
„ un très profond Mathématicien. Ceux
„ qui ont cette dernière qualité, sont si
„ enchantés de la certitude & de l'évi-
„ dence de leurs recherches, qu'ils ne
„ songent point à examiner s'il y a là
„ quelque illusion, ou si le premier fon-
„ dement a été bien établi, ils s'avisent
„ rarement de soupçonner qu'il y man-
„ que quelque chose. Ce qu'il y a de bien
„ constant, est qu'il regne beaucoup de dis-
„ putes entre les plus fameux Mathémati-
„ ciens : ils se réfutent les uns les au-
„ tres; les repliques, & les dupliques se
„ multiplient parmi eux, tout comme par-
„ mi les autres Savans. Nous voions cela
„ parmi les Modernes, & il est sûr que les
„ Anciens ne furent pas plus unanimes;
„ c'est une marque que l'on rencontre
„ dans cette route plusieurs sentiers té-
„ nébreux, & qu'on s'égare, & qu'on
„ perd la piste de la vérité. Il faut né-
„ cessairement que ce soit le sort des
„ uns ou des autres, puisque les uns as-
„ sûrent ce qui est nié par les autres.
„ On dira que c'est le défaut de l'ou-
„ vrier, & non pas celui de l'art, &
„ que toutes ces disputes viennent de ce
„ qu'il y a des Mathématiciens qui se
„ trompent, en prenant pour une dé-
„ monstration ce qui ne l'est pas; mais
„ cela même témoigne qu'il se mêle des
„ obscurités dans cette Science. Outre

 „ qu'on

„ qu'on ſe peut ſervir d'une pareille rai-
„ ſon quant aux diſputes des autres Sa-
„ vans, on peut dire que s'ils ſuivoient
„ bien les règles de la Dialectique, ils évi-
„ teroient les mauvaiſes conſéquences, &
„ les fauſſes théſes qui les font errer. „

LORSQU'ON écoute les Géomêtres, on croiroit que l'évidence les ſuit toujours, que leurs démonſtrations ne manquent jamais d'entrainer le conſentement des hommes. On change bientôt de ſentiment, quand on vient à examiner ces démonſtrations, & qu'on ſent qu'elles heurtent directement la raiſon. Ils prétendent, par exemple, démontrer *qu'il y a des quantités infinies bornées de chaque coté*; comment ôſent-ils trouver de l'évidence dans une ſemblable démonſtration? Tous leurs raiſonnemens peuvent-ils éteindre entiérement la lumière naturelle, & renverſer le ſens commun qui nous montrent que le *fini* ne ſauroit jamais être égal à *l'infini*, & que *l'infini* n'eſt plus *infini*, dès qu'il peut être borné? Un homme ne doit-il pas ſe défier d'une Science qui ſert à prouver des choſes, directement oppoſées à la raiſon? S'il agit ſenſément, ne la regardera-t-il pas comme un art auſſi pernicieux & auſſi faux que celui des Sophiſtes?

LA Nature eſt la pierre d'achoppement des Géomêtres: tant qu'ils ſe perdent dans leurs imaginations, ils penſent connoître les plus belles choſes; mais

dès

dès qu'ils veulent appliquer à des qualités réelles leurs points & leurs ſuperficies imaginaires, toute la réalité de leur Art s'évanoüit. L'illuſtre Gaſſendi a remarqué fort à propos * que les Mathématiciens, *& ſur-tout les Géomêtres, ont établi leur empire dans le païs des abſtractions & des idées, & qu'ils s'y promenent tout à leur aiſe; mais que s'ils veulent deſcendre dans le païs des réalités, ils trouvent bientôt une réſiſtance inſurmontable.* En effet, ſage & ſavant Abukibak, les plus grands Géomêtres

* *Mathematici, imprimiſque Geometræ, quantitatem abſtrahentes a Materia, quoddam quaſi regnum ſibi ex ea fecerunt quam liberrimum, quippe nullo facto a Materiæ craſſitie, pertinaciaque impedimento, quare & ſuppoſuere imprimis in ea ſic abſtracta ejuſcemodi dimenſiones ut punctum, quod foret prorſus immune partibus fluendo lineam, longitudinemve latitudinis expertem crearet, &c. . . atqui iſtæ quidem ſuppoſitiones ſunt, ex quibus Mathematici intra puræ, abſtractæve Geometriæ cancellos, & quaſi regnum conſiſtentes, ſuas illas præclaras demonſtrationes texunt . . . . uno igitur verbo Mathematici ſunt qui in ſuo illo abſtractionis regno ea indiviſibilia ſupponunt, quæ ſine partibus, ſine longitudine, ſine latitudine ſint, ac eam multitudinem, diviſionemque partium, quæ ad finem nunquam perveniat; non item vero Phyſici, quibus in regno Materiæ verſantibus tale nihil licet.* Gaſſend. Phyſic. *Sect. Lib. III. Cap. V. pag.* 264. cité par Bayle à l'endroit ci-deſſus.

tres ont été obligés d'abandonner dans la Phyſique leurs principales démonſtrations. Nous en voions un exemple dans Newton: quoique la Géometrie lui montrât la diviſibilité de la Matière à l'infini, il n'a pas ôſé l'admettre comme Phyſicien; il a ſenti combien il répugnoit que la Matière ne s'arrêtât pas dans ſa diviſion à un certain point. Il a admis les atômes d'Epicure, & ſoutenu qu'il *étoit impoſſible de diviſer en pluſieurs parties ce qui a été fait originairement un, par la diſpoſition de Dieu lui-même* *. Quelques diſciples de Newton ont refuſé d'adopter cette opinion de leur maître, ils ont voûlu ſoumettre la Nature entière à leurs idées géometriques, & n'ont admis aucune fin à la diviſibilité de la Matière. Voilà des Mathématiciens fameux, qui ne ſont pas même certains des bornes qu'ils doivent donner à leur Science: les uns veulent qu'elle régle juſqu'à l'eſſence des premiers corps; les autres prétendent qu'ils en ſont indépendans. Auxquels ajouterai-je foi?

Ce n'eſt pas ſeulement dans les choſes qui regardent la Phyſique que les Géométres ſont partagés, ils diſputent encore très vivement ſur des matières qui con-

* *Eloge. des Acad. de l'Acad. des Sciences Eloge de Mr. Renau, Tom.* II. *pag.* 144.

concernent purement la Géometrie. Ils s'accuſent d'être mutuellement dans l'erreur, ils ſe vantent de la certitude de leurs *démonſtrations*, ils emploient également ce terme faſtueux; & après avoir bien diſputé, ils reſtent convaincus qu'ils défendent la vérité, & que leurs adverſaires ſe trompent groſſiérement. Ce ne ſont pas de médiocres Géomêtres qui ſont diviſés dans leurs ſentimens, les plus fameux s'accuſent mutuellement d'être dans l'erreur. Ecoutons un des plus grands qu'il y ait, qui fait le détail d'un démêlé, où les plus renommés eurent part. „ Mr. „ Huygens condamna * une des propoſi„ tions fondamentales du Livre, qui „ eſt, que ſi un vaiſſeau eſt pouſſé par „ deux forces, dont les directions faſ„ ſent un angle droit, & qui aient cha„ cune une viteſſe déterminée, il dé„ crit la diagonale du parallélogramme, „ dont les deux côtés ſont comme ces „ viteſſes. Le défaut de cette propoſi„ tion, qui paroît d'abord fort naturelle „ & conforme à tout ce qui a été écrit „ en Méchanique, étoit, ſelon Mr. Huy„ gens, que les côtés du parallélogram„ me ſont comme les forces, & que les „ forces ſuppoſées ne ſont pas comme „ les viteſſes, mais comme les quarrés „ des viteſſes; car ces forces doivent ê„ tre égales aux réſiſtances de l'eau, qui „ ſont comme ces quarrés, de ſorte qu'il

„ en réſulte un autre Parallélogramme, &
„ une autre diagonale. Et afin que l'i-
„ dée de Mr. Renau ſubſiſtât, il falloit
„ que quand un corps, pouſſé par deux
„ forces, décrit la diagonale d'un paral-
„ lélogramme, les deux forces fuſ-
„ ſent, non comme les côtés, mais com-
„ me leurs quarrés; ce qui étoit inoüi en
„ Méchanique.

„ UNE preuve que cette matière étoit
„ aſſez délicate, & qu'il étoit permis de
„ s'y tromper, c'eſt que malgré l'autori-
„ té de Mr. Huygens qui devoit être
„ d'un poids infini, & qui plus eſt, mal-
„ gré ſes raiſons, Mr. Renau eut ſes par-
„ tiſans, & entre autres le P. Mallebran-
„ che. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle
„ quelques-uns qui ne s'en apperce-
„ voient pas; peut-être la chaleur &
„ l'aſſûrance qu'il mettoit dans cette af-
„ faire, en entrainoit-elle d'autres: mais
„ enfin ils étoient tous Mathématiciens.
„ Mr. le Marquis de l'Hôpital en écri-
„ vit à Mr. Jean Bernouilli, alors Profeſ-
„ ſeur à Groningue, & lui expoſa la queſ-
„ tion, de manière que celui-ci qui n'a-
„ voit pas vû le Livre de Mr. Renau, ſe
„ déclara pour lui; autorité d'un poids
„ égal à celle de Huygens, & qui raſ-
„ ſûroit bien l'Auteur de la Théorie,
„ ſans compter que l'expoſition favora-
„ ble de Mr. de l'Hôpital marquoit tout
„ au moins une inclination ſecrette pour

„ ce

„ ce ſentiment. Enfin, de quelque côté „ que la vérité pût être, puiſque le Géo- „ mêtre naiſſant avoit partagé des Géo- „ mêtres ſi conſommés, ſon honneur é- „ toit à couvert. Ce ſera un ſujet de „ ſcandale, ou plûtôt de joie pour les „ profanes, que des Géomêtres ſe parta- „ gent. „

MONSIEUR de Fontenelle s'eſt trompé, en penſant que l'on ſera fort ſcandaliſé de voir diſputer les Géomêtres. Ces gens ſenſés, & qui connoiſſent la foibleſſe de l'eſprit humain, gens qu'il plait à Monſieur de Fontenelle d'appeller *profanes*, ſavent qu'on ne peut acquerir dans aucune Science aucune certitude parfaite, & ne ſont pas plus étonnés de voir diſputer les Géomêtres que les autres hommes, puiſqu'ils ſont également ſujets à ſe tromper, malgré la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & l'aſſûrance avec laquelle ils donnent le nom de démonſtration à des choſes, ſouvent directement oppoſées au bon ſens & aux notions les plus claires & les plus communes.

JE te ſalue, ſage Abukibak.

LET-

LETTRE QUATRE-VINGT-DIXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LES progrès que tu fais dans les Sciences, ſtudieux ben Kiber, m'aſſûrent que tu dois avoir une mémoire bien heureuſe, & qui te ſert avantageuſement.

PARMI les ſentimens intérieurs de l'homme, la mémoire me paroît le plus excellent; je la regarde comme le tréſorier & le gardien de tous les autres, & comme l'argument le plus invincible de l'immortalité de l'ame. Plutarque a eu raiſon de l'appeller l'équivalent de la Divinité, puiſqu'elle a le moïen de rappeller le tems paſſé, & d'en faire le préſent. Elle donne une eſſence réelle aux choſes qui n'en avoient plus, & ſans elle, l'homme ſeroit ſemblable à ces animaux, qui, ſe veautrant dans leur auge, ſont uniquement occupés du moment préſent, ſans avoir aucune idée de celui qui vient de s'écouler.

LA mémoire, ſtudieux ben Kiber, eſt le tréſor de la ſcience: ſans elle, les hommes,

mes, devenant incapables de faire uſage de leurs réflexions, ne peuvent acquérir les moindres connoiſſances ; leur raiſon devient ſi foible, qu'elle n'eſt guères préferable à l'inſtinct des bêtes. La ſageſſe & l'expérience ſont les ſuites de la faculté de ſe reſſouvenir des choſes ; auſſi voions-nous que les plus grands hommes ont un ſoin tout particulier de cultiver cette faculté. *Je donne*, diſoit Caton *, *beaucoup de tems à la lecture des Livres Grecs; & pour exercer ma mémoire, je repaſſe tous les jours vers le ſoir, ſelon la méthode des Pythagoriciens, tout ce que j'ai fait, dit, ou appris dans la journée.*

LES Philoſophes ont eu raiſon de tâcher d'accroître le talent de la mémoire, & de recommander à leurs diſciples de la cultiver avec ſoin. C'eſt en vain qu'on nous enſeigne, ſi nous oublions ce qu'on nous apprend ; il ſemble que le Ciel, pour encourager les hommes à profiter du don précieux qu'il leur a accordé, ait permis que plus ils en font uſage, & plus il augmente. La mémoire eſt comme un champ, qui produit ſelon qu'il eſt plus ou moins cultivé. L'on aſſûre que Cirus connoiſſoit tous les ſoldats de ſon armée, &

* *Multum etiam Græcis litteris utor ; Pythagoreorumque more exercendæ memoriæ gratia, quid quoque die dixerim, egerim, commemoro veſpere.* Cicero *de Senectute, Cap. XI.*

& les nommoit par leurs noms propres. Deux jours après que Cineas, Ambaſſadeur du Roi Pyrrhus, fut arrivé à Rome, il ſavoit tous les noms des Sénateurs & des Chevaliers Romains, quoique le nombre en fût très conſidérable. Mithridate, Roi du Pont, avoit appris vingt-deux Langues; il écoutoit & repondoit ſans interprête aux différentes perſonnes qui lui parloient. Ciceron dit que Thémiſtocle avoit appris le nom de tout ce qu'il y avoit de citoïens dans Athènes*, & Caton nous apprend dans le même Auteur qu'il ſavoit non ſeulement ceux de tous les habitans de Rome, mais encore ceux de leurs peres †.

Je conviens, ſtudieux ben Kiber, que cela paroît ſurprenant, ſur-tout lorſqu'on fait attention au nombre immenſe d'habitans qu'il y avoit dans la ville de Rome; mais ce qui me feroit croire qu'il n'eſt pas impoſſible que la mémoire s'étende auſſi loin lorſqu'elle eſt cultivée, c'eſt que je trouve un exemple qui autoriſe celui que je viens de citer de Caton. Il a même quelque choſe de plus intéreſſant; car il renferme une des plus belles & des plus

* *Themiſtocles omnium civium nomina percepérit.*

Cicero, *ibidem*, *Cap. VII.*

† *Equidem non modo eos novi, qui ſunt; ſed eorum patres etiam & avos.* Cicero, *ibidem.*

plus magnifiques réponſes que puiſſe faire un Héros qui connoît le prix de ſes actions. Scipion l'Africain, diſputant contre Appius Claudius pour obtenir la charge de Controlleur de Rome, ce dernier, voulant ſe rendre le peuple favorable, nommoit chaque Romain par ſon nom. *C'eſt ſigne*, diſoit-il, *que je vous aime tous, puiſque je vous connois tous.* Scipion au contraire, qui n'en connoiſſoit aucun, & qui ignoroit leurs noms, répondit avec beaucoup de fermeté : *Il eſt vrai, Claudius, que je n'ai point cherché à ſavoir les noms de tous les Romains; mais j'ai tâché de faire en ſorte qu'il n'y eût aucun d'eux qui ne connût le mien.*

IL y a bien des gens, ſtudieux ben Kiber, qui veulent imiter aſſez mal-à-propos l'indifférence de Scipion pour ce qui regarde la mémoire, afin de s'attribuer enſuite l'avantage d'avoir un jugement profond. Quelqu'un a dit fort à propos que tout le monde veut avoir de l'eſprit, & que peu de perſonnes ſe vantent d'avoir de la mémoire. De grands hommes donnent quelquefois eux-mêmes dans cette foibleſſe, & Montagne, dont les Ouvrages ſont remplis de traits, de citations & de paſſages qui demandoient néceſſairement une grande faculté & une exceſſive facilité de rappeller les idées, prétendoit qu'il avoit la mémoire fort malheureuſe. „Il n'eſt homme, dit-il, à qui il ſiéſe ſi

„ mal

„ mal de ſe mêler de parler de mémoi-
„ re; car je n'en reconnois quaſi trace en
„ moi, & ne penſe qu'il y en ait au Mon-
„ de une autre ſi merveilleuſe en défail-
„ lance. J'ai toutes mes autres parties
„ viles & communes; mais en cette-là,
„ je penſe être ſingulier & très rare, &
„ digne de gagner nom & réputation.
„ Outre l'inconvénient naturel que j'en
„ ſouffre, (car certes vû ſa néceſſité, Pla-
„ ton a raiſon de la nommer une grande
„ & puiſſante Déeſſe,) ſi en mon païs
„ on veut dire qu'un homme n'a point de
„ ſens, ils diſent qu'il n'a point de mé-
„ moire: & quand je me plains du dé-
„ faut de la mienne, ils me reprennent,
„ & meſcroyent, comme ſi je m'accuſois
„ d'être inſenſé. Ils ne voient point de
„ choix entre mémoire & entendement.
„ C'eſt bien empirer mon marché: mais
„ ils me font tort; car il ſe voit par ex-
„ périence plûtôt au rebours, que les
„ mémoires excellentes ſe joignent vo-
„ lontiers aux jugemens débiles *. „

LAISSONS dire Montagne, ſtudieux ben Kiber, & ſoions perſuadés de deux choſes: la première, qu'il avoit la mémoire beaucoup plus heureuſe qu'il ne prétend, & la ſeconde, qu'il eſt impoſſible qu'un hom-

* Eſſais de Michel de Montagne, *Liv. I. Chap. IX. pag. 29.*

homme d'eſprit en ſoit totalement privé. Il eſt vrai qu'il y a deux ſortes de mémoire : l'une, qui retient & qui s'attache au fond & au principe des matières ; l'autre, qui ne conſerve que des termes nuds, & qui ne ſe rappelle, pour ainſi dire, que la ſuperficie des choſes. Ceux qui apprennent aiſément par cœur de longs diſcours, ne ſont pas ſouvent auſſi avantagés de la mémoire, que ceux qui ne peuvent rappeller que des faits, & dont la faculté de ſe reſſouvenir eſt appellée communément locale. Ciceron parle de deux grands hommes, doüés de ces différens talens. Lucullus ſe reſſouvenoit de tous les évenemens, Hortenſius retenoit avec une facilité infinie les plaidoïers qu'il compoſoit *. Séneque rapporte un fait bien ſingulier au ſujet de ce dernier Romain. Il dit qu'Hortenſius, ſe trouvant un jour dans un inventaire dont la vente dura près de douze heures de tems, après que tout fut fait, il rappella toutes les choſes dans l'ordre qu'elles avoient été vendues, dit les noms de ceux qui les avoient achetées, & les différens prix qu'ils en avoient donnés. Le même Séneque nous apprend que dans ſa jeuneſſe il avoit la

* *Lucullus habuit divinam quandam memoriam rerum ; verborum majorem Hortenſius.* Cicero, Acad. Quæſtion. *Lib. IV.*

la mémoire ſi excellente, que deux cens de ſes condiſciples, aiant chacun récité devant leur maître un vers, à peine les avoient-ils achevés, que lui Séneque les repetoit tous ſans faire la moindre faute. Que Montagne diſe après cela que *les mémoires excellentes ſe joignent aux jugemens débiles*, il ſera aiſé de lui prouver le contraire par les exemples que j'ai cités, auxquels j'en pourrois joindre un grand nombre d'autres, tel que celui de Jules Céſar, qui dans le même tems dictoit quatre lettres différentes à quatre différens Secretaires. Pline nous aſſûre que tout à la fois il liſoit dans un Livre, entendoit parler un Secretaire, & dictoit à un autre. Je demande ſi les mémoires excellentes de Jules Céſar & de Pline étoient *jointes à des jugemens débiles*?

Je ſuis perſuadé, ſtudieux ben Kiber, que non ſeulement les grands génies ſont preſque toujours doüés d'une grande faculté de rappeller leurs idées; mais qu'ordinairement le manque de mémoire eſt accompagné de la ſtupidité, de l'ignorance, & peut-être même de bien d'autres défauts plus eſſentiels. L'Empereur Claudius, dont le génie fut auſſi borné que le caractère étoit mauvais, demandoit ordinairement à voir ceux qu'il avoit ordonné de faire mourir le jour précédent. Ce Prince étoit ſurpris que ſa femme Meſſaline, dont il s'étoit défait depuis quelques heures, ne vint pas ſe coucher auprès de lui; il oublioit

blioit le voïage que cette Princeſſe avoit fait par ſon ordre dans l'autre Monde. Bien des Pariſiens envieroient d'avoir au ſujet de leurs femmes la mémoire auſſi foible que cet Empereur. Il ne ſe rappelloit pas que la ſienne étoit morte; les autres voudroient oublier que la leur eſt en vie.

AVANT de finir ma Lettre, ſtudieux ben Kiber, je crois devoir te communiquer mon opinion ſur l'eſpèce & le genre de mémoire que je trouve le plus avantageux. Les perſonnes, qui ont la faculté de retenir promptement ce qu'on leur apprend, ne ſont point ordinairement celles qui en conſervent le plus longtems le ſouvenir. Il en eſt des hommes ainſi que des vaſes qui ont une ouverture étroite : s'ils ſont difficiles à remplir, ils répandent auſſi plus difficilement la liqueur qu'ils contiennent, que ceux qu'on remplit aiſément. Les choſes, ſur leſquelles on fait impreſſion avec peine, comme ſont les metaux & les pierres, conſervent beaucoup plus cette impreſſion, que les autres ſur leſquelles on empreint tout ce que l'on veut. Je compare une mémoire tardive à une plaque d'airain, ſur laquelle on grave des caractères ; que la durée de pluſieurs ſiécles ne ſauroit effacer. Une mémoire prompte au contraire, eſt ſemblable à la cire; elle reçoit, comme elle, aiſément tout ce

qu'on marque deſſus, & le perd avec la même facilité.

Il y a encore une autre choſe bien particulière, ſtudieux ben Kiber, dans la faculté de rappeller les idées ; c'eſt que l'on ne voit preſque jamais que l'on oublie celles qui ſe ſont imprimées dans notre entendement pendant notre jeuneſſe. Pluſieurs Auteurs ont apporté diverſes raiſons pour expliquer cette ſingularité : les uns ont dit que la mémoire n'étant point encore fatiguée, les idées qu'elle recevoit, ſe gravoient plus profondément ; les autres ont prétendu que cela provenoit de ce que les enfans aiant l'eſprit plus tranquille, n'étant occupés d'aucun ſoin, les idées qu'ils recevoient, faiſoient une impreſſion plus conſidérable dans leur eſprit, que lorſqu'ils étoient devenus hommes.

Je croirois, ſtudieux ben Kiber, que comme les choſes qui paroiſſent les plus ſurprenantes, reſtent le plus dans la mémoire, la plûpart de celles qu'apperçoivent les enfans, leur étant nouvelles & leur ſemblant très merveilleuſes, elles s'impriment fortement dans leur eſprit.

Quant aux cauſes auxquelles on peut attribuer l'affoibliſſement ou le manque de la mémoire, il en eſt un aſſez grand nombre; les maladies, les playes à la tête, les ébranlemens du cerveau, les grandes fraïeurs, les chutes, tous

tous ces accidens détruiſent ou diminuent la faculté de rappeller les idees, parce qu'ils endommagent le lieu où elles ſe forment, qu'ils dérangent les organes & les inſtrumens qui les produiſent. Tout ce qui fait une grande révolution, ou dans l'eſprit, ou dans le corps, peut dans un inſtant anéantir la mémoire la plus heureuſe. Démoſthene étant allé en ambaſſade auprès du Roi Philippe, il fut ſi troublé en voiant ce Monarque, qu'aiant commencé la harangue qu'il avoit compoſée, il l'oublia totalement, & ne put ſe ſouvenir d'un ſeul mot.

UN Auteur Arabe a donné quelques raiſons de la perte de la mémoire, qui ſentent bien le génie ſingulier de ſa Nation; elles figureroient parfaitement avec quelques autres qu'Ariſtote rapporte de la cauſe de certains phénomènes. Cet Arabe aſſûre comme une choſe certaine, que de manger des pommes aigres, de regarder ce qui eſt ſuſpendu, de marcher avec un troupeau de chameaux, de jetter en terre des pous ſans les tuer, & de lire des Epitaphes, cela fait perdre la mémoire *. Quelque ridicules que ſoient ces préceptes, il faut convenir que quelques-uns ſont très anciens. C'étoit une opinion, reçue communément parmi le Peuple Romain, que la lecture des

* Semita Sap. *Cap. XII. pag.* 91.

des Epitaphes faiſoit perdre la mémoires Caton plaiſante ſur cette ſuperſtition dans Ciceron *. Je paſſerai à l'Auteur Arabe, d'avoir compté la lecture des Epitaphes parmi les choſes qui font perdre la mémoire ; mais je ne puis lui paſſer ſa ſévérité pour la mort des pous. Je ſerois tenté de croire qu'il falloit que le bon homme en eût rencontré pluſieurs fois qui l'avoient fort incommodé, & que pour prévenir un accident auſſi fâcheux, il menaçoit de la perte de la mémoire tous ceux qui pourroient l'y expoſer. En vérité, les plus grands hommes diſent quelquefois les impertinences les plus abſurdes.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber.
PORTE-toi bien.

* *Nec ſepulcra legens vereor (quod aiunt) ne memoriam perdam : his enim ipſis legendis redeo in memoriam mortuorum.*

Cicero de Senect. *Cap. VII.*

LETTRE QUATRE-VINGT-ONZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs progrès que tu fais dans les Sciences, ſtudieux ben Kiber, me font regretter tous les jours la façon de penſer des anciens Grecs & Romains, chez leſquels les gens qui ſe diſtinguoient par leurs connoiſſances, étoient eſtimés des plus grands Seigneurs, & ſouvent plus honorés du peuple, que les premiers de la République. Ces tems heureux ont bien changé; aujourd'hui le Savant eſt dans l'indigence, tandis que l'ignorant, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir reçu un gros héritage de ſes peres, ou de l'avoir amaſſé aux dépens d'un nombre de malheureux, victimes infortunées de ſes voleries, vit dans la ſplendeur, & attire autour de lui une foule de lâches flatteurs qui lui prodiguent les loüanges les plus outrées. Doit-on trouver extraordinaire après cela, que notre ſiécle ne forme plus de ces génies illuſtres qu'on vit dans les précédens? Dès que la noble

ambition eſt éteinte dans les cœurs, que l'eſprit n'eſt point animé & excité par des récompenſes flatteuſes & honorables, les Sciences languiſſent, & peu à peu elles tombent entiérement.

Lorsque l'on donne en France huit ou neuf cens livres de penſion à un homme de Lettres, on croit lui avoir accordé beaucoup plus que ce à quoi il auroit dû s'attendre. Combien de baſſeſſes ne faut-il pas qu'il faſſe ? combien de peines, combien de ſoins ne faut-il pas qu'il eſſuïe avant d'obtenir une gratification auſſi modique ? Dans quelle crainte n'eſt-il pas qu'on la lui ôte ? Un mot un peu trop hardi, une expreſſion vive, une phraſe dans laquelle on croit appercevoir quelque trait contre un Moine, ou contre le Suiſſe d'un homme en place, la moindre choſe enfin peut le réduire à la mendicité.

Pour connoître juſqu'où va l'état miſerable de la plûpart des Savans d'aujourd'hui, il ne faut que faire réflexion aux récompenſes & aux honneurs qu'ont reçus preſque tous les anciens Ecrivains. Platon, aiant été voir Denys, Tyran de Siracuſe, ce Souverain alla au-devant de lui, & le fit mettre dans ſon char. Un grand Seigneur aujourd'hui aura ſouvent plus d'attention pour un de ſes piqueurs, que pour le premier Aſtronome, & le premier Métaphyſicien de l'Europe.

Les

LES Grecs pouſſerent au dernier point leur reſpect pour les grands génies. Alexandre, aiant ordonné de raſer & de détruire la ville de Thèbes, commanda qu'on épargnât la maiſon du Poëte Pindare. Aujourd'hui un Maréchal de France, qui feroit ruiner une ville, épargneroit plûtôt la maiſon d'un Maltotier, que celle de Voltaire, ou de Crébillon.

LES Siracuſains, aiant pris quelques Athéniens priſonniers de guerre, qui ſavoient par cœur certaines Scenes d'Euripide, après les leur avoir entendu réciter, leur donnerent la liberté pour récompenſe. Si un ſoldat priſonnier alloit s'aviſer actuellement de propoſer à un Général de lui déclamer cent Vers de Corneille ou de Racine, le moins qui pût lui arriver, ſeroit d'être chaſſé de la préſence du Général, ou comme un fou, ou comme un homme dont la propoſition mériteroit une punition.

L'AMOUR des Anciens pour les Savans étoit ſi grand, que les plus illuſtres & les plus célèbres Capitaines leur rendoient une eſpèce de culte. Scipion l'Africain conſerva toujours pendant ſa vie une petite ſtatue du Poëte Ennius : il la porta dans toutes les guerres qu'il fit, & en mourant, il ordonna qu'on la mît dans ſon ſépulchre. La plûpart des Princes & des Seigneurs n'eſtiment les Savans, ni pendant leur vie, ni à l'heure de leur

mort. Tandis qu'ils joüiſſent d'une parfaite ſanté, ils mépriſent tous les hommes. Lorſqu'ils ſont prêts à ſortir de ce Monde, ils commencent ordinairement à faire cas des plus miſérables : ils laiſſent des legs aux Moines ; & au lieu que Scipion fit mettre dans ſon tombeau la ſtatue d'un Poëte illuſtre, ils font mettre dans le leur le portrait de quelque fainéant canoniſé, ou quelques vieux haillons, auxquels l'avarice Eccléſiaſtique a donné le nom de Reliques.

Ce n'étoit point autrefois les ſtatues des gens qui n'avoient d'autre mérite que leur naiſſance, où leur richeſſe, qu'on élevoit dans les places publiques ; c'étoient celles des grands hommes qui s'étoient diſtingués, ou par les ſervices qu'ils avoient rendus à leur patrie, ou par leurs vaſtes connoiſſances & leur érudition. Les ſages Philoſophes, les ſublimes Poëtes alloient de pair avec les grands Généraux. Mithridate eut pour Platon une ſi profonde vénération, qu'il fit faire ſa ſtatue par un excellent ouvrier, & ordonna qu'on la plaçât parmi celles des plus grands Rois du Pont; les Athéniens rendirent le même honneur à Démoſthene. Les Romains allerent encore plus loin ; car Joſeph aiant été conduit priſonnier à Rome, après le ſiége de Jéruſalem, non ſeulement ils lui rendirent la liberté, mais à cauſe des Livres qu'il avoit

voit écrits sur les Antiquités des Juifs, ils lui érigerent une statue.

JE ne crois pas qu'on ait jamais pensé à rendre un pareil honneur à aucun Savant François. Paris & toutes les villes du Roïaume sont remplies des portraits des Fondateurs des Ordres mandians. On les met dans les Temples, on les place sur les Autels ; bizarre & funeste effet des caprices & de la foiblesse de l'esprit humain ! On rend un culte religieux, & j'ôse dire presque divin, à ceux qui ont fait ce qu'ils ont pû pour avilir & dépraver l'humanité ; & à peine fait-on attention à ceux, dont les préceptes & les maximes rappellent les hommes à leur première origine, leur font connoître toute la noblesse de leur nature, & leur fourniſſent des moïens assûrés pour vaincre les préjugés, & pour se garentir du fanatisme & de la superstition.

LES récompenses pécuniaires, que les anciens Ecrivains recevoient, n'étoient pas dans leur genre moins considérables que les honneurs qu'on leur accordoit. Aristote reçut d'Alexandre pour son *Histoire des Animaux* huit cens talens ; ce qui fait près de cinq cens mille écus de notre monnoie. Voilà plus d'argent dans un seul article, que n'en ont reçu en France tous les Savans, depuis que François I. ramena les Sciences dans son Roïaume.

LE

Le fils de l'Empereur Sévere fit donner à un Poëte autant de piéces d'or, qu'il y avoit de vers dans un Poëme fort long qu'il lui préſenta ſur la nature & ſur la propriété des poiſſons. Louis XIV. quelque généreux qu'il fût, ne donna jamais que deux mille francs de penſion au grand Corneille. Les vers du plus ſublime & du plus célèbre des Poëtes François n'ont guères été païés qu'à un ſol piéce.

L'Empereur Gracian donna le Conſulat au Poëte Auſone, en faveur de ſes Ouvrages; Molière obtint une charge de tapiſſier chez le Roi. L'emploi eſt un peu plus honorable que celui de valet-de-pié; j'ôſerai cependant dire qu'il y a autant de différence entre le mérite de Molière & celui d'Auſone, qu'entre un Conſul Romain & un maître tapiſſier. Si l'Auteur François fût né du tems de l'Empereur Gracian, je ne doute pas qu'il n'eût eu cinq ou ſix fois le Conſulat.

L'Empereur Antonin fit préſent à Arien, en faveur de l'hiſtoire qu'il avoit écrite en Grec, d'une ſomme très conſidérable, & il le nomma enſuite au Conſulat. Peu de gens ignorent les bienfaits, dont Auguſte combla tous les habiles gens qui vécurent dans ſa Cour. Virgile, Horace, & pluſieurs autres eurent lieu de ſe loüer de ſa généroſité. On dit que le premier de ces Poëtes aiant lû à Auguſte,

&

& à Livie ſa femme, mere de Marcellus, le ſixième Livre de ſon Enéïde, lorſqu'il vint à la fin où il parle de ce jeune Prince qui étoit déjà mort, l'Impératrice fut ſi fort émûe, qu'elle s'évanoüit & perdit le ſentiment. Quand elle fut revenue à ſoi, elle ordonna que pour chaque vers qui reſtoit encore de l'éloge de Marcellus, on donnât dix ſeſterces à Virgile. Ce préſent montoit à près de trois mille louïs de notre monnoïe *.

LES

* Voici les Vers de Virgile; je les ai lûs plus de deux cens fois, & les ai trouvés toujours plus beaux. Un des plus grands génies de l'Univers diſoit qu'il ne pouvoit ſe raſſaſier de les réciter.

Quis pater, ille virum qui ſic comitatur euntem?
Filius? anne aliquis magna de ſtirpe nepotum?
Quis ſtrepitus circa comitum! quantum inſtar in ipſo.
Sed nox atra caput triſti circumvolat umbra. (eſt)
Tum pater Anchiſes lachrymis ingreſſus obortis:
O Nate, ingentem luctum ne quære tuorum.
Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent. Nimium vobis Romana Propago
Viſa potens, Superi, propria hæc ſi dona fuiſſent,
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ Tyberine videbis
Funera, cum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quiſquam degente Latinos
In tantum ſpe tollet avos: nec Romula quondam
Ullo ſe tantum tellus jactabit alumno.

Heu

LES Princes les plus mauvais & les plus cruels auroient eu honte autrefois de laiſſer les Savans dans l'indigence. Néron donna des biens conſidérables à Séneque. Ce Philoſophe avoüoit qu'il avoit reçu de ſon Prince autant qu'un particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit donner. Domitien, dont le caractère fut preſque auſſi mauvais que celui de Néron, fit de grands préſens à un Poëte, qui n'avoit pas une réputation bien conſidérable.

L'A-

Heu pietas, heu priſca fides, invictaque bello
Dextera! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato: ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus arma!
Heu miſerande puer! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris, manibus date lilia plenis:
Purpureos ſpargam flores, animamque nepotis.
His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

Virgil. *Æneid. Lib. VI.*

Je ne traduis point ce paſſage, parce qu'il eſt impoſſible de pouvoir conſerver les graces & les beautés de l'Original. Toutes les différentes Traductions qu'on en a faites, ſont très imparfaites. Il eſt des morceaux de Poéſie qui doivent être lûs dans la Langue où ils ont été écrits: c'eſt un malheur pour ceux qui ne l'entendent point; en leur en offrant une foible copie, on leur fait croire qu'on leur vante comme des choſes ſublimes & inimitables, des beautés très ordinaires.

L'AVARICE même & l'esprit de lésine n'empêchoient pas les Anciens de récompenser les Savans. Vespasien, qui fut accusé d'être avare, favorisa cependant les beaux Arts & les Sciences; les appointemens qu'il régla pour chaque Professeur, étoient plus considérables que les revenus de deux ou trois Universités. Beroalde & Budée les ont réduits à deux mille cinq cens piéces d'or de la valeur de nos louïs.

LORSQU'ON joint aux honneurs les récompenses pécuniaires, à quoi ne doit-on pas s'attendre des Savans, & que n'est-on pas en droit d'esperer de leurs travaux? Quand un Auteur ne craint point l'indigence & travaille pour la gloire, ses productions participent de la noblesse des motifs qui l'animent; mais dès qu'un Ecrivain, toujours pressé par la soif & par la faim, travaille uniquement pour vivre, que peut-on exiger de lui? Son esprit se ressent de la foiblesse de son estomach. Le Proverbe dit que *Marchand qui perd, ne peut pas rire.* Comment veut-on qu'un homme, qui se sent mourir d'inanition, ou du moins qui craint que cela ne lui arrive bien-tôt, puisse plaisanter, avoir des saillies vives & badines? Il est encore plus ridicule d'exiger de lui qu'il s'éleve & qu'il traite des matières abstraites qui demandent une profonde méditation. L'esprit peut-il s'appliquer à des choses où toute son attention est nécessaire, lorsqu'il est ac-

accablé de mille chagrins, & livré aux inquiétudes les plus cruelles?

VOULOIR qu'un Auteur qui travaille uniquement pour vivre, faſſe des Ouvrages dignes de l'eſtime des gens de goût, c'eſt prétendre qu'un Jéſuite parle de la Société ſans mentir, & un Janéſniſte des Miracles de Saint Paris, ſans extravaguer. Toutes ces choſes ſont également impoſſibles. Lorſque le Médecin L*** a paſſé quinze jours ou trois ſemaines, ſans aſſaſſiner quelqu'un par ſes poudres & ſes pernicieuſes drogues, il prend, preſſé par la faim, une feuille de papier, la barbouille, & la remplit de quelque fade rapſodie. Un Libraire lui donne de quoi acheter deux pains; en voilà aſſez pour lui ſauver la vie, & pour la faire perdre à vingt infortunés qui tomberont peut-être encore dans ſes mains. Combien n'y a-t-il pas d'Auteurs en Europe dans le même cas que lui? Peut-on s'étonner qu'il paroiſſe tant de mauvais Livres, & qu'il y ait tant de mauvais Auteurs? La miſère eſt un pitoiable Apollon; c'eſt elle qui avilit autant aujourd'hui les Auteurs, que les honneurs & les récompenſes leur élevoient autrefois l'eſprit.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber.

PORTE-toi bien.

LET-

LETTRE QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je n'ai pû t'écrire, & m'acquitter des ordres que tu m'avois donnés, aiant été obligé de faire un voïage à Paris, où pendant près de deux mois j'ai eu bien de l'occupation. Tu ſais que depuis que le grand Agrippa a révelé aux hommes le ſecret de nous obliger à quitter les Enfers, lorſqu'ils nous appellent dans le Monde, nous ſommes ſouvent forcés d'abandonner nos demeures pour ſatisfaire leurs deſirs.

IL y a quelque tems qu'un Poëte, dont les affaires ſe trouvoient dans un pitoiable état, ſe ſervit des leçons d'Agrippa, & fit les conjurations requiſes dans les formes. Belſébuth les entendit, & me chargea d'aller ſavoir ce que ſouhaitoit le nourriſſon des Muſes. Je le trouvai logé dans un grenier, meublé d'une mauvaiſe table, de deux chaiſes de paille, & d'un miſérable chalit. Je m'offris à lui ſous la figure d'un Maltotier. *Que veux-tu?* lui dis-je. *Je ſuis le Diable que tu viens*

d'invoquer. Parles, me voilà prêt à t'accorder tout ce qui dépendra de moi. „ Il faut, „ répondit le Poëte, après s'être un peu „ remis de ſa première ſurpriſe, il faut „ que tu ſois un Diable bien trompeur „ & bien fripon, puiſque tu es au nombre des gens d'affaires infernaux. A juger de leur méchanceté & de leur mauvaiſe foi par la ſcélerateſſe de ceux de „ ce Monde, je ne crois pas que je doive t'accorder aucune confiance. Retournes dans les ténébreuſes demeures; je ne ſerois point aſſez crédule „ pour ajouter foi aux promeſſes d'un „ Diable Maltotier. „

Tu *juges mal-à-propos*, repliquai-je au Poëte, *de mes qualités; ma figure doit moins te ſcandaliſer. Comme nous faiſons dans les Enfers tout le contraire de ce qu'on fait dans le Monde, nous chargeons toujours les plus honnêtes Diables du ſoin des finances; & lorſqu'un homme de Lettres, & ſur-tout un Poëte, a recours à nous, nous lui envoions toujours quelque Diable Maltotier ou Financier, parce que nous ſavons que la faim & la ſoif ſont les premiers maux dont nous ſerons obligés de le garentir.* „ Cela étant, dit le „ Poete, je change de ſentiment; mais „ exécutez le plûtôt qu'il vous ſera poſſi„ ble, les moïens dont vous vous ſervez „ pour appaiſer la faim. Depuis deux jours, „ j'obſerve un jeûne des plus rigoureux: „ ſi vous ne fuſſiez pas venu à mon ſe-

„ cours,

„ cours, j'étois obligé d'aller vendre mon „ écritoire sur le Pont-neuf; c'est la der- „ nière chose qui me reste. Dans l'état „ où je suis, je me serois estimé très heu- „ reux de pouvoir la troquer contre un „ pain de deux livres. „ *Vous allez être content*, repartis-je à l'affamé nourrisson des Muses. Aussi-tôt il vit paroître dans sa chambre une table fort bien garnie. *Mangeons un morceau*, lui dis-je; *après quoi, nous parlerons de vos affaires.* Il obéit volontiers à mes ordres, & fit son devoir en homme qui avoit gardé un jeûne forcé. J'avois aussi moi-même assez d'appétit, le voïage des Enfers à la Terre ne laisse pas que d'être fatiguant, quoiqu'il ne soit guères long, eu égard à ceux que nous faisons tous les jours dans des Mondes & des Planetes bien plus éloignés. Le Poëte, étonné de me voir manger, aiant enfin rompu le silence, lorsque son estomac commença d'être rempli: „ Sei- „ gneur Diable, me dit-il, d'où vient „ faites-vous semblant de vous rassasier „ de ces mêts, tandis que n'étant qu'un „ pur esprit, vous ne sauriez prendre au- „ cune nourriture ? „

Je ne pus m'empêcher de rire, sage & savant Abukibak, de la naïveté du Poëte. Je vis bien que le bon homme étoit un parfait ignorant dans la Science de la Cabale, & qu'il n'en connoissoit que les évocations des Esprits, qu'il avoit lûes

dans Agrippa. *Ecoutez*, lui dis-je. *Les Diables ont un corps & une ame ainſi que les hommes: non ſeulement les Diables; mais les Silphes, les Salamandres, & qui plus eſt, les Anges. Comment eſt-ce que nous pourrions agir ſur la Matière, & la Matière agir ſur nous, ſi nous n'avions point de corps?* L'E-
„ gliſe, repartit le Poëte, a décidé le
„ contraire. „ *Vous vous trompez*, répondis-je; *car tout ce qu'il y a eu d'anciens Peres ont reconnu que nous avions des corps, auſſi bien que les Anges.* Origene *, Ambroiſe † Baſile §, Juſtin ‡ *ont penſé très ſenſément ſur ce point. Le grand* Auguſtin ⸸ *a décidé pleinement cette difficulté; & ſi les*

* *Rata quippe fuit ejus & conſtans opinio Angelos corpore eſſe indutos, ſed ſubtili & tenui; nam* Lib. I. de Princip. Cap. VI. *pronuntiat* ſolius Dei, id eſt Patris & Filii, & Spiritus Sancti naturæ id proprium eſſe, ut ſine materiali ſubſtantia, & abſque ulla corporeæ adjectionis ſocietate intelligatur ſubſiſtere. Petri Huetii *Origenianorum, Lib. II. Quæſt.* V. *de Angelis, pag.* 69.

† *Plerumque Angelos Dei vocat Scriptura, quia ex nullo homine generantur animæ, itaque viros fideles filios ſuos dicere non eſt aſpernatus Deus.* Sanct. Ambroſ. *de Noe & Arca, Lib. Cap. IV. Tom. I. pag.* 231. *Edit. Monach. Ordin. S. Bened. e Congreg. S. Mauri.*

Voici la remarque des ſavans Editeurs ſur ce paſſage. *Vocem* animæ *Edit. Rom. ſuſtulit, forſitan*

les hommes ne se plaisoient point à forger des chimères, ils s'en seroient tenus à la décision de

tan ut superfluam. Sixtus autem Sen. Bibl. L. V. ann. 77. paulo aliter hunc Ambrosii locum retulit, his nempe verbis : Plerumque filios Dei, seu viros fideles, Scriptura Angelos vocat, &c. *Sed unde hoc sumptum quis divinet? Voluit haud dubie vir doctissimus sic ostendere hanc non fuisse Ambrosii opinionem, ut ex Angelis, naturis scilicet spiritalibus, & ut cum Philone loquamur* χυχαῖς, *verum ex filiis Seth, nimirum justis hominibus gigantes generatos esse crederet, quemadmodum interpretatur* Aug. de Civit. Dei, Lib. XV. Cap. XXIII. *Veri tamen similius est Ambrosium Philonis sententiam ac verba hoc loco mutatum de Angelis malis, quos in aëre versari docet, locutum esse, sicut id clarius exposuit in* Psal. CXVIII. Serm. II. versu ult. *quod quidem nec ipsemet Augustinus* Quæst. III. in Gen. *omnino ausus est improbare, quanquam ingenue fateamur Doctorem nostrum antiquis Patribus qui hæc eadem bonis angelis adtribuunt, hic, & in fin.* Lib. I. de Virgin. *subscribere potuisse. Horum si vacat, seriem longam videbis apud eundem Sixt. loco cit.* Pamel. Parad. I. Tert. & Coquæum *in* Cap. XXIII. Lib. XV. de Civ. Dei. Sanct. Ambros. *de Noe & Arca, Lib. Cap. IV. Annotat.*

§ Οὐ γὰρ φύσῃ ἅγιαι αἱ τῶν οὐρανῶν δυνάμεις, ἢ οὕτω γὰρ ἀδεμίαν πρὸς τ' ἅγιον πνεῦμα τὴν διὰ φορὰν ἔχοιεν. ἀλλὰ κατὰ ἀναλογίαι τῆς πρὸς ἀλλήλας ὑπεροχῆς, τὸ ἁγιασμοῦ τ' μέτρον παρὰ τὸ πνεύματος ἔχουσαι. ὡς γὰρ ὁ καυτὴρ ματὰ τὸ πυρὸς νοῆται, ἢ ἄλλομέν τοι τί ὑποκει μένη ὕλη, ἢ ἄλλο τὸ πῦρ ἔτω ἢ ἐπὶ τῶν ἐ ρανίων δυνάμεων, ἡ μὲν ἐσία αὐτων, τὸ α' ριον πνεῦμα, εἰ τύχοι, ἢ πῦρ ἄϋλον κατὰ τὸ γεγραμμένον, ὁ ποιῶν

de ce célèbre Docteur, qui leur a appris que les Démons avoient des corps, composés d'air épais,

τοὺς ἀγγέλους αὐτῶ πνεύματα, καὶ τοὺς λειτουργοὺς αὐτῶ, πῦρ φλέγον. διὸ, καὶ ἐν τῶ ποιεῖσθαι, καὶ ὁρατοὶ γίνονται, ἐν τῶ εἴδει τῶν οἰκείων αὐτῶν σωμάτων, τοῖς ἀξίοις ἐμφανιζόμενοι, ὁ μὲν τοι ἁγιασμὸς ἔξωθεν ὢν τῆς ὐσίας, τὴν τελείωσιν αὐτοῖς ἐπιγῆ διὰ τῆς κοινωνίας τῶν πνεύματος.

Neque enim cælorum Virtutes ſuapte natura ſanctæ ſunt, nam ſi id eſſet, nulla re differrent a Spiritu Sancto; ſed juxta proportionem qua ſe invicem ſuperant, a Spiritu habent ſanctificationis menſuram. Quemadmodum enim cauterium non ſine igne intelligitur, quum aliud ſit ſubjecta materia, aliud ignis, itidem & in cæleſtibus Virtutibus, ſubſtantia quidem earum, puta ſpiritus, eſt aërius, aut ignis immaterialis, juxta id quod ſcriptum eſt, qui facit Angelos ſuos Spiritus, & Miniſtros ſuos ignem urentem. Eapropter & in loco ſunt & fiunt viſibiles, dum iis qui digni ſunt, apparent in ſpecie propriorum corporum. Sanct. Baſil. *de Spiritu Sancto, Cap. XVI. Tom. I. pag.* 326.

‡ Ὁ Θεὸς τοὐπάντα κόσμον ποίησας, καὶ τὰ ἐπίγεια ἀνθρώποις ὑπολήξας, καὶ τὰ ἁράνια στοιχεῖα εἰς ἄυξησιν καρπῶν, καὶ ὡρῶν μεταλλαγὰς κοσμήσας, καὶ θεῖον τοῦτον νόμον τάξας, ὃ καὶ ἀντὰδὶ ἀνθρώπους φαίνεται ποιοῦντας, τὴν μὲν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν ὑπὸ τὸν ὠρανὸν πρόνοιαν ἀγγέλοις, ὡς ἐπὶ τούτοις ἔταξε, παρέδωκεν οἱδ' ἄγγελοι παραδάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἠγάπησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες καὶ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδάλωσαν τὰ μὲν δι' μαγικῶν γραφῶν, τὰ δὲ διὰ φόβων καὶ τιμωριῶν ἐπέφερον, τὰ δὲ διὰ διδαχῆς θυμάτων, καὶ θυμιαμάτων, καὶ στογδῶν, ὧν ἐνδεεῖς γεγόνασι, ματὰ τὸ πάθεσιν ἐπιθυμιῶν δὲ λωθῆναι καὶ εἰς ἀνθρωπους φόνες, πολέμους, μοιχείας, ἀκολασίας, καὶ πᾶσαν κακίαν ἐσπάρην.

Deus,

pois, grossier & humide. Or, lorsque nous venons sur la Terre, nous sommes obligés de man-

Deus, qui Mundum universum fecit, & terrena hominibus & cælestia elementa subjecit, quæ & ipsa hominum gratia eum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum, atque eorum quæ sub cælo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit: Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum, concubitus causa, amoribus victi, tum filios procrearunt eos qui Dæmones *sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt. Id vero effecerunt, vel per scripta magica, vel per terrores, vel supplicia, vel etiam per institutionem victimarum, & incensorum, & libationum: quarum indigentes esse cœperunt, postquam animi perpessionum & concupiscentiarum servi sunt effecti, atque exinde inter mortales, cædes, bella, adulteria, libidines & vitiositatem malitiamque omnem disseminarunt.* S. Just. Philos. & Martyr. *Opera Apolog. Lib. pag.* 44. *Edit. Colon.* M. D. C. XXXVI.

† *Si hæc opinio vera esset Mundum ideo factum, ut animæ pro meritis peccatorum suorum, tanquam ergastulæ quibus pœnaliter includerentur, corpora acciperent, superiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt, Dæmones, quibus deterius nihil est, terrena corpora quibus inferius & gravius nihil est, potius quam homines etiam malos habere debuisse. Nunc vero intelligeremus animarum merita, non qualitates corporum, esse pensanda, aërium pessimus Dæmon.*

manger & de boire beaucoup, pour empêcher que l'humidité de la terre n'augmente trop celle de notre eſſence. Nous n'avons pas la même choſe à craindre dans les Enfers, où la chaleur eſt ſi violente, que ſi notre humide radical n'étoit point auſſi abondant, il ſeroit bientôt ſeché & conſumé entiérement. Nous mangeons donc, le plus qu'il nous eſt poſſible, ſur la terre pour conſerver notre ſanté.

„ HÉ quoi! repliqua le Poëte ſurpris. „ Eſt-ce que les Diables ſont quelquefois „ malades? „ *Comment, s'ils le ſont?* repartis-je. *Tout comme les hommes. Puiſqu'ils ont un corps matériel & organiſé, il n'y a rien de ſi naturel que de voir qu'il doit s'y faire de tems en tems quelque changement, & y arriver quelque accident; auſſi avons-nous des Médecins dans l'Enfer.*„ Apprenez-moi, „ je vous prie, dit le Poëte, tuent-ils les „ Diables, comme ceux de ce païs-ci „ tuent les hommes? „ *Non*, répondis-je, *parce que les Diables peuvent bien être malades; mais ne doivent mourir qu'après la fin du Monde. A cela près, les Médecins infernaux ſont les mêmes que ceux de Paris.* *Ils*

Homo autem, & nunc licet malus, longe minoris miſeriæ miſerioriſque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit. Auguſt. *de Civit. Dei Lib. XI. Cap. XXIII. Tom. VII. pag.* 290. *Edit. Monach. Ordin. Sti. Benedict. e Congregat. S. Mauri.*

Ils guériſſent très ſouvent par hazard, diſent trois mots Grecs à leurs malades, font des expériences ſur les pauvres Diables, donnent peu de remèdes à ceux qui les païent bien, laiſſent agir la Nature, & s'attribuent habilement les merveilleux effets qu'elle produit.

„ IL me reſte encore un doute, repli-
„ qua le Poëte; c'eſt que je ne puis com-
„ prendre comment tant de Peres de l'E-
„ gliſe, aiant ſoutenu que vous aviez des
„ corps, les Conciles qui ont ſi fort van-
„ té & loüé les Peres, & ſur-tout St.
„ Auguſtin, ont décidé préciſément le
„ contraire.„ *Cela ne doit pas vous étonner*, repris-je. *Les Evêques ont parlé bien ſouvent d'une manière dans un ſiécle, & d'une autre entiérement oppoſée, cent ans après. La preuve en eſt évidente dans la condamnation qu'ils ont faite des Luthériens ſur les uſages de la Coupe, ſur le Service en Langue vulgaire, ſur le mariage des Prêtres, &c. Ils ont ſéparé les Proteſtans Allemands pour des pratiques qu'ils ont approuvées dans les Schiſmatiques Grecs; & lors des différentes réünions qu'on a tentées entre l'Egliſe Grecque & la Romaine, les Evêques de la dernière ont toujours offert à ceux de la premiére une entière liberté ſur tous ces points. Il faut donc qu'ils ſoient conformes à la piété, ou du moins indifférens. Pourquoi condamner dans les Allemands ce que l'on approuve dans les Grecs? Eſt-ce que la vérité n'eſt pas toujours la même? Ho! nous autres Diables, qui ſa-*

vons un peu comment les choſes vont, nous n'avons pas cette aveugle ſoumiſſion pour vos Conciles généraux. J'ai aſſiſté, moi qui vous parle, à celui de Trente. J'étois à la ſuite d'un des Légats du Pape, en qualité d'Aſtrologue. Il me croioit un ſimple Devin, & je paſſois dans le Public pour un de ſes principaux domeſtiques. Je lui prédis deux choſes : la première, que malgré ſa naiſſance baſſe & ſes débauches outrées, il ſeroit fait Pape ; la ſeconde, qu'il ſeroit Cardinal un garçon, qu'il avoit pris en amitié, parce qu'il avoit ſoin d'un ſinge. Ces deux choſes arriverent, ainſi qu'une troiſième que je lui avois découverte, & à laquelle il ne voulut pas ajouter foi ; c'eſt que jamais le Concile de Trente ne ſeroit reçu en France pour la diſcipline, parce qu'un Roi n'étoit point aſſez ſot pour vouloir devenir le premier ſujet du Pape.*

„ JE veux bien croire, dit le Poëte, „ tout ce que vous me dites ; mais par- „ lons à préſent d'autres choſes, ſi vous „ le voulez bien. Je ſouhaiterois que vous „ me fiſſiez trouver une ſomme aſſez con- „ ſidérable, pour n'avoir pas beſoin à l'a- „ venir de recourir à vous, & pour m'em- „ pêcher de mourir de faim. „ *Cela eſt facile*, répondis-je. Je donnai alors une bourſe de trois mille loüis au Poëte. „ N'eſt-ce point une illuſion ? me deman- „ da-t-il, & cet or exiſte-t-il réellement ?

„ Je

* Jules III.

„ Je crains que vous ne me faſciniez les „ yeux, & qu'après votre départ, tout „ mon bonheur ne ſoit qu'un ſonge fla- „ teur, qui finit dès qu'on ouvre la pau- „ pière. „

VOUS *me ſoupçonnez toujours*, répondis-je. *Ne craignez rien, je ſuis un fort honnête Diable; mais dites-moi queis ſont ces papiers que je vois entaſſés dans le coin de votre chambre?* „ Ce ſont, repliqua le Poëte, „ des Sonnets, des Madrigaux, des Ron- „ deaux & des Ballades, que j'ai faits à „ la loüange de pluſieurs perſonnes. Il y „ en a pour des Ducs, pour des Mar- „ quis, pour des Comtes, pour des Fer- „ miers-généraux, pour des Evêques. „ *Hé quoi!* dis-je, *avec l'aide de tant d'éloges & de tant de menſonges, vous n'avez pas trouvé le ſecret de pouvoir vivre? Il faut que vous vous ſoiez adreſſé à des gens bien avares & bien attachés.* „ J'ai préſenté mes piéces de Poéſie, repartit le Poëte, à ceux „ qui avoient dans la ville & à la Cour „ la réputation d'être les plus généreux, „ & les récompenſes que j'en ai eues, „ n'en ont pas été plus conſidérables. La „ perſonne, dont j'ai le plus reçu, étoit „ un partiſan, de qui le pere avoit été „ poſtillon. Je m'aviſai de le faire deſ- „ cendre d'un grand Ecuier: il fut ſi char- „ mé de ſa nouvelle extraction, qu'il me „ donna ſix loüis. Malheureuſement je fis „ confidence à un Auteur de mes amis

„ du

„ du préſent qu'on m'avoit fait, il me per-
„ ſécuta ſi fort, il me pria ſi inſtamment,
„ que je lui prêtai deux loüis. Il retira
„ une Tragédie qu'il avoit miſe en gage
„ chez le valet d'un Comédien : il fit joüer
„ cette piéce, comptant qu'elle lui rap-
„ porteroit quelque choſe ; mais elle tom-
„ ba à la premiére repréſentation. Deux
„ jours après, mon ami mourut de cha-
„ grin : la douleur fit ce qu'auroit bien-
„ tôt fait la miſére, & mes deux loüis
„ entrérent dans le tombeau avec lui.
„ Il eſt vrai qu'il me fit héritier d'un *Dic-*
„ *tionnaire de Rimes*, & des *Oeuvres du*
„ *Poëte Ronſard* : c'étoit tout ce qu'il pou-
„ voit donner ; encore le Curé, qui l'en-
„ terra par charité, vouloit-il m'obli-
„ ger à rendre ces deux Livres, fon-
„ dant ſes droits ſur les privilèges de
„ l'Egliſe. „

POURQUOI, demandai-je au Poëte, *puiſque vous étiez auſſi malheureux, vous êtes-vous obſtiné à vouloir continuer d'écrire ? J'aurois pris, ſi j'avois été à votre place, un autre métier. Le cocher d'un Fiacre, qui peut manger lorſqu'il a faim, eſt bien plus heureux qu'un Poëte qui meurt d'inanition. En s'attachant aux Muſes, on ſe nuit plus ſouvent qu'on ne ſe ſert.* „ Vouliez-vous, ré-
„ pondit l'éleve d'Apollon, qu'après m'ê-
„ tre accoutumé à me regarder comme
„ un homme extraordinaire, & preſque
„ divin, j'allaſſe me ravaler à quelque
„ em-

„ emploi honteux ? J'étois la victime de „ ma paſſion pour la Poéſie, & de ma „ vanité. C'eſt-là le foible de tous mes „ confreres ; il n'en eſt aucun, quelque „ pauvre qu'il ſoit, qui ne s'eſtime infi- „ niment. Ils ne comparent ſi ſouvent „ la gloire d'Homere à celle d'Achille, „ & la réputation d'Auguſte à celle de „ Virgile, que pour goûter le plaiſir ſe- „ cret de s'égaler aux plus grands Mo- „ narques de l'Europe. Si l'on trouvoit „ un ſecret pour n'avoir pas beſoin de „ manger, je ſuis aſſûré qu'il eſt bien des „ Auteurs à Paris qui préfereroient leurs „ talens à une Couronne. Vous ſavez „ que Scaliger diſoit qu'il aimeroit mieux „ avoir fait l'Ode d'Horace qui commen- „ ce par ces mots, *Donec gratus eram ti-* „ *bi &c.*, que d'être Roi de Naples & „ de Sicile. Je conviens que s'il avoit „ eu le ventre auſſi vuide que l'étoit le „ mien il y a deux heures, il eût peut- „ être penſé d'une autre manière.„ *Raſ- ſûrez-vous*, dis-je au Poëte, *vous ne l'au- rez plus dans un pareil état à l'avenir.* Je voulus alors me retirer ; mais il me pria de permettre qu'il me préſentât un Avocat de ſes amis. La converſation que j'eus avec lui, fera le ſujet de la première Let- tre que je t'écrirai.

JE te ſalue, en *Belſébuth*, & par *Belſébuth*.

LETTRE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

J'AI été charmé, ſage & ſavant Abukibak, de la Lettre que tu m'as écrite ſur l'eſtime qu'on faiſoit anciennement des gens de Lettres. Je conviens avec toi que l'état des Savans eſt beaucoup moins heureux aujourd'hui, qu'il ne l'étoit du tems des Grecs & des Romains; mais enfin, quel que ſoit le mauvais goût du ſiécle, il reſte cependant quelques perſonnes de diſtinction, qui, joignant la probité & le bon goût à la naiſſance & à l'éducation, connoiſſent que les Belles-Lettres ſont très néceſſaires & très utiles aux Princes & aux grands Capitaines. Caſſiodore a eu raiſon de dire que l'amour des Sciences ſervoit à la perfection de tous les Etats, & que les Sciences augmentoient la prudence d'un homme prudent, élevoient le courage d'un guerrier valeureux, & perfectionnoient les Princes dans l'art de gouverner *.

L'EX-

* *Deſiderabilis eruditio Litterarum, quæ Naturam*

L'EXPÉRIENCE nous a démontré, & nous fait voir encore tous les jours la vérité des principes & des maximes de Caſſiodore ; les plus grands hommes ont été convaincus de leur utilité. Philippe de Macedoine ne remercioit pas tant les Dieux de lui avoir donné un fils, que de ce qu'il l'avoit fait naître un tems où Ariſtote pouvoit prendre ſoin de ſon éducation. On peut juger par-là combien ce Roi, ſi fameux & ſi réveré, même de ſes ennemis, eſtimoit les Sciences & les regardoit comme néceſſaires à la perfection d'un Souverain.

J'OSEROIS preſque avancer que ſoit chez les Grecs, ſoit chez les Romains, le courage, l'intrépidité, le zèle pour la patrie, enfin toutes les grandes qualités ont preſque toujours été accompagnées de l'amour des Belles-Lettres.

THÉMISTOCLE, ce fameux Capitaine, ne ſe diſtingua pas moins par les Lettres que par les armes ; ce fut un des plus excellens éleves du Philoſophe Anaxagoras.

EPAMINONDAS, Alcibiade, tant d'autres

ram laudabilem eximie reddit ornatam. Ibi prudens invenit unde ſapientior fiat : ibi bellator reperit unde animi virtute roboretur : inde Princeps accipit quemadmodum populos ſub æqualitate componat. Nec aliqua in Mundo poteſt eſſe fortuna, quam Litterarum non augeat gloriosa notitia. Caſſiod. Var. *Lib. I. pag.* 3.

tres enfin, ne furent ni moins valeureux, ni moins ſavans que Thémiſtocle.

DENYS, Tyran de Siracuſe, eut pour maître, Platon. Il profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'aiant été chaſſé de ſes Etats, & quelqu'un lui aiant demandé à quoi lui ſervoit la Philoſophie : *Elle m'eſt plus néceſſaire que jamais*, repondit-il, *puiſqu'elle m'apprend à ſupporter avec patience les maux & les chagrins dont je ſuis accablé.* Il auroit été heureux pour le Prétendant d'avoir été élevé par un Philoſophe tel que Platon; il n'eût point fait eſſuier à la Princeſſe ſon épouſe toute la mauvaiſe humeur d'un homme, qui ne peut ſe réſoudre à ſupporter l'adverſité.

LES Romains diſputerent aux Grecs la gloire & l'honneur de s'inſtruire dans les Sciences. Lucullus emploioit à l'étude des Belles-Lettres tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes emplois & à ſes occupations guerrières; & lorſque la paix lui procuroit un plus grand loiſir, il s'entretenoit avec des Savans, & profitoit de leurs inſtructions.

PAUL EMILE, vainqueur de Perſe, Roi de Macédoine, avoit des connoiſſances très étendues. Il regardoit l'étude comme une choſe ſi eſſentielle à l'éducation d'un jeune homme, qu'il emploia tout ſon crédit auprès des Athéniens, pour qu'ils vouluſſent bien lui envoier le Philoſophe Métrodore, qu'il fit gouverneur de ſes enfans.

SCIPION l'Africain, à qui Rome fut auſſi redevable qu'à ſon fondateur, qui la ſauva des dangers où les victoires d'Annibal l'avoient expoſée, ſe délaſſoit des peines & des travaux de la guerre par la lecture de bons Livres.

TOUS ceux qui ont quelque legère connoiſſance de l'Hiſtoire, ſavent combien les deux Catons s'appliquerent aux Belles-Lettres. Le Cenſeur avoit fait pluſieurs Ouvrages; il fut grand Orateur, bon Hiſtorien, & ſur la fin de ſa vie, quoique très âgé, il s'appliqua à l'étude de la Langue Grecque. *On apprend*, diſoit-il, *même dans la vieilleſſe. C'eſt pourquoi, Solon ſur le déclin de ſon âge, ſe vantoit d'apprendre tous les jours quelque choſe de nouveau. J'ai tâché d'imiter ſon exemple, & j'ai appris le Grec dans ma vieilleſſe avec une avidité, pareille à celle de ceux qui ont long-tems ſupporté la ſoif* *. L'autre Caton, appellé communément Caton d'Utique, avoit l'eſprit moins vaſte & moins pénétrant que le Cenſeur; mais il n'aimoit pas moins les Sciences que lui. Il s'attacha aux

* *Quid, quod etiam addiſcunt aliquid? Ut Solonem Verſibus gloriantem videmus, qui ſe quotidie aliquid addiſcentem ſenem fieri dicit: ut ego feci, qui Græcas Litteras ſenex didici, quas quidem ſic avide arripui, quaſi diuturnam ſitim explere cupiens.* Cicero de Senect. *Cap.* IX. *ſub. fin.*

aux préceptes & aux leçons du Philoſophe Antipater, & en fit un ſi excellent uſage, que Cicéron nous apprend qu'en opinant dans le Sénat, il traitoit ſouvent des points de Philoſophie. Et quoique ces ſortes de matières fuſſent fort éloignées de celles qui peuvent être d'uſage dans le Public, & qui ſont à la portée du peuple, il venoit à bout de les lui faire goûter *.

FINISSONS l'énumeration de tant d'illuſtres Savans, nés dans un rang ſi élevé, par l'éloge du plus fameux guerrier de l'Univers, du plus grand des Romains, & du plus éloquent. Jules Céſar, le vainqueur du Monde, fut un excellent Orateur & un parfait Hiſtorien. Ses *Commentaires* ſur les guerres des Gaules & ſur les guerres civiles, montrent aſſez quel cas l'on doit faire dans la République des Belles-Lettres, de celui qui par ſes armes ſut ſe rendre Souverain du Monde. Cicéron, qui n'aimoit pas Jules Céſar, & qui, aiant toujours ſuivi le parti de Pompée, devoit naturellement être intéreſſé à décrier les Ouvrages de Jules Céſar, n'a pû s'empêcher d'en

* *Animadverti Catonem, cum in Senatu ſententiam diceret, locos graves ex Philoſophia tractare, abhorrentes ab hoc uſu forenſi & publico : ſed dicendo conſequi tamen ut illa etiam populo probabilia viderentur.* Cicero, Paradox. *Cap. I.*

d'en faire l'éloge. „ Il a laiſſé, dit-il, des „ *Commentaires*, qui ne ſe peuvent aſſez „ eſtimer. Ils ſont écrits ſans fard & ſans „ artifice, & dépouillés de tout orne- „ ment comme d'un voile. Mais quoi- „ qu'il les ait faits plûtôt pour ſervir de „ Mémoires aux Hiſtoriens, que pour te- „ nir lieu d'Hiſtoire, cela ne peut ſur- „ prendre que les petits eſprits qui les „ voudroient peigner & ajuſter; car par- „ là il a fait tomber la plume des mains „ à tous les honnêtes gens qui le vou- „ droient entreprendre *. „

JE doute, ſage & ſavant Abukibak, qu'on puiſſe faire un éloge plus parfait & plus délicat des Ouvrages de Jules Céſar; mais plus ils ſont excellens, & plus ils doivent exciter tous les grands Capitaines à l'amour des Sciences. S'ils penſent ſenſément, ils verront quels ſont les avantages qu'ils peuvent en retirer, puiſque le plus grand Général du Monde, le vainqueur des Gaules & de la République, s'y eſt attaché avec tant de ſoin.

QUELQUES partiſans zélés de l'ignorance prétendent que la Science eſt inutile pour former les grands hommes, puiſque pluſieurs Souverains, qui n'ont pas laiſſé que d'être eſtimés de la poſtérité, &

* Ciceronis *Epiſt. Lib. III. Epiſt. LXXVI.*

& plusieurs Généraux fameux ont négligé entiérement l'étude des Belles-Lettres. Un illustre Consul Romain répond parfaitement à cette objection qu'il se propose à lui-même. *Il est vrai*, dit-il, *qu'il y a eu des personnages, dont le mérite étoit éclatant, quoiqu'ils eussent peu cultivé leur génie, & qu'ils ne dûssent leurs qualités qu'à la Nature. Mais l'on n'en doit pas cependant moins priser les Sciences; car lorsque l'Art se joint à la Nature, cette union produit quelque chose de parfait & divin**. L'expérience nous montre tous les jours combien entre deux génies, partagés également des dons de la Nature, celui qui les cultive, devient supérieur à l'autre. Le Cardinal Mazarin avoit reçu du Ciel un esprit profond, politique, prévoiant; le Cardinal de Riche-

* *Quæret quispiam quid? Illi ipsi summi viri, quorum virtutes literis proditæ sunt, istane doctrina quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt? Difficile est hoc de omnibus confirmare, sed tantum est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrina, Naturæ ipsius habitu prope divino, per se ipsos & moderatos, & graves extitisse fatear. Etiam illud adjungo sæpius ad laudem atque virtutem Naturam sine doctrina, quam sine Natura valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad Naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam conformatioque doctrinæ, tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere.* Cicer. Orat. pro Archia Poëta, *Num. VII.*

chelieu avoit été doüé des mêmes qualités. Quelle différence n'y a-t-il pas cependant entre ces deux Miniſtres ! & combien le monde entier ne préfere-t-il pas ce dernier au premier ? Quelles ſont les choſes qui ont acquis la prééminence au Cardinal de Richelieu ? Son amour pour les Sciences, ſes connoiſſances vaſtes & étendues, ſon application à tout ce qui pouvoit orner ſon eſprit, le fortifier, & lui donner plus d'étendue & plus d'intelligence.

LES grands Seigneurs & les Souverains, ſage & ſavant Abukibak, devroient non ſeulement chérir les Belles-Lettres par rapport à leur utilité, mais encore par amour propre ; il ſemble que la vanité dût leur faire faire ce que la véritable ſageſſe ne peut obtenir d'eux. Sans les Sciences & les Savans, à quoi ſe borneroit la gloire & la réputation des grands hommes ? Le plus petit eſpace de tems les détruiroit entiérement ; les plus belles actions ne perceroient pas la durée d'un ſeul ſiécle, elles ſeroient bientôt enſévelies dans un oubli éternel. Ce n'eſt que par le ſecours des Belles-Lettres qu'un grand Général, qu'un Prince généreux, juſte & prudent, qu'un Magiſtrat intègre peuvent dompter la nuit des tems. Les plus grands Héros, ſoit anciens, ſoit modernes, ont été convaincus de cette vérité, & il en eſt peu d'entre eux qui n'aient

ſouhaité ardemment de trouver quelque habile Hiſtorien, qui pût faire connoître leur mérite à la poſtérité. Alexandre * avoit dans ſa Cour un grand nombre de Savans qui écrivoient ſa vie; cependant il ne put s'empêcher d'envier le ſort d'Achille; & étant allé viſiter le tombeau de ce Héros, *Heureux jeune homme*, dit-il, *qui as trouvé un Panégiriſte auſſi grand qu'Homere!* Sans ce Poëte, la gloire d'Achille eût été renfermée dans le même tombeau que ſon corps. A cet exemple je joindrai celui de Pompée, qui accorda le droit de bourgeoiſie à Théophanès de Milet, pour le récompenſer d'avoir écrit l'hiſtoire de ſes victoires †.

LES Modernes fameux n'ont pas été moins ſenſibles que les Anciens, au plaiſir de voir immortaliſer leurs noms & leurs hauts faits par quelque plume éloquen-

* *Quam multos Scriptorum rerum ſuarum magnus ille Alexander ſecum habuiſſe dicitur! Atque is tamen cum in Sigeo ad Achillis tumulum adſtitiſſet.* O! fortunate, *inquit*, adoleſcens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! *Et vere; nam niſi* Ilias *illa exſtitiſſet, idem tumulus, qui corpus ejus convexerat, nomen etiam obruiſſet.* Cicero, *ibid. Num. X.*

† *Quid? Noſter hic Magnus, qui cum virtute fortunam adæquavit, nonne Theophanem Mitylenæum, Scriptorem rerum ſuarum, in concione militum civitate donavit?* Cicero, *ibidem.*

quente. Charles-Quint protégea & récompensa les Savans. François I. ramena les Belles-Lettres & les Sciences dans son Roïaume, d'où elles étoient exilées depuis si long-tems. Henri IV. aima les Savans plûtôt par la bonté de son caractère, que par la connoissance qu'il avoit de leur mérite particulier. Il ne laissa pas cependant que de les favoriser, & il comprit qu'un Héros tel que lui, qui avoit autant de valeur qu'Alexandre & César, de prudence que Scipion, de bonté que Titus, de probité que Trajan, devoit tâcher de trouver quelque Quinte-Curce, ou quelque Pline pour transmettre à la postérité des actions si dignes de l'immortalité. Louis XIV. s'est rendu aussi grand par les bienfaits qu'il a répandus sur les gens de Lettres, que par les choses que ses Ministres & ses Généraux ont exécutées. Le fameux Prince de Condé n'aimoit pas seulement les Savans ; mais il étoit lui-même très versé dans toutes les Sciences : il avoit pour les Ouvrages de Jules César cette vénération qu'Alexandre eut pour ceux d'Homere. Tout Paris a été témoin de l'amitié, & j'ôse dire de la tendresse, que le Maréchal de Villars avoit pour Voltaire. L'Europe entière a vû avec une satisfaction infinie les bontés dont la feue Reine d'Angleterre a comblé le Pere le Courayer.

QUE les héros ſubalternes affectent du mépris pour les Sciences ; s'ils avoient un véritable mérite, ils penſeroient bien différemment. Je conviens, ſage & ſavant Abukibak, que les grands Seigneurs en général font peu de cas des Savans ; mais cela eſt naturel, puiſqu'il ſe trouve parmi eux tant de gens pour qui l'immortalité n'eſt point faite, & dont la mémoire perit avec le corps.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

****

LETTRE QUATRE-VINGT-QUATORZIEME.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

TU te rappelles ſans doute, ſage & ſavant Abukibak, que dans ma dernière Lettre je te parlai d'un jeune Avocat qui vouloit me conſulter. Il étoit preſque auſſi pauvre & auſſi miſérable que ſon ami le Poëte. *Je vous prie*, me dit-il, *puiſque vous connoiſſez l'avenir, apprenez-moi ſi je dois continuer le métier que j'ai entrepris, & ſi je pourrai y gagner de quoi ſortir de l'état miſérable où je ſuis.*

„ NOUS ne jugeons nous autres Dia-
„ bles de l'avenir, répondis-je à l'Avocat,
„ que par les juſtes réflexions que nous
„ fai-

„ faiſons ſur les circonſtances préſentes;
„ c'eſt par ce ſeul moïen que nous pré-
„ diſons les choſes futures. Apprenez-moi
„ donc quels ſont les principaux motifs
„ qui vous ont porté à prendre le parti
„ du Barreau. Avez-vous ſimplement
„ fait attention à l'utilité que vous pou-
„ viez en retirer, au gain qu'il vous pro-
„ cureroit ? Ne vous êtes-vous point
„ conſulté pour ſavoir ſi vous auriez aſ-
„ ſez de deſintéreſſement pour refuſer
„ de plaider une cauſe injuſte, aſſez de
„ charité pour défendre gratuitement
„ quelque malheureux opprimé par le
„ crédit d'un Grand, ou par les détours
„ de l'affreuſe chicane ? Avez-vous enfin
„ examiné ſi votre cœur, uniquement
„ touché de l'envie d'amaſſer des richeſ-
„ ſes, ne préferera jamais une gloire ſté-
„ rile à un ſolide intérêt ? Si vous avez
„ ſondé votre cœur ſur toutes ces cho-
„ ſes, & que vous ne cragniez point qu'il
„ vous faſſe jamais faire aucune démar-
„ che contraire aux uſages des trois quarts
„ de vos confreres ; ſi vous êtes ferme-
„ ment reſolu d'acquérir du bien *per fas*
„ *& nefas*, allez, continuez d'être Avocat.
„ Je vous prédis que tôt ou tard vous
„ deviendrez riche, & remplirez vos
„ coffres des dépouilles de l'orphelin &
„ de la veuve. „

JE *n'ai point fait*, repartit le jeune Avocat, *un examen auſſi détaillé & auſſi ſérieux*

que celui dont vous me parlez. Je vous avoüerai pourtant que j'ai beaucoup plus enviſagé le profit que la gloire, lorſque je me ſuis fait Avocat ; & je ſuis perſuadé que parmi mes collègues il n'en eſt aucun qui n'ait penſé ainſi que moi. Quel eſt celui d'entre eux qui voulût ſacrifier ſon loiſir, ſa ſanté & ſon profit à l'amour d'une gloire ſtérile qui conduit ſouvent un homme à l'hôpital ? La Science du Droit n'eſt point un don gratuit, il en coute des peines, des ſoins, & même de l'argent pour l'acquerir. Eſt-il juſte que la condition des Avocats ſoit pire que celle de tous les autres hommes ? Les uns gagnent leur vie à l'agriculture, les autres à la guerre. Pourquoi plaidera-t-on par le ſeul deſir d'être utile au Public ? Notre intérêt nous eſt plus cher que celui de la veuve & de l'orphelin : s'ils n'ont point d'argent, tant pis pour eux ; un Avocat n'eſt pas plus obligé à plaider gratis, *qu'un Médecin à viſiter des malades qui ne le païent point.*

„ Ho ho ! repartis-je, vous ferez une „ grande fortune. Vous êtes digne, & „ très digne d'être Avocat. Vous parlez „ comme un homme qui auroit vieilli „ pendant quarante années dans le Bar- „ reau, & qui dès ſon enfance auroit été „ nourri dans l'étude d'un Procureur. „ Allez ſur ma parole, continuez votre „ métier, vous ne ſauriez mieux faire. „

A vous *oüir*, repliqua l'Avocat, *on croiroit que ma profeſſion & celle de mes confreres ne peuvent former que des voleurs. Vous*

vous

vous trompez beaucoup, & il en eſt peu où il y ait eu, & où il y ait encore des gens auſſi reſpectables.

„ JE conviens de ce que vous dites, re-
„ pliquai-je. Il y a dans le nombre des A-
„ vocats des perſonnages illuſtres : il y
„ en a eu dans tous les tems ; mais il
„ ſont rares, *Apparent rari nantes in gur-*
„ *gite vaſto.* Je pourrois vous donner des
„ preuves authentiques de ce fait, les
„ Papes & les Souverains me les fourni-
„ roient. J'ai lû autrefois une ancienne
„ Légende de St. Yves, le Patron & le
„ Protecteur du Barreau, dans laquelle il
„ y avoit, ST. YVES *étoit Avocat, & n'é-*
„ *toit point Larron. Choſe admirable!* SANC-
„ TUS YVO, *Advocatus, & non Latro; Res*
„ *miranda!* Voilà ce qui concerne la dé-
„ ciſion des Papes, voions celle des Sou-
„ verains.

„ LES Avocats & les Médecins eu-
„ rent ſous le regne de Marie Sforce,
„ Duc de Milan, une vive diſpute ſur la
„ préſéance ; ce Prince l'adjugea aux
„ Avocats. Quelqu'un de ſes favoris lui
„ en aiant demandé la raiſon : *Les vo-*
„ *leurs*, lui dit-il, *paſſent les premiers, les*
„ *boureaux viennent enſuite. Præcedant fu-*
„ *res, ſequantur carnifices.* Vous voiez,
„ continuai-je, que je vous tiens paro-
„ le, & que je vous cite des témoins de
„ la rapacité des anciens Avocats. En
„ remontant plus haut, nous trouve-

„ rons

„ rons qu'ils n'étoient ni plus desinté-
„ reſſés, ni moins avides d'acquérir du
„ bien. Ils ont fait un mal infini à l'Empire
„ Romain. Tertullien diſoit que les gens de
„ Robe avoient plus nui à la République
„ que les gens de guerre*. Cependant l'état
„ des Avocats dans l'ancienne Rome dif-
„ féroit bien de celui de ceux de nos
„ jours. Leur profeſſion n'étoit regardée
„ que comme un ſimple Office d'ami, &
„ la Loi *Cincia* qui défendoit aux Avo-
„ cats de recevoir aucun ſalaire, ni au-
„ cune récompenſe †, ordonnoit aux Par-
„ ties, avant d'entrer en procès, de ju-
„ rer qu'ils n'avoient rien promis ni don-
„ né à leurs Avocats §. Malgré des or-
„ dres ſi ſages & ſi prudens, les plai-
„ deurs ſe reſſentoient très ſouvent de
„ la mauvaiſe foi & de l'avarice de leurs
„ prétendus défenſeurs, qui, ſans ſe
„ ſoucier des loix, pilloient & voloient
„ impunément. Ils apportoient de fort
„ mauvaiſes excuſes pour pallier leurs
„ con-

* *Plus togæ læſere Rempublicam, quam loricæ.* Tertull. de Pallio, *Cap. V.*

† *Qua cavetur (loquitur de Lege Cincia) antiquitus ne quis ob cauſam orandam pecuniam donumve accipiat.* Tacit. Annal. *Lib. XI. Cap. V.*

§ *Jurare jubebantur nihil ſe ob Advocationem cuiquam dediſſe, promiſiſſe, caviſſe. His enim verbis venire Advocationes & emi vetabantur.* Plinii *Epiſt. ult. Lib. V.*

„ concuſſions. Enfin, l'Empereur Clau-
„ dius, voulant tâcher d'arrêter leurs
„ voleries ſecretes, conſentit qu'ils re-
„ çuſſent une certaine ſomme. Il fixa le
„ ſalaire des plus grandes cauſes à deux
„ cens cinquante écus, & déclara que
„ ceux qui prendroient davantage, ſe-
„ roient punis comme coupables de con-
„ cuſſion *.

„ LES ordonnances de Claudius ne
„ ſervirent de rien; les anciens Avocats
„ allerent toujours leur chemin. Les mo-
„ dernes les imitent parfaitement: ils ont
„ auſſi peu d'attention pour les ordres
„ des Rois & pour les arrêts des Cours
„ ſouveraines, que les autres pour les
„ loix faites par les Empereurs. Plu-
„ ſieurs Parlemens ont ordonné que con-
„ formement à l'article CLXI. des Etats
„ de Blois, les Avocats ſeroient obligés
„ de marquer au bas de leurs écritures
„ le prix qu'ils auroient exigé; mais ils
„ ont trouvé le ſecret de ſe moquer des
„ arrêts de Réglement. Ils ſe ſont impo-
„ ſé ſilence d'un commun accord, ils
„ ont fermé la bouche; & pour les em-
„ pêcher d'être muets, il a fallu que
„ les Cours ſouveraines conſentiſſent &
„ con-

* *Ut minus decora hæc, ita fruſtra dicta Princeps ratus, capiendis pecuniis poſuit modum, uſque ad dena ſeſtertia, quem egreſſi, repetundarum tenerentur.* Tacit. Annal. *Lib. XI. Cap. VII.*

„ connivaſſent en quelque manière à leur „ rapacité.

„ LES Princes n'ont pas eu plus de „ pouvoir que les Magiſtrats. Louïs XI. „ déſeſperant de pouvoir jamais mettre „ un frein à l'avarice des Avocats, avoit „ réſolu de réduire dans un ſeul Volume „ toutes les loix du Roïaume, & de les faire mettre en François, pour que les particuliers puſſent eux-mêmes connoître „ & plaider leurs affaires, ſans avoir beſoin „ de ſecours étranger. Ferdinand & Iſabelle exécuterent en faveur des Indiens, „ ce que Louis XI. avoit projetté en faveur des François. Ils défendirent aux „ Avocats d'aller aux Indes, de peur „ qu'ils ne portaſſent l'affreuſe chicane „ chez ces peuples, qui ſe reſſentoient „ encore de la pureté du Siécle d'Or. „ Ferdinand fit traduire les loix qu'il „ avoit faites, en Langue Indienne; il „ crut que cela ſeul ſuffiroit pour terminer & éclaircir les différends qui pourroient ſurvenir parmi les Indiens.

„ POUR ſe garentir des maux que cauſent les Avocats, il n'eſt qu'un ſeul „ moïen; c'eſt de fuir les climats qu'ils habitent: on ne ſauroit impunément reſpirer le même air. Lorſqu'on fait attention „ aux deſordres dans leſquels ils plongent „ les familles, & la miſère où ils réduiſent „ tant d'honnêtes gens, on ne peut s'empêcher d'admirer la ſageſſe des Turcs,

„ &

„ & de loüer avec excès leur manière „ d'adminiſtrer la Juſtice. Ces peuples, „ que les François traitent de barbares, „ n'ont pas beſoin, pour faire donner à „ chacun ce qui lui appartient, de *Code*, „ de *Digeſte*, de *Gloſſes*, de *Commentateurs*, „ de *Décretales*, de *Droit Coutumier*, d'*Or-* „ *donnances*, d'*Arrêts*, de *Réglemens*; & „ qui pis eſt, d'*Avocats* pour éterniſer les „ différends. Ils s'arrêtent ſeulement à „ la vérité du fait, & jugent enſuite ſans „ procédure. Il n'y a chez eux ni d'*Arrêts* „ *interlocutoires*, ni de *plus amplement informé*, „ ni d'*Arrêts ſur Requête*, ni d'*Arrêts par Pro-* „ *viſion*, ni de *Comparant*, ni de *Reſcindant*, „ ni de *Reſciſſoire*, ni de *Lettres Roïaux*; tous „ ces inſtrumens, dont la chicane ſe ſert „ ſi avantageuſement pour ruiner tous „ les particuliers d'un Roïaume, ſont in- „ connus chez les Turcs. Parmi eux, „ l'Avocat avide, le Procureur fripon, „ le Greffier voleur ne s'engraiſſent point „ du ſang de la veuve & de l'orphelin; „ & ſi vous étiez né à Conſtantinople, „ toute la peine que vous avez priſe pour „ trouver le moïen de donner toujours „ deux faces différentes à une affaire, de „ rendre douteuſe la plus claire, & pro- „ blématique la plus mauvaiſe; toute la „ peine, dis-je, que vous avez priſe pour „ poſſéder l'art d'éterniſer les procès, „ vous ſeroit inutile. Vous mourriez bien- „ tôt de faim: heureux encore, ſi vous

„ n'a-

„ n'aviez pas quelques centaines de coups
„ de bâton, pour vous punir d'avoir par
„ vos conſeils voulu embrouiller quelque
„ affaire.

Si les Parlemens traitoient les Avocats
„ à la Turque, on verroit tous vos con-
„ freres ſe piquer autant de probité que
„ d'éloquence. Ils s'occuperoient davan-
„ tage à mettre la vérité purement &
„ ſimplement dans tout ſon jour, qu'à
„ orner leurs plaidoïers des fleurs d'une
„ Réthorique, ſouvent déplacée. Avant
„ de ſe charger de la défenſe d'une cau-
„ ſe, ils ne manqueroient pas de dire :
„ *Or ſus, examinons s'il n'y a point de baſ-*
„ *tonade à craindre en plaidant cette affaire.*
„ *Fouillons juſqu'au fond du ſac, de peur*
„ *qu'elle ne fût attachée à quelque piéce que*
„ *nous aurions négligé de conſidérer attenti-*
„ *vement.* Malheureuſement pour les Pa-
„ riſiens & pour les François, les Con-
„ ſeillers au Parlement & les Miniſtres
„ d'Etat ne penſent pas comme les Viſirs
„ & les Cadis; & tous les procès, quel-
„ que mauvais qu'ils ſoient, trouvent des
„ défenſeurs. C'eſt ſur les affaires déla-
„ brées, qu'un habile Avocat fonde ſon
„ principal revenu. Quand il gagne un
„ bon procès, il n'ôſe exiger de ſa par-
„ tie qu'une certaine ſomme ; mais s'i
„ tire un bon parti d'une cauſe déſeſ-
„ perée, s'il l'aide à voler celui contre
„ lequel il plaide, il eſt bien juſte qu'ils

„ par-

„ partagent tous les deux les dépouilles „ de l'infortunée victime de la chicane.„

A *la façon dont vous parlez*, repliqua le jeune Avocat, un peu surpris du portrait que j'avois fait de son état, *il paroît que vous ne faites pas grand cas de mes confreres, & au gain près, vous trouvez leur profession fort deshonorante. Elle passe cependant pour très glorieuse dans le monde, & l'on en a une idée bien différente de celle qu'on en a conçue dans les Enfers.*

„ JE pourrois vous dire, repartis-je, que „ ce qui fait qu'on estime moins chez „ nous les Avocats que dans ce païs, „ c'est qu'on les connoît beaucoup mieux; „ mais je veux bien vous avoüer qu'il n'y „ a rien de si estimable, rien de si res- „ pectable qu'un Avocat habile & intè- „ gre. Il n'est aucune charge, aucune „ dignité, à laquelle il ne puisse & ne „ mérite d'être élevé. Pierre Seguier, „ Christophle de Thou, Jaques Aubri, „ Denis Derian, sous Henri II. François „ de Monteon, sous Henri III. furent éle- „ vés du simple grade d'Avocat aux pre- „ mières charges de la Robe. Combien „ trouve-t-on aujourd'hui de gens, qui „ pensent & qui agissent ainsi qu'eux? Je „ sais qu'on en peut rencontrer encore „ quelques-uns: & peut-être y a-t-il au- „ tant d'Avocats intègres dans le Bar- „ reau de Paris, qu'il y avoit de Justes „ dans la ville de Lot. Après tout, ce

„ n'eſt pas-là ce qui vous embarraſſe ;
„ vous voulez du profit, & non pas de
„ la vertu. Continuez donc comme vous
„ avez commencé, je vous réponds qu'un
„ jour vous ſerez très riche. Sur-tout,
„ pour le devenir bientôt, ſouvenez-
„ vous de ne jamais refuſer de vous char-
„ ger d'une affaire, quelque délabrée qu'el-
„ le vous paroiſſe. Si vous la perdez, vo-
„ tre réputation n'en ſouffrira pas : on dira
„ que la cauſe que vous défendiez, ne va-
„ loit rien. Si vous la gagnez, vous ſerez
„ exceſſivement récompenſé, & tout le
„ monde vous regardera comme un hom-
„ me du premier ordre. Le conſeil que
„ je vous donne, eſt pour vous le ſecret
„ de la pierre Philoſophale ; profitez-en,
„ juſques à ce que je vous revoie au
„ milieu de tous les Diables mes confre-
„ res.„ A ces mots, ſage & ſavant A-
bukibak, je redeſcendis dans les Enfers.

Je te ſalue, en *Belſébuth*, & par *Belſébuth*.

LETTRE QUATRE-VINGT-QUINZIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LE nombre de mauvais Prédicateurs, ſage & ſavant Abukibak, dans toutes les différentes Communions, ſurpaſſe de beaucoup celui des bons; & loin de diminuer, il augmente tous les jours. Une foule d'Abbés, de Moines, de Miniſtres & de Propoſans s'empreſſe à le groſſir, & pour un Bourdaloüe on trouve deux mille Cotins.

IL n'eſt pas ſurprenant que l'Europe fourmille de tant d'Orateurs Eccléſiaſtiques, qui ne poſſedent que le talent d'ennuier, ou d'endormir leurs auditeurs. On embraſſe aujourd'hui la profeſſion de Prédicateur par les mêmes raiſons que l'on choiſit celle de marchand, ou de financier. Ce n'eſt point parce qu'un homme eſt ſavant, éclairé, éloquent, qu'il prend le parti de l'Egliſe; c'eſt parce qu'il eſpere d'obtenir un benefice. Combien d'Evêques, combien de Prêtres chez les Catholiques, combien de Miniſtres chez les Proteſtans n'euſſent jamais

ſongé à l'Etat qu'ils ont choiſi, ſi l'intérêt ne les eût déterminés ? Doit-on après cela, eſperer de voir croître le nombre des excellens Prédicateurs ? Je m'étonne au contraire qu'il y en ait autant qu'il y en a, puiſque ſi peu de perſonnes, parmi le grand nombre de celles qui ſont obligées de prêcher, ont ſongé à acquérir les talens qu'il faut pour ſe diſtinguer dans la Chaire.

Un jeune Abbé, qui ſort d'un Séminaire, où ſouvent il a moins étudié qu'il n'a ſongé aux moïens de finir bientôt ſa retraite, penſe que pour prêcher, il n'a beſoin que de débiter avec un air de Petit-maître, & qui tient beaucoup du Comédien, quelques généralités uſées, quelques lieux communs ennuieux, & quelques paſſages des Peres, tronqués, défigurés, mal placés, & cités hors de propos. S'il joint à cela l'art de s'énoncer dans des termes ampoullés, enflés, preſque inintelligibles, il ſe regarde comme un des plus grands hommes de l'Univers; & dès le cinquième diſcours dont il a ennuié tous les gens de goût de ſon auditoire, il s'étonne qu'on ne l'ait point encore fait Evêque, & ſe plaint de l'injuſtice du ſiécle qui laiſſe le mérite ſans récompenſe.

Un Propoſant, qui chez les Proteſtans eſt élevé, ou par brigue, ou par faveur au Miniſtère, oublie juſqu'au ſouvenir de ſon premier état. Il s'égale hardiment aux

aux plus fameux Prédicateurs ; & dans un discours, composé de différens morceaux pillés dans plusieurs Auteurs, & assez mal cousus ensemble, il insulte les Peres de l'Eglise, corrige & reprend les grands Théologiens modernes, & donne l'explication des endroits qui ont paru les plus obscurs aux habiles gens. Cette explication est aussi absurde, que le caractère d'un pareil Prédicateur est ridicule & digne de pitié. Chez lui, tout est allégorie, tout est mystère ; peu s'en faut qu'il n'entrevoie autant de choses cachées & surprenantes dans les passages les plus clairs & les plus simples de la Bible, que le Rabbin le plus visionnaire.

LES principaux défauts, sage & savant Abukibak, dans lesquels tombent les Prédicateurs, leur sont presque tous également communs, de quelque Communion qu'ils soient, les Cotins & les Roquetes Protestans ressemblant parfaitement aux Cotins & aux Roquetes Catholiques. En condamnant les uns, on fait la critique des autres ; & si jamais quelqu'un écrivoit quelque Ouvrage pour tâcher de les corriger, son travail seroit utile à toutes les différentes Sectes du Christianisme. Je voudrois, sage & savant Abukibak, que cet Auteur conseillât d'abord aux Prédicateurs de ne point s'arrêter à des choses basses, inutiles, & quelquefois puériles ; cela énerve ce qu'il

peut y avoir de bon dans leurs ſermons. L'eſprit des auditeurs, ennuié & laſſé par des images foibles, n'eſt point auſſi frappé par celles qui auroient ſans cela attiré toute ſon attention.

CE défaut eſt l'écueil de la plus grande partie des Orateurs; on en trouve mille exemples dans leurs Ecrits. Je me contenterai d'en rapporter un, pris dans des ſermons imprimés en Hollande. L'Auteur, en parlant des raiſons qui déterminerent St. Paul d'aller à Rome, entre dans un détail auſſi inutile que puéril, & diminue, ou plûtôt détruit entiérement la grandeur & la majeſté du ſujet qu'il traite.

„ CE n'étoit pas, dit-il, une vaine cu-
„ rioſité qui le pouſſoit pour contem-
„ pler la grandeur & la gloire de Rome
„ triomphante; ce n'étoit pas cette an-
„ cienne ville des Rois, du Sénat, des
„ Empereurs qu'il deſiroit de voir, ce
„ n'étoient pas ſes ſept montagnes, ſes
„ vingt-cinq portes, ſes amphithéatres,
„ ſon capitole qui l'attiroient. Non,
„ non, tout l'éclat de cette magnificen-
„ ce mondaine ne faiſoit aucune impreſ-
„ ſion ſur l'eſprit de St. Paul. Unique-
„ ment ſenſible à l'honneur de ſon Maî-
„ tre, ce qui l'attiroit à Rome, c'étoit
„ l'Egliſe, les Appellés de Jéſus-Chriſt,
„ les Bien-aimés de Dieu. Ce qu'il ſe pro-
„ poſoit

„ poſoit à leur égard, c'étoit de leur é-
„ vangéliſer *. „

IL y a dans ce paſſage une énumeration déplacée. Qui doute que St. Paul n'alloit pas à Rome pour voir ſes ſept Montagnes & ſes vingt-cinq portes, &c? Eſt-ce-là une choſe bien étonnante? Et quelqu'un qui n'eſt pas entiérement privé de la raiſon, auroit-il pû ſe figurer que ce fût-là le ſujet du voïage d'un Apôtre? Ce ne l'eſt pas d'un homme de ſens, & toute perſonne raiſonnable ſait qu'en allant dans un païs, il faut avoir d'autre but que celui d'y voir des palais, des amphithéatres & des colonnes.

BOURDALOUE traite d'une manière bien différente l'arrivée de St. François Xavier dans le Japon, que l'Orateur Hollandois celle de St. Paul à Rome. Il ramaſſe les images les plus intéreſſantes, & les préſente à ſes auditeurs. Il leur offre les difficultés les plus grandes, & chacune de ces difficultés ſuffit à combler de gloire celui qui a pû les ſurmonter. Ce morceau eſt un chef-d'œuvre, il eſt aiſé de connoître qu'il part de la main d'un grand maître. „ Xavier en effet, dit ce „ Jéſuite, eſt le premier qui ait porté à „ cette Nation le flambeau de l'Evangile; „ je

* La Dette du Miniſtère & l'attention aux Verges de Dieu, ou Sermons ſur Rom. I. 14. &c. *A Rotterdam chez Jean Bon-fils.*

„ je dis à cette Nation, où le Prince des „ ténebres dominoit en paix depuis tant „ de siécles, & qu'une licence effrénée „ plongeoit dans tous les desordres. Il „ s'agissoit de leur annoncer les vérités „ les plus dures, & d'ailleurs les moins „ compréhensibles; une doctrine, la plus „ humiliante pour l'esprit, & la plus mortifiante pour les sens; une foi aveugle, „ sans raisonnemens, sans discours; une „ esperance de biens futurs & invisibles, „ fondée sur le renoncement actuel à tous „ les biens préſens; en un mot une Loi, „ formellement opposée à tous les préjugés & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire „ embrasser, à quoi il étoit question de „ les amener, sur quoi Xavier entreprend „ de les éclairer. Quel projet, & qu'elle en sera l'issuë *! „

La seconde chose, sage & savant Abukibak, dont je voudrois qu'on corrigeât les Prédicateurs, c'est de faire de vaines déclamations, de se complaire dans des antitheses recherchées, & de courir après les ornemens d'une Rhétorique, indigne dela majesté de la Chaire, & de la grandeur du Ministère d'un homme qui annonce la volonté & les ordres de la Divinité. Combien ne voit-on pas tous

* Sermons du Pere Bourdaloüe, de la Compagnie de Jésus, *Tom. I. pag.* 36.

tous les jours de Prédicateurs qui parlent pendant long-tems, & qui ne disent rien, ou qui ne disent que ce qu'ils eussent pû dire dans deux mots? Ils se laissent emporter au plaisir de pousser une figure de Rhétorique, ils sacrifient la préciſion, la justesse, la force, l'énergie du raisonnement à une énumeration ennuieuse, à une suspension déplacée, à une opposition souvent fausse, presque toujours peu juste & peu sensible. Le Jésuite Cheminais est tombé plusieurs fois dans ce défaut: les antitheses, que lui a fournies la différence de l'état du Sauveur & de celui de la Madelaine, sentent l'Auteur de Roman; on croit que la Calprenede, ou Gomberville les ont écrites sur le modèle de celles qu'ils placent dans la bouche de leurs héroïnes, lorsqu'ils les font combattre entre la gloire & la tendresse que leur ont inspirées les héros dont elles sont charmées. Voici le doucereux galimatias du Jésuite Cheminais. „ Il est Sauveur, „ dit la Madelaine, & je suis perdue: il „ est venu chercher les plus égarés, où „ trouvera-t-il un plus grand égare- „ment que le mien? Je suis indigne de „ ses graces, il est vrai; mais si j'étois „ moins criminelle, peut-être ne serois- „ je pas une conquête digne de lui. Il „ est Sauveur. En puis-je douter, après „ les marques éclatantes que j'ai vûes de „ mes yeux? Tout Jérusalem l'adore „ malgré l'envie de nos Prêtres; les a-

 „ veu-

„ veugles, les ſourds, les muets guériſ-
„ ſent ; les Démons tremblent & fuient
„ devant lui ; les morts reſſuſcitent. Cha-
„ que jour produit un nouveau Miracle,
„ & toute ſa Perſonne eſt un prodige en-
„ core plus ſurprenant. Quel air de ma-
„ jeſté ſur ſon viſage ! Quelle grace,
„ quelle force dans ſes Paroles ! Eſt-ce
„ un homme ? Eſt-ce un Dieu ? Quelle
„ grandeur dans une ſimplicité apparen-
„ te ! Mais quelle ſainteté, & quelle
„ vertu ! Quelle douceur envers le Pro-
„ chain ! Quelle modeſtie avec tant de
„ mérite & tant de réputation ! Mais
„ quelle ardeur pour ramener à Dieu les
„ ames perdues ! Ah ! il eſt ſans doute
„ Sauveur ; mais ce Sauveur de tous en
„ général veut être le mien en particu-
„ lier. Il me l'a fait ſentir juſqu'au fond
„ de l'ame par les traits les plus per-
„ çans : c'eſt à moi qu'il a parlé, il a lû
„ dans mon cœur, il en connoît le ſe-
„ cret. Inſenſible juſqu'à préſent aux
„ avis & remontrances, ai-je pû tenir
„ contre lui ? J'ai ſenti en moi quelque
„ choſe de nouveau. Je ne ſais comment
„ il a changé mon cœur ; mais il a tou-
„ ché, remué, pénétré. Cent autres l'ont
„ vû, & l'ont écouté ſans nul ſentiment ;
„ ce n'étoit point à eux, c'étoit à moi
„ qu'il en vouloit. Il a jetté ſur moi cet
„ œil de diſcernement qui fait les Elus,
„ il m'a diſtinguée, il m'a préferée. Il eſt
„ juſte de reconnoître cette diſtinction
„ par

„ par une préference réciproque. J'ai „ été ſi ſenſible à ceux qui m'ont recher- „ chée, ſerai-je ingrate à l'égard d'un „ Dieu qui m'a prévenue de la grace ? „ Je ne ſerois pas digne de vivre, ſi je „ pouvois deſormais vivre pour d'autres „ que pour lui *. „

POUR te faire connoître tout le foible du paſſage que je viens de citer, & pour te montrer combien il approche de certains endroits du *Polexandre* & de la *Cléopatre*, ſouffres, ſage & ſavant Abukibak, que j'en parodie une partie. En changeant deux ou trois mots, Caſſandre pourra dire tout ce que dit la Madelaine. *Il eſt vainqueur*, s'écriera la Princeſſe Perſane, *& je ſuis captive. Je ſuis indigne de ſes graces, il eſt vrai, je l'ai offenſé. Mais ſi j'étois moins criminelle, peut-être ne ſerois je pas une conquête digne de lui. Orondate eſt vainqueur. En puis-je douter, après les marques éclatantes que j'ai vûes de mes yeux ? Tout Babilone l'adore, malgré l'envie de ſes ennemis. Les aveugles, les ſourds, les muets, les vieillards, les veuves, les orphelins ſentent les bienfaits de ſa main charitable. Les méchans tremblent & fuient devant lui. Chaque moment augmente ſa gloire, chaque jour produit en lui un nouveau miracle. La perſonne d'Orondate eſt un prodige encore plus ſurprenant.*

* Sermons du Pere Cheminais, *Tom. I. pag.* 65.

*nant. Quel air de majesté sur son visage ! Quelle grace, quelle force dans ses paroles ! Est-ce un homme ? Est-ce un Dieu ? Quelle grandeur dans une simplicité apparente ! Mais quel courage, & en même tems quelle vertu, quelle clémence ! Quelle douceur envers ses ennemis ! Quelle modestie avec tant de mérite & de réputation ! *... Insensible jusqu'à présent aux traits de l'amour, ai-je pû tenir contre lui ? J'ai senti en moi-même quelque chose de nouveau. Je ne sais comment Orondate a changé mon cœur ; mais il l'a touché, pénétré, remué. Cent autres Beautés, captives ainsi que moi, l'ont vû, l'ont écouté, peut-être sans nul sentiment ; mais, ou je me flatte, ou je crois qu'il m'a donné sur elles une entière préference. Il a jetté sur moi un œil de discernement qui fait les heureuses amantes. Il m'a distinguée ; il est juste de reconnoître cette distinction par une préference réciproque.*

Avois-je raison, sage & savant Abukibak,

* Dix-sept cens ans avant le Pere Cheminais, Virgile avoit fait dire à Didon ce qu'il met dans la bouche de la Madelaine.

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes !
Quem sese ore ferens ! Quam forti pectore & armis !
Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.
Degeneres animos timor arguit. Heu quibus ille
Jactatus fatis ! Quæ bella exhausta canebat !
Virg. Æneid. *Lib. IV. Vers.* 10. *&c.*

bak, lorque je disois qu'en changeant dix ou douze mots, on placeroit parfaitement tout le pompeux galimatias de la Madelaine dans la bouche d'une héroïne de la Calprenede ? Combien de Prédicateurs n'y a-t-il pas dans le cas de Cheminais, & dont les sermons pourroient servir de treizième Volume au *Cyrus* & à la *Clélie* ?

AVEC quelle sagesse Bourdaloüe ne trace-t-il pas le portrait des vertus de St. François de Sales ! Loin de se laisser emporter à son imagination, ainsi que Cheminais, il est attentif à lui donner des bornes, dès qu'il craint qu'elle ne le conduise à de froides déclamations qui diminueroient l'attention de ses auditeurs. Juges toi-même, sage & savant Abukibak, de la beauté du passage dont je te parle. Le voici. *Un Saint, cheri de Dieu & des hommes; un Saint, dont la mémoire est par-tout en benediction; un Saint, qui a dompté les Monstres de l'Héresie & du Schisme; un Saint, respecté & honoré des Monarques de la terre; un Saint, qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu; un Saint, qui a instruit tout le Monde Chrétien des devoirs de la véritable piété; un Saint, Instituteur & Auteur de cette admirable Règle, qui a sanctifié tant d'Epouses de Jesus-Christ; mais particuliérement un Saint, canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur,* in lenitate ipsius Sanctum fecit illum. *Encore une fois, mes chers Auditeurs : n'est-ce*

pas

pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là ? C'eſt la plus juſte & la plus parfaite idée que nous puiſſions concevoir de cet homme Dieu *.

Il eſt tems, ſage & ſavant Abukibak, de finir ; je t'écrirai quels ſont les autres défauts dont je voudrois te parler.

Je te ſalue. Porte-toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

Lettre Quatre-vingt-seizieme.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

Je te promis, ſage & ſavant Abukibak, dans ma dernière Lettre de te parler des principaux défauts dont je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'on corrigeât les Prédicateurs. J'ai déjà fait mention de quelques-uns †, je vais pourſuivre l'examen des autres.

Une faute, dans laquelle tombent preſque tous les Prédicateurs, c'eſt de faire des deſcriptions ampoullées, qui n'ont rien de frappant que les grands mots dont elles

* Sermons de Bourdaloüe, *Tom.* I. *pag.* 168.

† Dans la Lettre précédente.

elles ſont compoſées. Le caractère du véritable ſublime conſiſte beaucoup plus dans les choſes que dans les termes. Il eſt facile de s'élever par la grandeur des expreſſions, par l'harmonie des mots, par l'arrangement & la cadence des phraſes; mais ſi tout cela n'eſt ſoutenu par la nobleſſe & la majeſté du ſujet, ſi ces expreſſions, ces mots, ces phraſes ne ſont pas remplies d'excellentes choſes, ſi la raiſon, l'eſprit & le jugement ne ſont pas l'ame du langage, quelque pompeux qu'il ſoit, ce n'eſt qu'une vaine enflure qui découvre toute la foibleſſe d'un Orateur qui eſpere de cacher la baſſeſſe de ſes penſées ſous cette affreuſe apparence de grandeur. „ Plus un eſprit eſt ram-
„ pant & borné, dit Quintilien, plus il
„ s'efforce de paroître vaſte & ſublime.
„ Il imite les gens d'une taille petite,
„ qui, pour paroître plus grands, s'éle-
„ vent ſur la pointe des pieds. Il reſ-
„ ſemble aux poltrons, qui, pour cacher
„ leur foibleſſe, font des rodomontades.
„ Le ſtile enflé, les grands mots, les ex-
„ preſſions trop recherchées marquent
„ bien plûtôt la foibleſſe, que la force du
„ génie d'un Orateur *. „

VOIONS

* *Quo quis ingenio minus valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur; & ſtatura breves in digitos eriguntur, & plura infirmi mirantur; nam & tumidos, & corruptos & tinnulos, & quocumque*

VOIONS un exemple, ſage & ſavant Abukibak, qui autoriſe la ſage déciſion du Rhéteur Romain. Parmi le nombre conſidérable que m'offrent tant de Prédicateurs modernes, j'en prendrai un dans le ſermon ſur l'*Attention aux Verges de Dieu.* L'Auteur, en parlant de Jonas, décrit la tempête, où ce Prophéte ſe trouva expoſé pour avoir desobéï aux ordres de Dieu. Il croit émouvoir, étonner, frapper, épouvanter les eſprits par de grands mots; mais comme ces mots n'offrent aucune image vive, qu'ils ne préſentent aucune circonſtance déciſive, aucun objet marqué, après avoir fait par leurs ſons une legère impreſſion ſur l'oüie, ils ſe diſſipent & rentrent dans le néant, avant de pouvoir produire le moindre effet ſur l'entendement. Juges toi-même du morceau que je condamne, ſage & ſavant Abukibak, & vois ſi ma critique eſt bien fondée. *Mais à peine Jonas fut-il embarqué dans un vaiſſeau qui devoit le conduire en Tarſis, qu'il s'éleva une violente tempête. Il ſembloit que les flots agités qui frappoient le vaiſſeau de rudes coups, alloient changer cette demeure flottante en d'inutiles débris. Le vent faiſoit retentir un bruit ſifflant, qui avertiſſoit les matelots dû péril d'un prompt*

que alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare. Quintil. de Inſt. Orator. *Lib. II.*

prompt & triſte naufrage. La mort, montée ſur les ondes émues, menaçoit de les ranger au nombre de ſes lugubres victimes, & les abîmes qui s'ouvroient à leurs yeux pour les engloutir, leur faiſoient voir les goufres qui alloient leur ſervir de tombeau *.

TOUTES les glaces du Nord ne ſont pas, ſelon moi, plus froides que les penſées de ce Prédicateur. Qu'eſt-ce que des *vents qui font retentir un bruit ſiflant ?* Qu'eſt-ce qu'une *mort montée ſur des ondes émues ?* Y a-t-il rien de ſi puéril ? C'eſt mettre la mort à cheval ſur les flots, & dire que le vent qui ſifle, fait du bruit. Il n'eſt perſonne qui ne ſente la foibleſſe de ces images. Le Prédicateur, voulant faire la deſcription d'une tempête, eût dû conſidérer tout ce qui arrive de plus funeſte, de plus déſolant, de plus effroïable dans un naufrage. *Ce qui fait*, dit Longin, *la principale beauté d'un diſcours, ce ſont toutes les grandes circonſtances, marquées à propos & ramaſſées avec choix. Ainſi, quand Homere veut faire la deſcription d'une tempête, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête; car, par exemple, l'Auteur du Poëme des Ariſmaſpiens penſe dire des choſes fort étonnantes quand il s'écrie :*

O

* La Dette du Miniſtère, & l'Attention aux Verges de Dieu, ou Sermons, &c. *pag.* 64.

O prodige étonnant ! O fureur incroiable !
Des hommes insensés sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux ;
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goutent jamais de paisible repos :
Ils ont les yeux au ciel, & l'esprit sur les flots ;
Et les bras étendus, les entrailles émues,
Ils font souvent aux Dieux des prières perdues.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voie bien que ce discours est en effet plus fleuri que grand & sublime. Voions donc comment fait Homere, & considérons cet endroit entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots, soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit ;

Le

Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne *.

SOUFFRES, ſage & ſavant Abukibak, que pour mieux faire ſentir les défauts de la deſcription du Prédicateur, je faſſe quelques réflexions ſur ce paſſage de Longin. Prens garde d'abord que le portrait que fait l'Auteur du Poëme des Ariſmaſpiens, & que le Rhéteur Grec mépriſe avec raiſon, eſt compoſé de grands mots vuides de ſens, ainſi que ceux qu'emploie l'Orateur Hollandois. Tout les deux ont ſû également (je me ſers des termes du ſavant Pere Lami) *par la machine d'une phraſe faire monter une bagatelle fort haut, qui tombe bientôt dans ſon néant* †.

COMPARONS à préſent, ſage Abukibak, quelques penſées du Prédicateur & du Poëte; nous en connoîtrons par-là beaucoup mieux la différence. *Le vent*, dit le premier, *faiſoit retentir un bruit ſiflant.* Ces expreſſions n'offrent d'autres images à l'eſprit, que celle d'un vent qui ſifle. Homere fait agir le vent, & le rend, pour

* Traité du Sublime, *Chap. VIII. Je me ſers de la Traduction de* Deſpreaux.

† La Rhétoriq. ou l'Art de parler, *Liv. IV. Chap. IX.*

pour ainſi dire, maître du vaiſſeau. Il ſemble que le Lecteur l'entende, ainſi que lui : *il fremit avec fureur dans les voiles. La mort*, continue le Prédicateur, *montée ſur les ondes émues, menaçoit de les ranger au nombre de ſes lugubres victimes.* Ces mots, montés ſur des échaſſes, ainſi que la mort ſur les ondes, ne cauſent aucune émotion. Le peril paroît éloigné ; il ne fait que menacer : mais dans Homere le danger eſt éminent. Il eſt inévitable, il ſe préſente ſans ceſſe ; & pour tout dire avec Homere,

Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Un autre défaut, ſage & ſavant Abukibak, très commun aux médiocres Prédicateurs, c'eſt de remplir leurs diſcours de métaphores, ou peu juſtes, ou outrées, preſque toujours mal ſoutenues. Cela cauſe une confuſion étonnante dans l'eſprit des auditeurs ; ils ſont ſurpris avec raiſon que dans le même inſtant la même choſe ait toutes les qualités de l'eau & du feu, & qu'une perſonne, qu'on vient de comparer à une planete, ſoit métamorphoſée ſubitement en laboureur.

Il faut non ſeulement ménager les métaphores, & ne les emploier que dans les grandes paſſions & le ſublime ; mais il eſt néceſſaire que celles qui ſe ſuivent, &

qui

qui regardent le même ſujet, ne ſoient point directement oppoſées les unes aux autres. Qui pourroit ne pas ſentir l'effet ridicule que cauſe dans le paſſage ſuivant la contrariété de deux métaphores? *Les Paſteurs ſont comme autant de planetes, que Dieu a miſes dans le Ciel de l'Egliſe, afin qu'ils refléchiſſent ſur leurs troupeaux les raïons de lumiere que le Soleil de Juſtice leur communique. Ce ſont des labourcurs, qui doivent planter ſans ceſſe dans leurs champs, & les arroſer, afin que s'ils ne peuvent cueillir toute l'yvraie, ils empêchent du moins qu'elle ne s'enracine & ne ſe répande* *.

LES grands Orateurs ſe gardent bien de tomber dans un pareil défaut, ils regardent la confuſion comme le vice le plus contraire à la perfection de leur art. Ils font d'autant plus de cas de la clarté & de la préciſion, qu'ils ne parlent que pour inſtruire les autres.

JE ne prétends pas, ſage & ſavant Abukibak, défendre aux Prédicateurs l'uſage des métaphores; je le leur accorde plus amplement qu'aux autres Orateurs, l'Ecriture les obligeant d'en emploier un aſſez grand nombre. Mais je veux qu'ils prennent garde que ces figures portant toujours les choſes trop loin & preſque à l'excès, ils doivent ne point accroître l'obſcurité qu'elles peuvent cauſer, en les

* La Dette du Miniſtère, &c. *pag.* 11.

les entaſſant les unes avec les autres ſans choix & ſans diſtinction. Avec quelle ſageſſe & quelle éloquence en même tems Saurin n'emploie-t-il pas une foule de métaphores, dont il ſe ſert pour fermer entiérement la bouche à ces pécheurs, toujours fertiles en excuſes pour différer leur converſion? *Miniſtres de Jeſus-Chriſt*, dit-il, *envoiés de la part du Dieu des Vengeances pour planter, mais auſſi pour arracher; pour bâtir, mais auſſi pour démolir; pour annoncer l'An de la bienveillance; mais auſſi pour faire reſonner le redoutable Cornet de Sion aux oreilles de ce Peuple: remuons les conſciences; faiſons briller le glaive redoutable de la Juſtice divine; mettons dans tout leur jour les vérités les plus terribles de la Religion. Dans des tems plus heureux l'Evangile nous fournira des textes plus doux & plus conſolans; mais nous devons aller au plus preſſant, & ne pas nous arrêter à orner la Maiſon du Seigneur, tandis qu'il eſt queſtion d'éteindre un incendie qui l'embraſe, & qui va la réduire en cendres. Ouï, Chrétiens, nous trahirions les ſentimens de notre cœur, ſi nous tenions un autre langage à pluſieurs de vous. Vous laiſſez écouler le ſeul tems propre pour votre ſalut, vous ſuivez un chemin funeſte, dont les iſſues aboutiſſent à la mort; & votre genre de vie va vous mettre dans une abſolue impuiſſance de ſentir les douceurs d'une bonne mort* *.

UN

* Sermons ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte,

UN vice, qui n'eſt pas moins commun aux Prédicateurs, que celui de ne point ſoutenir les métaphores qu'ils emploient, c'eſt de faire ſouvent des comparaiſons meſſéantes, quelquefois ſales, & même odieuſes. Cela révolte l'eſprit des auditeurs, & les gens de goût ſont très ſenſibles à la baſſeſſe de certains parallèles qui ravalent le ſujet dont l'Orateur fait mention. Il faut ſavoir diſcerner, ſi l'on veut exceller dans le talent de la Chaire, juſqu'où l'on peut pouſſer les figures de Rhétorique qui paroiſſent les plus ſimples. Sans cela, on tombe dans le cas d'un Prédicateur Suiſſe, qui a rendu non ſeulement ridicule, mais encore meſſéante la comparaiſon qu'on fait de Dieu à un bon Paſteur. *Ne me doit-il pas ſuffire*, dit ce Miniſtre, *à moi, comme à un chacun de vous, & à tous autres pauvres pécheurs, de ſavoir, pour aſſûrer ma conſcience envers Dieu, que Jéſus-Chriſt a mis ſon ame pour ſes brebis? Qu'ai-je à faire, je vous prie, de ſavoir outre cela s'il a auſſi mis ſon ame pour les boucs? Que m'importe cela, qu'il ſoit mort pour les boucs, ou qu'il ne ſoit pas mort? Que cela me fait-il* *? Outre que cette oppoſi-

tion

te, par Jaques Saurin, Paſteur à la Haye, *Tom. I. pag.* 18. Sermon ſur le Renvoi de la Converſion.

* *La Voïe de la Paix de l'Egliſe, ou la Tolerance Chrétienne*, Sermon, par Nicolas Zaff, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe, & Profeſſeur en Philoſophie à Coire, *pag.* 31.

tion des agneaux aux boucs a quelque choſe de bas, l'affectation de repeter pluſieurs fois ce mot de bouc, & de le joindre toujours avec le nom auguſte de Chriſt, révolte. Bourdaloüe, en parlant des pécheurs, des Païens, & de ceux qui ſont dans un état de perdition, ſe ſert d'un terme bien plus convenable. La délicateſſe de l'Auteur François fera mieux ſentir la faute du Prédicateur Suiſſe. *Quelque pouvoir*, dit cet éloquent Jéſuite, *qu'eût reçu Saint Pierre au-deſſus des autres Apôtres, ſa Miſſion ſpéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je ? Jéſus-Chriſt même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puiſque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la Maiſon d'Iſraël.* Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt Domus Iſraël. *Matth. Cap. VII. Mais comme remarque Saint Auguſtin, ce que Jeſus Chriſt n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par Saint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Iſraélites : mais dans la perſonne & dans le miniſtère de St. Paul il étoit venu pour tout le monde* *.

REMARQUES, ſage & ſavant Abukibak, que dans l'alluſion que Bourdaloüe fait à la comparaiſon de Jéſus-Chriſt au bon Paſteur, il ſe ſert du terme de *brebis perdues*. Il avoit trop de délicateſſe & de goût, il

* Sermons de Bourdaloüe, *Tom. I. p.* 104. Sermon pour la Fête de St. Paul.

il connoiſſoit trop les bienſéances de la Chaire, & le diſcernement de ſon auditoire, pour ôſer emploier pluſieurs fois le terme de *bouc* dans un diſcours oratoire, lorſquil en pouvoit trouver qui exprimoient également ſa penſée.

QUOIQU'ON puiſſe dire à la rigueur que c'eſt le jugement qui fait les grands Prédicateurs, la connoiſſance de la Langue dont ils ſe ſervent, leur eſt abſolument néceſſaire. C'eſt cette connoiſſance qui doit leur apprendre à ne point faire un mauvais uſage des mots, & à leur attacher des idées qu'ils puiſſent exprimer juſtement & ſans confuſion. Les matières les plus abſtraites peuvent être expliquées à tous les hommes, dès que celui qui eſt chargé par ſon Miniſtère du ſoin de les éclaircir, poſſéde l'art de ſavoir s'énoncer d'une manière claire & préciſe, & trouve le moïen de prévenir les doutes & les erreurs qui découlent néceſſairement de l'ambiguité des phraſes & de l'impropriété des mots. C'eſt avec raiſon que le Pere Lami aſſûre que *les Sciences ne ſont que ténèbres, ſi ceux qui les traitent, ne ſavent pas écrire.* J'ôſerois dire, ſage & ſavant Abukibak, que non ſeulement les Sciences, mais que les choſes les plus ſimples deviennent des enigmes preſque impénétrables, quand elles paſſent par la bouche d'un homme qui ne ſait point s'exprimer. Qui pourroit comprendre, par exemple, ce que veut dire

un Auteur qui s'énonce dans ces termes? *Mais laissons ces choses. Nous ne sommes point montés aujourd'hui en cette Chaire, pour la faire retentir des voix de censure & de reproche? Mon cœur bouillonne des meilleurs propos, & ma bouche se doit ouvrir en vœux & en benedictions* *. Que signifie *faire retentir une Chaire des voix de censure & de reproche?* Quest-ce qu'un *cœur qui bouillonne des meilleurs propos, une bouche qui ne s'ouvre qu'en vœux & en benedictions?* Je doute que du tems des Gots ce langage eût pû être souffert; cependant combien n'y a-t-il pas de Prédicateurs qui se croient de grands hommes, & qui ne parlent pas plus correctement que celui que je critique?

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & si tu trouves quelque chose a rédire à mes sentimens, marques-le moi sans façon.

* La Dette du Ministère, &c. *pag.* 53.

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

QUOIQUE j'aie entiérement abandonné l'étude de la Cabale, ſage & ſavant Abukibak, je ne laiſſe pas que de lire quelquefois les Livres des Savans qu'on a regardés comme les plus fameux Cabaliſtes. Souffres donc que je te diſe que je ne ſaurois me perſuader que toutes les conjurations qu'il y a dans les Ouvrages d'Agrippa, aient rien de réel. Je penſe que ce Philoſophe, ſoit pour ſe divertir, ſoit pour s'acquérir un grand nom, a voulu ſe donner dans le public pour un grand ſorcier. Au fond, il ne l'étoit non plus que moi, qui regarde la Magie comme un art encore plus impoſteur que celui des charlatans.

JE ſais, ſage & ſavant Abukibak, que tu me répondras d'abord qu'une marque évidente que les conjurations contiennent quelque choſe de réel, c'eſt que ceux qui s'en ſont ſervis, ont éprouvé leur réalité. Tu joindras à cela mille exemples qui nous ſont atteſtés par différens Auteurs; tu n'oublieras pas ſans doute

te celui que rapporte Cardan de ſon pere, à qui un Eſprit apparut pendant qu'il étoit occupé à lire les Ouvrages d'Agrippa. Mais je t'avoüerai que toutes ces hiſtoires, que je regarde comme des fables, ne me feront point changer de ſentiment. Je pourrois te dire que mon opinion eſt fondée ſur l'expérience, & qu'aiant voulu éclaircir par moi-même ſi les ſecrets d'évoquer les Eſprits étoient réellement dans les Livres d'Agrippa, je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois, & les ai toujours emploiés très vainement. Je n'ai jamais vû aucun Eſprit familier, ni aucun Diable; j'ai perdu mon tems, mes peines & mes conjurations. Je conſens cependant à ne point t'apporter comme une raiſon déciſive ce qui m'eſt arrivé: tu m'objecterois ſans doute que ſi je n'ai pas vû ceux que j'appellois, c'eſt ma faute, & non pas la leur; que j'ai manqué à quelque cérémonie eſſentielle; que j'ai oublié une particularité néceſſaire; que j'ai omis quelques mots; enfin, tu pourrois toujours te tirer d'affaire comme les Moines, & excuſer les Eſprits comme ils excuſent leurs Saints. Quand la Nature ne guérit pas un malade qui a fait une neuvaine, on met la maladie ſur le compte du peu de foi du malade. Tu attribuerois à mon peu de croiance le manque d'effet des conjurations; c'eſt donc uniquement par le ſecours de la raiſon que je prétends t'en démontrer le ridicule & le faux.

faux. Dis-moi, ſage & ſavant Abukibak, dans quel endroit as-tu trouvé, dans quel Livre as-tu lû que Dieu, en créant l'homme, lui eût accordé une puiſſance abſolue ſur les Eſprits ? Moïſe n'en a jamais parlé ; ce grand Prophéte connoiſſoit trop bien quelles étoient les bornes étroites que Dieu avoit preſcrites au pouvoir humain. Or, s'il eſt vrai, comme il l'eſt, que les hommes n'aient reçu de Dieu aucune autorité ſur les Eſprits, je demande comment eſt-ce qu'ils l'ont pû acquérir ? Ont-ils eu le moïen de s'élever au-deſſus de leur eſſence, de ſe communiquer une nature plus parfaite que celle qu'ils avoient ? Au contraire, ils ont empiré leur état, ils ſont déchus de leur premier droit ; & loin d'obtenir un pouvoir ſuprême ſur les élemens & ſur les Eſprits, ils ont preſque perdu celui qu'ils avoient ſur les brutes. Tel homme ſe vante de ſavoir faire ſortir tous les Diables du fond des Abîmes, & d'obliger les Eſprits aëriens à quitter le ſéjour des airs, qui ne ſauroit empêcher un chien de lui mordre la jambe. Agrippa, qui avoit tant d'autorité, lui, à qui l'Enfer & le Ciel obéïſſoient, ne put ſe garentir d'un coup de pied d'un mulet qui lui caſſa la cuiſſe. Il ſavoit tout ce qui devoit arriver dans le Monde, les Eſprits avoient ſoin de l'en inſtruire ; mais ils ne l'avertirent point d'une choſe qui l'intéreſſoit auſſi fort. Il faut convenir que cela eſt

bien

bien ſingulier ; autant vaudroit-il n'être pas ſorcier.

VENONS à préſent, ſage & ſavant Abukibak, à ce qui peut fonder l'autorité des Magiciens. Eſt-ce le ſuc des plantes, les os de morts, les cendres de temples brulés, &c ? Tout cela n'eſt que de la matière. quel rapport la matière a-t-elle avec les Eſprits? Aucun. Ce ſont des ſubſtances d'une nature entiérement différente, qui ne peuvent jamais agir l'une ſur l'autre, qui n'ont enſemble aucune affinité, aucune liaiſon, aucune communication que par le pouvoir divin. Telle eſt l'union de notre corps & de notre ame ; miracle, que nous admirons avec étonnement, mais dont nous ne connoiſſons abſolument aucune des cauſes. Nous avons vû que dans l'ordre des choſes Dieu n'a point réglé que l'homme auroit aucun pouvoir ſur les Eſprits ; par conſéquent l'Etre ſouverain étant le ſeul qui puiſſe faire agir deux ſubſtances auſſi oppoſées que la matière & l'eſprit, il eſt impoſſible que ces os, ces herbes, ces cendres, ces ſtatues de cire, préſentées devant le feu, & piquées avec des poinçons de fer, &c. puiſſent produire aucun effet ſur les Eſprits. La lumière naturelle ne nous fait-elle pas voir qu'il n'eſt pas poſſible qu'une choſe qui n'a point de parties, qui ne peut être touchée, qui eſt ſans étendue, ſoit ſenſible aux impulſions de la matière? Il faut avoir perdu le bon ſens, pour ſoutenir une

une pareille absurdité. J'aimerois autant qu'un Newtoniste dît que le vuide immense dans lequel il fait promener les planetes, se ressent de leur choc. Mais je vais encore plus loin, & je prétends avec raison que quand il seroit vrai que les hommes ont le pouvoir de faire agir la matière sur un esprit, il seroit impossible que par leurs plantes, leurs figures, & leurs talismans magiques, ils fissent sortir les Diables des Enfers, ou descendre les Silphes des airs. Car enfin, pour que la matière produise quelque effet, il faut qu'elle aille jusqu'où elle doit agir. Si le corps d'un homme étoit à Amsterdam, & que son ame fût à Paris, à coup sûr ce corps ne se ressentiroit aucunement des perceptions de cette ame; & elle à son tour ne sentiroit aucune douleur quand on donneroit deux cens coups de bâton au corps. Par la même raison, lorsqu'un Magicien évoque un Esprit par le moïen d'une figure de cire qu'il arrose du suc de certaines plantes, cet Esprit ne doit pas être plus sensible à cette impulsion, que l'ame qui est à Paris, aux coups qu'on donne au corps qui est à Amsterdam. Pour que les charmes des Magiciens eussent quelque chose de réel, il faudroit que les parties magiques du charme pussent s'élever aussi rapidement au haut des airs, ou descendre jusques dans les Enfers avec autant de promptitude, que selon le système de Newton,

la

la lumière nous vient du ſoleil. Elle fait ſa route dans ſept ou huit minutes ; les Diables, ou les Silphes, recevroient alors dans très peu de tems des impreſſions qui les inſtruiroient qu'on les demande ſur la terre, & qu'ils doivent ſe diſpoſer à s'y rendre le plûtôt qu'il leur ſera poſſible. Mais malheureuſement pour les ſorciers, les émanations de leur matière magique n'ont ni la force, ni la promptitude de celles qui nous viennent par le ſoleil. Elles ne s'étendent que juſqu'où celles des autres corps, compoſés de matières non enchantées, peuvent s'étendre. Ainſi, une libation, faite dans un trou pour appeller le Diable, loin de percer juſqu'aux Enfers, ne pénétre ſouvent pas quatre doigts dans la terre. Aſtaroth & Belſébuth par conſéquent ne doivent pas avoir plus de connoiſſance de ce charme magique, qu'un Portugais qui ſe promene au ſoleil à Lisbonne, en a de la pluïe qui mouille un François à Paris, ou de la neige qui tombe ſur le nez d'un Moſcovite.

Je ſais, ſage & ſavant Abukibak, que pluſieurs Cabaliſtes prétendent que les conjurations conſiſtent beaucoup plus dans la vertu des paroles, que dans celle des matières magiques ; en ſorte que les Eſprits ne paroiſſent point à cauſe de la matière du taliſman, ou de celle des autres choſes dont on ſe ſert, mais à cauſe des mots qu'on prononce, ou qu'on écrit

écrit ſur ces choſes. Ce raiſonnement me paroît auſſi foible & auſſi faux que ceux que je viens de réfuter. Qu'eſt-ce que des mots ? Ce ſont des ſons différens que forme la langue. Qu'eſt-ce que des ſons ? C'eſt de l'air agité. Dans tout cela il n'y a que des choſes qui ne peuvent point produire un plus grand effet, que les parties qui ſe détachent des prétendues matières magiques. Il eſt auſſi impoſſible que la voix d'un homme ſoit entendue dans la ſphere des Eſprits, qu'il l'eſt que les libations pénétrent juſques dans les Abîmes des Enfers. Quand tous les Magiciens crieroient à gorge déployée *Johva mirzoveh evohaen*, paroles ſi terribles chez les Cabaliſtes, & qui, ſelon eux, repetées ſept fois, ſont capables de faire paroître trois fois plus de Démons qu'il n'y a d'hommes ſur la terre ; quand, dis-je, tous les Cabaliſtes s'égoſilleroient à force de repeter & de crier ces mots myſtérieux, cela ne produiroit pas un plus grand effet ſur les habitans des airs & ſur ceux des Enfers, que ſi pour épouvanter les Allemands, & les obliger à prendre la fuite, le Grand-Seigneur joüoit au milieu de ſon Serrail d'un flageolet à ſifler les canaris, & ſe figuroit que les ſons qu'il en tire, ſont ſi forts qu'ils vont renverſer les murailles de Belgrade, & ébranler celles de Bude.

D'AILLEURS, ſage & ſavant Abukibak, quel rapport y a-t-il entre certains ſons

& certains Esprits ? D'où vient la raison de cette sympathie ? Où trouve-t-on les causes de cette liaison ? Elles sont pour le moins aussi cachées & aussi impénétrables, que les facultés occultes d'Aristote. Pourquoi les Esprits sont-ils plus sensibles aux mots de *Johva mirzovch evohaen*, qu'à ceux de *Salem tirem microp*, dont Crispin se sert dans les *Folies amoureuses* ? Est-ce par rapport à la signification de ces mots? Mais outre qu'on n'entend point ce qu'ils veulent dire, quand il seroit vrai qu'ils signifieroient les plus belles choses, ils n'auroient cependant jamais le mérite qu'on leur accorde si libéralement. Ce seroit à ce qu'ils signifieroient, qu'il faudroit attribuer la vertu d'évoquer les Esprits : or, les Cabalistes disent que si l'on ne prononçoit pas précisément les mêmes mots, le charme n'auroit point d'effet. Il en est de tous les autres, ainsi que de celui-là. Il faut absolument dire les paroles dans la langue dont on s'est servi la première fois qu'on a fait la conjuration. Par exemple, celle à laquelle on attribue la puissance d'éteindre le feu qui se met aux cheminées, doit être faite en Latin ; si on la traduisoit en François, elle n'auroit plus aucune force. Cela étant, la vertu d'évoquer les Esprits & les Démons est précisément attachée, non pas à la signification des choses qu'expriment les mots; mais aux mots mêmes, & par conséquent à un certain arrangement des

des Lettres de l'Alphabet. *I*, mis devant *o*, *b* & *a*, peut obliger Belſébuth à quitter ſa demeure ; mais ſi *i* ſe trouvoit après *a*, ou *b* devant *i*, ce Diable reſteroit tranquille. En vérité, il eſt bien beau d'avoir trouvé dans l'Alphabet le moïen de renverſer, pour ainſi dire, l'ordre de la Nature, & de commander aux Enfers. Cette Science eſt d'autant plus eſtimable, qu'elle eſt établie ſur des principes, connus de tous ceux qui ſavent leur *a*, *b*, *c*. Pour être Mathématicien, Phyſicien, Rhétoricien & Théologien, il faut étudier pluſieurs années ; dès qu'on ſait épeller, & qu'on commence à lire, on peut devenir un excellent Cabaliſte.

TU trouveras peut-être, ſage & ſavant Abukibak, que je pouſſe les choſes très loin, & qu'en parlant avec tant de mépris des ſecrets Cabaliſtiques, j'oublie que tu as pour eux la véneration la plus profonde ; mais je te prie de vouloir m'excuſer. Je te parle avec la ſincérité & la liberté d'un Philoſophe qui ne ſait point farder la vérité. Perſuadé de la fauſſeté de tous les contes & de toutes les fables qu'on écrit ſur la Magie & ſur l'évocation des Eſprits, je croirois manquer à l'amitié que je te porte, & à ce que je me dois à moi-même, ſi je ne te diſois ſincérement ce que je penſe.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, & te ſouhaite une ſanté meilleure que la mienne.

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LE nombre conſidérable de mauvais Ouvrages dont le Public eſt accablé, croît chaque jour ; & malgré les critiques ſanglantes que quelques Auteurs ſenſés font des pitoiables rhapſodies que les Libraires avides & les Ecrivains mercenaires produiſent journellement, beaucoup de gens ſont la dupe de leur amour ſans goût & ſans diſtinction pour toutes les nouveautés Littéraires. Quoiqu'ils aient été trompés cent fois, & qu'ils ſe ſoient laiſſés ſéduire à des titres impoſteurs qui promettoient ce qui ne ſe trouvoit point dans un Livre, ils retombent ſans ceſſe dans la même faute.

UN de mes amis, ſage & ſavant Abukibak, m'a prêté un Ouvrage, intitulé *Lettres Saxonnes*, qu'il a acheté depuis peu. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir d'auſſi pitoiable, il faut que le Public ſoit auſſi bon & auſſi patient qu'il l'eſt, pour ne pas être révolté qu'on ôſe lui préſenter un ramas des plus fades impertinences. Il eſt des Livres, où parmi plu-

plusieurs choses mauvaises, il s'en trouve quelques-unes de bonnes ; mais celui dont je te parle, est également mauvais. Tout ce qu'on y lit, choque le sens commun; & quel que soit le sujet que l'Auteur traite, il le rend entiérement ridicule.

POUR te donner une idée de cet Ouvrage, sage & savant Abukibak, & en même tems du goût de ceux à qui il peut plaire, souffres pour quelques momens que je t'ennuie du récit de certains endroits, qui cependant ne sont pas les plus absurdes. Voici le ton sur lequel l'Auteur parle d'amour. „ Cette Demoi-„ selle ne sait point le François ; elle se „ sert de la Langue Latine comme de la „ Suédoise, qui est celle de sa nourrice. „ Notre petit cadet sait fort bien le La-„ tin, & je m'imagine que de tems en „ tems il lui récite les plus beaux endroits „ d'Ovide ou de Catulle. Quoi qu'il en „ soit, il est toujours certain que c'est en „ Latin qu'il lui pousse la fleurette ; à „ moins qu'on ne veuille dire que les le-„ çons de François, qu'apparemment il „ lui a données, lui ont appris tous les „ termes de la galanterie *.„ Ne nous arrêtons point encore, sage & savant Abukibak, au style maussade, bas & rampant de cet Ecrivain; faisons seulement quelque attention aux pensées. Peut-on en

* Lettres Saxonnes, *Lettre V. Tom. I. pag.* 59.

en trouver de plus fades ? *Ce petit cadet qui récite les plus beaux endroits d'Ovide & de Catulle*, n'eſt-il pas bien placé ? N'y a-t-il pas du nouveau & du ſingulier à faire l'amour, ou, pour me ſervir des termes de l'Auteur, *à pouſſer la fleurette en Latin* ? Il eſt vrai qu'un pareil conte n'eſt guères propre que pour amuſer quelque pedant, & qu'un homme qui a le moindre goût, ne ſauroit gouter de ſemblables puérilités. Il faut avoir perdu le ſens commun pour ôſer produire en public des Ouvrages, où la vraiſemblance & le bon goût ſont auſſi peu ménagés.

Les réflexions morales de cet Auteur ſont auſſi bonnes dans leur genre, que ſes expreſſions galantes ; elles partent de la même ſource, & l'on voit aiſément qu'il eſt toujours ſemblable à lui-même. „ Nous aimons, dit-il, les créa-„ tures ; mais comme elles ſont pleines „ d'imperfections, elles ne ſauroient nous „ rendre parfaitement heureux. Il n'ap-„ partient qu'à un Etre parfait d'opérer „ cette merveille. L'aveuglement des „ hommes eſt affreux, ils abandonnent le „ Créateur pour la créature, & préferent „ le rien au tout. Nous paſſons trois heu-„ res auprès d'une maitreſſe ſans nous „ ennuier, & un ſermon de demi-heure „ nous paroît trop long *.„ Il n'eſt aucun

* Lettres Saxonnes, *Lettre VI. Tom. I. pag.* 75.

cun Curé de village qui ne ſoit en droit de révendiquer preſque toutes ces phraſes. Elles diſent la même choſe, c'eſt que *l'homme quitte Dieu pour les créatures.* Encore eût-il mieux valu s'en tenir purement & ſimplement à cette dernière, quoique la penſée ſoit auſſi vieille que le Monde, & qu'il n'y ait aucun enfant qui ſache ſon petit Catéchiſme, à qui l'on ne l'ait repetée deux mille fois. En faveur de la vérité, on feroit grace à cette ſentence uſée; mais il eſt ridicule de l'orner de vingt expreſſions pedantesques, & d'y joindre la comique comparaiſon d'une maitreſſe & d'un Prédicateur. D'ailleurs, il eſt faux que le même amant, qui s'eſt amuſé trois heures avec ſa maitreſſe, s'ennuie toujours au ſermon. Le courtiſan qui venoit de coquetter, alloit entendre Bourdaloüe avec beaucoup de plaiſir. Je conviens qu'il eſt des Prédicateurs qu'on trouve fort longs : mais pour cela il n'eſt pas beſoin *d'abandonner le Créateur pour la créature, & de préferer le rien au tout*; il ne faut qu'avoir du goût & du bon ſens. Un homme, qui prêche comme écrit l'Auteur des *Lettres Saxonnes*, doit-il trouver mauvais d'ennuier? Si les hommes ne faiſoient d'autre mal que de bailler aux ſermons d'un mauvais Prédicateur, l'état d'innocence reviendroit ſur la terre.

L'AUTEUR eſt auſſi bien inſtruit des

mœurs, du caractère, & des coutumes des peuples, qu'il eſt éloquent Théologien. Il n'y a rien de ſi ſingulier que l'air de hauteur avec lequel il parle des Nations les plus reſpectables, & j'ôſe dire les plus vertueuſes. „ Vous ſavez, dit-il, „ que les Suiſſes paſſoient autrefois pour „ le peuple le plus fidèle, & le plus droit „ qu'il y eût ſous le Ciel ; aujourd'hui, „ ce n'eſt plus cela. Je vous les garentis „ auſſi fourbes & auſſi malins qu'aucun „ de leurs voiſins*. „ Voilà, ſage & ſavant Abukibak, la Nation Helvétique traitée aſſez cavaliérement : mais elle doit s'en conſoler, l'Auteur lui a donné bien des compagnons, dont les portraits ſont auſſi faux & auſſi injurieux ; tel eſt celui qu'il fait des troupes Françoiſes †. „ J'a- „ vois beau, dit-il, l'aſſûrer que les Fran- „ çois étoient ſupérieurs en nombre aux „ Impériaux de plus d'un tiers, & qu'à „ nombre égal ils ne battroient jamais les „ Allemands, parce qu'il s'en falloit de „ beaucoup que leurs troupes ne fuſſent „ auſſi bien exercées & auſſi bien diſci- „ plinées que les nôtres, il ne vouloit „ point entendre raiſon.„ Ne croiroit-on pas, ſage & ſavant Abukibak, que l'Ecrivain qui parle ſi hardiment du mérite des troupes Françoiſes & Allemandes, eſt un

* *Lettre XI. Tom. I. pag.* 142.
† *Lettre XX. Tom. II. pag.* 105.

un vieux Officier que l'expérience a mis en état de pouvoir en juger ? Point du tout, c'eſt le Batteleur, ou le Jean Farine du fameux *Gamba-corta*, Charlatan Liégeois, qui, pour donner plus de relief à ſon orviétan, a jugé à propos de ſe donner un nom Italien. Eſt-il ſurprenant après cela, qu'il décide que jamais les troupes Françoiſes ne pourroient réſiſter à nombre égal aux Allemandes ? Il juge de la valeur & de la diſcipline des unes & des autres, par la quantité de baume qu'il leur a vendu.

IL faut avoüer, ſage & ſavant Abukibak, que l'Auteur eſt quelquefois moins déciſif. Il a des doutes, ſur leſquels il demande des éclairciſſemens. Il eſt vrai que ces doutes ſont ſi ridicules, qu'il eſt encore plus heureux pour le Lecteur qu'ils reſtent ſans réponſe, que ſi on en augmentoit l'inſipidité par quelque fade éclairciſſement. *J'ai toujours oüi* dit-il*, *que les Provençaux avoient plus de vivacité qu'aucun autre des peuples qui compoſent le vaſte Roïaume de France. Celui du Comté d'Avignon pourroit bien reſſembler aux Provençaux ſes voiſins : cependant on dit communément un Proverbe à Paris, qui ne fait pas trop d'honneur au Clergé de ce païs-là ; car quand on veut parler d'une pécore, on dit ſou-*

* *Lettre XXIII. Tom. II. pag.* 147.

souvent, il eſt ignorant comme un Prêtre d'Avignon. *Je vous prie de me dire ſi ce proverbe eſt faux ou véritable.* Le beau raiſonnement & la belle queſtion! Ce fait n'eſt-il pas auſſi curieux qu'intéreſſant? Je ſerois tenté, ſi je connoiſſois particuliérement l'Auteur des *Lettres Saxonnes*, de lui demander dans quelle halle, ou dans quel marché il a entendu dire ce rare & ſage proverbe qui cauſe ſa curioſité. Peut-être eſt-ce ſur le Pont-neuf; en ce cas, il ne ſauroit mieux faire pour s'éclaircir, que de s'adreſſer au grand Thomas. Sans doute cet homme ne lui eſt pas inconnu, il tient un rang trop diſtingué parmi les vendeurs de mithridate.

Les jugemens que cet Ecrivain ſi exact, ſi correct, & d'un goût ſi délicat, porte ſur les Ouvrages des meilleurs Auteurs, ſe reſſentent de la juſteſſe de ſon génie, & ſont dignes de la place qu'ils occupent dans ſon Livre. Pour te faire ſentir toute l'impudence de ſa critique, permets que je te cite quelques expreſſions, priſes au hazard dans les *Lettres Saxonnes*. Non ſeulement elles ne ſont pas Françoiſes, mais j'ôſerois aſſûrer qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit du ſtyle des harangères & des porte-faix. *Un autre Prince l'auroit fait pendre, & il le méritoit bien da* *. Que ce *da* eſt joli dans la bouche

* *Pag.* 145.

che d'un Auteur qui ſe pique de ſavoir écrire ! Il me ſemble que j'entends la Commere Jeanne qui ſe querelle avec Gros-Jean, & qui lui dit : „ Si je te donnions „ un faribiau par le nez, tu le mériterois „ bien da.„ *N'eſt-il pas étonnant qu'après la Camiſade de la Secchia, l'armée qui étoit ſous Guaſtalla, ait repouſſé vivement le Comte de K* * * †.* Dans quel langage a-t-on jamais appellé une ſurpriſe pendant la nuit une *Camiſade?* Voilà un terme, dont l'Académie ne manquera pas ſans doute de profiter ; ſon étymologie vient apparemment de chemiſe. Comme les ſoldats furent attaqués à demi-nuds, c'eſt ce qui aura fait naître à l'Auteur la penſée d'inventer ce mot expreſſif de *Camiſade.* S'il eſt nouveau, en revanche l'expreſſion *tuer le tems* eſt bien ſurannée. Celle de *faire vieux os* ne convient guères dans les Livres d'un homme qui trouve les meilleurs Ouvrages mal écrits ; celle de *Docteroſſe* vaut encore moins. Si je ne finiſſois pas, ſage & ſavant Abukibak, de crainte de ne t'ennuier, je pourrois tranſcrire les trois quarts des *Lettres Saxonnes.* Tu verrois par-tout des termes auſſi barbares que ceux que je viens de rapporter, tu ſerois ſurpris des ſottiſes groſſières que tu trouverois. Le terme de *Coïon*, & pluſieurs autres encore plus indécens, s'y rencontrent en foule. A-

† *Pag.* 102.

APRÈS avoir examiné legérement le ſtyle & les penſées de l'Auteur, je crois devoir, ſage & ſavant Abukibak, te dire quelque choſe ſur les prétendues hiſtoires qu'il a renfermées dans ſon Ouvrage. Elles ſont non ſeulement fauſſes & imaginaires ; mais elles ſont ſi pitoiablement inventées, qu'elles heurtent directement la raiſon. Il n'eſt rien de ſi abſurde que la longue & ennuieuſe critique des *Mémoires de Pelnits*, que l'Auteur fait faire au Maréchal de Coigni*. Ne voilà-t-il pas quelque choſe de bien ſenſé, que d'ériger un Général d'armée en Journaliſte, & qui pis eſt, en Journaliſte auſſi ridicule que ceux qui travaillent au dernier *Journal Littéraire* ?

L'AUTEUR des *Lettres Saxonnes*, ſuivant la même maxime qu'il a obſervée dans ſes *Anecdotes Hiſtoriques, Galantes & Littéraires*, a rempli ſon nouvel Ouvrage des noms les plus reſpectables, & il a prêté à des gens de la première volée des diſcours auxquels ils n'ont jamais penſé ; une pareille conduite mériteroit une punition exemplaire. Il eſt honteux que la perſonne & la réputation des Seigneurs les plus diſtingués ſoient en proie à la plume vénale d'un avanturier, qui même ne connoît pas les rangs de ceux dont il parle. Il fait mention quelquefois de certaines gens

* *Tom. I. pag.* 133.

gens qui n'ont jamais éxiſté, tel eſt ce Préſident de Nibles, dont il dit ſavoir pluſieurs particularités qui regardent le procès de la Cadiere. C'eſt un fait conſtant, ſage & ſavant Abukibak, & je le ſais d'un Provençal, homme de diſtinction, il n'y eut jamais dans le Parlement de Provence un Préſident de Nibles. Ce que l'Auteur dit du nombre des juges du Pere Girard eſt encore notoirement faux : ſelon lui, *vingt-quatre juges opinerent au feu, & vingt-quatre ad mitiorem.* Il n'y eut que vingt-deux juges en tout ; la grand' Chambre du Parlement aiant été la ſeule qui ait pris connoiſſance de cette affaire. *Ce Moine*, continue l'Auteur, *a cauſé du chagrin à bien des gens. La plûpart des juges qui l'avoient condamné au feu, ont été exilés* *. On ne ſauroit mentir plus impudemment. Dans le nombre des Lettres de cachet que la Cour expédia contre ceux qui avoient cauſé une ſédition le jour du jugement de la Cadiere, il n'y en a jamais eu aucune contre les juges ; au contraire, la Cour a affecté de ne faire aucune mention de ce qui pouvoit les regarder. Cet autre fait eſt encore certain, & connu de toute la France. Voions encore une bevûe de l'Auteur. *Les concluſions des gens du Roi aiant été rendues publiques, le peuple en fut ſi irrité, qu'on fut obligé de faire venir à Aix*

* *Tom. II. pag.* 135.

Aix quatre bataillons pour prévenir une émeute. Autant de mots, autant de fauſſetés. Lors du jugement de la Cadiere, il n'y avoit aucunes troupes à Aix; on ne prévint point l'émeute, elle arriva, & ce ne fut que trois jours après l'arrêt, que pour la diſſiper entiérement, on fit venir le Régiment de Flandre, qui n'eſt compoſé que d'un ſeul bataillon.

Les autres faits anecdotes, ſage & ſavant Abukibak, que l'Auteur a inſerés dans ſon Ouvrage, ſont auſſi vrais & auſſi exacts que ceux dont je viens de faire mention. Il a reçu de différens païs des mémoires auſſi bons que ceux qu'on lui a envoiés de France; juges donc des abſurdités qui doivent être dans ce Livre. Je voudrois que quelque ſage Ecrivain, touché des maux que de pareilles rhapſodies cauſent non ſeulement dans la république des Lettres, mais encore dans le Monde, où bien de jeunes gens liſent ſans diſcernement tout ce qui paroît de nouveau, fît une ſi ſanglante critique de ce Livre, qu'il arrêtât pour un tems, s'il eſt poſſible, la hardieſſe & l'impudence de ces Auteurs ſubalternes qui abuſent également de la patience du Public, & du ſilence des gens de goût. Si quelque choſe étoit capable de faire eſperer que les perſonnes qui liſent, prendront peut-être un jour des précautions avant de ſe charger indifféremment des Livres nouveaux, ce ſe-

ſeroit l'ennui & le dépit que les *Lettres Saxonnes* doivent avoir cauſés à leurs Lecteurs. Mais pour aller au plus certain, il ſeroit beaucoup mieux d'empêcher, autant qu'on pourroit, le Public de n'être encore dupe, & il faudroit lui faire connoître le prix des Ouvrages dont quelques Auteurs le régalent.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Evites toujours ſoigneuſement de perdre le tems à la lecture d'un mauvais Livre.

****

LETTRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

J'AI penſé ſouvent, ſage & ſavant Abukibak, quel étoit l'homme qui avoit donné des marques de la plus grande folie; & après avoir cherché avec attention tout ce qui pouvoit m'être utile pour la déciſion de cette queſtion, j'ai été convaincu que le Jéſuite Hardoüin étoit le plus extravagant des hommes. Eſt-il des raiſonnemens auſſi inſenſés que ceux, dont cet Auteur a rempli les Ouvrages qu'on a intitulés *Joannis Harduini Opera varia?*

JE

Je ne trouve pas que le cerveau d'un homme qui se figure d'être Roi du Japon & de la Chine, soit plus dérangé que celui d'un Ecrivain qui prétend prouver que tous les plus grands personnages de ces derniers tems étoient des Athées, & des Athées très dangereux. La seule différence que je trouve entre ces deux fous, c'est que l'un extravague dans une loge des Petites-maisons, & l'autre dans une chambre du Collège de Louïs le Grand.

Je ne sais, sage & savant Abukibak, si tu as jamais jetté les yeux sur le long & ennuieux Traité des *Athées découverts*, composé par ce Jésuite. Quel est l'homme qui puisse, en lisant les premières pages de cet Ouvrage, s'empêcher de s'écrier : *Maudit visionnaire, d'où vient donc débites-tu si gravement tant de sottises?* On est aussi surpris qu'indigné de voir un homme avancer, comme un fait certain & évident, que presque tous les Savans du dernier siécle ont écrit pour provigner l'Athéïsme. La principale raison sur laquelle il fonde son accusation, c'est qu'ils ont dit que Dieu étoit la vérité * ; il se croit à cause de cela en droit de placer parmi les principaux Athées modernes

* *Nam quid illi tandem pro Deo venditant? Ens præcise, Ens omnis Entis. . . . Veritatem universalem, seu verum in genere.* Harduini, Athei detecti, *Præfat.*

nes *Janſénius*, *Ambroïſe Victor*, le ſavant Pere *Thomaſſin*, *Mallebranche*, *Quénel*, *Arnauld*, *Nicole*, *Paſcal*, *Deſcartes*, & ſes principaux diſciples. Il auroit bien pû groſſir cette liſte s'il l'avoit voulu; mais il apprend à ſes Lecteurs qu'il n'a pas jugé à propos d'y ajouter les Ecrivains Proteſtans, ſoit Luthériens, ſoit Calviniſtes, parce qu'il regarde tous les gens qui ſont hors de la Communion Romaine, comme des Athées, & que le véritable Dieu n'eſt connu que des Catholiques * : c'eſt-à-dire, dans le ſens du Pere Hardoüin, que des *Catholiques Jéſuites*; car les adverſaires de la Société ſont auſſi peu Orthodoxes que Spinoſa & Vanini.

Tu as dû t'appercevoir, ſage & ſavant Abukibak, que dans la liſte que ce Jéſuite donne des Athées, il n'a omis aucun illuſtre Ecrivain Janſéniſte. Il commence d'a-

* *At qui ſic docent conceptis verbis Scriptores, ut diximus, qui vulgo habentur haud ignobiles, quorum e numero tantum undecim ſelegimus, quoniam certi fuere nobis conſtituendi fines ſcribendi. In his nullum e Calvini aut Lutheri grege Scriptorem adducimus, præter unum obiter, qui Carteſii in Anglia Interpres fuit; tum quod nemo in Gallia hanc hæreſin alterutram profitetur; tum quod utramque eodem impietatis principio niti ex his ipſis Collectaneis prudentes intelligent. Colligent autem ex eo iidem verum Deum a ſolis Chriſtianis Catholicis agnoſci & coli; ſolam proinde Catholicam Religionem veram eſſe.* Idem, *ibid.*

d'abord par l'examen du prétendu Athéïſme de Janſénius ; & en plaçant cet Evêque à la tête du Traité des *Athei detecti*, il découvre aux Lecteurs quel a été le principal but qu'il s'eſt propoſé. Selon lui, Janſénius doit être regardé comme le Chef de l'impie Société qui veut ruiner & détruire la croiance de la Divinité, en ſoutenant que Dieu eſt la vérité *.

André Martin, Prêtre de l'Oratoire, qui s'eſt caché ſous le nom d'Ambroiſe Victor, dans la crainte de n'eſſuier un châtiment public, & qui a publié un Livre, intitulé *Philoſophie Chrétienne*, eſt encore un Athée des plus dangereux †.

Le Pere Thomaſſin a ſi fort répandu l'Athéïſme dans ſes Ecrits, que ſi l'on vouloit rapporter tous les endroits de ſes Ouvrages qui en ſont infectés, il faudroit les copier en entier §. Le

* *Fuit hoc Eccleſiæ ſeculo XVII. unus ex præcipuis iſtius* Αθεότητος *Inſtauratoribus Scriptor famoſus Cornelius Janſenius, Iprenſis Epiſcopus. Is enim Deum aliud nihil eſſe præter veritatem, affirmat.* Harduini, Athei detecti, *pag.* 1. *col.* 1.

† *Offert ſe forte nobis in ſecundo loco, qui, occulto ſuo nomine, metu fortaſſis publicæ animadverſionis,* Ambroſium Victorem *ſe voluit nuncupari,* P. Andreas Martin, *e Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille* Philoſophiam (*ut appellat*) Chriſtianam, *falſa profecto appellatione, ſi ſumus nos Chriſtiani.* Idem, *ibid. pag.* 6. *col.* 1.

§ *Eadem autem omnino, & aliquanto etiam apertius*

LE Pere Mallebranche, écolier & éleve d'Ambroiſe Victor, a pouſſé l'impudence & l'audace juſqu'à l'excès. Il a établi une hypotheſe impie & déteſtable, par laquelle il reconnoît que Dieu eſt préciſément la vérité *.

QUENEL, qu'on doit regarder après Arnauld, comme le Patriarche des Janſéniſtes, a renfermé tout le venin de l'Athéïſme & de la Théologie Janſéniſte dans les Réflexions Morales, qu'il a ajoutées à ſa Traduction du Nouveau Teſtament †.

AR-

tius explicata, Ludovici Thomaſſini in Theologicis Dogmatibus *de Deo uno trinoque ſententia eſt: cujus e vegrandibus Voluminibus pauca quædam dumtaxat delibare animus eſt, cum ſi quis velit omnia quæ ſunt ab eo impie de eo argumento ſcripta repræſentare, tria ipſa quæ edidit* Theologicorum Dogmatum *Volumina, ſunt exſcribenda.* Idem, *ibid. pag.* 21. *col.* 1.

* *Quarto loco prodit ex eodem Sodalitio Scriptor in Gallia famoſus, Ambroſii Victoris, ut ſæpe ipſe gloriatur, diſcipulus, P. Franciscus Nicolaus Mallebranchius. Is certe impiam hypotheſim apertiſſime omnium atque audaciſſime protulit in publicam lucem ac defendit, & Gallici ſermonis elegantia perpolivit. Huic pro Deo eſt Ens, ſeu Verum, &c.* Idem, *ibid. pag.* 43.

† *Excepit poſt Arnaldum Janſeniani gregis Patriarchatum Paſchaſius Quesnel, qui, Congregatione Oratorii deſerta, ad caſtra confugit ejuſdem nominis Congregationis in Belgio. Is vero, tacito*

ARNAULD, quoiqu'auſſi Athée que les autres Janſéniſtes, dont pendant longtems il fut le principal Chef, a été plus circonſpect, ſoit parce qu'il étoit plus fin qu'eux, ſoit parce qu'il agita des queſtions qui n'avoient aucun rapport avec l'exiſtence de Dieu; cependant il n'a pas laiſſé que d'établir l'Athéïſme dans quelques Ouvrages d'une manière très forte *.

NICOLE fut dans les mêmes erreurs que les autres Ecrivains Janſéniſtes; il remplit

ſuo nomine, quod Catholicis omnibus ſciret eſſe inviſum, Novum Teſtamentum edi Gallice curavit, ex Verſione Montenſi Romæ damnata, appoſitis Adnotationibus ad ſingulos quoſque Verſus: Le Nouveau Teſtament en François, avec des Réflexions Morales ſur chaque Verſet, à Paris 1696; *quibus quidem in Adnotationibus, totius fere Theologiæ Janſenianæ, hoc eſt, impietatis ſive Atheiſmi, præcipua Dogmata continentur.* Idem, *ibid. pag.* 104.

* *Rarius apud Arnaldum, tametſi ſuis is Janſenianæ Factionis ſuo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, Ente vel Veritate intellegibili Entium, occurit conceptis verbis; ſive quoniam cautior ille & conſideratior fuit; ſive quod aliis quæſtionibus agitandis fuit occupatiſſimus; ſive demum quod ſatis & ſatius eſſe duxit, ac multo conſultius in Gallicum ſermonem transferre Latina quædam Opuſcula, in quibus ea impietas diſerte adſtruitur.* Harduini, Athei detecti, *pag.* 160.

plit ſes Ouvrages d'impiétés & de blaſphêmes *.

PASCAL, dont la réputation égale celle des Arnaulds & des Nicoles, fut comme eux un Athée, & renferma ſes impies ſentimens dans ſes *Penſées ſur la Religion & ſur quelques autres ſujets* †.

L'ENFER, voulant mettre tout en uſage pour détruire & renverſer la Foi de l'Egliſe, après avoir enfanté la Théologie Janſéniſte, produiſit la Philoſophie Cartéſienne, qui a trouvé beaucoup de partiſans. Ils ſont bien à plaindre, s'ils ne comprennent pas qu'ils établiſſent l'Athéïſme §.

AN-

* *Unus e Janſenianæ Factionis primipilis haud infimæ notæ, aut mediocris famæ, in Gallia, Petrus Nicole, Carnotenſis, nonnulla ſcripſit; ex quibus Opuſcula quinque tantum in præſenti expedimus, ejuſdem plena impietatis quam in ſuperioribus deprehendimus.* Idem, *ibid. pag.* 162.

† *Sequitur, qui celebritate famæ nihilo inferior prioribus fuit, Blaſius Paſcal, ex Avernia Claromontanus; cujus ex Scriptis unum eſt ſolummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus poſtulet. Titulus eſt*, Penſées de Mr. de Paſcal ſur la Religion, & ſur quelques autres ſujets, Paris 1678. ... *In multis locis..... pro Deo habet veritatem intelligibilem.* Idem, *ibid. pag.* 198.

§ *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Eccleſiæ Fidem, ſi fieri poſſet, convellendam adhiberet, novæ Theologiæ, hoc eſt, Janſenianæ, coævam adjecit & adjutricem, eorumdemque conſi-*

ANTOINE le Grand & Silvain Régis ne ſont pas moins Athées que Deſcartes leur maître, & tous les Profeſſeurs qui ſuivent la nouvelle Philoſophie, enſeignent publiquement l'Athéïſme *. *C'eſt le Cartéſianiſme*, dit le Pere Hardoüin, *qu'on enſeigne en Logique, & par conſéquent l'Athéïſme dans ſon principe & dans toutes les conſéquences qu'une Logique de deux mois peut fournir. Il y en a plus que l'on ne peut croire* †.

DANS la Lettre ſuivante, ſage & ſavant Abukibak, je te communiquerai diverſes réflexions ſur de ſi étranges égaremens & ſur des imputations ſi injurieuſes. En attendant, porte-toi bien.

liorum ſociam ac participem, novam Philoſophiam, Carteſianam ab Auctore Renato Carteſio appellatam, quæ innumeros habet hoc ævo ſequaces & aſſeclas: miſeros ſane, ſi ſe non intelligunt Ἀθεότητα *defendere; miſeriores ſi intelligunt.* Idem, *ibid.*

* *Ex ea Secta Philoſophorum, Antonii le Grand & Silvani Regis conſentientes cum ſuo Patriarcha de iisdem capitibus ſententiæ proponendæ.* Idem, *ibid. pag.* 200. *col.* 2.

† Hardoüin, Réflexions importantes, qui doivent ſe mettre à la fin du Traité, intitulé *Athei detecti, &c. pag.* 259.

LET-

LETTRE CENTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai fidélement repréſenté dans ma précédente Lettre, ſage & ſavant Abukibak, les imaginations extravagantes & les imputations calomnieuſes d'Athéïſme du Pere Hardoüin contre les Savans les plus illuſtres, & en même tems les plus honnêtes gens du ſiécle paſſé; & de peur que tu ne doutaſſes de la vérité de ſemblables accuſations, ſi criminelles & ſi condamnables en tout homme, mais particuliérement en un Religieux, je t'ai exactement tranſcrit les propres termes de ſon Original Latin, & je t'en ai ſoigneuſement cité les pages. Préſentement je vais te marquer naturellement mes réflexions ſur de pareils excès.

QUELLE idée peut-on avoir de la ſageſſe & du bon ſens d'un homme, qui ſoutient fortement qu'il entrevoit clairement l'Athéïſme dans les argumens les plus

forts que les Philoſophes ont apportés pour prouver l'exiſtence de Dieu? C'eſt en vain qu'ils ont emploié, à en démontrer la vérité, toute la ſagacité de leur eſprit; rien ne ſauroit les garentir du reproche d'être Athées. Selon le Pere Hardoüin, tout ce qu'ils ont dit au ſujet de Dieu eſt pour en détruire la croiance; leurs prétendues preuves ſont des diſcours ambigus, d'autant plus dangereux, qu'on ne s'apperçoit que peu-à-peu du poiſon qu'ils renferment, & lorſque, pour ainſi dire, le venin a déjà fait ſon effet. Eſt-il quelqu'un, à qui il reſte quelque ombre de raiſon, qui ne ſente tout l'excès de la folie de ce Jéſuite? En vérité, je ſuis non ſeulement perſuadé qu'on peut le regarder comme le plus inſenſé des hommes; mais je crois fermement qu'il eſt bien des fous qu'on peut conſidérer comme très ſages, dès qu'on les compare à lui.

Je ne conçois pas comment pendant un tems il y a eu quelques perſonnes qui ont pû ne pas ſentir tout le ridicule & l'impertinent des Ouvrages de ce Jéſuite. Il a fallu que l'abondance de ſes folies & de ſes viſions cornues forçât enfin ceux que la bizarrerie & la nouveauté de ſes opinions avoit attirés à lui, de l'abandonner entiérement. Ils ont été honteux d'avoir pû s'arrêter quelque inſtant à des opinions auſſi ſingulières; & le Ciel a en-

enfin permis qu'à force d'être extravagant, le Pere Hardoüin ne fît point le mal qu'il auroit fait peut-être si sa folie avoit été moins visible. Le nombre des gens qui pensent, qui raisonnent sensément, qui ne se laissent ni séduire, ni ébranler à l'amour de la nouveauté, est beaucoup moins considérable, que celui de ceux qui courent après les nouvelles opinions. Dès qu'un Auteur sait donner un air de vraisemblance au système le plus faux, il est assûré d'avoir plusieurs partisans. Le Pere Hardoüin s'est privé de cet avantage : non seulement la vraisemblance ne se trouve point dans ses opinions ; mais la folie & l'impertinence y paroissent si à découvert, qu'il est impossible de ne pas s'appercevoir d'abord que c'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à cet Auteur le nom de *Pere éternel des Petites-maisons* *.

QUE penses-tu, sage & savant Abukibak, des raisonnemens de ce Jésuite? Aije eu tort de te dire qu'il devoit être regar-

* *Voiez la LXXX. des* Lettres Juives, *Tome II. pages* 356-363. *où l'on expose & réfute le système extravagant & pernicieux de ce Jésuite contre presque tous les Ecrivains anciens, tant sacrés que profanes, & où l'on indique les principaux Ecrivains qui se sont aussi judicieusement que fortement élevés contre de si dangereuses opinions.*

gardé comme le plus grand fou qu'il y ait jamais eu ? Un homme, qui prétend prouver que tout ce qu'il y a eu de célèbres & d'habiles Ecrivains dans ces derniers tems, ont établi l'Athéïsme, quoique leurs Ecrits soient remplis des preuves les plus évidentes du contraire, ne mérite-t-il pas d'être renfermé? Car enfin, si les choses sur lesquelles il prétend fonder ses objections, avoient la moindre apparence de vérité, la plus legère marque de vraisemblance, on pourroit l'excuser ; mais il faut avoir entiérement fait banqueroute à la raison pour se figurer qu'un homme, qui dit que *Dieu est la vérité*, veut établir l'Athéïsme. Ces expressions n'auroient point dû surprendre le Pere Hardoüin, & lui paroître tendre à l'Athéïsme, puisque les Papes s'en sont servis plusieurs fois ; eux, dont le Pere Hardoüin a voulu si fortement établir l'autorité, & qui peut-être ont été les principales causes de sa folie. Alexandre VIII. écrivit à Helene Toming, Impératrice de la Chine, un Bref, dont voici le le commencement. „ Salut & Benedic-
„ tion Apostolique à notre très chere
„ Fille en Jésus-Christ. Nous avons con-
„ nu par vos Lettres quelle a été la bon-
„ té & la miséricorde de Dieu sur Votre
„ Majesté, puisqu'il vous a retirée des té-
„ nèbres de l'erreur pour vous éclairer
„ de la lumière, & vous faire connoître
„ la

„ la vérité. Comme CETTE VERITE', „ QUI EST DIEU MEME, ne ceſſe „ de faire les effets de ſa miſéricorde, „ &c *. „

SI le Pere Hardoüin a cru être en droit de traiter d'Athées tous ceux qui ont dit que Dieu étoit la vérité, pourquoi n'a t-il pas placé ce Pape au nombre de ſes *Athei detecti*? Eſt-ce que ſa folie ne s'étendoit que ſur les Janſéniſtes & les Proteſtans? Je ſerois tenté de le croire, & en ce cas, ce Jéſuite ſeroit auſſi fripon & auſſi malin, qu'inſenſé. Car l'affectation de ne choiſir parmi les prétendus Athées qu'il croioit être ſi nombreux, que les principaux adverſaires de la Société, montre que ſa folie ſervoit utilement à ſa malice, & que chez lui le fanatiſme n'avoit point détruit la politique Jéſuitique.

JE pourrois aiſément, ſage & ſavant Abukibak, rapporter pluſieurs autres exemples, où les Pontifes Romains ſe ſont ſervis des expreſſions qui ont fait mettre par Hardoüin les plus illuſtres François au rang des Athées; mais en vérité, les juſtifier ſérieuſement contre l'accuſation de ce Jéſuite, c'eſt prendre la défenſe des directeurs des inſenſés, & vouloir les ven-

* Du Halde, Deſcription de la Chine, *Tom. III. pag.* 84. *de l'Edition de Paris.*

venger des injures que leur diroit quelque fou dans un de ſes violens accès. Un homme qui agiroit de la ſorte, ſe feroit moquer de ceux même qu'il défendroit, & je ne doute pas que ſi Deſcartes ou Paſcal voioient les invectives du Pere Hardoüin, ils ne diſſent en riant pour toute réponſe : *O fortis inimicus, ſi cerebrum haberet* ! c'eſt-à-dire, *O le redoutable adverſaire, s'il n'étoit pas fou* !

IL ſeroit à ſouhaiter pour le bien de tous les hommes que certains Ecrivains ne fiſſent pas ſur les eſprits des Lecteurs une plus forte impreſſion que le Pere Hardoüin, & qu'ils ne ſuſſent pas mieux que lui déguiſer leurs menſonges & leurs impoſtures ; on verroit bientôt les trois quarts des Livres, écrits par des Théologiens, pourrir en paix dans la boutique des Libraires, ou n'en ſortir que pour aller chez les épiciers empaqueter du poivre & de la canelle. Mais ſi beaucoup d'Auteurs ſont auſſi malins & auſſi bilieux que lui, il en eſt peu qui imitent ſes folies. Ils avancent ſouvent, il eſt vrai, des choſes auſſi fauſſes que celles qui ont rendu ridicules les Ecrits de cet Auteur auprès de tous les gens ſenſés ; mais ils prennent tant de précautions en s'énonçant, ils les couvrent d'un voile ſi obſcur, ils les rendent ſi apparentes par mille ſtratagêmes, qu'ils les font non ſeulement ſouffrir, mais même recevoir.

Com-

Combien de fauſſetés & de calomnies ne trouve-ton pas contre les plus honnêtes gens dans la plûpart des Livres écrits par les Jéſuites ? Ces fauſſetés & ces calomnies ſont crues par des gens de poids & de mérite, qui ſe laiſſent ſéduire par les apparences, tandis que les génies les plus foïbles ſe moquent ouvertement du Pere Hardoüin & de ſes impertinens Ouvrages.

CONCLUONS de tout cela, ſage & ſavant Abukibak, qu'un Auteur qui pouſſe les choſes à l'extrême, n'eſt à craindre ni pour ceux qu'il critique, ni pour ceux qui le liſent.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, & t'exhorte à ne te jamais charger de mauvais Livres.

LET-

LETTRE CENT ET UNIEME.

Le Silphe Oromasis, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

J'APPERÇUS il y a deux jours, ſage & ſavant Abukibak, une jeune perſonne aux pieds d'un Moine à barbe longue. Elle avoit un air embarraſſé, une aimable rougeur couvroit ſes joües ; ſes diſcours me paroiſſoient être très ſouvent interrompus par ceux du Directeur, dont les yeux étoient ſans ceſſe attachés ſur la timide penitente. Curieux d'oüir une converſation, que je jugeai devoir être très intéreſſante, je volai auprès du confeſſional, & me plaçai de manière qu'il me fut très aiſé d'entendre les queſtions du Confeſſeur, & les réponſes de la jeune fille.

„ APPRENEZ-moi, diſoit le Moine, ma „ chere Enfant, ſi dans les mouvemens „ que vous cauſe la vûe de ce jeune hom„ me, il n'entre qu'une ſimple tendreſſe „ épurée, & qui n'a rien de commun „ avec les plaiſirs des ſens. Car enfin, „ quoique ce ſoit un très grand mal que „ de s'attacher trop fortement aux créa„ tures, c'en eſt un bien plus conſidéra-

„ ble

„ble lorſque nous nous abandonnons à „ des penſées charnelles & criminelles. „ Dites-moi donc, n'avez-vous jamais „ ſouhaité de vous trouver ſeule avec „ votre amant? N'avez-vous point deſiré „ de pouvoir lui parler librement & ſans „ contrainte? „

JE *vous avoüe, mon Pere*, répondit la jeune fille, *que j'ai profité avec plaiſir des occaſions où j'ai pû voir mon galant ſans témoins. Il me ſembloit que ceux qui m'examinoient, diminuoient le plaiſir que j'avois d'être avec lui.* „ Tant pis, tant pis, reprit le Moine. La „ vertu cherche toujours le grand jour. „ Péché, péché véniel, tendant fort au „ mortel. Et lorſque vous étiez ſeule „ avec ce garçon ſi chéri, que vous di- „ ſoit-il? „ *Qu'il m'aimoit beaucoup*, répondit la penitente en rougiſſant; *qu'il mourroit plûtôt que de m'être infidèle; qu'il étoit au déſeſpoir quand il paſſoit un jour ſans me voir; qu'il ſe tueroit, s'il croioit que je ne l'aimaſſe point.* „ Et ſes diſcours, repartit „ le Directeur, faiſoient beaucoup d'im- „ preſſion ſur votre eſprit, & cauſoient „ à votre cœur des mouvemens ſecrets „ auxquels vous ne pouviez réſiſter? *Oüi mon Pere*, dit la jeune fille.

AH! ma chere Enfant, repartit le Moi- „ ne, vous voilà ſur le bord du précipi- „ ce. Que je crains les ſuites de cet é- „ claircifſement! mais enfin, il eſt néceſ- „ ſaire. Vous êtes citée au Tribunal de

„ la

„ la vérité, vous comparoiſſez devant un „ Juge qui lit dans le fond des cœurs ; il „ faut parler naturellement. Je ne ſuis ici „ qu'une foible image de celui à qui vous „ vous adreſſez : prenez donc courage, „ ma chere Enfant, ne commettez point „ un ſacrilège par une mauvaiſe honte. „ Avoüez, avoüez tout ce qui peut char- „ ger votre conſcience. Dans ces con- „ verſations particulières que vous aviez „ avec votre amant, ne ſe paſſoit-il rien...? „ Là, vous m'entendez bien... Vous con- „ tentiez-vous l'un & l'autre de diſ- „ cours? Les jeunes gens ſont vifs & em- portés ; quelquefois une main indiſcrete „ met la pudeur de la fille la plus retenue „ aux abois. Jamais n'arriva-t-il à votre a- „ mant de vous ſerrer la main ? „ *Pardon- nez-moi*, dit la fille en tremblant ; *très ſou- vent il la prenoit dans les ſiennes.* „ Et la bai- „ ſoit ſans doute, pourſuivit le Confeſſeur. „ *Ouï*, *mon Pere*, repliqua t-elle. „ Bon, „ bon, nous y ſommes bientôt, reprit le „ Moine. Allons, courage, voici Satan „ vaincu ; il aura la honte de vous voir „ purger des fautes qu'il vous a fait fai- „ re, en les confeſſant. Quand une jeu- „ ne perſonne eſt priſe par les mains, le „ Diable lui fait perdre ordinairement „ bien autre choſe. Comment défendra- „ t-elle ſa gorge ? je ſuis aſſûré que pluſieurs „ fois la vôtre a été en proie aux at- „ touchemens charnels de votre galant.

„ Di-

„ Dites-moi, ma pauvre Enfant, alloit-il „ bien avant lorſqu'il portoit une main cri- „ minelle ſur votre ſein ? „ *Hélas ! mon Pere*, repartit la fille, *dans ces momens j'étois ſi peu à moi-même, que je ne faiſois guères attention à cela.* „ Ho, ho ! Vous perdiez, re- „ partit le Moine, le jugement ! Je vois „ actuellement le dénouement de l'affaire. „ Il y avoit ſans doute dans la chambre „ où vous étiez, quelque fauteuil, ou „ quelque canapé ; votre galant profitoit „ de votre foibleſſe, & le Diable, qui ne „ demande qu'à perdre les ames, vous „ pouſſoit. De concert avec lui, vous „ tombiez..... Le reſte eſt entendu. Pé- „ ché mortel, & très mortel, ma chere „ Enfant ! „

PENDANT que ce Moine parloit, ſage & ſavant Abukibak, je l'examinois avec attention, & je jugeois par les mouvemens de ſon viſage, de ceux qui ſe paſſoient dans le fond de ſon cœur. Tantôt il rougiſſoit, quelquefois il fixoit les yeux ſur la jeune penitente, peu après il regardoit le Ciel, & ſembloit ſoupirer. Sa voix étoit inégale, & peu ſoutenue. „ Ma Fille, dit-il preſque en bégaïant, „ vous avez fait de grands péchés. Vous „ avez expoſé votre ame à un danger é- „ minent ; un rigoureux ſupplice auroit „ puni la tendreſſe criminelle qui vous a „ fait desobéïr aux volontés du Seigneur. „ Il faut vous réſoudre ſérieuſement à

„ vous défaire d'une inclination qui ne „ peut que vous être nuisible. Promet- „ tez donc à Dieu, & à moi que vous „ quitterez votre amant, que vous le fui- „ rez, que vous le haïrez même, com- „ me la cause de vos péchés. Vous ne „ répondez point, continua le Moine en „ haussant la voix, & prenant un ton plus „ ferme. Est-ce que vous hésitez à vous „ déterminer? Voiez, Malheureuse, les „ Enfers ouverts; contemplez-y la place „ qu'on vous y destine. Vous vous plon- „ gez pour jamais dans l'*Abîme des Abî- „ mes.* Il n'est plus pour vous aucun „ espoir, si vous perdez le moment qui „ vous est offert par la grace. Profi- „ tez-en, ma chere Enfant, aiez pitié „ de vous-même, rompez, rompez „ tout commerce avec l'impureté, dé- „ testez le séducteur de votre virgini- „ té, banniſſez-le loin de vous, exi- „ lez-le, s'il est possible, au-délà des „ mers. „

HELAS! *le puis-je, mon Pere?* dit la jeune fille la larme à l'œil, & le visage couvert d'une aimable rougeur. *Comment prendrai-je sur moi d'ordonner à mon amant de me fuir pour toujours? Comment me résoudrai-je à ne plus le revoir? Quand je passe deux jours sans lui parler, lorsqu'il n'est point assidu à chercher les occasions de me jurer qu'il m'aime, une douleur mortelle m'accable & me désespere. Il faut donc qu'en renonçant à lui, je renonce*

à

à la vie. „ Que je vous plains, pauvre „ Brebis égarée! repartit le Directeur, & „ que le Démon d'impureté s'eſt emparé „ fortement de votre cœur! mais j'ai pi- „ tié de vous, & je veux vous conduire „ au Ciel, en dépit des ruſes de l'Enfer. „ Parlez-moi naturellement, êtes-vous ca- „ pable de garder un ſecret? Pourrez-vous „ vous taire, & ne jamais parler des con- „ ſeils charitables que je veux vous don- „ ner? Si cela eſt, il eſt un moïen pour vous „ conduire au Ciel, & pour ne point „ vous arracher cet amant ſi chéri. „ *Ha! mon Pere*, repartit en verſant quelques lar- mes la jeune pénitente, *apprenez-moi ce ſecret, & je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de garder éternellement le ſilence. Vous ferez le bonheur de ma vie. Je vous avoüe que j'ai une peur infinie de l'Enfer.* „ Hé bien, répondit le Moine, „ puiſque vous m'aſſûrez du ſecret, je „ vais vous réveler des myſtères que „ nous découvrons à bien peu de gens, „ & auxquels nous n'initions que les „ perſonnes pour qui nous avons une vé- „ ritable conſidération & une tendre eſ- „ time.

„ Le péché d'impureté peut être effa- „ cé par une ſage & prudente direction „ d'intention, c'eſt-à-dire, par un aban- „ donnement total & une indifférence „ parfaite pour les choſes qui regardent „ le corps, & auxquelles l'eſprit, ferme-

„ ment attaché au Ciel, ne prend aucune
„ part. Je m'explique plus clairement.
„ Par exemple, dans les bras de votre a-
„ mant vous penſez aux choſes céleſtes,
„ vous ne prenez aucune part ſpirituelle-
„ ment aux plaiſirs charnels, vous ne les
„ goutez que corporellement. Ainſi, vo-
„ tre ame dans ces momens, détachée
„ en quelque manière du corps, n'en con-
„ tracte point les ſouillûres; l'eſprit reſte
„ pur, il ne reçoit aucune impreſſion de
„ la matière.

„ VOILÀ, ma chere Enfant, un moïen
„ efficace de conſerver deſormais votre
„ vertu, exempte de toute ſouillûre;
„ mais il eſt encore une choſe très eſſen-
„ tielle, c'eſt qu'avant de pratiquer le
„ ſaint & utile Quiétiſme avec votre a-
„ mant, il faut y avoir été initiée par un
„ ſage Directeur qui en ſache toute la
„ pratique, & qui purifie les tâches que
„ vous avez contractées auparavant. Je
„ m'offre avec plaiſir à ſervir à votre ſa-
„ lut, & ce m'eſt une joie bien douce de
„ pouvoir être l'inſtrument dont le Ciel
„ ſe ſervira pour vous retirer du péché.
„ Je n'aurois point pour d'autres péni-
„ tentes une complaiſance, qui, à mon
„ âge, ne laiſſe pas que d'être fatigante;
„ mais enfin, il s'agit de ſauver l'ame
„ d'une aimable perſonne, remplie de
„ mérite, douce, ſpirituelle. Que ne fe-
„ roit-on pas pour réüſſir dans une ſem-

„ blable

„ blable entrepriſe. Choiſiſſez donc, ma
„ chere Fille, l'heure où je pourrai vous
„ voir en particulier, & vous délivrer
„ pour toujours des ruſes de Satan & de
„ la puiſſance du Malin. Le plûtôt ſe-
„ ra le meilleur. Il faut mettre votre
„ conſcience en ſûreté; voulez-vous,
„ que ce ſoit dès cet après-diné? Vous
„ n'avez qu'à parler, je ſuis toujours
„ prêt. „

APRÈS cette ſainte exhortation, ſage & ſavant Abukibak, le Confeſſeur ſe tut, & attendit avec inquiétude quelle ſeroit la réponſe de ſa pénitente. Elle étoit ſi troublée, qu'elle reſta quelques momens ſans parler. Elle rompit enfin le ſilence. *Le remède que vous m'offrez*, dit-elle, *mon Réverend Pere, a quelque choſe qui me paroît bien dur. Ne puis-je conſerver mon amant, à moins que je ne lui devienne infidèle? Que diroit-il, s'il ſavoit que j'ai la foibleſſe de conſentir. . . . . Ah! cette ſeule penſée me fait frémir.* „ Que vous êtes peu éclairée, re-
„ prit le Moine, & que je plains votre
„ aveuglement! On vous offre un moïen
„ facile pour aſſûrer votre conſcience,
„ vous le rejettez ſous de vains prétextes.
„ Dites-moi, comment voulez-vous que
„ votre amant ſache que vous avez été
„ initiée au St. Quiétiſme? Quel eſt celui
„ qui pourra l'en inſtruire? Sera-ce moi,
„ dont l'état, le caractère, & le mi-
„ niſtère exigent une retenue ſi grande?

„ Quelle eſt donc votre ſcrupuleuſe dé-
„ licateſſe ? Eſt-ce faire une infidélité,
„ que de s'aſſûrer pour toujours la ſatiſ-
„ faction de pouvoir gouter en paix les
„ plaiſirs d'un amour tendre & réciproque ? Ne refuſez point le bien qui vous
„ eſt offert ; combien eſt-il peu de Confeſſeurs qui fuſſent en état de vous le
„ procurer ? „

QUELQUE *choſe que vous diſiez*, repliqua la fille, *je vous avoüe que l'expédient que vous me propoſez, ne me raſſûre point. Comment eſt-il poſſible qu'une faute, s'il eſt vrai que c'en ſoit une ſi grande d'accorder des faveurs à mon amant, puiſſe être réparée par une autre faute qui me paroît bien plus conſidérable ? Non, mon Pere, je ne ſaurois emploier le remède que vous voulez me donner ; ma tendreſſe, ma fidélité, ma raiſon même n'y peut conſentir.* A ces mots, la fille voulut ſortir du confeſſional ; mais le Directeur l'arrêtant, lui débita encore tous les principes & toutes les maximes du Quiétiſme. Il fit tant, qu'il vint enfin à bout de ſes deſſeins. La penitente promit de ſuivre les conſeils du Directeur, de *s'abandonner, & de le laiſſer faire* ; uſage ſacré parmi les Quiétiſtes, & dont le Jéſuite Girard & tant d'autres Eccléſiaſtiques & Moines ont donné des leçons à leurs dévotes.

LORSQUE j'entendis la concluſion de cette converſation, je ne pus m'empêcher

cher de réciter ces vers de Boileau, en revolant vers l'Empirée :

Alors, croiant d'un Ange entendre la réponſe,
La Dévote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'en haut ſans peine elle ſouſcrit.
Voilà les dignes fruits des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme,
Tout à coup l'amenant au vrai Molinoſiſme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer *.

JE te ſalue ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

* Boileau, *Satyre* X.

LETTRE CENT DEUXIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LEs réflexions que tu m'as communiquées, ſtudieux ben Kiber, ſur le Traité des *Athées découverts*, compoſé par le Jéſuite Hardoüin, ſont très ſenſées; mais ce n'eſt pas là le plus ridicule Ouvrage qu'il ait publié, & ſes Remarques ſur l'*Enéïde de Virgile* * & ſur les *Odes* d'*Horace*, marquent bien plus l'égarement de

* Les Lecteurs, qui voudront s'inſtruire amplement des raiſons qui avoient engagé le Pere Hardoüin à vouloir faire paſſer l'Enéïde pour un poëme, fait par un impoſteur dans le treizième ſiécle, les trouveront dans la *IV. Partie des Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je remarquerai ſeulement ici en faveur de ceux qui n'ont pas ce Livre, que ſi l'Enéïde de Virgile eſt un poëme ſuppoſé, il faut abſolument que tous les Ouvrages de St. Auguſtin le ſoient auſſi, puiſque dans ceux qui paſſent pour être le plus certainement de ce Pere, il y eſt parlé très ſouvent de l'Enéïde, & l'on y trouve pluſieurs morceaux entiers de ce poëme. Or, en décriant

de ſon eſprit. Elles ſont pour la plûpart ſi comiques & ſi bizarres, qu'on a peine à

criant l'Enéïde, on rendoit ſuſpects les Ouvrages de St. Auguſtin, & l'on ôtoit aux Janſéniſtes leur plus ferme ſoutien. Ce Pere de l'Egliſe dans ſes *Confeſſions* décrit entiérement tout le ſujet de l'Enéïde. *Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ ſatis inquietum, præmio laudis & dedecoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis iraſcentis & dolentis, quod non poſſet Italia tenerorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixiſſe audieram; ſed figmentorum poëticorum veſtigia errantes ſequi cogebamur.* Auguſt. Confeſs. *Lib. I. Cap. XVII.*

Voilà le premier Livre de l'Enéïde & la tempête que Junon excite ſur la mer pour écarter les vaiſſeaux d'Enée; voici le quatrième Livre & l'hiſtoire malheureuſe de la mort de Didon & du départ d'Enée: *Tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus meorum, & plorare Didonem mortuam, quia ſe occidit ob amorem, cum interea me ipſum in his, o te morientem, Deus! vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus.* Auguſt. *ibid. Cap. XIII.*

Je joindrai ici encore un paſſage du même Pere, que j'extrais de ſon plus excellent Ouvrage; on y trouve les vers originaux dans leſquels Virgile parle de la mort de Priam, & de l'enlevement de la ſtatue de Minerve. *Tot bella geſta conſcripta ſunt, vel ante conditam Romam, vel ab ejus exortu & imperio, legant & proferant ſic ab alienigenis aliquam captam eſſe civitatem, ut hoſtes qui ceperant, parcerent eis quos ad Deorum*

à concevoir comment un homme qui avoit quelque reſte de raiſon, & qui n'extravaguoit point dans les affaires de la vie

ſuorum Templa confugiſſe compererant; aut aliquem Ducem barbarorum præcepiſſe, ut irrupto oppido nullus feriretur qui in illo vel illo Templo fuiſſet inventus. Nonne vidit Æneas Priamum per aras

Sanguine fœdantem quos ipſe ſacraverat ignes?

Nonne Diomedes & Uliſſes,

- - - - Cæſis ſummæ cuſtodibus arcis,
Corripuere ſacram effigiem, manibusque cruentis,
Virgineas auſi Divæ contingere vitas?

Nec tamen quod ſequitur verum eſt.

Ex illo fluere, ac retro ſublapſa referri
Spes Danaum, &c.

Poſtea quippe vixerunt, poſtea Trojam ferro ignibuſque deleverunt, poſtea confugientem ad aras Priamum obtruncarunt. Auguſt. de Civit. Dei, *Lib. I. Cap. II.*

Je laiſſe aux Lecteurs qui viennent de lire ces paſſages, à décider ſi l'Enéïde étoit connue de St. Auguſtin, & ſi en ſoutenant que ce poëme n'avoit été compoſé qu'au treizième ſiécle, les Ouvrages de St. Auguſtin ne devoient pas être regardés comme des Ecrits, fabriqués par un impoſteur dans ces derniers tems.

vie civile, a pû les produire, & n'a pas rougi de les jetter ſur le papier. Si je voulois te parler de toutes les impertinences qui ſe trouvent dans cet Ouvrage, je ſerois obligé de le copier entiérement; tout y eſt également mauvais, & diametralement oppoſé au bon ſens. Je me contenterai de faire mention de quelques endroits qui m'ont paru les plus amuſans, & qui marquent le plus le goût ſingulier de l'érudition du Pere Hardoüin.

CE Jéſuite annonce d'abord que jamais Virgile n'eut la penſée de compoſer une *Enéïde* *. Il s'étonne fort que tant de Savans qui ont parlé de cet Ouvrage, & qui l'ont examiné avec ſoin, n'aient pas fait attention au but de cet Ouvrage, qu'un Poëte impie & ſcélerat a compoſé uniquement pour établir que tout arrivoit dans le Monde par l'enchaînement d'une inévitable fatalité; ce qu'il établit fortement, en ſuppoſant que Vénus, Junon, & Jupiter même ne peuvent s'oppoſer aux arrêts des deſtinées †.

CE

* *Virgilio nunquam venit in mentem* Æneidam *ſcribere. Deliberatum enim ei fuit, poſt edita* Georgica, *prodere carmine res geſtas, non Æneæ, ſed Cæſaris Auguſti.* Harduini Opera varia, Pſeudo-Virgil. *Obſervationes, pag.* 280.

† *Mirari ſubit profecto haud temere, inter tot* Æneidos *laudatores, viros alioquin eruditione inſi-*

Ce premier raiſonnement du Pere Hardoüin eſt auſſi faux que ridicule. Eſt-il ſurprenant qu'un Poëte Païen ait ſuivi les idées de la Religion Païenne dans un Poëme Epique? En quel endroit le Pere Hardoüin a-t-il trouvé que les Poëtes anciens ne ſoumettoient pas l'évenement des choſes aux ordres du deſtin? Jupiter dans Homere y eſt-il moins ſoumis que dans Virgile? Ce Pere des Dieux ne ſe trouve-t-il pas dans l'*Iliade* & dans l'*Odiſſée* forcé d'obéïr aux deſtinées? Uliſſe, malgré Vénus, n'arrive-t-il pas en Itaque, comme Enée en Italie malgré Junon? Troie n'eſt-elle pas détruite malgré les Dieux qui la protégeoient? Jupiter, après avoir peſé dans une balance les deſtins heureux ou malheureux, ſe conforme au poids qui la fait pencher. Le Pere Hardoüin ſavoit ſans doute tous ces faits; ils ſe ſont préſentés un millier de fois à ſon eſprit, d'où vient n'en a-t-il pas profité? La raiſon en eſt fort claire, dans

ſignes, neminem adhuc unum exſtitiſſe, quem quidem legerim, qui verum hujus Poematis ſcopum attigerit, vel omnino indicarit. Eo Vates impius ſpectavit unice, ut doceret fato evenire omnia tam bona quam mala; nihil aliud eſſe quod fatis poſſit obſiſtere; non Venerem, non Junonem, nec Deum, nec Deam eſſe, qui vel quæ remorari aut effugere fata valeat, ſive proſpera, ſive adverſa. Idem, *ibid. pag.* 282.

dans un homme qui a cru trouver l'Athéïsme dans tous les Ouvrages des plus grands hommes que la France ait produits, peut bien voir la Prédeſtination abſolue de St. Auguſtin dans Virgile, & traiter le Poëte comme un Janſéniſte dangereux. Eſt-il plus fou de faire l'un que l'autre? Je crois que cela eſt fort égal.

LE Pere Hardoüin ne s'eſt pas contenté de découvrir tout le venin du Janſéniſme dans le poëme de l'Enéide, ſuppoſé & fabriqué par un impoſteur dans le treizième ſiécle; il y trouve encore toute la Religion Chrétienne. Par exemple, ſur ce vers,

Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum;

C'eſt-à-dire.

Ænée portera ſes Dieux en Italie, & c'eſt de cet établiſſement que viendra le Peuple Latin, le Pere Hardoüin dit que par Énée l'Auteur de l'*Enéïde* entend Jéſus-Chriſt, & par les Dieux la Religion Chrétienne. Cette allégorie, ſelon lui, eſt d'autant plus certaine, que les Latins étoient ainſi appellés avant qu'Enée arrivât en Italie, & que Jéſus-Chriſt aima mieux que ceux qui embraſſoient la Religion qu'il avoit établie, s'appellaſſent Latins, ou ſectateurs de la Religion La-

Latine, que Juifs, ou partifans du Judaïfme *.

Il n'eft pas furprenant que le Pere Hardoüin ait voulu métamorphofer le pieux Enée en Meffie, puifqu'il a changé la maitreffe d'Horace en Egliſe, & en Egliſe univerſelle. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir d'auſſi fou, que l'explication qu'il donne de la vingt-deuxième Ode du premier Livre. „ Celui, mon cher Fuſ-
„ cus, dit Horace, dont la vie eſt pure,
„ & dont le cœur eſt exempt de cri-
„ me, n'a beſoin ni des javelots, ni des
„ arcs, ni des fleches des Maures.... L'au-
„ tre jour, étant occupé à chanter dans
„ un Bois ma chere Lalagé, quoique je
„ fuſſe ſans armes, un loup qui m'apper-
„ çut, prit d'abord la fuite. . . . Qu'on
„ me mette dans les païs les plus déſerts,
„ j'ai-

* Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum: *Hoc eſt Genus ab Ænea, ſive a Religione quam intulit Latio, Latinum dictum eſt; ſcilicet a Chriſto Chriſtianum. Nam & Æneas* Chriſtus, *& Latinus* Chriſtus *eſt. Alioquin, quomodo ex Æneæ facto Latini appellati ſunt, cum prius Latini dicerentur & Latium, quam in Italiam Æneas pedem inferret, expediri ſatis probabiliter non poteſt, ſi demas allegoriam ..... Nam is* (Chriſtus) *profecto maluit Judæos, qui ejus Sacra ſuſciperent, Latinos & Latinæ Religionis dici cultores, quam Judaicæ, vel Judæos.* Harduini Pſeudo-Virgil. *Obſerv. pag.* 281. *col. II.*

„ j'aimerai toujours ma chere Lalagé, „ dont les ris, les graces & les discours „ ont tant de douceur & de charmes *. „ Personne à coup sûr ne soupçonneroit que toute la Religion Chrétienne est renfermée dans les strophes de cette Ode; le Pere Hardouïn l'y découvre cependant entiérement. *Lalagé*, c'est la *piété Chrétienne*, dont les graces & les discours ont mille charmes. *Fuscus*, c'est *Jésus-Christ*, à qui le prétendu Horace dit que dans quelque endroit qu'il lui plaise de le reléguer, il chantera toujours sa *Lalagé*, c'est-à-dire la *piété Chrétienne*, & son Eglise *.

EN

* *Integer vitæ, scelerisque purus,*
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.
\- - - - - - - - - - -
Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen & ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem.
\- - - - - - - - - - -
Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

* *Hæc Ode commendationem continet veræ & Christianæ pietatis, quæ Græce* θεοσέβεια *dicitur.*

&

En uſant des libertés & des privilèges du Pere Hardoüin, je crois être en droit de ſoutenir que Rouſſeau a fait dans la Cantate de Circé une allégorie des prodiges qui arriverent lors de la Rédemption du genre humain. Peu de gens s'en ſont apperçus ; mais c'eſt qu'ils étoient prévenus, & qu'ils n'ont pas fait aſſez d'attention au véritable ſens des vers de ce Poëte. Les voici.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroiable
Couvre l'Univers,
La terre tremblante
Frémit de fureur:
L'onde turbulente
Mugit de fureur.

La

& cui comes integritas, comitas, ſuavitaſque morum. Nam Lalage *hoc loco non alia eſt quam ipſa* pietas Chriſtiana. *Hæc in* homine probo dulce ridet, dulce loquitur: *hoc eſt, conjuncta cum hilaritate, comitate, & urbanitate eſt.* Pone me, Chriſte, *inquit Vates,* (*hoc enim eſt* Fuſce) pone me ſub alterutra Zona, frigida, torridave, in Syrtibus, vel in ſilvis ubi ſunt lupi leonibus immaniores: ubique meam *Lalagen* cantabo; amabo *pietatem.* Harduini Animad. in *Lib. I. Odar. Horatii, pag.* 336. *col. II.*

La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans le ſein de la mort, les noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres:
Les Manes effrayés quittent leurs monumens.
L'air retentit au loin de leurs longs heurlemens;
Et les vents, échappés de leurs cavernes ſombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles ſiflemens.
Inutiles efforts, Amante infortunée!
D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta deſtinée.
Tu peux faire trembler la terre ſous tes pas,
Des Enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire *.

Sa voix redoutable trouble les Enfers.] C'eſt la voix du *Démon*, dont les cris & les fureurs redoublent par la douleur de voir les hommes delivrés du joug où le péché d'Adam les avoit ſoumis; tout le reſte de ce couplet contient les miracles qui arriverent à la mort du Meſſie. Le Poëte reprend enſuite le récit des prodiges qu'on vit dans ce tems-là. Les *Morts ſortirent de leurs tombeaux*; c'eſt ce qu'il exprime fort clairement par ce vers.

Les

* Oeuvres de Rouſſeau, *Cantate de Circé.*

Les Manes effrayés quittent leurs monumens.

Infortunée Amante.] C'eſt le *vice* que les hommes aimoient, & qu'ils abandonnent par l'ordre du Ciel; ce que le Poëte fait ſentir fort bien, lorſqu'il ajoute:

D'un Dieu plus fort que toi, dépend ta deſtinée.

Le *vice* en effet peut *des Enfers déchaînés allumer la colère*; mais ſes fureurs ne pourront pas davantage que ſes attraits, contre la puiſſance de Dieu.

LETTRE CENT TROISIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LE Pere Hardoüin, s'il vivoit, auroit fort mauvaiſe grace à chicaner l'explication que je t'ai donnée de l'allégorie de Rouſſeau; car je la ſoutiens pour le moins auſſi naturelle, que celle qu'il a faite de la vingt-deuxième *Ode* du *I. Livre* d'Horace, & beaucoup plus que celle de la ſixième du *III. Livre*, où il lui plait de mettre Jéſus-Chriſt à la place de

de Mécénas. Horace, loüant les vertus de ce Romain, & ſon deſintéreſſement, l'appelle la gloire & l'honneur des Chevaliers.

LE Pere Hardoüin trouve dans ces loüanges les plus ſurprenantes choſes du monde. L'impoſteur, qui a fabriqué les Odes d'Horace, appelle Jéſus-Chriſt la gloire & l'honneur des Chevaliers, *Mæcenas Equitum decus*, parce qu'il eſt le premier chef & la fleur des Chevaliers de St. Jean de Jéruſalem, & des autres Ordres de Chevalerie *. Ce Jéſuite, ſtudieux ben Kiber, reconnoît le Meſſie dans preſque toutes les Odes. Horace loüe, par exemple, Codrus de n'avoir point craint de mourir pour ſa patrie; ce Codrus eſt encore Jéſus-Chriſt, qui eſt réellement mort pour la patrie de tous les hommes †.

LE

* Mæcenas Equitum decus.]

Mæcenas Chriſtus Dominus eſt, cui dixit iſte ut pauperum amatori, pertimuiſſe ſe magnas opes, unde conſpicuus fieret: & ipſum eſſe Equitum decus; *nempe Ordinis Sancti Joannis Hieroſolymitani, qui & ipſi vovent paupertatem, vel Templariorum, vel utrorumque. Finxere inde nebulones intra conditionem Equeſtrem continuiſſe ſe Mæcenatem.* Harduini Animadverſiones in *Lib. III. Odarum Horatii*, *pag.* 348. *col. II.*

† Codrus pro patria non timidus mori.]

Codrus, acceptum ex Herodote nomen Libro V. ab

Le Pere Hardoüin ne s'eſt pas contenté de trouver tous les Myſtères de la Religion dans les Odes les plus galantes, il a encore découvert que le faux Auteur avoit fait mention des Moines, & ſur-tout des Dominicains. Le Poëte Latin dit à Mécénas, en parlant de ſes Poéſies, qu'il ira à l'immortalité. *Déjà*, ajoute-t-il, *je ſuis métamorphoſé en oiſeau d'un plumage blanc, & les plumes naiſſent ſur mes doigts & ſur mes épaules.* Cet oiſeau blanc, c'eſt Jéſus-Chriſt qui monte au Ciel, & les plumes qui naiſſent, ſont les Réverends Freres Prédicateurs, appellés communément Dominicains, qui répandent par tout l'Univers la Religion Chrétienne. Le plumage blanc de l'oiſeau marque un vêtement de cette couleur *. Dans la même Ode

aliis poſtea Scriptoribus, ſed a coborte improba pro Chriſto Domino allegorice ponitur, diciturque pro patria ſe ipſum devoviſſe: quod certe fecit. Idem, *ibid. pag.* 346. *col.* 1.

* - - - Album mutor in alitem
Superne: naſcunturque læves.
Per digitos humeroſque plumæ.]

Allegoriæ pars altera ſequitur, quæ Fratres Prædicatores Sancti Dominici Alumnos egregie commendat. Vaticinatur enim Chriſtus ſe in illis Præconibus Evangelii ſui, qui legatione pro ſe fungerentur, per complures orbis provincias volaturum, Europæ, & Aſiæ, & Africæ. Propterea ſe jamjam mutandum eſſe in alitem, *& quidem* album, *hoc eſt*

Ode la Réſurrection de Notre Seigneur eſt clairement dénotée. Horace dit que *ſes vers dompteront la nuit des tems, qu'il ne mourra point, & qu'il franchira les eaux du Styx.* Le Pere Hardoüin ne manque pas de retrouver encore dans ce paſſage Jéſus-Chriſt qui a reſſuſcité après ſa mort. Deux vers plus haut, il découvre le Myſtère de l'Incarnation. *Quoique né*, dit le Poëte, *de parens obſcurs, j'éterniſerai mon nom.* Voilà encore Jéſus-Chriſt, né d'un pauvre Charpentier *.

PUISQUE le Pere Hardoüin étoit en ſi beau train de trouver Jéſus-Chriſt partout, comment a-t-il affecté de ne point voir, ou ne s'eſt-il pas ſouvenu de le reconnoître dans cet excellent paſſage du Nouveau Teſtament, où il a dit de lui-même, *Ego ſum Via*, VERITAS, *& Vita*; c'eſt-à-dire, *Je ſuis la Voïe*, la VERITÉ, &

eſt candida veſte indutum. Idem, ibid. *pag.* 345. *col. II.*

* - - - Non ego pauperum
Sanguine parentum: non ego, quem vocat
Dilecte Mæcenas, obibo;
Nec Stygia cohibebor unda]

Chriſtus Fabri Filius, ut ferebatur, de Virgine humili ac paupere natus eſt ..... nec Stygia cohibitus unda Chriſtus eſt, qui reſurrexit. Harduinus, *ibidem.*

& la Vie *? Il n'a pas apparemment encore ôſé porter ſon extravagance juſqu'à *prétendre que Jeſus-Chriſt vouloit inſinuer par-là qu'il n'étoit qu'une ſeconde intention, & par conſéquent une idée, née par abſtraction dans l'eſprit des hommes* †. C'eſt la judicieuſe réflexion d'un très ſavant homme, dans un petit Diſcours très ſenſé, très bien écrit, & très inſtructif ſur les *Athei detecti* de notre Jéſuite : & naiſſant ſi naturellement du ſujet, je ſuis ſurpris qu'elle ne te ſoit point venue dans l'eſprit, lorſque tu m'as communiqué tes penſées ſur cet odieux Ouvrage ; mais, comme on l'a dit il y a long-tems, *on ne s'aviſe jamais de tout*, & ſouvent les réflexions & les faits les plus propres à enrichir nos Ouvrages, nous échappent lorſqu'elles nous ſeroient le plus néceſſaires.

Si je voulois te rapporter ici, ſtudieux ben Kiber, toutes les folies & toutes les extravagances qui ſont dans ceux du Pere Hardoüin, il faudroit faire un Volume auſſi gros que celui qu'il a compoſé. Tu peux juger de ſa critique & de ſon érudition par les paſſages que la briéveté de ma Lettre m'a permis de te rapporter.

C'est ſur des raiſonnemens auſſi puériles,

* Jean XIV. 6.

† La Croze, *Diſcours Préliminaire d'un Voïage Littéraire, page XV.*

riles, & ſur des explications auſſi peu ſenſées qu'il fonde la ſuppoſition des *Odes d'Horace* & de *l'Enéïde de Virgile*. Selon lui, la diction de ces Poëtes eſt pitoiable: à peine dans le Poëme Epique du dernier peut-on trouver un vers, où il n'y ait quelque ſoléciſme, ou quelque faute contre la Grammaire †. Ainſi, tous les Savans de l'Univers, qui ont admiré non ſeulement les beautés de l'*Enéïde*, mais encore l'élégance, la juſteſſe & l'harmonie des vers, ſont de véritables ignorans. Les Scaligers, les Saumaiſes, les la Rues, les Daciers, les le Fevres ſont des réveurs, qui n'ont eu aucune connoiſſance de la Langue Latine. Et quoique Virgile ait forcé le plus illuſtre & le plus dangereux adverſaire des Anciens d'avoüer que la verſification de ſon *Enéïde* étoit la plus belle qu'il y eût jamais eu †, le Pere Hardoüin

* *Infinitus ſim, ſi colligere aggrediar omnes hujus Poematis nævos, qui contra artis Grammaticæ vel Poeticæ leges occurent legenti. Totum enim vero carmen prorſus inelegans, abſque Poeſi vera, ſola conſtans pedum menſura, ſive ſtructura, quam verſificationem vocant; eaque perſæpe barbara, obſcura, plena verbis prorſus alienis, audaci commutatione caſuum, contra Latini ſermonis uſum: tantum diſſimile* Georgicis *Opus, quantum æs auro diſtat.* Harduini Obſervat. in *Lib. I. Æneid. pag.* 284.

† Fontenelle, *Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.*

doüin n'en prétend pas moins qu'elle ſoit à peine digne d'un écolier de ſixième.

QUEL exemple, ſtudieux ben Kiber, que celui de ce Jeſuite pour les Savans qui ſe livrent aux mouvemens d'une imagination déréglée ! Je croirois que le Ciel a permis qu'il extravaguât auſſi fort, pour que ſa folie fût un avertiſſement éternel à tous les gens de Lettres. Il ſeroit à ſouhaiter que les lâches & pernicieux Moines, qui ont donné aux Libraires de Hollande le manuſcrit de leur confrere, & que leur digne émiſſaire à cet égard euſſent eu la même vûe ; mais loin de penſer auſſi ſenſément, ils ont été au déſeſpoir que perſonne n'ait donné dans le piége dangereux qu'ils tendoient au Public.

JE te ſalue, ſtudieux ben Kiber. Porte-toi bien, & déplores ſincérement avec moi le malheur d'un ſiécle, où l'on voit naître pareilles extravagances.

LETTRE CENT QUATRIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

NE crois pas, ſtudieux ben Kiber, qu'en réfutant les raiſons ſur leſquelles tu établis l'impoſſibilité des évocations des Eſprits, je prétende te ramener à l'étude des Sciences Cabaliſtiques. Depuis long-tems je ſuis perſuadé que tout ce qu'on te pourroit alleguer en leur faveur ne produiroit aucun effet ſur ton eſprit, & ne détruiroit point ta prévention. Le ſeul amour de la vérité m'engage à défendre les ſentimens d'Agrippa *, & des autres Auteurs qui ont écrit ſur la manière d'évoquer les Eſprits.

TU dis d'abord qu'il ne paroît point que Dieu ait accordé à l'homme, en le créant, aucun pouvoir ſur les bons & les mauvais Eſprits, & qu'ainſi n'aiant reçu ſur eux qu'une autorité par la puiſſance du

* *Voiez la LXVI. du III. Livre de ſes* Lettres.

du Créateur, il eſt impoſſible qu'il ait pû l'acquérir dans la ſuite. Je conviens avec toi qu'on ne trouve point dans les Livres ſacrés que Dieu ait accordé à Adam & à ſa poſtérité le pouvoir de commander aux Eſprits; mais je ſoutiens que par ces mêmes Livres, auxquels nous devons ſoumettre humblement tous nos raiſonnemens, il eſt prouvé que les hommes ont évoqué les Eſprits infernaux, & les ont forcés à ſortir des Enfers.

As-tu oublié, ſtudieux ben Kiber, l'hiſtoire de la fameuſe Magicienne, à laquelle Saül eut recours, & qui lui fit voir l'ame du Prophéte Samuël? Je ſais que pluſieurs Auteurs modernes, & ſur-tout un Anglois, qui s'eſt acquis la réputation d'un homme d'eſprit, ont ſoutenu que Dieu, aiant voulu punir la curioſité & la ſuperſtition de Saül, avoit permis qu'il fût abuſé par de faux preſtiges, & par des ruſes, telles que celles qu'emploient aujourd'hui les prétendus Magiciens, qui par le moïen de quelques drogues, ou de quelques ſels jettés dans un rechaud de feu, faſcinent les yeux des ſpectateurs, & leur préſentent mille objets différens qui n'ont aucune réalité. C'eſt par de ſemblables moïens que pluſieurs charlatans font voir des morts, des ſpectres affreux, des chambres remplies d'eaux, dans leſquelles on craint de ne ſe noïer. Ces objections ſont auſſi foibles que mal fondées; & pour être convaincu de la réalité de l'évocation de Samuël,

muël, il ne faut que considérer avec quelque attention la manière dont l'Ecriture en parle. Ce récit est si exact, si précis, & si bien circonstancié, que chaque mot porte avec lui de quoi renverser tous les argumens des incrédules.

„ ALORS Saül, disent les Livres „ Saints*, se déguisa, & prit d'autres „ habits, & s'en alla, lui & deux hom- „ mes avec lui, & ils arriverent de nuit „ chez cette femme, & Saül lui dit, *Je „ te prie, devines-moi par l'Esprit de Python, „ & fais monter vers moi celui que je te dirai.* „ Mais la femme lui répondit: *Voici, tu „ sais ce que Saül a fait, & comme il a ex- „ terminé du païs ceux qui ont l'Esprit de Py- „ thon & les Dévins. Pourquoi donc dresses- „ tu un piége à mon ame pour me faire mou- „ rir?* Et Saül lui jura par l'Eternel, & „ lui dit: *L'Eternel est vivant, s'il t'arrive „ aucun mal pour ceci.* Alors la femme dit: „ *Qui veux-tu que je te fasse monter?* Et-il „ répondit: *Fais-moi monter Samuël.* Et la „ femme, voiant Samuël, s'écria à haute „ voix, en disant à Saül: *Pourquoi m'as- „ tu déçue? Car tu es Saül.* „

AVANT de continuer ce récit, arrêtons-nous pour quelque tems, studieux ben Kiber, à cette première partie. Considérons

* Samuël, *Liv. I. Chap. XXVIII.* Je me sers de la Traduction de David Martin.

rons d'abord que la Pythoniſſe ne connoiſſoit point Saül lorſqu'elle le vit ; que ce Prince s'étoit déguiſé, & qu'elle le prit pour un eſpion qui lui dreſſoit un piége. Cependant à peine a-t-elle fait ſes conjurations, que Samuël paroît, & dans le même inſtant elle reconnoît le Roi, & s'écrie : *Pourquoi m'as tu déçue? Car tu es Saül.* Il falloit donc que les charmes qu'elle venoit d'emploier, euſſent une véritable efficacité, & qu'ils produiſiſſent des effets ſurnaturels ; puiſqu'ils lui découvroient le déguiſement de Saül. Elle ſoupçonnoit ſi peu que ce Prince fût le même homme pour qui elle emploioit ſon art, que pour qu'elle pût continuer ſes conjurations, il fallut que le Roi la raſſûrât & diſſipât ſa fraïeur.

Voions le reſte du paſſage. „ Le Roi „ lui répondit : *Ne crains point. Mais qu'as-* „ *tu vû* ? Et la femme dit à Saül : *J'ai vû* „ *un Dieu qui montoit de la Terre.* Il lui dit „ encore : *Comment eſt-il fait* ? Elle ré- „ pondit : *C'eſt un vieillard, qui monte, &* „ *il eſt couvert d'un manteau.* Et Saül con- „ nut que c'étoit Samuël ; & s'étant baiſ- „ ſé le viſage contre terre, il ſe proſ- „ terna. „ S'il étoit vrai, ſtudieux ben Kiber, que l'apparition de Samuël n'eût eu aucune réalité, & que la Magicienne eût ſeulement faſciné les yeux de Saül, comment auroit-elle pû repréſenter à ce Prince directement les mêmes traits, la même

même figure, & les mêmes vêtemens du Prophéte ? On peut bien par des ſecrets offrir à la vûe des ſpectres, des fantômes, &c. Mais pour donner à ces fantômes une parfaite reſſemblance à certaines perſonnes, il faut un pouvoir ſurnaturel. Que les incrédules diſent tout ce qu'ils voudront, ils ne perſuaderont jamais à qui que ce ſoit qu'ils puiſſent produire par des moïens naturels des miracles, réſervés à la ſeule Divinité. Cependant, en ſuppoſant que quelques perſonnes ont le ſecret de donner à des fantômes la phyſionômie qu'il leur plait, on ne ſera pas avancé davantage, & pour détruire la réalité de l'apparition de Samuël, il faudroit que les charlatans qui faſcineroient les yeux par le moïen de leur art ſéducteur, fuſſent doüés du talent de prédire l'avenir & d'en découvrir les profondeurs les plus cachées; car l'ame de Samuel annonça à Saül tout ce qui lui devoit arriver. Voici comme parle l'Ecriture.

„ SAMUEL dit à Saül : *Pourquoi m'as-tu*
„ *troublé, en me faiſant monter?* Et Saül ré-
„ pondit : *Je ſuis dans une grande angoiſſe,*
„ *car les Philiſtins me font la guerre, & Dieu*
„ *s'eſt retiré de moi, & ne m'a plus répondu,*
„ *ni par les ſonges, ni par les Prophétes. C'eſt*
„ *pourquoi je t'ai appellé, afin que tu me faſ-*
„ *ſes entendre ce que j'aurai à faire.* Et Sa-
„ muël dit : *Pourquoi donc me conſultes-tu,*
„ *puiſque l'Eternel s'eſt retiré de toi, & qu'il*
„ *eſt devenu ton ennemi? Or, l'Eternel a dé-*

„ *chiré*

„ *chiré le Roïaume d'entre tes mains, & l'a don-*
„ *né à ton Domeſtique David. Parce que tu n'as*
„ *point obéi à la Voix de l'Eternel, & que tu*
„ *n'as point exécuté l'ardeur de ſa colère contre*
„ *Hamalec, à cauſe de cela, l'Eternel t'a fait*
„ *ceci aujourd'hui : & même l'Eternel livrera*
„ *Iſraël avec toi entre les mains des Philiſtins;*
„ *& vous ſerez demain avec moi, toi & tes*
„ *fils : l'Eternel livrera auſſi le Camp d'Iſraël*
„ *entre les mains des Philiſtins.* „

IL faut conſidérer deux choſes dans ce dernier paſſage, ſtudieux ben Kiber. La première, c'eſt que Samuël rappelle à Saül tout ce qu'il lui avoit prédit autrefois. Si l'ame de ce Prophéte n'eût point été évoquée véritablement, comment auroit-il pû ſe faire que la Pythoniſſe eût été inſtruite de ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & Samuël ? Il falloit cependant qu'elle le ſût, puiſque le fantôme en fit mention. Or, n'y aiant aucune apparence de vérité dans cette dernière ſuppoſition, on doit en conclure que l'ame du Prophéte fut véritablement forcée par les enchantemens à quitter le ſéjour des morts. La ſeconde choſe, qui montre évidemment la réalité de l'apparition de Samuël, c'eſt la Prophétie qu'il fait au Roi, à qui il annonce qu'il ſera demain, ainſi que ſes enfans, avec lui. Elle ne fut que trop accomplie, pour le malheur de Saül. „ Les „ Philiſtins, dit l'Ecriture *, combattirent „ con-

* Samuël, *Liv. I. Chap. XXXI.*

„ contre Iſraël, & ceux d'Iſraël s'enfui-
„ rent de devant les Philiſtins, & furent
„ tués en la montagne de Guilboah, &
„ les Philiſtins atteignirent Saül & ſes
„ fils, & tuerent Jonathan, Abinadab,
„ & Malki-Suah, fils de Saül. Le com-
„ bat ſe renforça contre Saül, & les Ar-
„ chers tirant de l'arc, le trouverent, &
„ il eut fort grande peur de ces Archers.
„ Alors Saül dit à ſon Ecuyer : *Tires ton*
„ *épée & m'en tranſperces, de peur que ces Incir-*
„ *concis ne viennent, & ne me tranſpercent, &*
„ *ne ſe joüent de moi.* Mais ſon Ecuyer ne
„ voulut point le faire, parce qu'il étoit
„ fort effraïé. Saül donc prit l'épée, &
„ ſe jetta deſſus. „

VOILA l'accompliſſement, ſtudieux ben Kiber, de la prédiction de Samuël. Quelle marque plus authentique peut-on ſouhaiter de la vérité de l'apparition de ce Prophéte? Que les incrédules diſent tout ce qu'ils voudront, qu'ils aient recours à des faux-fuïans, les raiſons qu'ils apporteront pour diminuer l'autorité d'un pareil évenement, ſont plus dignes de pitié, que d'une longue réfutation. Quoi! Un fantôme imaginaire, produit par la fourberie d'un charlatan, d'un impoſteur, ſaura ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret entre un Roi & un Prophéte, connoîtra l'avenir, annoncera les évenemens qui doivent arriver, prédira la mort des Princes, la défaite des armées! En vérité, c'eſt

c'eſt abuſer de la licence de diſputer, que de s'en ſervir auſſi mal. Qu'on ſoutienne tant que l'on voudra que Dieu permit, pour punir la criminelle curioſité de Saül, que les prédictions hazardées de la Pythoniſſe, qui parla elle-même au lieu du fantôme qu'elle offrit à Saül, furent accomplies, on ne détruira point, pour une ſuppoſition arbitraire & ſans preuve, un fait circonſtancié par un grand nombre de particularités convainquantes, & qui toutes portent avec elles l'image de la vérité.

Il faut donc convenir, ſtudieux ben Kiber, que les charmes & les enchantemens peuvent forcer les ames à quitter leur demeure, à monter, ou à deſcendre ſur la terre, ſuivant les lieux qu'elles habitent. Tous les raiſonnemens Philoſophiques ne ſervent de rien, lorſque l'expérience & l'autorité des Livres ſacrés leur ſont directement contraires. Or, dès qu'on convient qu'il eſt des Magiciens qui peuvent commander aux Manes & aux Démons, pourquoi les Démons, qui auront des Eſprits ſubalternes ſous leurs ordres, ne pourront-ils pas leur ordonner d'être toujours prêts à obéir aux ordres des Cabaliſtes? Car il faut diſtinguer les ſages ſectateurs de la Cabale, de ceux que le Vulgaire appelle Sorciers ou Magiciens. Les premiers n'ont commerce ordinairement qu'avec des Eſprits aëriens céleſtes, qui

qui ſont bienfaiſans, & qui leur ſont d'une grande utilité. S'ils ont quelques rélations avec les mauvais Génies, c'eſt pour leur empêcher de faire le mal, pour s'oppoſer à leurs pernicieux deſſeins, pour profiter des ſecrets qu'ils les forcent de réveler. Les ſeconds au contraire, ſont des impoſteurs, qui ſéduiſent les perſonnes trop crédules, qui les abuſent par des *filouteries Chymiques*, & qui par le moïen de quelques ſecrets, s'acquiérent la réputation de fameux Négromans. L'Europe eſt remplie de pareils ſéducteurs, & l'on ne ſauroit les punir trop ſévérement, comme on ne ſauroit trop eſtimer un Cabaliſte, qui n'emploie qu'au bonheur des hommes le pouvoir qu'il s'eſt acquis ſur tous les différens Eſprits.

PORTE-toi bien, mon cher ben Kiber. Je te ſouhaite une heureuſe ſanté.

LETTRE CENT CINQUIEME.

Le Gnome Salmankar, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je ne t'ai point écrit. J'ai craint pluſieurs fois que tu ne m'accuſaſſes de pareſſe ; mais ne voulant point te détourner inutilement de tes ſérieuſes occupations, & n'aiant rien de nouveau à t'apprendre, j'ai cru qu'il valoit mieux que j'attendiſſe, pour te donner de mes nouvelles, que j'euſſe quelque choſe d'intéreſſant à t'apprendre. Une diſpute, ſurvenue entre un riche Fermier-général, mort depuis trois mois, & une Actrice de l'Opéra, arrivée depuis deux jours dans nos ſouterraines demeures, me procure l'occaſion de rompre le ſilence. Voici, ſage & ſavant Abukibak, un récit fidèle de leur converſation.

„ DIALOGUE

„ ENTRE MR. CHOCOLARDIN, ET „ MAD. BABICHON.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ HÉ! vous voilà, ma chere Babichon! „ Depuis quand donc êtes-vous morte? „ Vous vous portiez ſi bien lorſque je „ partis pour ce Monde-ci. Le Chevalier „ de Ruminac doit avoir ſenti bien vive- „ ment votre perte; il me paroiſſoit qu'il „ vous aimoit infiniment.

„ MLE. BABICHON.

„ IL eſt vrai que le pauvre garçon a- „ voit pour moi une véritable tendreſſe: „ j'euſſe été cependant beaucoup plus „ heureuſe, s'il ne m'eût jamais aimée; „ ſon amour a été la cauſe de ma mort.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ CE que vous me dites-là me paroît „ extraordinaire. Eſt-ce que ſes parens, „ fâchés de voir que vous le ruiniez en- „ tiérement par les dépenſes que vous lui „ faiſiez faire, vous auroient donné quel- „ que médecine à l'Italienne? Vous au-

„ roient-ils fait purger avec de l'arse-
„ nic?

„ MLE. BABICHON.

„ NON, la famille du Chevalier en a
„ agi plus humainement avec moi; &
„ quoiqu'elle me haît mortellement, ainsi
„ que vous savez, elle n'a point eu de
„ part à la maladie qui a terminé mes
„ jours. L'amour seul, ou plûtôt les sui-
„ tes incommodes qu'il entraine après
„ lui, m'ont fait descendre dans le tom-
„ beau. J'étois enceinte de six mois, mon
„ cher Monsieur Chocolardin, & je vou-
„ lus danser dans un Ballet nouveau;
„ vous savez que nous autres filles de
„ l'Opéra, nous sommes les victimes du
„ Public. Malgré mon ventre très gros,
„ je fus obligée de mettre un corps qui
„ me génoit excessivement. Les entre-
„ chats que je fis, acheverent de me nui-
„ re; je me blessai en sortant du Théa-
„ tre, & trois jours après je mourus d'u-
„ ne couche aussi fâcheuse.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ JE suis au désespoir, ma chere De-
„ moiselle Babichon, de votre infortune.
„ En vérité, mourir à l'age de vingt-qua-
„ tre ans, cela est bien fâcheux: mais
„ vous étiez bien malheureuse en accou-
„ che-

„ chement; car je crois, ſi je ne me trom-
„ pe, que vous vous étiez déjà bleſſée
„ une autre fois.

„ MLE. BABICHON.

„ HÉLAS, ouï! J'avois fait deux fauſ-
„ fes couches. Un Prélat étoit la cauſe
„ principale de la premiére, & un joüeur
„ de violon de la ſeconde. Je me bleſſai
„ d'une fille des œuvres du premier, &
„ d'un garçon de celles du ſecond.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ VOILA en vérité deux amans d'un
„ rang, d'un caractère, & d'un état bien
„ différens! Je n'aurois pas cru qu'une
„ perſonne d'un goût auſſi délicat que le
„ vôtre, eût pû donner dans le travers
„ d'aimer un ſimple ſymphoniſte. Il eſt
„ étonnant que pouvant choiſir un amant
„ dans les balcons ou dans l'amphithéa-
„ tre, vous allaſſiez le chercher dans l'or-
„ cheſtre. J'aurois cru qu'il n'y avoit
„ que la ſeule Peliſſier qui fût capable
„ d'une fantaiſie auſſi déplacée. Je ſuis
„ bien aſſûré du moins que Mlle. Belonie-
„ re ne me donnera point un ſucceſſeur
„ auſſi indigne de moi.

„ MLE. BABICHON.

„ ELLE n'a pas attendu, pour imiter „ mon exemple, que vous fuſſiez mort; „ & lorſque vous viviez, elle vous avoit „ nommé un coadjuteur, qui tenoit dans „ le Monde un rang bien moins diſtingué „ que l'amant que vous me reprochez. „ Elle couchoit avec vous certains jours „ de la ſemaine, & les autres elle les „ paſſoit avec le valet du machiniſte. „ Ho! Ce garçon pour le déduit valoit „ plus que tous les Fermiers-généraux. Il „ eſt vrai qu'il n'avoit ni or, ni argent à „ donner; mais la Nature lui avoit pro- „ digué des talens qui ſont chez bien des „ femmes priſés au-deſſus des richeſſes, „ & qui chez les filles de l'Opéra vien- „ nent immédiatement après. Comme „ premier amant, vous aviez les nuits du „ Mardi, du Vendredi & du Dimanche: „ ce ſont celles qui ſuivent les repréſen- „ tations de l'Opera, & qui par conſé- „ quent ſont les plus brillantes; on por- „ te dans le lit le ſouvenir de ce qu'on „ a vû au ſpectacle. Le valet du machi- „ niſte au contraire, n'avoit que les nuits „ du Lundi, du Jeudi & du Samedi. Pour „ celle du Mercredi, elle n'étoit ni à „ vous, ni à votre rival; Mle. Beloniere „ l'avoit deſtinée à un Italien, Aumônier „ du Nonce, qui, par parentheſe, ne la

„ païoit

„ païoit pas en Indulgences, mais en beaux „ jules & en beaux teſtons.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ CE que vous dites-là eſt faux, & ar- „ chi-faux. Pour excuſer votre condui- „ te, vous voulez décrier celle de ma „ chere Beloniere; mais je ſuis très per- „ ſuadé qu'elle me fut toujours fidèle. „ Pluſieurs honnêtes Pariſiens, qui ſont „ venus dans ce Monde peu de tems a- „ près moi, m'ont aſſûré qu'elle m'avoit „ infiniment regretté, & qu'elle avoit pa- „ ru pendant pluſieurs jours très affligée „ de ma mort.

„ MLE. BABICHON.

„ AUSSI l'étoit-elle, & perſonne ne „ peut en être mieux inſtruite que moi, „ qui fus toujours ſa confidente. *J'ai per-* „ *du*, me diſoit-elle, *ma chere Babichon,* „ *des tréſors immenſes dans la perſonne de Mr.* „ *Chocolardin. Il eſt vrai que jamais on ne* „ *fut plus ſot & plus ennuieux que lui; mais* „ *on ne fut jamais auſſi plus généreux. Oh!* „ *Mort! Si des trois amans que j'avois, il* „ *falloit que tu m'en arrachaſſes un, pourquoi* „ *n'as-tu pas pris ce Prêtre Italien, qui dans* „ *le cours d'une année me donne moins que je* „ *ne recevois dans quinze jours de Mr. Cho-* „ *colardin? Ma chere Babichon, jamais je ne*

„ *réparerai la perte que j'ai faite, jamais je*
„ *ne trouverai un homme auſſi aiſé à mener*
„ *par le nez que ce Fermier-général. Je le*
„ *volois ſans façon, & j'avois autant de fa-*
„ *cilité à le piller, qu'il en trouvoit à ruiner*
„ *le peuple.* Voilà, mon cher Monſieur
„ Chocolardin, quelles étoient les plain-
„ tes de votre maitreſſe, jugez à préſent
„ du genre & du caractère de ſa tendreſ-
„ ſe, & voiez ſi ſes regrets doivent flat-
„ ter beaucoup votre amour propre. Si
„ ceux du Chevalier de Ruminac ne ſont
„ point d'un autre goût, je le diſpenſe
„ de ceux qu'il pourroit faire paroître à
„ mon ſujet.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ SI le Chevalier vous connoiſſoit auſ-
„ ſi bien que moi, à coup ſûr il ne s'af-
„ fligeroit guères de votre perte; & s'il
„ eſt vrai, comme vous le dites, que la Be-
„ loniere m'ait été infidèle, dans quelque
„ excès qu'elle ait donné, elle n'a jamais
„ été auſſi loin que vous. Vous rappel-
„ lez-vous cet Allemand, avec lequel
„ vous couchâtes dans le tems que vous
„ ruiniez ce pauvre Chevalier? Vous ſa-
„ vez que malgré tout l'amour que vous
„ diſiez avoir pour lui, vous n'avez ja-
„ mais été à l'abri de trente piſtoles.
„ Votre tendreſſe s'eſt toujours évanoüie,
„ dès que vous avez apperçu une certai-

„ ne

„ ne ſomme; la vûe de l'argent produi-
„ ſoit ſur vous le même effet que le froid
„ ſur un thermometre. Il faiſoit baiſſer vo-
„ tre paſſion à un dégré ſi bas, qu'à pei-
„ ne vous en apperceviez-vous; du moins
„ faiſiez-vous tout comme ſi vous n'en a-
„ viez plus aucune idée.

„ MLE. BABICHON.

„ JE pourrois vous dire pour ma juſti-
„ fication, que je faiſois ce que font tou-
„ tes mes camarades, & qu'il n'étoit
„ pas juſte que j'exécutaſſe ce qu'aucune
„ n'avoit jamais pratiqué. Mais je veux
„ bien vous apprendre que c'étoit par
„ tendreſſe que je faiſois quelquefois des
„ infidélités au Chevalier. Je voiois à
„ regret que la dépenſe qu'il étoit obligé
„ de faire pour moi, l'incommodoit. Pour
„ épargner ſa bourſe, je puiſois de tems
„ en tems dans celle des autres, je dé-
„ chargeois les poches des Anglois des
„ guinées qui les incommodoient, & cel-
„ les des Allemands des ducats qui leur
„ étoient à charge. Toutes ces priſes
„ étoient autant de préſens que je faiſois
„ au Chevalier; j'euſſe été moins infidè-
„ le, ſi je l'euſſe moins aimé.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ PARDI! Voilà de plaiſans diſcours!

„ En vérité vous avez conſervé parfaite-
„ ment le doucereux galimathias des Au-
„ teurs des Operas nouveaux. *J'euſſe été*
„ *moins infidèle, ſi je l'euſſe moins aimé.* Hé !
„ pourquoi aimiez-vous ſi fort la dépen-
„ ſe ? Qui vous forçoit à vous ruiner ?
„ Vous auriez pû vivre très à votre aiſe
„ de ce que vous donnoit votre amant ;
„ cependant vous n'étiez point ſatisfaite
„ d'un revenu honnête. Vous ne pou-
„ viez vous régler, & à peine aviez-vous
„ de quoi aller juſqu'au milieu de l'année.
„ Si vous aviez aimé véritablement le
„ Chevalier, vous euſſiez tenu une autre
„ conduite, & vous vous fuſſiez conſervée
„ entiérement à lui. Huit robes, dix coëf-
„ fures, trois cens bouteilles de vin de
„ Champagne, trente ou quarante parties
„ de promenade de moins vous euſſent
„ miſe à l'abri de toute tentation. Avec un
„ peu plus d'œconomie, il n'y avoit plus
„ d'infidélité à craindre.

„ MLE. BABICHON.

„ CE que vous dites-là eſt impratiqua-
„ ble, mon pauvre Mr. Chocolardin. Vou-
„ loir exiger qu'une fille de l'Opéra, &
„ ſur-tout une danſeuſe, ſoit réglée dans
„ ſa conduite & dans ſa dépenſe, c'eſt
„ prétendre qu'un Fermier-général ſoit
„ honnête homme, & s'abſtienne de vo-
„ ler lorſqu'il le peut ; qu'un Petit-maî-
„ tre

„ tre ſoit diſcret ; qu'un Prélat de Cour
„ ſoit véritablement dévot, & qu'un hom-
„ me de Robe n'ait point de vanité. Je
„ voiois toutes mes amies ne ſonger qu'à
„ leurs plaiſirs, être uniquement occu-
„ pées de leurs parures, prendre les mo-
„ des dès qu'elles paroiſſent, regarder
„ l'infidélité comme un badinage, com-
„ me un délaſſement, comme une gentil-
„ leſſe ; me ſerois-je fait un ſcrupule d'une
„ choſe que je conſidérois avec tant d'in-
„ différence ? J'imitois en partie votre che-
„ re Beloniere, je trompois le Chevalier,
„ ainſi qu'elle vous abuſoit ; à la différen-
„ ce près que je l'aimois, quoique je lui
„ fuſſe infidèle, & que votre maitreſſe ne
„ vous ſouffroit que par rapport aux bien-
„ faits dont vous la combliez. Telle eſt
„ la différence du ſort de l'Officier & de
„ l'homme d'affaires. Le premier, même
„ dans les bras d'une maitreſſe infidèle,
„ goute les plaiſirs que l'amour diſpenſe,
„ & le ſecond n'eſt jamais redevable de
„ ſon bonheur qu'à Plutus.

„ MR. CHOCOLARDIN.

„ SI vous aviez eu quelques principes
„ d'honneur & de probité, vous auriez
„ dû m'apprendre, lorſque vous viviez,
„ ce que vous me dites aujourd'hui ; j'au-
„ rois épargné les ſommes immenſes que
„ j'ai données à ma perfide maitreſſe.

„ MLE.

„ MLE. BABICHON.

„ Ho ! pour cela, je n'avois garde „ de le faire. Y penſez-vous, Mr. Cho- „ colardin ? Moi ! Vous donner des avis „ qui euſſent pû nuire à quelqu'une de „ mes camarades ! Ignorez- vous donc „ l'union qu'il y a parmi les Beautés du „ Palais-Roïal lorſqu'il s'agit de dépouil- „ ler un Financier ? Celles qui ſont les „ plus ennemies, deviennent amies inti- „ mes dès qu'il faut conjurer contre la „ bourſe d'un Fermier-général. Le ſort „ de bien de vos confreres auroit dû vous „ inſtruire de celui qui vous attendoit. „

JE ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

Fin du troiſième Tome.